
3 1761 07822212 2

II

LE CENTURION

ROMAN DES TEMPS MESSIANIQUES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Causeries du dimanche . . . . 1 vol
A Travers l'Europe . . . . 2 «
En Canot . . . . , ... 1 «
Les Echos (Poésies) . . . . 1 «
A Travers l'Espagne . . . . 1 «
Conférences et discours . . . . 2 «
Les Grands Drames . . . . 1 «
De Québec à Victoria . . . . 1 «
La Reine Victoria et son Jubilé . . . . 1 «
Québec—grand in-4° illustré . . . . 1 «
Le Centurion, roman . . . . 1 «

EN PRÉPARATION

Essai d'Apologétique.
Paulina, roman des temps apostoliques.
Montcalm et Lévis, drame en 5 actes.

Sir A. B. ROUTHIER

LE CENTURION

ROMAN DES TEMPS MESSIANIQUES

Vere hic homo filius Dei erat.
S. Marc, XV, 30.

SOCIÉTÉ ST-AUGUSTIN, DESCLÉE, DE BROUWER et Cie

LILLE-PARIS-LYON-BRUGES-BRUXELLES-ROME

Imprimatur

Fr. Al[illegible] L[illegible]pidi, O. P.

S. P. Ap. Mag.

Imprimatur

Jose[illegible]stelli

[illegible]atri[illegible]ha Constantin.,

[illegible]icesgerens.

LETTRE

DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL MERRY DEL VAL

A L'AUTEUR

Secrétairerie d'État de Sa Sainteté.
N° 36332.

Du Vatican, le 26 mars 1909.

« *Très honorable Monsieur,*

« *Le Saint Père a agréé avec une vive satisfaction l'hommage que vous lui avez fait de votre récent ouvrage,* « LE CENTURION » *destiné à inspirer le désir et le goût de lire les Saints Évangiles.*

« *Le but si éminemment louable que vous vous êtes proposé, et l'ingénieux moyen que vous avez employé pour l'atteindre, font honneur à votre talent, non moins qu'à votre zèle si ardent et si éclairé.*

« *C'est pourquoi le Saint Père souhaite à votre livre un succès digne de son mérite, et vous accorde de tout cœur une affectueuse bénédiction.*

« *En vous remerciant pour ma part de l'exemplaire que vous m'avez offert, je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de nos sentiments bien dévoués* ».

(Signé) R. CARD. MERRY DEL VAL.

Honorable juge A. B. Routhier.

QUELQUES OPINIONS

sur « LE CENTURION »

I

« ... Je veux vous dire tout le bien que je pense de votre livre et, comme je le ressens, tout le bien qu'il m'a fait.

« ... On ne saurait avec plus d'agrément, enseigner des vérités plus graves, et faire suivre, au cours de cinq cents pages, dans une lecture plus facile, des leçons plus profondes et plus édifiantes. C'est ce qui donne à votre ouvrage plus qu'une portée ordinaire, et en fait mieux qu'une œuvre littéraire : c'est une belle œuvre d'apostolat chrétien, une grande action, et, je l'espère, très féconde !...

« Le rôle de la fiction y est à peine sensible, et c'est de quoi, en pareille matière, même « les gens du monde » vous sauront gré. La trame d'amour que vous y glissez ne troublera pas les cœurs. Elle est si délicate que les âmes les plus timides peuvent l'analyser. On la suit à travers le récit, on l'aperçoit plutôt, mais si peu ! comme un fil d'or ténu, faufilé autour d'un voile de tabernacle !

LOUIS LALANDE S. J. (de Montréal).
(De la *Revue Franco-Américaine*).

II

« Il est impossible de lire ces pages, à travers lesquelles passe un souffle religieux d'une force extraordinaire, sans se sentir profondément remué. Longtemps après avoir fermé le livre, le lecteur sent son âme vibrer encore sous le charme du style et l'émotion provoquée par la hauteur du sujet... »

A. DE CELLES (d'Ottawa).
(De *La Presse* de Montréal).

III

« ... C'est une œuvre très intéressante et très hardie, neuve surtout...

« Parmi les âmes croyantes, les unes ont été étonnées de cette sorte de pieux sans-gêne apporté dans la légende sacrée ; les autres, au contraire, ont été davantage consolées et édifiées en voyant rapprochées d'elles, assimilées à nous, ces figures suspendues jusque là au ciel. Cela leur a paru plus vrai, et certainement plus humain qu'un sermon de la Passion...

« Le caractère de l'œuvre une fois admis, la forme m'en paraît parfaite. Elle est bien ce qu'elle devait être : sobre et pure. On ne saurait qu'admirer l'effort littéraire qui nous a valu un ouvrage vraiment original et supérieur.

HECTOR FABRE,
Commissaire Général du Canada à Paris.

IV

« ... LE CENTURION » *est le seul roman messianique que nous ayons au Canada français, et nous pensons bien que M. le juge Routhier était ici le seul écrivain qui pût essayer de le composer. Il faut, pour mener à bien une œuvre aussi considérable, des convictions religieuses fortes et actives, il faut l'expérience des voyages aux pays orientaux, il faut surtout un talent littéraire éprouvé, que n'effraient pas les entreprises hardies.*

Or, M. Routhier — nul ne l'ignore et tous l'en félicitent — est un chrétien, un convaincu militant ; il fut un jour pélerin et touriste inlassable, et sa plume est justement capable d'oser...

« *L'on connaît depuis longtemps la langue souple, variée, chaude et enthousiaste que parle ou qu'écrit M. Routhier. Et nulle part peut-être dans ses œuvres, l'auteur n'a mieux montré ces qualités. La phrase est abondante, et elle roule en son flot somptueux toutes les perles, tous les feux qui la font étinceler. Elle miroite sous le soleil d'Orient, et son vif éclat emplit les yeux d'une lumière qui ne fatigue jamais...*

L'abbé CAMILLE ROY,
(De *La nouvelle France*).

V

« *J'ai lu* « LE CENTURION » *avec beaucoup d'intérêt. J'y trouve de la hauteur de pensée, du style et une véritable connaissance et un sens véritable des choses antiques. Je lui souhaite un beau succès...*

EM. FAGUET,
De l'Académie Française.

VI

« Pascal a dit : « On ne s'imagine Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. C'étaient des gens honnêtes, et, comme les autres riant avec leurs amis ».

« De même, on est tenté de ne voir le Christ et les Saints qu'avec une auréole et dans des attitudes hiératiques. Or ce furent des personnages vivants mêlés à une société vivante. Le drame divin de l'Évangile et de la Passion est un drame réel.

« M. Routhier nous l'a fait sentir dans son beau roman « LE CENTURION » *— et l'on ne saurait trop l'en féliciter : car il y fallait beaucoup d'imagination, de sensibilité et de foi.*

JULES LEMAÎTRE
De l'Académie française.

VII

« ... Dans toutes les parties de l'œuvre respire un esprit élevé qui convient au drame messianique, et l'on ne peut qu'admirer l'érudition et la connaissance parfaite de son sujet qui caractérisent tous les ouvrages du juge Routhier. Le récit est plein de charme et d'un intérêt captivant. « LE CENTURION » *est en français ce qu'est « Ben-Hur » en anglais, et l'ouvrage du juge Routhier n'est pas inférieur à celui de Lew Wallace, soit au point de vue du style, soit au point de vue des caractères ».*

« The Gazette of Montreal ».
(Traduction).

Opinions de quelques journaux d'Italie sur l'édition italienne publiée à Rome — (Traductions).

I

...Nous sommes en présence d'une étude qui est un vrai chef d'œuvre de pénétration, au point de vue sociologique et psychologique.

Le récit simple et expressif est encadré dans des épisodes vivants, qui font ressortir l'ambiant historique de la vie du divin Rédempteur.

« L'illustre auteur a étudié avec amour l'âme de toute cette époque, il a reconstitué avec une grande érudition la pensée dominante de ce peuple, ses idées, ses traditions, ses aspirations, ses passions ; et il l'a fait avec une compétence et une sûreté qu'il est impossible de ne pas admirer...

L'OSSERVATORE ROMANO (Rome).

II

...« Le roman messianique de M. Routhier est une œuvre remarquable à tous les points de vue. Il a obtenu les félicitations du Chef Suprême de l'Église, et les encouragements les plus autorisés et les plus mérités... ».

« L'ITALIE » (Rome).

III

(De L'OSSERVATORE CATTOLICO de Milan, 7 août 1909) :

« *Les romans des temps messianiques ne manquent pas : il suffit de rappeler ceux de Monlaur et Ben-Hur de Wallace. Mais aucun n'a l'attrait puissant qu'a su donner à son œuvre M. A. B. Routhier, juge au Canada. Car l'auteur du* CENTURION *ne se contente pas de décrire les paysages palestiniens, et de raconter les faits évangéliques ; il analyse en lignes sobres et sûres les sentiments et les pensées des Romains et des Juifs mêlés au grand événement religieux de cette époque...*

« *La trame du roman est ample, originale et conduite avec une grande sûreté de doctrine et une onction pleine de suavité...*

Ce livre n'est pas seulement une œuvre d'art, c'est une bonne action, et cela explique la lettre bienveillante du cardinal Merry del Val à l'auteur.

La traduction est élégante et digne de l'original.

IV

(Il CITTADINO de Gênes, 4 août 1909) :

« LE CENTURION, *roman des temps messianiques, est une œuvre tout à fait originale. C'est le récit évangélique dramatisé...*

« *L'auteur a parfaitement interprété les Saints Livres. Il en a l'intuition profonde, et il en pénètre le sens chrétien et orthodoxe...*

V

(L'UNITA CATTOLICA de Florence, 29 juillet 1909):

« LE CENTURION *est un roman historique d'un charme très grand, où sont racontés les faits évangéliques sous une forme des plus heureuses, et dans lequel la dignité des personnages est mieux respectée que dans le* « QUO VADIS »...

« *Le lecteur y trouvera des pages où sont flagellées toutes les erreurs qui forment le* substratum *du modernisme, et toute cette politique modérantiste hypocrite, qui fait tant de mal à la religion et à l'Église dans les temps modernes, et qui dans les temps messianiques avait pour prototypes les princes des prêtres et le gouverneur romain.*

« *Ce livre ne satisfait pas seulement une curiosité légitime ; il répond aux besoins de la piété et des sentiments les plus délicats...* »

Avant-Propos de la première édition.

Le livre que nous présentons aujourd'hui au public est un roman historique où sont racontés et décrits les principaux événements de l'époque messianique en Palestine, avec les conflits religieux, sociaux et domestiques qu'ils y ont alors suscités.

La partie historique est strictement d'accord avec les récits évangéliques, et nous en avons emprunté les éléments aux historiens les plus autorisés, ainsi que la traduction des textes.

La partie romanesque, ou la fiction, se déroule à côté de l'histoire, sans l'altérer ni la déformer, en y ajoutant certain intérêt qui convient aux gens du monde.

Le but de l'œuvre est d'inspirer le désir et le goût d'étudier les Évangiles, dont l'intérêt devrait être si puissant pour les Chrétiens.

A. B. ROUTHIER.

LE CENTURION

PREMIÈRE PARTIE

LETTRES

I

LA GALILÉE

CAÏUS OPPIUS A TULLIUS

Il y a plus de dix mois que je commande la petite garnison de Magdala, en Galilée; et sans oublier Rome, ni mon cher ami Tullius, je commence à trouver intéressant et agréable ce pays lointain qui m'avait paru tout d'abord un exil.

Nous occupons un château-fort bâti sur une colline rocheuse, au bord d'un lac très beau que les Galiléens appellent la mer de Génézareth. Au pied de la forteresse s'étend la petite ville, qui s'incline vers le lac. Sur les hauteurs voisines s'étagent des orangers et des vignes, avec quelques villas

appartenant à de riches Juifs, et à des commerçants grecs.

Sur la grève s'allongent les barques des pêcheurs, et rien n'est joli comme de les voir le matin prendre leur vol vers la haute mer, et revenir le soir les ailes fatiguées, comme de grands oiseaux blessés qui rentrent au nid.

La société de Magdala n'est pas nombreuse mais assez choisie, et les mœurs n'en sont pas très austères. Evidemment, les amusements de Rome nous manquent. Et c'est toujours en soupirant que nous nous rappelons le Forum, le Champ de Mars, les Thermes, les Théâtres et le Cirque. Mais les plaisirs de notre civilisation raffinée m'avaient trop absorbé et je suis heureux de reprendre ici possession de moi-même. Dans cette atmosphère d'Orient que les effluves du désert renouvellent sans cesse, je redeviens libre.

Ce pays et ce peuple m'intéressent d'ailleurs puissamment. Ils sont beaucoup plus vieux que Rome, et cependant je les trouve bien plus jeunes.

La civilisation nous a vieillis avant l'âge. Nous avons à peine sept à huit siècles d'existence, et le peuple Juif en a le double. Cependant, sa foi et ses croyances sont encore très vivaces, tandis que les nôtres s'étiolent, et vont mourir.

Ici le peuple semble doué d'une jeunesse éternelle, comme la nature qui l'environne. Pourquoi vieillirait-il quand sa jolie mer intérieure, son ciel, ses montagnes, ses bois, son fleuve sacré (le

Jourdain) restent toujours les mêmes, et surtout quand il a su garder l'invincible espoir d'un grand avenir, avec les candeurs, les naïvetés et les illusions de l'enfance ?

Ce qui se passe ici depuis plus d'un an le prouve bien. On n'y entend parler que de prédications, de prophéties, d'un Messie attendu depuis des siècles, et qui serait enfin venu pour délivrer son peuple, et rétablir le royaume d'Israël.

Dès mon arrivée, j'ai appris qu'un grand prophète qu'on nomme Jean enseignait les multitudes au Désert, et les baptisait dans les eaux du Jourdain. Et maintemant on vante un autre prophète, plus grand que le premier, qui prêche dans les synagogues, qui guérit les malades et les infirmes, qui fait voir les aveugles, et parler les muets.

En attendant que je puisse me renseigner sur ces événements qui agitent profondément la foule, j'admire les beautés et les attractions de ce pays ensoleillé.

Je comprends que les prophètes juifs l'aient choisi pour y établir le royaume de Dieu. Si leur antique Eden, leur paradis perdu, peut être retrouvé quelque part, c'est ici ; et si l'âge d'or chanté par Ovide peut renaître, le lac de Génézareth en devrait être le berceau.

A ce propos, te rappelles-tu que notre poète fait remonter cet âge d'or au commencement du monde, et qu'il finit au jardin des Hespérides, où il y

avait un arbre merveilleux portant des fruits d'or, gardé par un serpent monstrueux?

D'où lui venait cette légende? Sans doute, il en avait trouvé les éléments dans les poèmes d'Hésiode; mais où ce dernier l'avait-il prise? Eh bien, mon cher, il l'avait trouvée dans les livres de Moïse qui remontent à quinze siècles, et qui racontent que le premier homme avait été placé dans un jardin de délices, et qu'il en fut chassé par Dieu, parce qu'il avait mangé le fruit d'un arbre merveilleux à la suggestion de l'Esprit du Mal, déguisé sous la forme d'un serpent.

N'est-il pas curieux de constater que les plus anciens poètes de la Grèce et notre Ovide semblent avoir emprunté aux Livres Saints des Juifs le thème de leurs poésies cosmogoniques?

Tu ne saurais imaginer avec quel intérêt j'étudie l'hébreu dans ces livres extraordinaires que les Juifs appellent leur Bible. J'y consacre les loisirs que mes devoirs militaires me laissent; et quand je suis las, je monte à cheval, et je parcours le pays.

La Galilée mesure à peine cent milles carrés; et l'on y compte environ deux cents villages, quinze villes, et près de trois millions d'habitants.

Un grand nombre sont Grecs, et quelques villes même sont plutôt grecques que juives. Mais en dépit de ce mélange exotique, et malgré la domination romaine, ce pays est resté juif; et l'autorité dominante est encore l'autorité théocratique.

Le sol est fertile et très pittoresque. Tantôt montagneux, tantôt simplement ondulé, il produit les céréales, la vigne, l'olivier, le figuier, et i fournit de riches pâturages aux troupeaux.

Sa jolie mer en miniature est un joyau brillant, magnifiquement enchâssé; et ce qui double l'éclat de ses teintes chatoyantes, c'est qu'elle est toujours plongée dans un bain de lumière.

Je passe des heures à regarder les barques qui la sillonnent en tous sens. Elles me rappellent celles de Castellamare, où je suis né, et, par moments, j'oublie que je suis en Orient.

C'est bien le soleil d'Italie qui blanchit ces voiles lointaines, et qui trace des chemins de lumière et de feu sur les vagues ridées par la brise. C'est bien le même ciel de lapis-lazuli, marqué çà et là de veines grises et blanches.

Mais non; quand mes regards s'arrêtent sur la grande route, l'Italie s'évanouit, et l'Orient reparaît. Les caravanes qui défilent au pas berceur des chameaux, sur les grandes routes qui viennent de Tyr, de Sidon et de Damas — les campements d'Arabes poursuivant leur vie nomade à travers le désert — les bergers promenant leurs troupeaux, sur les pentes des montagnes — les Juifs drapés dans leurs larges tuniques aux couleurs voyantes, les femmes voilées, portant de grandes amphores sur leurs têtes, et venant puiser l'eau à l'abreuvoir public, les ânes, amis et compagnons de l'homme,

tout me fait ressouvenir, que je suis bien loin de Rome — « *Vale*, Nonis Novembris. »

5 Novembre, an de Rome 780. — Magdala.

II

LES BORDS DU JOURDAIN

CAÏUS OPPIUS A TULLIUS

Je viens de côtoyer le Jourdain jusqu'à la mer Morte, du côté oriental, à travers les montagnes de la Pérée. C'est beaucoup plus sauvage que la rive occidentale, et bien plus pittoresque.

La mer Morte et celle de Génézareth ressemblent à deux larges coupes remplies jusqu'aux bords par le même fleuve. Mais combien elles sont différentes d'aspect ! Celle-ci est gracieuse, riante, parfumée comme la coupe de l'amour, et ses eaux douces fertilisent et fleurissent ses rivages. Celle là est remplie d'une eau bitumeuse et amère comme la coupe de la haine et de la colère d'un Dieu ! Vainement, le Jourdain y verse son urne à flots pressés ; il s'y engloutit comme dans un gouffre, et il n'en sort plus. Son onde sacrée et bénie qui répand la prospérité dans la Galilée, semble devenir une eau maudite en tombant dans la mer Morte et sème la désolation et la mort sur ses rivages déserts.

C'est un phénomène vraiment curieux que cette mer, et il me paraît bien difficile d'expliquer son origine sans recourir aux Livres juifs, lesquels racontent que dans un jour de colère, il y a près de quinze siècles, Jéhovah a creusé cet abîme pour y engloutir cinq villes pécheresses.

J'ai vite tourné le dos à cette terre désolée, et je suis revenu avec bonheur au bord de mon beau lac de la Galilée, en suivant la côte occidentale du Jourdain.

De ma fenêtre, je contemple une gracieuse petite baie, creusée entre deux coteaux, comme une amphore à deux anses; et, quand vient la nuit, les petites barques aux blanches voiles viennent s'y blottir, tandis que Vénus, accoudée à son céleste balcon, y mire ses diamants.

Toutes nos divinités champêtres auxquelles la population ne croit pas, prodiguent ici leurs bienfaits et leurs richesses avec une libéralité qu'elles n'ont pas pour nous qui leur décernons un culte, très peu convaincu, du reste.

J'ai importé de Rome en Palestine mes dieux Lares. Ils sont groupés autour d'un petit autel sur lequel j'entretiens le feu sacré. Ils sont les seuls auxquels je garde encore un reste de foi. La flamme qui monte de ce foyer, et que je contemple dans mes rêveries du soir parle encore à mon âme. Elle est vivante, elle brille, elle éclaire, elle s'élève jusqu'au-dessus de ma demeure, comme pour m'indiquer qu'il y a un séjour meilleur au delà de cette

terre que nous habitons. Vesta, la grande Vesta, voilà la divinité que je préfère parce qu'elle est pure, parce qu'elle est vierge.

Ne me parle plus de Vénus et d'Apollon. Leurs statues ornent ma maison ; mais si elles n'étaient pas des objets d'art, par Jupiter ! je les vendrais, non pas aux Juifs qui les ont en horreur, mais aux commerçants grecs.

Sur les deux rives du Jourdain que je viens de parcourir, on m'a parlé partout de la religion nouvelle que le prophète de Nazareth prêche aux Galiléens. Mais la foule est moins impressionnée par ses enseignements, que par les prodiges qu'il accomplit partout où il passe. J'ai bien hâte de le voir, et surtout de l'entendre, afin de savoir quelles doctrines religieuses il apporte au monde.

Vale. 10 novembre 780. — Magdala.



III

VÉNUS OU VESTA?

CAÏUS OPPIUS A TULLIUS

A mon départ de Rome, tu me disais que je rencontrerais sans doute ici quelque séduisante Asiatique, ou quelque belle Juive qui saurait embellir mon exil, et tu prétendais être le dépositaire obligé de mes confidences à ce sujet.

Eh! bien, mon cher ami, si je t'écris en ce moment, c'est moins pour t'assurer de mon amitié que pour te raconter un commencement d'aventure qui pourrait devenir une délicieuse idylle, ou un drame.

Est-ce Vénus qui veut me punir de l'avoir méprisée dans la dernière lettre que je t'ai écrite? Ou bien, est-ce Vesta qui veut me récompenser d'avoir fait son éloge? Je n'en sais rien encore; j'incline à croire cependant que ce n'est pas une prêtresse de Cythère, mais bien plutôt une vestale, que j'ai rencontrée il y a deux jours.

Je revenais à cheval d'une course à Tibériade, lorsque j'aperçus dans une avenue qui conduisait à une élégante villa une jeune femme ou fille, accompagnée de sa suivante, gravissant la colline à pas précipités. Je compris qu'elle fuyait effrayée devant un jeune homme, qui courait après elle, et qui allait l'atteindre. En bon policier, je volai à son secours, et je n'eus qu'à tirer mon épée pour que l'importun prît la fuite.

Elle me remercia en termes émus, et je la reconduisis jusqu'à sa porte. Elle m'invita à entrer, mais en levant à peine les yeux sur moi. Je déclinai l'invitation et pris congé, en sollicitant la faveur d'aller prendre de ses nouvelles. Mais elle ne répondit rien, et quand j'y suis allé hier, je n'ai pas été reçu.

Mon cher ami, tu me connais: Je ne suis ni exalté, ni enthousiaste, ni inflammable. Eh! bien,

cette femme m'a fasciné; et, ce qui te semblera étrange, sans le vouloir; il m'a semblé même qu'elle voilait l'éclat de son regard pour paraître à mes yeux une femme ordinaire.

Tu vas penser sans doute que c'est le comble de l'habileté; mais je crois plus à sa candeur et à son honnêteté qu'à la vertu de nos vestales.

C'est la plus belle juive que j'aie rencontrée en Orient. Elle est brune, de belle taille, svelte et élégante; son buste est digne de Vénus. Ses yeux noirs profonds voilent un feu sombre; ils ressemblent à ces yeux de marins qui à force de contempler la mer et le ciel leur ont emprunté des lueurs d'abîme et des éclairs d'orage. Je parie que sa chevelure abondante descend jusqu'à ses pieds quand elle la déroule.

Qui est-elle? Quelle est son histoire? Pourquoi vit-elle seule avec des domestiques? Je n'en sais rien; mais je le saurai. Pour le moment, j'affirme qu'elle est belle, distinguée, séduisante, et qu'elle ne paraît pas le savoir, ou ne veut pas qu'on le lui dise.

A bientôt,

12 décembre 780. — Magdala.

IV

ROI CONTRE PROPHÈTE

CAÏUS OPPIUS A TULLIUS

Jean le Baptiste, tel est le nom du prophète dont je t'ai parlé dans ma première lettre, et qui vient d'être emprisonné par l'ordre du roi de Galilée. Son histoire mérite d'être contée.

Tu sais que la Galilée et la Pérée sont gouvernées sous le protectorat de Rome, dans une mesure plus ou moins restreinte, par le roi Hérode.

Il est un des fils d'Hérode le Grand ; mais il n'a hérité que des vices de son père.

Marié à la fille d'Arétas, roi d'Arabie, il a séduit et enlevé Hérodiade, femme de son frère Philippe, et en même temps sa nièce, et il l'a épousée.

La fille d'Arétas est retournée chez son père, qui a juré haine et vengeance à Hérode, et qui guette une occasion favorable pour lui faire la guerre.

Mais en attendant Hérodiade jouit de sa nouvelle royauté, et les deux amants se livrent à tous les plaisirs.

Il habite un palais remarquable d'élégance et de faste, dans la jolie ville de Tibériade, ainsi nommée en l'honneur de notre empereur. C'est une cité de date récente, et dont Hérode a fait un centre cosmopolite, en même temps qu'une ville romaine. Elle est admirablement située au bord du

lac, non loin de Magdala; et quand j'y fais une course, j'y retrouve en petit les thermes, les portiques, les théâtres, et les lieux d'amusem nts de Rome.

Les Galiléens sont fort scandalisés de la conduite de leur roi; mais la terreur qu'il inspire leur a imposé silence, et ce couple incestueux et adultère bravait en paix la conscience publique, lorsqu'une voix puissante s'est fait entendre, et a dénoncé le scandale.

C'était la voix du prophète Jean, surnommé le Baptiste, parce qu'il baptisait ses disciples dans les eaux du Jourdain. Voilà, mon cher ami, un type extraordinaire et qui aurait fait sensation sur le forum romain.

C'est un homme qui incarne le désert, dans lequel il a vécu vingt ans. Vingt ans, il a gardé le silence, et tout à coup, il est devenu une voix, mais une voix comme on n'en avait jamais entendu. Non seulement sa bouche parle; mais sa physionomie, son attitude, son geste, sa vie, tout parle en lui, et tout est éloquent. Après avoir été le mutisme personnifié, il est devenu l'incarnation de la parole; et quand on lui demande qui il est, il répond: *ego sum vox!*

Il parle comme parlait peut-être l'homme de la nature primitive; ou plutôt, il parle le langage d'un monde mystérieux que nous ne connaissons pas, et qui a dû lui être révélé dans des visions de sa vie solitaire.

Voilà l'homme qui a osé se dresser en face d'Hérode Antipas. Dans les synagogues, aux bords du Jourdain, et sur les grèves mêmes de Tibériade, partout où sa prédication attirait la foule, Jean lançait les plus terribles anathèmes contre le roi et sa vie scandaleuse.

Les gardes du palais l'ont arrêté, et traduit devant Hérode. Mais, là, en présence des courtisans et d'Hérodiade, tout frémissant d'indignation il a continué d'accuser, au lieu de s'excuser, et il a dit au couple royal: « Votre conduite est criminelle. »

La reine indignée, a voulu que Jean fût immédiatement mis à mort; mais le roi n'a pas voulu, et il a fait conduire le prisonnier au donjon de son château de Machérous, au fond des montagnes de Moab, dans la Pérée.

Je revenais hier de faire une course au sud de Tibériade, qui est à six milles de Magdala, et j'arrivais aux portes de la ville lorsque j'ai rencontré le malheureux prophète traîné par les soldats galiléens.

Il avait la tête et les pieds nus, et il portait un vêtement grossier en poil de chameau. Mais sa chevelure flottait au vent dans une espèce d'auréole lumineuse, et ses yeux levés vers le ciel lançaient des éclairs.

Les soldats le bafouaient et l'injuriaient, mais il paraissait ne pas les entendre. Sa bouche éloquente qui a soulevé tout un peuple était close à jamais peut-être.

Et voilà, mon cher Tullius, comment les maîtres de la terre savent étouffer le cri des consciences honnêtes, et les voix courageuses qui osent proclamer la vérité et défendre la morale! Tu vois bien que le monde a besoin d'être régénéré, et qu'il est grand temps qu'il vienne ce Messie que les Juifs attendent.

Vale. 20 décembre 780. — Magdala.

V

LE DIVIN TIBERIUS

TULLIUS A CAÏUS OPPIUS

J'ai reçu tes deux premières lettres, datées de Magdala, et j'envie ton sort. Il fut un temps où pour rien au monde je n'aurais voulu vivre loin de Rome; mais aujourd'hui son atmosphère me pèse, et ses faux plaisirs me dégoûtent. Ne la regrette pas, mon cher.

La religion, les mœurs, les institutions sont en décadence. Nous ne croyons plus aux dieux de l'Olympe, qui n'étaient sans doute que des fables; mais nous les remplaçons par d'autres qui valent beaucoup moins, et qui sont hélas! des réalités.

Les anciennes divinités nous gênaient d'autant moins qu'elles étaient plus fabuleuses; mais les dieux du jour sont des êtres vivants et méchants.

Ils nous exploitent; ils nous pillent; ils nous gouvernent durement; ils épient nos actions et nous tyrannisent. Jupiter se nomme aujourd'hui Tibérius. Il est à Caprée, dont il a fait un élysée.

Il y jouit d'un luxe indescriptible, et de tous les plaisirs nouveaux qu'on peut inventer pour satisfaire et exciter ses appétits blasés. L'encens brûle constamment devant sa divinité grotesque et cruelle. On l'adule, on le courtise, et les artistes offrent à l'adoration du peuple des images de la nouvelle idole.

Et pendant ce temps-là, nous gémissons sous le gouvernement despotique d'un autre dieu que tu connais « Séjanus ». Il est arrivé au faîte de la puissance. Ses statues remplissent le Forum, et le Sénat baise ses pieds.

Avec une habileté diabolique, il continue de préparer son ascension au trône. Il écarte tous ceux qui peuvent lui en fermer l'issue.

Tibérius est seul à ignorer, mais il l'apprendra, que Séjanus est le véritable auteur de l'empoisonnement de son fils Drusus qui devait lui succéder!....

Agrippina, la digne veuve de l'infortuné Germanicus, est menacée d'exil avec ses fils.

Voilà ce qui se passe dans le monde de nos dieux nouveaux.

Et les simples mortels ne valent guère mieux. Les célibataires comme moi ne veulent plus se marier. Ceux qui sont mariés se font un jeu de

divorcer. Les femmes ressemblent de plus en plus à celle que Cicéron appelait « la femme aux nombreux époux » (« mulier multarum nuptiarum »).

Le théâtre et les jeux n'ont plus d'autre objet que la corruption des mœurs, et les cirques sont des lieux de prostitution, où l'on ne rencontre pas seulement les femmes du peuple.

La vertu se meurt, l'espérance est morte. Et ceux qui souffrent n'ont plus qu'un refuge : le suicide.

Ah ! que tu es heureux d'être loin de ce foyer de pestilence. Tu te retrempes dans l'admiration et l'étude de la belle nature. Tu as des spectacles nouveaux et étranges. Tu coudoies un peuple plus vieux que Rome, et resté jeune pourtant par sa foi, et ses espérances.

Tu apprends l'hébreu, et tu lis les livres de Moïse : Que ce doit être curieux pour un homme versé comme toi dans les lettres grecques et latines !

Ecris-moi souvent, et tiens-moi au courant de tout ce qui t'intéresse dans l'étrange pays que tu habites. Adieu.

Roma. 2 janvier 781.

VI

QUI EST-ELLE

CAÏUS OPPIUS A TULLIUS

J'ai revu ma belle inconnue. Un de ses serviteurs m'a ouvert la porte, et m'a dit que sa maîtresse était sortie. Je me retirais fort déconcerté lorsque je l'aperçus au fond d'une allée de son jardin. Elle me tournait le dos et marchait lentement, drapée dans une ample écharpe de soie blanche rayée de filets noirs. Elle alla s'asseoir sur un banc de pierre, et se mit à lire un rouleau de papyrus qui contenait, d'après ce qu'elle m'a dit, « les Prophéties de Daniel. »

Dès qu'elle entendit le bruit de mes pas, elle se leva, et s'avança lentement au devant de moi. Son air me fit très bien comprendre que je la gênais.

Mais je n'eus pas besoin de lui rappeler mon nom, ni le service que je lui avais rendu. Un peu troublée par le regard que je tenais fixé sur elle, elle me rappela notre rencontre de hasard, et la conversation s'engagea; mais à peine ouvrait-elle ses grands yeux.

De beaux acacias qui laissaient filtrer les rayons du soleil à travers leurs feuilles ciselées ombrageaient mal notre promenade, et je lui proposai de nous asseoir sous une tonnelle voûtée de petites feuilles rouges et vertes; mais elle me répondit que

c'était bientôt l'heure de rentrer pour elle, et elle m'invita à ne pas la suivre.

Tu es curieux, sans doute, de savoir ce que nous avons pu nous dire.

Hélas! rien, qui puisse me faire espérer le moindre succès sentimental.

Elle m'a remercié de nouveau de l'avoir délivrée d'un importun; et je lui ai répondu avec une entière sincérité que de mon côté je remerciais les Dieux de m'avoir fourni cette occasion de la connaître. Un moment de silence a suivi. Puis, après un long soupir elle m'a dit :

« — Je ne crois pas à vos dieux, chevalier, » et elle m'entraîna très habilement dans une controverse religieuse.

Elle croit en un seul Dieu, Jéhovah, et en une seule religion, qui est celle de Moïse.

J'ai défendu très faiblement les dieux de Rome, et pour la ramener à des propos d'amour je lui dis :

« — Qu'il n'y ait qu'un seul Dieu ou qu'il y en ait plusieurs, je l'ignore. C'est aux œuvres de la divinité, quel que soit son nom, que j'adresse mes hommages, et quand je me trouve à côté d'une femme comme vous, je ne demande qu'à l'adorer.

— Ne profanez pas ce mot, me dit-elle d'un ton sévère : l'adoration n'est due qu'à Dieu. »

Et là-dessus elle s'est dirigée vers sa porte, et m'a salué d'un geste qui voulait dire : « allez-vous-en. »

Quelle peut donc être cette femme étrange?
Salve.

4 janvier 71 — Magdala.

VII

MYRIAM

CAÏUS A TULLIUS

Ma belle Juive est un mystère, et j'ai appris sur son compte les choses les plus inexplicables. Elle se nomme Myriam, et vient de Béthanie, où sa famille possède un château. Elle a été mariée à un docteur Juif qui était l'un des chefs de la synagogue de Magdala, et a vécu avec lui deux ans. Mais alors la malheureuse a été séduite par un officier de notre garnison, que tu as dû connaître à Rome. Il se nomme Pandéra, et je me souviens de l'avoir rencontré à Césarée. Alors, le mari a abandonné sa femme; il a dénoncé Pandéra aux autorités militaires qui l'ont immédiatement changé de garnison; et la pauvre Myriam s'est consolée avec d'autres. Son inconduite a été notoire, et elle est devenue le scandale de Magdala. Son mari est mort depuis.

Avec l'argent de sa dot, qui était considérable, elle vit ici somptueusement.

Or, il n'y a pas deux mois, elle a éconduit tous les courtisans qui évoluaient autour d'elle, et changé radicalement de conduite.

Le dernier de ses admirateurs était un jeune commerçant grec, très riche. C'est celui-là même qui l'importunait de ses assiduités, et dont je l'ai délivrée comme je te l'ai raconté dans ma seconde lettre.

Quelle est l'explication de ce changement de conduite ? C'est ici que le mystère commence.

La belle Myriam a fait la rencontre du grand Prophète, et le premier regard qu'il a jeté sur elle, l'a toute bouleversée. C'était, m'a-t-on raconté, un regard accusateur, pénétrant, qui lisait jusqu'au fond de son cœur, et qui en sondait toutes les hontes ; elle a baissé les yeux devant ce regard qu'elle ne pouvait supporter, et elle a senti la rougeur brûler son front, si déshabitué de rougir.

Quand elle a relevé les yeux, le terrible regard du prophète était encore fixé sur elle, et la foule, qui l'avait remarqué, la regardait aussi avec mépris. Elle s'est enfuie couverte de confusion, et depuis lors, elle revoit toujours, même en rêve, ce regard terrifiant de l'homme de Dieu. Elle a honte de sa conduite passée ; elle souffre des douleurs intimes qu'elle n'a jamais connues auparavant ; elle pleure toutes ses larmes, et elle veut que sa conduite future lui mérite le pardon du Prophète.

Voilà ce que j'ai recueilli au sujet de ma belle Juive. Naturellement, je n'y comprenais rien, et

je me demandais ce qu'il y avait de vrai et surtout ce qu'il y avait de sincère en tout cela. Je n'étais pas assez naïf pour tout croire, et j'admirais trop la belle Myriam pour y renoncer facilement. J'ai donc voulu la revoir, et ça n'a pas été sans peine. Car sa porte est fermée à tout venant. Grâce à la complicité de sa suivante, et en prétextant une affaire importante, j'ai pu avoir encore une entrevue avec elle.

Tout d'abord, je feignis d'ignorer entièrement son histoire, et je lui exprimai mon admiration dans les termes les plus délicats et les plus voilés.

Je lui peignis toute la sincérité de mes sentiments, et j'implorai la grâce d'un sourire et d'une douce parole de celle qui m'avait conquis par ses regards, où se reflète une candeur virginale

Pendant que je parlais, elle avait tenu les yeux baissés. Quand elle les releva, ils exprimaient une tristesse profonde. Un sourire amer effleura ses lèvres, et elle me dit simplement : « Vous ne connaissez pas celle à qui vous parlez. Si vous la connaissiez, vous éprouveriez d'autres sentiments, et vous tiendriez un autre langage. Si mes regards vous ont trompé, j'en suis vraiment fâchée, et je vous conseille de porter ailleurs un amour dont je ne suis pas digne, s'il est pur, et qui est indigne de vous, s'il ne l'est pas. Toute relation entre nous est impossible, et je vous demande comme faveur de ne plus jamais chercher à me voir. »

Elle se leva, comme pour me signifier mon congé ; mais je la priai de m'entendre encore, et je lui dis :

« Myriam, je vous connais, et je sais toute votre histoire ; mais laissez-moi vous admirer en dépit de tout, et accordez-moi du moins un peu d'amitié.

— Ah ! vous connaissez mon histoire, reprit-elle en rougissant ; et cette histoire, au lieu de vous éloigner de moi, vous rapproche. Eh bien, centurion, vous perdez l'estime que j'allais avoir pour vous ; mais vous vous trompez encore d'adresse ; la femme à qui vous offrez votre amour est morte, et soyez bien sûr qu'elle ne revivra plus. Si le souci de votre dignité ne vous fait pas voir dans mon passé un obstacle entre nous, il me reste à vous apprendre qu'un amour inexprimable, et que vous ne sauriez pas comprendre, me sépare à jamais de tous les autres amours. Il est un être extraordinaire, que je connais à peine, et à qui j'ai donné mon âme tout entière. Est-ce un homme ? Est-ce un Dieu ? Je l'ignore. Il ne m'a jamais adressé la parole, et je n'ai jamais effleuré seulement le bas de sa robe. Cependant, mon cœur est tout rempli de l'amour qu'il m'inspire, et toute ma vie lui appartient.

« Un seul de ses regards a opéré en moi ce prodige, et je vous jure que Myriam n'aimera jamais aucun autre mortel. »

Là-dessus, elle s'est levée, majestueuse et aus-

tère ; elle m'a tourné le dos, et s'est retirée dans ses appartements, pendant qu'un domestique venait m'ouvrir la porte extérieure. Mon cher Tullius, tu vas bien te moquer de moi, et tu auras joliment raison ; mais avoue que mon aventure n'est pas banale, et qu'elle vaut la peine d'être contée. Si elle a une suite, je t'en ferai part.

12 janvier 780 — Magdala.

VIII

LES DISCIPLES DU PROPHÈTE

CAÏUS A TULLIUS

Tout ce qu'on me raconte au sujet du Prophète est de plus en plus étrange. Le peuple croit qu'il va rétablir le royaume d'Israël, et conséquemment mettre fin à la domination de Rome sur ce pays. S'il le voulait, ce serait un rebelle redoutable. J'ai donc fait hier une course à Capharnaüm pour me renseigner au sujet de ce candidat à la royauté que la foule a déjà voulu proclamer roi dans les montagnes de la Pérée.

Et d'abord, je me suis fait montrer ceux qu'on appelle ses disciples. Cinq ou six d'entre eux étaient sur la grève du lac, assis sur les rebords de deux barques tirées sur le sable, et raccommodaient leurs filets. Je m'approchai d'eux et les fis causer.

Ce sont d'humbles pêcheurs, pauvrement vêtus, la plupart sans instruction.

Quelques-uns étaient disciples de Jean le Baptiste, et ont été baptisés par lui dans le Jourdain. Je les ai interrogés, et je t'assure que ce n'est pas difficile de leur faire dire ce qu'ils savent. Car ils répondent à toutes les questions avec une simplicité et une franchise étonnantes.

Ce sont évidemment des gens qui n'ont rien à cacher. Mais le mystère qui enveloppe leur maître n'est guère plus dévoilé à leurs yeux qu'à ceux de la foule.

J'ai voulu savoir d'abord comment ils étaient devenus les disciples du Prophète, et pourquoi ils avaient abandonné Jean.

« C'est que Jean, m'a répondu l'un d'eux, n'était qu'un précurseur. C'était un grand prophète, et notre bonheur était d'aller l'entendre quand il prêchait à Béthabara. Il nous disait de belles et grandes paroles. Mais il nous avertissait en même temps que quelqu'un venait après lui qui était bien plus grand que lui.

Et quand nous lui demandions s'il était, lui, le Messie attendu, il nous répondait : Non.

Or, un jour que nous étions avec lui à Béthabara, celui-ci et moi...

Je l'interrompis pour savoir leurs noms.

— Celui-ci est André, me dit-il, et moi, je me nomme Jean.

Un jour donc que nous étions près de notre maître, Jean le Baptiste, Jésus de Nazareth passa près de nous ; et Jean, tendant la main vers lui,

la figure transfigurée par l'émotion et l'extase, nous dit : « Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. » Et il se prosterna. Nous fîmes comme lui. Et quand nous nous relevâmes, notre premier maître, sans rien dire, tant son émotion était profonde, nous montra de nouveau Jésus de Nazareth qui s'éloignait en suivant le rivage du Jourdain.

Son geste signifiait que c'était Lui qu'il fallait suivre désormais, et nous nous séparâmes de Jean le Baptiste, non sans tristesse.

Un sentiment inconnu nous dominait, et nous avertissait que c'était une nouvelle orientation dans notre vie, un appel intime et mystérieux auquel il nous fallait obéir.

Nous suivîmes donc Jésus de Nazareth, de loin, n'osant le rejoindre ni lui parler. Mais il se retourna, et nous dit :

— Que cherchez-vous ?

— Nous cherchons le Messie, et nous nous étions attachés à Jean parce que nous croyions que c'était lui. Mais il vient de nous faire comprendre que c'est vous qui l'êtes. Dites-nous, Maître, où demeurez-vous ?

— Venez et voyez, nous dit-il ; et nous le suivîmes.

— Avait-il une habitation ? leur demandai-je.

— Il habitait Capharnaüm, mais nous couchâmes ce soir-là dans une tente de feuillage, au bord du Jourdain, faite avec des branches de palmiers

plantées en terre et attachées ensemble au sommet de manière à former les arcs d'une voûte. Car il n'y a pas d'hôtellerie dans cette partie de la côte orientale du Jourdain.

Le lendemain, nous le suivîmes de nouveau jusqu'ici, et nous ne l'avons plus quitté.

— Et les autres disciples ? demandai-je.

— Il les a rencontrés ici, comme par hasard, sur les bords du lac, et il a dit à chacun d'eux : « suis moi. » Et ils se sont mis à sa suite.

— Où vit-il aujourd'hui ?

— Ici, tout près, dans cette maison en briques cuites au soleil, formée d'un rez-de-chaussée couvert d'une terrasse, et d'une chambre supérieure que le Maître habite. Il y arrive par cet escalier en pierre qu'on voit d'ici, accolé au mur extérieur de la maison.

— Il ne vit pas seul ?

— Non ; sa mère, qui est veuve, sa tante, également veuve, et ses frères vivent avec lui.

— Quels frères ?

— Les enfants de sa tante, et de son oncle décédé.

— Qui était cet oncle ?

— C'était un artisan, nommé Cléophas.

— Et son père, qui est-il ?

— C'était un charpentier. Il est mort à Nazareth, où la famille a vécu pendant une trentaine d'années.

— Pourquoi a-t-elle abandonné Nazareth ?

— Parce que les Nazaréens se sont irrités contre le Prophète, et ont voulu le tuer, quand il leur a annoncé qu'il était le Messie.

— Et vous, le croyez-vous qu'il soit le Messie?

— Nous le croyons.

— Ne vous semble-t-il pas extraordinaire que le fils d'un charpentier puisse être le Messie?

— Oui, mais il nous dit que son vrai père est Dieu.

— Comment cela peut-il se faire?

— Nous l'ignorons.

— Et vous croyez ce que vous ne comprenez pas?

— Oui. Il faut comprendre pour « savoir », mais non pour « croire ».

Il y a dans l'univers des milliers de choses auxquelles vous croyez, et que vous ne pourriez pas nous expliquer. Le véritable objet de la foi, est le mystère.

Il y a bien des siècles que le peuple Juif croit à Jéhovah, sans le comprendre : pourquoi ne croirions-nous pas à son Fils sans pouvoir le comprendre?

Si vous connaissiez notre Maître, centurion, vous aussi vous croiriez. Sa parole ne ressemble pas à celle d'un autre homme, et ses œuvres manifestent une puissance surhumaine.

A ce moment, je vis une femme sortir de la maison du Prophète. Elle était belle, et paraissait avoir 45 ans. Elle s'en allait puiser de l'eau à la

fontaine publique, avec une amphore sur l'épaule droite qu'elle soutenait de la main.

— Qui est cette femme? demandai-je à celui qu'on nomme Jean. Mais il était parti en courant pour aller offrir ses services à la Galiléenne : et ce fut André qui me répondit : C'est la mère du Prophète. »

Mon cher Tullius, je ne m'explique pas pourquoi; mais j'ai été profondément remué par la vue de cette humble veuve d'artisan ; et je me suis dit rien qu'à la voir : ce n'est pas une femme comme une autre.

Lorsque Jean revint à nous, je repris la conversation, pendant que les autres disciples raccommodaient leurs filets :

« Et votre Maître? Que fait-il dans cette petite ville, qui paraît être le centre de ses opérations?

— Oh! Ses opérations, m'a répondu Jean, en souriant, n'ont pas le caractère des vôtres. Elles n'ont rien de militaire.

— Quel caractère ont-elles?

— Il s'appelle lui-même un pasteur, et il ajoute que c'est aux brebis perdues d'Israël qu'il est envoyé. C'est bien la mission qu'il remplit en effet depuis que nous le suivons ; et dans son troupeau, qui grandit chaque jour, il y a deux brebis, aujourd'hui bien fidèles, qui naguère étaient bien perdues. Toutes deux étaient célèbres dans toute la Palestine. L'une se nommait Photina, la Samaritaine, et l'autre Myriam de Magdala.

— J'ai connu Myriam de Magdala, répondis-je, et je serais très curieux de connaître l'histoire de Photina, la Samaritaine. Il faudra que vous me la racontiez quelque jour.

Mais, pour le moment, c'est à votre Maître surtout que je m'intéresse. Veut-il vraiment rétablir le royaume d'Israël, et s'en faire proclamer le roi ?»

Jean hésita à me répondre. — Puis, il me dit avec une candeur et une franchise que j'admirai : « Nous ses disciples, nous le voudrions bien, mais nous sommes désolés de voir que rien ne semble plus éloigné de ses projets. Car il s'est dérobé, l'autre jour, quand une foule a voulu le proclamer roi, et il nous dit souvent que son royaume n'est pas de ce monde.

— J'ai déjà entendu répéter cette parole. Mais que signifie-t-elle ? S'il n'est pas roi de ce monde, de quel monde sera-t-il roi ?

— Du monde des âmes.

— Et comment appellera-t-il à lui toutes les âmes ?

— Par sa parole.

— Est-ce tout ?

— Par ses miracles.

— Et si sa parole et ses miracles ne suffisent pas ?

— Par son sang.

— Que dites-vous ? Est-ce qu'il voudrait mourir ?

— Il le dit.

— Mais la mort, c'est la fin de tout ?

— Il dit que c'est le commencement.

— Mais quand il sera mort, tout le monde l'oubliera ?

— Il prétend qu'alors, au contraire, il attirera tout à lui.

— C'est bien étrange.

— Oui.

— C'est incroyable.

— Oui.

— C'est contraire à l'expérience des siècles.

— Oui.

— Donc vous n'y croyez pas ?

— Nous y croyons, mais sans comprendre.

— Et quand il sera mort, que deviendrez-vous ? Et que ferez-vous ?

— Nous l'ignorons. Mais vraisemblablement il nous dira avant de mourir ce que nous devrons faire, et nous le ferons.

— C'est un beau dévouement ; qu'attendez-vous en retour ?

— Une place dans son royaume.

— Dans son royaume qui n'est pas de ce monde ?

— Oui.

— Tout cela me paraît bien bizarre, lui dis-je, et je m'étonne que vous ne cherchiez pas à vous assurer quelque chose de plus positif, et de plus matériel.

— Ma mère parle comme vous ; et elle a voulu savoir du Prophète lui-même ce qu'il réserve à ses fils, Jacques et moi.

— Eh bien, qu'a-t-il répondu ?

— Qu'elle ne savait pas ce qu'elle lui demandait; et que nous aurions à boire le même calice que lui, c'est-à-dire, souffrir et mourir comme lui.

— Et malgré cela, vous persistez à le suivre?

— Oui.

— Mais il ne doit pas rencontrer un pareil désintéressement chez tout le monde?

— Non. L'autre jour, un scribe, très fin, et très ambitieux, qui avait pensé s'assurer quelque avenir en s'associant à notre Maître, est venu lui dire: Je vous suivrai partout où vous irez. Jésus l'a regardé en face et lui a répondu: Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux ont leurs nids. Mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.

Le scribe a compris, et il a tourné le dos.

Un autre est venu lui dire: « Je veux vous suivre, mais donnez-moi le temps de régler quelques affaires de ma maison. » Jésus lui a répondu: « Quiconque regarde en arrière, en posant la main sur la charrue, n'est pas apte au royaume de Dieu. » Et le Scribe s'en est allé.

— Alors, votre Maître exige que ses disciples abandonnent tout, et immédiatement pour le suivre?

— Oui.

— Mais de quoi vivez-vous?

— Du produit de nos pêches, des biens que quelques-uns de nous avaient, et qu'ils ont mis dans la communauté, des dons qui sont faits au Maître.

— Avez-vous un trésorier, ou un dépositaire, administrateur de la caisse commune?

— Oui. Le voici justement qui vient d'acheter des provisions pour demain. Et il me présenta le nouveau venu, sous le nom de Judas de Kérioth. C'est un type juif très prononcé, qui paraît bien intelligent, mais qui a l'œil faux. Je serais bien étonné si celui-ci n'avait pas des vues intéressées en suivant le Prophète.

A ce moment-là, quatre des disciples venaient de mettre une barque à la mer, et Jean me quitta pour aller les rejoindre. Je les regardai s'éloigner à force de rames, et je revins lentement à Magdala en longeant le rivage.

Je ne puis pas comprendre quel rôle le Prophète réserve à ces pauvres pêcheurs ; mais il est bien évident qu'ils ne sont pas des conspirateurs, et qu'ils ne songent guère aux moyens de secouer le joug de Rome.

10 mars 781. — Magdala.

IX

JÉSUS DE NAZARETH

CAÏUS A TULLIUS

Enfin, mon cher Tullius, j'ai vu le Prophète ; je l'ai entendu prêcher, et j'ai pu admirer à la fois son éloquence et la beauté de ses traits.

Je vais donc pouvoir te donner une idée de sa parole, et te dessiner son portrait.

Il y a plusieurs jours, à la tête de quelques légionnaires, j'étais allé faire une course du côté de Cana, en arrière de Capharnaüm lorsqu'au versant d'une montagne, je trouvai une grande foule d'hommes et de femmes, groupés et assis sur le gazon dans le plus religieux silence. Sur un tertre élevé, j'aperçus le Prophète, tout de blanc vêtu, debout, majestueux et solennel, comme devait être leur Moïse sur les hauteurs du Sinaï.

Je vis qu'il levait souvent les bras vers le ciel, et je compris qu'il adressait la parole à cette foule recueillie.

Je m'approchai pour écouter, et je me mêlai aux auditeurs sans qu'aucun d'eux parût s'en apercevoir, tant ils étaient absorbés par les paroles du Prophète.

Eh! bien, sais-tu ce qu'il leur disait? J'ai noté moi-même quelques-unes des choses qui m'ont le plus frappé. Ecoute:

« Bienheureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté, parce que le royaume des cieux est à eux!

« Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre!

« Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés!

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la Justice, parce qu'ils seront rassasiés!

« Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde!

« Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu!

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la Justice, parce que le royaume des cieux est à eux ! »

Quelles paroles étranges, n'est-ce pas ! et surtou quelles idées nouvelles !

Cela renverse tout l'enseignement de la sagesse humaine. C'est la contre-partie de toutes nos opinions et de tous nos sentiments.

Les heureux, selon nous, sont les riches, et non les pauvres, ceux qui s'amusent et non ceux qui pleurent, ceux à qui on rend justice, et non ceux qui sont persécutés pour elle !

Ceux qui possèdent la terre, à notre avis, ce ne sont pas les doux, mais les violents qui s'en emparent ! Bienheureux sont ceux qui peuvent se faire justice eux-mêmes, et qui savourent les douceurs de la vengeance, et non ceux qui font miséricorde ! Bienheureux non pas les purs, mais ceux qui peuvent s'accorder tous les plaisirs de l'amour et de la volupté !

Voilà la vraie sagesse humaine, celle qu'ont enseignée et pratiquée tous les grands philosophes de la Grèce et de Rome.

Où donc le prophète de Nazareth a-t-il puisé une sagesse toute contraire ? Et comment se fait-il que moi-même, Romain, j'aie goûté dans ses paroles je ne sais quelle saveur inconnue ? Notre génération décadente n'est pas habituée à ce langage, si différent de celui de nos orateurs et de nos poètes.

Et quel est ce royaume des cieux dans lequel tous les bonheurs appartiennent à ceux que nous regardons, nous, comme les vrais malheureux?

Où est-il ce séjour idéal où régnera enfin la grande loi des compensations, où seront consolés ceux qui pleurent, rassasiés ceux qui cherchent en vain la justice, comblés de félicité ceux qui ne rêvent que l'amour pur?

Il le sait, sans doute, Lui. Mais il me semble évident à moi, que ce royaume n'est pas celui d'Israël, ni aucun autre de ce monde.

C'est une religion nouvelle qu'il prêche, et une révolution sociale pacifique, en même temps que radicale et universelle.

Ce n'est pas seulement le peuple Juif qu'il veut régénérer, c'est l'humanité tout entière.

Son œuvre ne sera pas nationale, mais humanitaire. Il laisse à qui ambitionne de les porter les sceptres et les couronnes; mais pour lui-même il rêve un autre idéal: Il veut répandre la lumière dans les intelligences, la foi dans les âmes, et l'amour dans les cœurs.

Voilà, si je ne me trompe, le rêve sublime de cet homme extraordinaire dont la doctrine éclipse absolument celle de Platon, et dont l'éloquence relègue Cicéron dans l'ombre.

Ce rêve est-il réalisable? A mon humble avis, il est absolument impossible, de toute impossibilité, si Jésus n'est qu'un homme!

Et que peut-il être autre chose?...

Tout ce que je dis là est bien pâle, comparé au discours que j'ai entendu.

Et puis, il faut le voir.

C'est un homme d'une haute taille, et d'une grande beauté virile, de cette beauté qui est faite de noblesse, de distinction, d'intelligence et de force.

Ses traits fort réguliers le font ressembler à sa mère, disent ses disciples. Il en a aussi le teint bruni, de cette nuance qui se rapproche de la couleur du froment pur.

Son front large est encadré d'une abondante chevelure dont la couleur châtain imite ces vins rouges du midi qui sont imprégnés de soleil.

Divisés par le milieu, ses cheveux descendent en boucles ondoyantes jusque sur ses épaules.

La barbe, de même couleur, peu longue et taillée en pointe, forme avec la chevelure un cadre ovale qui fait ressortir l'harmonie de son visage.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable et de plus caractéristique dans sa physionomie, ce sont les yeux. D'un bleu très foncé, ils ont la profondeur, l'éclat et le feu sombre de la vague phosphorescente.

On en supporte difficilement le rayon pénétrant. C'est comme une flèche de lumière qui transperce les cœurs, et qui en met à nu tous les recoins.

A ses heures de sainte colère, ils sont terribles.

C'est ce qui explique comment les vendeurs du Temple qui étaient nombreux et peu timides, se

sont enfuis devant lui seul sans tenter la moindre résistance. Ce ne fut pas le fouet qui les effraya; ils auraient pu riposter à coups de bâtons. Ce fut son regard terrible qui jeta dans leurs rangs une véritable panique.

Mais par un contraste merveilleux, ses yeux sont d'une douceur et d'une bonté qui enveloppent les cœurs, quand il est en présence des malheureux, des souffrants, et des pécheurs repentants.

Des rayons de grâce et de miséricorde en jaillissent alors, et répandent autour de lui un charme qui attire.

Le timbre de sa voix est sympathique, son geste naturel et sobre, ses attitudes toujours nobles.

Il est vêtu simplement. Il porte une longue tunique de laine blanche et, par-dessus, un manteau de couleur brune, ayant de larges manches, et dont il relève les pans pour les croiser sur la poitrine.

Sa tête est couverte d'un soudar, ou koefièh arabe, c'est-à-dire, un fichu en soie, fixé au sommet de la tête par un cordon de laine, et dont les plis retombent sur le cou pour le protéger contre les ardeurs du soleil.

Des sandales en cuir, retenues aux pieds par des lisières de toile, les défendent contre les pierres et les ronces du chemin.

Tu vois, mon cher Tullius, que je n'oublie rien pour te faire connaître le prophète de la Galilée.

C'est que tout est remarquable en lui. Et s'il ne laisse pas un nom glorieux dans l'histoire, c'est que l'humanité n'est pas digne de lui.

On croit ici, en Galilée, qu'elle s'accomplit enfin la prophétie d'Isaïe : « Le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière ; le jour s'est levé sur ceux qui habitaient à l'ombre de la mort. » C'est bien cela, en effet, et la parole de Jésus de Nazareth est la grande lumière, le grand jour de l'humanité !

Vale. 1 mai 781. — Magdala.

X

ENCORE MYRIAM

CAÏUS OPPIUS A TULLIUS

Mon idylle d'amour est bien finie ; et son dénouement qui me laisse une blessure au cœur, te paraîtra peut-être moins énigmatique, après l'autre récit qu'il me reste à te faire au sujet de Myriam.

— Il y a ici au premier rang de la société Juive, un pharisien riche, nommé Simon. Or, Jésus de Nazareth est venu à Magdala, il y a quelques jours. Simon, qui l'avait rencontré et entendu à la Synagogue, lui a donné un banquet, et, comme commandant de la garnison, j'ai été invité. J'étais là, quand le Prophète entra, et fut reçu par Simon

avec la politesse froide et orgueilleuse qui distingue les pharisiens. Selon les usages du pays, quand un personnage important reçoit un hôte illustre sous son toit, ses serviteurs s'empressent autour de lui pour lui laver les pieds, et lui parfumer la barbe et les cheveux.

Simon n'observa pas ce cérémonial à l'égard de Jésus. Tout en se montrant son ami, il garda la morgue du pharisien, et ne reconnut pas la supériorité de son hôte.

Le Prophète ne parut pas s'en apercevoir. Il fut bon, condescendant, aimable, bienveillant pour tous, et il prit à table la place que Simon lui assigna. Plusieurs de ses disciples étaient avec lui.

Le dîner venait de commencer, lorsque je vis entrer dans la salle, une femme vêtue de noir et voilée. Sa taille, sa démarche, son attitude me rappelèrent immédiatement Myriam ; et quand prosternée aux pieds de Jésus, elle releva son voile pour ouvrir un vase de parfum et le répandre sur les pieds du Prophète, je la reconnus ; c'était bien elle.

Tu sais que les Orientaux mangent comme les Romains, couchés sur le côté gauche autour de la table, les pieds en dehors. Myriam s'était mise à genoux sur le parquet, courbée sur les pieds du Prophète, et elle les arrosait de ses larmes. Puis elle les oignit d'un parfum de grand prix qui embauma toute la salle ; et déroulant son opulente chevelure, elle les essuya de ses cheveux. Le Prophète ne semblait pas s'en apercevoir ; mais

nous étions tous dans la stupéfaction, et notre hôte surtout était tout scandalisé.

Si Jésus de Nazareth était vraiment un prophète, pensions-nous, il saurait que cette femme est une pécheresse, dont la vie a été un scandale, et il la repousserait avec mépris.

Simon allait sans doute intervenir, et mettre fin à cet incident qui choquait ses convenances pharisaïques ; mais Jésus le prévint.

« Simon, j'ai quelque chose à te dire :

« Un créancier avait deux débiteurs ; l'un lui devait cinq cents deniers, l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi payer leur dette, il la leur remit à tous les deux. Lequel l'aimera le plus ?

— Celui à qui il a le plus remis, je suppose, répondit Simon.

— Tu as bien jugé, reprit Jésus. Et, se tournant vers Myriam, qui continuait de lui prodiguer ses hommages en pleurant, sans paraître entendre ce qui se disait, il continua : Vois-tu cette femme ? Je suis entré dans ta maison, tu ne m'as point donné d'eau pour laver mes pieds ; mais elle, elle les a lavés de ses larmes, et les a essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as pas donné le baiser de paix, mais, elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de me baiser les pieds. Tu n'as pas versé de parfum sur ma tête ; mais elle en a répandu sur mes pieds. C'est pourquoi, je te dis : « beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé ; mais à celui qui aime moins, il est moins remis. »

Puis s'adressant à Myriam il lui dit: « Femme, vos péchés vous sont remis. »

Elle se releva, en renouant ses cheveux, et en jetant sur Lui un regard plein de confusion et de douleur.

Il ajouta, sur un ton de douceur infinie: « Votre foi vous a sauvée, allez en paix ». Myriam se glissa furtivement dans la foule, et disparut. Simon avait baissé la tête et réfléchissait. D'accusateur, il était devenu accusé, et tout en se révoltant contre la leçon qu'il venait de recevoir, il était bien forcé de s'avouer à lui-même qu'elle était méritée.

Myriam était une pécheresse sans doute; mais lui n'était-il pas aussi un pécheur? N'avait-il pas beaucoup à se faire pardonner?... Oui, certes et Jésus venait de lui apprendre qu'il ne lui serait pas beaucoup pardonné parce qu'il n'aimait pas beaucoup.

Les autres convives, dont plusieurs étaient pharisiens, demeuraient étonnés et scandalisés. Dieu seul, murmuraient-ils entre eux, peut pardonner les péchés. Comment cet homme peut-il le faire?...

Le repas se termina presque en silence. Seul Jésus fit entendre sa parole onctueuse et persuasive. Il déclara qu'il était venu pour les pécheurs et non pour les justes. Il fit l'éloge de sa miséricorde et ajouta: « Ne condamnez point et vous ne serez point condamnés. Remettez et on vous remettra. Vous serez jugés comme vous aurez jugé les au-

tres. » En sortant de la salle, il a jeté sur moi un regard pénétrant qui m'a fait rougir, et je me suis dit en l'observant : S'il est un homme sur la terre qui puisse remettre les péchés et donner la paix du cœur, c'est Lui.

Voici maintenant, mon cher Tullius, un dénouement inattendu. Myriam a vendu sa superbe villa, son riche mobilier, tous ses biens ; elle a chargé Simon et quelques autres citoyens de Magdala d'en distribuer le prix aux pauvres, et elle est allée vivre chez son frère Lazare, à Béthanie, près de Jérusalem. Il me reste à oublier cette femme étrange et fascinatrice.

Comme tu le vois, je vis dans un pays et dans un temps qui sont pleins de merveilles.

1 juin 781. — Magdala.

XI

CLOACA MAXIMA

TULLIUS A CAÏUS

Tes lettres me passionnent, et ton amour malheureux en est une page des plus délicieuses. En souffres-tu vraiment ? Je le présume ; mais en tout cas, je voudrais bien souffrir ainsi.

Avoir rencontré un idéal quelconque, et ne pas le posséder, c'est douloureux, je le comprends ;

mais au moins cet idéal on l'a entrevu, on l'a aimé, on peut l'aimer encore idéalement. C'est ton cas. Le mien est bien plus triste; car la vraie douleur c'est de ne connaître aucun idéal, et même de n'y plus croire.

Ah! mon cher ami, quelle différence entre le pays que tu habites et Rome! C'est ici qu'il nous faudrait des prophètes et des Myriam; mais on en chercherait vainement dans la «via sacra», au Forum, ou sur les rivages du Tibre. Ce ne sont pas des prophètes qui parcourent la voie triomphale, et qui montent au Capitole. Ce n'est pas de Dieu qu'on parle dans la tribune aux harangues, et les femmes qui rôdent autour des Thermes ne voudraient pas imiter la vie nouvelle de Myriam!

Oui, tu vis dans un pays de merveilles; mais nous avons aussi les nôtres, qui sont d'une autre nature.

Tiberius a relégué sa mère Livie dans une espèce d'exil où elle est abandonnée; et c'est ainsi que ce fils, pour l'avènement duquel elle commit tant de crimes, est devenu son bourreau.

Je t'ai dit les rêves et les ambitions de Séjanus. Eh bien! mon cher Caïus, ce ministre puissant, ce dictateur tyrannique et cruel a trouvé plus fort que lui dans le divin Tiberius, et l'on dit que ses jours sont comptés.

De son île enchantée de Capri, le perfide empereur n'aura qu'à envoyer au Sénat des instructions secrètes pour se débarrasser de lui. Le Sénat

répondra *amen*. Ce peuple qui acclamait hier le tout puissant ministre le vouera demain aux gémonies, et le jettera dans le Tibre !

Tu me chantes une idylle, et je te raconte des drames. Magdala n'est pas une ville civilisée comme Rome.

Heureux ceux qui peuvent s'éloigner de notre Ville, si belle, si glorieuse jadis, et qui ressemble aujourd'hui à la « Cloaca Maxima »...

4 juin 781. — Rome.

XII

TROIS PASTORALES

CAÏUS A TULLIUS

Dans l'histoire du peuple juif, que j'étudie toujours avec intérêt, l'époque patriarcale a pour moi un charme particulier. Dans ce pays à la fois pittoresque et fertile, la vie pastorale, qui était celle des patriarches, devait être bien poétique et bien attrayante.

Abraham, Isaac, Jacob, étaient des petits rois pasteurs qui vivaient des produits de la terre, qui paissaient de grands troupeaux, et qui colonisaient en élevant de nombreuses familles.

Jéhovah, leur Dieu, les visitait, leur parlait ; et, pleins de foi dans ses promesses, ils étaient convaincus qu'ils seraient les pères d'un grand peuple.

Le culte qu'ils rendaient à ce Dieu, était d'un caractère assez primitif. Il consistait surtout à lui dresser des autels, formés de quelques pierres qui se trouvaient sur leur chemin, et à lui offrir des sacrifices.

C'est lui qui leur indiquait les pays qu'ils devaient habiter, et quand ils y étaient arrivés, ils y dressaient leurs tentes, ils érigeaient un autel, et ils creusaient un puits profond qui devait servir à les abreuver, eux et leurs troupeaux.

Le foyer domestique, qui allait devenir un foyer national, n'était vraiment fondé que par l'érection d'un autel et le creusement d'un puits. L'un était un acte de consécration du sol et l'autre en était la prise de possession.

Ces puits étaient indispensables pendant l'été ; car le pays, suffisamment arrosé au printemps, devenait aride dans la saison suivante. Aussi leur donnait-on des noms appropriés pour attester leur importance.

C'est ainsi qu'Isaac en avait creusé plusieurs pour ses immenses troupeaux.

Celui qui marquait son domaine et sa résidence se nommait « le puits du Vivant et du Voyant. » En divers autres endroits, il en avait creusé d'autres. A l'un, il avait donné le nom de « Calomnie », parce que les pasteurs de Gérasa prétendaient qu'il était à eux. Un second lui fut encore contesté, et il l'appela « Inimitiés ».

Enfin, il s'éloigna un peu, et en creusa un troi-

sième qu'il nomma « Etendue », parce que personne ne lui contesta plus ses droits sur la vaste étendue de terrain dont il avait pris possession, et un quatrième qui reçut le nom « d'Abondance ».

L'importance de ces puits dans les pays d'Orient explique pourquoi ils marquent si souvent dans l'histoire patriarcale, les endroits où l'on se rencontrait, tantôt pour y conclure des traités d'alliance, tantôt pour y nouer de simples idylles d'amour.

Rien n'est plus poétique dans leur touchante simplicité que les pastorales qui racontent les mariages d'Isaac et de Jacob, et dont la scène est toujours près d'un puits.

Et remarque bien, mon cher Tullius, que ce n'est pas de la fiction mais de l'histoire, et que cette histoire remonte à 2000 ans, 12 siècles avant la fondation de Rome !

Ecoute un peu ces récits que je vais abréger le plus possible.

Abraham est devenu vieux, et il veut marier son fils Isaac ; mais il ne veut pas qu'il prenne son épouse parmi les filles des Chananéens. Il envoie donc son intendant en Mésopotamie, son pays natal, pour chercher une femme à son fils.

Quand il arrive dans la patrie d'origine du Père des Croyants, l'intendant s'arrête près d'un puits, vers le soir, à l'heure où les femmes sortent pour puiser de l'eau, et il prie :

« Seigneur, Dieu d'Abraham, faites que la jeune fille à qui je demanderai à boire, et qui penchera

sa cruche pour que je boive, soit celle que vous destinez à votre serviteur Isaac »

Et voici qu'une jeune fille très belle et pure s'avance vers le puits et y remplit sa cruche. L'intendant d'Abraham lui demande à boire, et s'empressant d'abaisser sa cruche sur sa main elle lui répond : Bois.

Et pendant qu'elle donne aussi à boire à ses chameaux, il l'observe en silence.

Quand les chameaux ont bu, il lui demande quel est le nom de son père, et il apprend qu'elle est Rébecca, fille de Bathuel, et petite-nièce d'Abraham. Alors l'intendant lui présente un anneau et des bracelets d'or. Il reçoit l'hospitalité chez Bathuel et chez Laban, frère de Rébecca ; le mariage est convenu ; et dès le lendemain la belle Rébecca et ses suivantes, montées sur des chameaux, s'en vont avec l'intendant en la terre de Chanaan.

Un soir, après plusieurs jours de marche, elle aperçoit un homme qui regarde venir les chameaux auprès du puits du « Vivant et Voyant », et l'intendant lui dit : C'est mon maître.

Alors, elle saute à bas de son chameau, et elle se couvre de son voile. Isaac conduit la vierge voilée dans la tente de sa mère, et l'écrivain sacré ajoute en terminant : il la prit pour femme, et il l'aima.

Trente ans après, c'était le fils de Rébecca, Jacob, qui s'en allait à son tour en Mésopotamie pour y choisir une épouse, afin que les bénédic-

tions divines descendues sur son grand père Abraham, et sur son père Isaac, fussent réalisées, et qu'il devînt le père d'une multitude de peuples.

Quand le soleil fut couché, et que la nuit se répandit sur la terre, il s'arrêta, prit une pierre pour y poser sa tête et se coucha sur le sol, sous le regard serein des étoiles. Un songe merveilleux vint embellir son sommeil : Il vit une échelle lumineuse dont le pied touchait la terre, et dont la tête se perdait dans le ciel, et sur ses degrés innombrables des anges de Dieu montaient et descendaient. Et Jéhovah, qui se tenait au haut, lui parla, et lui renouvela les promesses qu'il avait faites à son père.

A son réveil, il nomma ce lieu Béthel, qui signifie «lieu que Dieu habite»; il transforma en autel la pierre qui lui avait servi d'oreiller, y versa de l'huile, et pria Dieu qu'il lui donnât le pain dont il avait besoin. Puis il continua son voyage; et quand il fut arrivé au pays des ancêtres, il aperçut un puits dans la campagne autour duquel des troupeaux de brebis étaient couchés.

S'adressant aux bergers de ces troupeaux, il leur demanda s'ils connaissaient Laban, fils de Nachor, et petit-fils d'Abraham.

— Nous le connaissons, répondirent-ils, et voici justement Rachel, sa fille, qui vient avec ses brebis.

Jacob alla au-devant d'elle. Il lui apprit qu'il était le fils de Rébecca, sœur de Laban, qu'elle était ainsi sa cousine, et pleurant d'émotion, il

l'embrassa. Tu comprends la cause de cette émotion :

C'est que cette rencontre lui rappelait l'idylle de sa mère Rébecca auprès de ce même puits, quelque trente ans auparavant.

Et maintenant, c'était Rachel, la fille de Laban, que Jéhovah envoyait au-devant du fils de Rébecca, et il lui inspirait que c'était bien elle qu'il lui destinait pour épouse.

N'est-ce pas, mon cher Tullius, que ces pastorales sont bien supérieures à celles de notre Virgile ?

Mais ce n'est pas seulement parce qu'elles sont jolies que j'ai voulu t'en faire le récit. C'est parce que je parcours en ce moment la seconde patrie d'Abraham, ces belles campagnes de la Samarie où il vint planter sa tente, à l'ombre des grands chênes de Moreh, et parce que j'ai visité le puits célèbre que Jacob y creusa. Or, il y a quelques mois, ce puits a été le théâtre d'une autre pastorale que je veux aussi te raconter.

Elle est plus belle encore, et plus idéale que les précédentes, à raison de la supériorité du personnage principal ; car il n'est autre que Jésus de Nazareth.

Je n'en ai pas été témoin moi-même ; mais j'en tiens le récit que je vais te faire d'un disciple de Jésus, dont je t'ai déjà parlé, et qui se nomme Jean. C'est de Sichar même, capitale de ce pays, que je t'écris, et tous ceux que j'ai rencontrés ici,

et interrogés, ont confirmé le récit que Jean, fils de Zébédée, m'en a fait à Capharnaüm, il y a plusieurs semaines.

C'est même à cause de l'impression que ce récit m'a laissée que j'ai voulu voir de mes yeux le puits fameux de Jacob, qui est tout près de la ville.

Voici donc ce que Jean m'a raconté. Je lui cède la parole :

« Nous revenions de Jérusalem avec notre Maître, et nous traversions la Samarie pour nous rendre en Galilée. Au milieu du jour, nous étions arrivés près de Sichar, au puits de Jacob. Il faisait très chaud, et nous avions faim. Les autres disciples se rendirent à la ville pour y acheter des provisions. Mon Maître s'assit sur la margelle du puits... »

Après ce début, Jean hésita, comme s'il y avait dans son récit quelque chose qu'un païen ne devait pas entendre. J'insistai pour tout savoir, et il reprit :

« Sachez donc que Jésus de Nazareth est un descendant de Jacob, et que ce puits des aïeux lui rappelait d'antiques souvenirs qui sont chers à tous les Juifs, mais qui devaient lui être plus chers encore. Sachez aussi que la mission de son grand ancêtre en Mésopotamie est une figure de la sienne sur cette terre ; car il se dit envoyé par son Père céleste parmi les hommes, pour y chercher une épouse, mais une épouse mystique dont un lien surnaturel formera seul l'union.

Le regard tourné vers Sichar, Jésus semblait donc attendre celle qui allait venir, et qui serait l'image ou la figure de son épouse mystique.

Et voilà qu'une femme s'avance, comme autrefois Rachel, pour puiser de l'eau. Mais ce n'est pas cette fois, une vierge innocente et pure, digne du chaste fiancé qui la regarde venir. C'est une femme perdue, qui vit en concubinage public.

Et cependant, quand elle fut près du puits, Jésus jeta sur elle un regard pénétrant, et lui dit :

« Donne-moi à boire ». Toute stupéfaite, elle répondit :

« Comment, vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi, femme de Samarie ? Les Juifs n'ont aucun rapport avec les Samaritains.

Sans rien répondre à cette observation, Jésus poussa un long soupir, et leva les yeux au ciel. Puis il les fixa de nouveau sur ceux de la Samaritaine, et lui dit :

« Si tu savais le don de Dieu ! Si tu savais qui est celui qui te dit « Donne-moi à boire », tu lui aurais peut-être adressé la même demande et il t'aurait donné de l'eau vive.

— Mais, Seigneur, dit la femme, vous n'avez aucun vase pour en puiser, et le puits est profond. D'où pouvez-vous donc avoir de l'eau vive ? Etes-vous plus grand que notre père Jacob qui nous a donné ce puits ?

— Quiconque boit de cette eau, répondit Jésus, aura encore soif—mais celui qui boira de l'eau que

je lui donnerai n'aura jamais soif. Car l'eau que je lui donnerai, ajouta-t-il, en levant la main droite vers les hauteurs, deviendra en lui une source jaillissante pour la vie éternelle!»

La Samaritaine comprit-elle quelle était cette eau vive que le Prophète lui offrait? Evidemment non. Entrevit-elle dans ces paroles quelque vague lueur de vérité? Peut-être. En tous cas, la pauvre pécheresse fit un acte de foi aveugle, et c'est cette foi-là qui sauve.

« Seigneur, supplia-t-elle, donnez moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus ici pour puiser.

— Va, reprit Jésus, appelle ton mari, et reviens ici.» La femme rougit et répondit franchement:

«Je n'ai pas de mari.

— Tu dis vrai. Tu en as eu cinq, et celui avec lequel tu vis maintenant n'est pas ton mari.

— Seigneur! s'écria la malheureuse, je vois que vous êtes un prophète.»

Et aussitôt elle voulut l'interroger sur le fondement de la foi samaritaine, et sur la grande controverse religieuse qui divisait ses co-religionnaires des Juifs, afin de connaître cette vérité dont elle avait soif instinctivement.

« Nos pères ont adoré sur cette montagne (elle indiquait le Garizim de la main) et vous, vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer. Qui faut-il croire?»

Ce désir du don de Dieu, qu'elle manifestait si

spontanément, réjouit le cœur de Jésus; et il lui répondit comme s'il avait été dans le Temple en présence d'une foule avide de l'entendre :

« Femme, crois-moi. L'heure est proche où ce ne sera ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. Vous adorez, vous, ce que vous ne connaissez point ; nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs.

« Mais l'heure arrive, et déjà elle est venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; et ce sont de tels adorateurs que veut le Père. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. »

La Samaritaine ouvrait les yeux et les oreilles, et elle faisait des efforts pour comprendre ces paroles transcendantes. Elle devinait que cela voulait dire : « Peu importent les noms et les lieux de Garizim et de Jérusalem ; l'adoration n'est pas un acte physique mais spirituel. Toi, tu n'as connu que l'adoration de la chair ; mais c'est en esprit qu'il faut adorer. » Elle sentait qu'un être supérieur était devant elle, et un vague pressentiment lui disait que c'était peut-être le Messie, si longtemps attendu.

Le vrai don de Dieu à la terre, n'était-ce pas le Messie ? Serait-ce donc lui, pensait-elle ? Et elle lui dit alors :

« Je sais que le Messie qu'on appelle Christ,

doit venir. Lorsqu'il sera venu, il nous instruira de toutes choses. »

Devant cette foi naïve, et ces aspirations généreuses vers Lui, Jésus épancha son cœur ; et dans un élan spontané, il lui dit :

« Le Messie, c'est moi ! moi qui te parle. »

La Samaritaine n'en n'écouta pas davantage. Elle savait tout ce qu'il est nécessaire de savoir. Elle connaissait maintenant le don de Dieu ; et laissant là son urne vide, sans plus songer à cette eau matérielle qu'elle était venue puiser pour étancher sa soif, elle prit sa course vers la ville.

Et toute haletante, elle criait à ceux qu'elle rencontrait :

« Venez, venez, venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il point le Christ » ?

Et le cri de cette femme sortait si bien de son âme, et la croyance au Messie attendu était si vivace parmi les Samaritains, qu'ils accoururent au puits de Jacob à la suite de cette femme, malgré le mépris qu'ils avaient pour elle.

Quand Jésus les vit venir vêtus de leurs blanches tuniques, à travers les champs, il nous dit : « Levez les yeux, et voyez les campagnes qui blanchissent déjà pour la moisson. Encore quelques mois et la moisson sera mûre. »

Nous passâmes deux jours à Sichar, et un grand nombre des habitants crurent, après avoir entendu notre Maître, qu'il était vraiment le Messie promis.

« Mais quel est, demandai-je alors à Jean, ce

mariage mystique dont vous avez parlé, et que votre prophète voudrait contracter? »

Jean m'expliqua tout: Jésus de Nazareth est le fils de Dieu, et il est envoyé par son Père pour fonder sur la terre une société, qui embrassera tous les peuples, et qui sera son épouse mystique, Il l'appelle son Eglise.

La postérité issue de ce mariage sera innombrable, et formera un nouveau peuple de Dieu. L'humanité tout entière est invitée à en faire partie. Le puits de Jacob auprès duquel le Fils de Dieu va l'attendre et qui sert d'abreuvoir aux troupeaux, mais dont l'eau n'est pas vive, c'est la fontaine des erreurs humaines et des fausses joies de la terre, dont l'eau n'apaise pas la soif de bonheur qui tourmente l'humanité. C'est la source impure où elle vient chaque jour puiser dans le vain espoir d'y rassasier ses passions. Car elle est pécheresse comme la Samaritaine, et elle ne connaît plus le don de Dieu. Mais le Fils de Dieu le lui apporte en sa personne dans les noces mystérieuses qu'il veut célébrer avec elle.

« Tout cela me semble bien beau, mais bien mystérieux, ai-je dit à Jean.

— Oui, peut-être, m'a-t-il répondu, mais la parole du Maître éclaire tout. »

Je me demande, Tullius, si tu goûteras ce récit de mon ami Jean. Mon idylle de Myriam a su te plaire. Mais il y a un abîme entre elle et celle de Photina la Samaritaine. Toutes deux prouvent ce-

pendant que Jésus de Nazareth ne cherche qu'à purifier la femme, tandis que les hommes ne savent que la pervertir. — A bientôt, Tullius.

8 juin 781. — Sichar.

XIII

PAYSAN ET PHILOSOPHE

TULLIUS A CAÏUS

« *O rus, quando te aspiciam* »?

Depuis longtemps je poussais ce soupir de notre poète Horace. Mon rêve est enfin réalisé: je suis devenu un paysan de Tibur. La société romaine n'avait plus aucun charme pour moi, et ce qui a mis le comble à mon dégoût c'est que plusieurs de nos amis se sont faits disciples d'Isis. Comprends-tu cette aberration d'emprunter à l'Egypte morte une divinité qui n'a jamais vécu, et qui est plus fabuleuse encore que nos dieux de l'O ympe?

Donc, j'ai quitté Rome, et j'ai acquis l'ancienne villa d'Horace, que son généreux ami Mécène lui avait donnée, et qui est située à huit milles de Tibur dans les montagnes de la Sabine.

J'y passerai l'été, et peut-être l'hiver. Tout naturellement je me suis mis à relire les Epodes et les Odes du poète; et je dis avec lui: *Beatus ille qui procul negotiis*... J'y trouve en maints en-

droits la description de mon nouveau domaine. Le poète ne l'a pas trop vanté, mais moi je l'ai fort embelli. Horace y appréciait beaucoup une jolie source, formant ruisseau, et auprès de laquelle il aimait a dormir, couché dans l'herbe. En détournant un peu ce ruisseau, je me suis donné le luxe d'un étang assez spacieux, où je puis faire un peu de pisciculture. J'ai agrandi la maison, et augmenté le nombre des pelouses vertes bordées d'acacias.

J'ai des bois, des prairies, et je suis entouré de montagnes qui me protègent si bien contre la bise que je leur pardonne de borner mes horizons.

Aimer la campagne est un goût distingué, et c'est pour paraître avoir cette distinction que beaucoup d'imbéciles vont s'y ennuyer chaque année pendant quelques semaines.

Mais je t'assure que j'aime vraiment cet isolement et le repos qu'il me donne. Je tiens peut-être ce goût de Virgile et Lucrèce, que j'ai beaucoup lus, et qui avaient plus qu'Horace, à mon avis, l'intelligence des séductions champêtres. Je les relis ici avec un charme nouveau, mais la lecture des Géorgiques m'a convaincu que je ne suis pas un vrai cultivateur, ni un vrai pasteur. Virgile était un artiste dans la culture des champs et des bois, et dans l'élevage des troupeaux. A peine suis-je un amateur, et mon petit troupeau n'est guère bon qu'à décorer le paysage.

Les Géorgiques me laissent donc assez froid, malgré la beauté des vers, et dans les dispositions

d'esprit où je me trouve je m'attache plutôt à Cicéron. Ses œuvres philosophiques et religieuses font mes délices. Penseur, orateur, savant, écrivain, il est vraiment notre plus grande gloire intellectuelle.

Et cependant, tout ce que tu m'écris du Messianisme m'intéresse encore davantage. Et sais-tu quel livre fait mes délices en ce moment? « Le livre de La Sagesse », mon cher. J'en ai trouvé l'autre jour, au Ghetto, un exemplaire grec; et il me semble qu'il contient plus de philosophie que les grands ouvrages des Sages de la Grèce.

Voici des paroles qui m'ont fait réfléchir profondément :

« Dieu n'a pas fait la mort...
Il a créé toutes choses pour la vie...
Car la justice est immortelle.
Mais les impies appellent la mort
La regardant comme une amie...
Ils font alliance avec elle,
Et ils sont dignes de lui appartenir.

. . . .

Dieu a créé l'homme pour l'immortalité,
Les âmes des Justes sont dans la main de Dieu;
Aux yeux des insensés, ils paraissent être morts...
Et leur sortie du monde semble être un anéantissement.
Mais ils sont dans la paix...
Après une légère peine, ils recevront une grande récompense... »

En méditant ces paroles, plus claires et plus assurées que celles de Cicéron, je me suis demandé d'abord si les Justes n'étaient pas seuls immortels, et si l'anéantissement n'était pas le châtiment des impies.

Mais non. Ce ne serait pas une punition pour eux, et s'ils appellent la mort, c'est parce qu'ils espèrent qu'elle les anéantira.

Aussi la Sagesse ajoute-t-elle : « mais les impies auront le châtiment mérité par leurs pensées perverses... »

Donc l'immortalité est le bien souverain donné par Dieu à tous les hommes ; et si elle devient le mal souverain des méchants, c'est leur faute.

Quelle grandeur et quelle élévation dans cette philosophie ! Et combien Horace baisse dans mon admiration, quand je me rappelle ses plaintes stériles contre la mort, et la justification qu'il y croit trouver de sa vie épicurienne !

Quand tu connaîtras le prophète de la Galilée, fais-le donc parler sur le grand problème de la mort, et apprends-moi ce qu'il en dit.

2 mai, 781. — Tibur.

XIV

UNE RÉSURRECTION

CAÏUS A TULLIUS

Les merveilles succèdent aux merveilles, et je me demande si je vis dans un monde réel, ou dans un pays de rêves.

Si j'entreprenais de te raconter tout ce que le prophète dit et fait en présence des foules qui le suivent, je t'écrirais des volumes. C'est impossible. Mais tu me blâmerais si je te laissais ignorer les faits extraordinaires dont un pur hasard me fait moi-même témoin.

Voici donc ce que j'ai vu de mes yeux, hier soir, à l'heure du crépuscule.

Je revenais à cheval avec quelques légionnaires d'une longue course du côté de Nazareth, et nous avions traversé la bourgade de Naïm, qui est bâtie dans une jolie vallée solitaire au pied d'une montagne. Nous suivions lentement, au pas de nos chevaux, une route sinueuse bordée de broussailles et de quelques arbres, lorsque nous aperçûmes en avant de nous un cortège funèbre qui s'en allait vers le cimetière de la petite ville, en gravissant la pente douce du Petit Hermon.

Rien n'est plus triste ni plus impressionnant que ces funérailles d'Orient ; et c'est en silence que nous nous rangeâmes à la suite du convoi.

C'était une longue procession de tuniques noires traînantes, d'hommes et de femmes voilées qui poussaient des plaintes, et qui faisaient entendre des psalmodies monotones et tristes. Le corps du mort était étendu sur un brancard porté par quatre hommes, et couvert seulement d'un voile noir. Ce qui ajoutait à la tristesse de ce spectacle, c'était la musique bruyante, sans art ni harmonie, et d'une monotonie désespérante, qui se mêlait aux gémissements des pleureurs et des pleureuses. Bientôt se dessinèrent, à notre gauche, dans un pli de la colline, les sépulcres blanchis d'un vieux cimetière.

Je me rappelai notre admirable *Via Appia* avec ses somptueux monuments funèbres, et je m'affligeai du contraste.

Mais notre *Via Appia* n'a jamais vu et ne verra jamais ce que mes yeux ont vu alors.

Tout à coup, sur le sommet de la colline, à quelques cents pas devant nous, apparut une autre procession d'hommes, de femmes et d'enfants qui venait à notre rencontre. En tête, marchait à grands pas, drapé dans les longs plis de sa tunique blanche, le Prophète de Nazareth.

A cette vue, j'éprouvai, je ne sais pourquoi, un tressaillement irrépressible. J'étais loin de m'attendre à ce qui allait arriver, et le fait de cette foule croisant un convoi funéraire n'avait rien d'extraordinaire. Et cependant, il me sembla qu'il

y avait tout un événement dans cette rencontre imprévue du grand Prophète avec la mort.

Bien des fois déjà il avait déployé sa puissance sur la nature, mais que pouvait-il faire en présence de la mort, la grande ennemie qui n'est jamais vaincue?

Oserait-il lui commander comme il avait commandé à la mer en furie?

Couché dans son drap mortuaire, la tête posée sur un petit coussin de soie rouge, la figure découverte, le mort, fils unique d'une veuve, dormait son dernier sommeil.

Rien ne le troublait plus, ni les sanglots de sa mère, ni les lamentations des pleureurs, ni les éclats discordants des instruments de cuivre, ni les psalmodies des chantres, ni les pas cadencés des porteurs.

Le livre de vie était fermé, scellé pour lui. C'était la paix suprême, ou la paix terrible.

De même qu'il n'entendait plus rien, il ne voyait plus. Ses yeux étaient clos pour jamais. Et pourtant, il voyait l'au-delà pour toujours. Et dans cet inconnu, il ne serait plus jamais aveugle. Mais que voyait-il? Nul ne le savait sur terre. C'est le grand mystère, dont le secret était peut-être connu par Celui qui venait d'arriver.

Mais ce n'était pas assez de connaître le secret de la mort pour rendre son fils à cette mère éplorée. Il fallait avoir la puissance de ressusciter. Le

Prophète allait-il prouver qu'il était la Résurrection et la Vie?

Je me posais cette question lorsque je le vis lever ses deux mains pour ordonner au convoi funèbre de s'arrêter.

Ce fut une agitation indescriptible dans la foule. «Le Prophète! le Prophète!» criait elle; et elle se groupa à flots pressés autour de lui, pendant qu'il s'approchait de la civière posée sur le sol

Je me rapprochai moi-même autant que possible, et du haut de ma monture je pus voir par-dessus les têtes.

Les rangs s'écartèrent pour laisser approcher la malheureuse mère dont on allait enterrer le fils unique. Alors, elle releva son voile, et ses grands yeux, rouges de larmes, fixés sur le Prophète l'implorèrent; mais elle ne prononça pas une parole. Les grandes douleurs sont muettes. «Ne pleure plus,» lui dit Jésus avec une émotion profonde. Et tendant la main au-dessus de la funèbre couche, il regarda le mort. La foule muette était haletante. Soudain il dit à voix haute:

«Jeune homme, je te l'ordonne, lève toi!»

O Tullius, le croiras-tu? Le mort s'est levé, et le Prophète, lui prenant la main, le présenta à sa mère, en disant: «Femme, voilà votre fils»!

La stupeur et l'étonnement furent tels, que la foule resta un instant calme et silencieuse, mais, l'instant d'après, ce fut un délire d'enthousiasme et de joie. Ceux qui se trouvaient autour du Pro-

phète se prosternaient devant lui et embrassaient ses pieds, pendant que d'autres s'emparaient de ses mains pour les baiser. Et les acclamations ne cessaient de retentir : « Hosanna ! Hosanna ! Un grand prophète s'est levé parmi nous ! Oui, Dieu encore a visité son peuple ! »

J'aurais voulu moi-même exprimer au Prophète toute mon admiration ; mais il me fut impossible de pénétrer jusqu'à lui.

Les parents et les amis du ressuscité s'emparèrent de lui, et reprirent le chemin de Naïm en chantant des cantiques d'allégresse.

Restés immobiles et silencieux, sous l'empire d'une émotion profonde, nous suivîmes longtemps des yeux la procession triomphale.

« *Quis est iste?* » me demandèrent enfin mes cavaliers. Je fis signe que je ne pouvais pas répondre, et je te pose la même question : *quis est iste vir?* Quel est cet homme ?

Comme la nuit venait, nous reprîmes notre course vers Magdala, au grand galop de nos chevaux, pendant que retentissaient encore au loin les acclamations de la foule rentrant à Naïm avec le Prophète.

Mais tout en chevauchant à la clarté des premières étoiles, je restais absorbé dans la méditation des grands problèmes de la vie et de la mort, et je me disais que les Socrate et les Platon ne les ont pas résolus.

Notre Cicéron, le plus grand des Romains, nous

dit bien qu'après la mort l'esprit reste plein de vie, d'autant plus vivant qu'il est dégagé des liens du corps. Mais qu'est-ce que cet esprit, que nous appelons aussi l'âme? Quelle vie a-t-elle cette âme séparée du corps? Où va-t-elle après cette séparation?

Pouvons-nous encore avoir quelque relation avec elle, et comment? Ni Cicéron, ni aucun autre philosophe n'ont trouvé une réponse à ces questions. Mais Jésus de Nazareth doit le savoir, lui, puisqu'il a pu rendre à un cadavre l'âme qui l'avait quitté. Il doit avoir des relations avec les âmes des morts, puisque celle du jeune homme décédé a entendu sa voix et lui a obéi.

Il faudrait donc placer cet homme au-dessus de tous les philosophes, et peut-être au-dessus de l'humanité?...

20 juin 781. — Magdala.

XV

NOUVELLES MERVEILLES

CAÏUS A TULLIUS

Il y a des mois que je ne t'ai pas écrit, mon cher Tullius, et j'ai bien des choses à te raconter. J'aurai bientot perdu le souvenir de Myriam. Je croyais

qu'après quelques jours je n'y penserais plus ; car enfin, je ne l'ai pas vraiment aimée et j'aurais dû même la mépriser, dès que j'ai connu le scandale de sa vie. Eh ! bien, non, le cœur a ses mystères, et quand il est pris, il est toujours difficile de rompre ses liens. J'y arrive cependant.

Tout ce que j'ai appris depuis ma dernière lettre me prouve d'ailleurs que Myriam est vraiment une âme d'élite. Son grand cœur avait un irrésistible besoin d'amour ; mais il était trop vaste pour qu'un amour humain pût le remplir. N'ayant pas trouvé dans son mari l'idéal qu'elle avait rêvé, elle l'a cherché ailleurs, sans le trouver, jusqu'à ce qu'elle ait rencontré ce prophète qui lui a révélé un amour que j'ignore, qu'elle ignorait elle-même, et qui lui a pris toute son âme. Car il n'est plus possible de s'y tromper, et tout Magdala en rend témoignage, l'amour de Myriam pour le Prophète est absolument idéal, spirituel, surnaturel. Ce n'est pas l'homme qu'elle aime, c'est l'envoyé de Jéhovah, c'est l'être mystérieux qui prétend avoir reçu une mission du ciel pour établir le royaume de Dieu sur la terre.

Et si je te parle ainsi, mon cher Tullius, c'est parce que depuis des mois je vis moi-même dans une atmosphère de prodiges et de merveilles qui m'envahit et me domine.

Capharnaüm, où réside le prophète, est à deux heures de marche de Magdala, et tout naturel-

lement j'apprends tout ce qu'il y fait. Cela semble incroyable.

Non seulement il guérit les infirmes, les malades, les sourds, les muets, les aveugles, les lépreux, les plus abandonnés; mais il guérit surtout les âmes. Des hommes méchants il fait des hommes de bien. Des femmes perdues comme Myriam et Photina il fait des modèles de vertu. Que dis-je? Il commande aux démons comme nous commandons à nos esclaves, et tous lui obéissent parce qu'ils sont impuissants à lui résister.

Voilà un phénomène plein de mystère que je ne puis pas t'expliquer, mais que personne ici ne révoque en doute. Car il est constaté tous les jours devant une foule de témoins.

Il y a dans ce pays un grand nombre de malheureux qui sont possédés du démon, c'est à dire qui ne sont plus maîtres d'eux-mêmes, et qui font malgré eux, inconsciemment et même douloureusement, tout ce que l'esprit du mal leur inspire.

Naturellement, ce ne sont pas eux qui viennent demander au Prophète de les délivrer. On les amène forcément devant lui; alors ils poussent des cris: «Que nous veux-tu? Veux-tu nous perdre? Laisse-nous! Nous te connaissons: tu es le Fils de Dieu!»

Et le Prophète qui parle toujours avec tant de douceur, dit d'un ton menaçant à l'Esprit du mal: «Tais-toi, et sors de cet homme.» Et les pauvres malheureux sont délivrés.

Je livre ce fait à tes réflexions et à tes études. Y a-t-il quelque analogie entre ces démons, et ces esprits qui s'emparaient jadis de nos sibylles et de nos pythonisses?...

La nature obéit également au Prophète de Galilée.

Quand ses disciples ont pêché toute la nuit sans rien prendre il monte dans la barque de Simon, il lui fait jeter son filet, et les poissons s'y précipitent en si grand nombre qu'on en remplit deux barques. Et alors, il annonce à Simon sa mission future: Tu seras pêcheur d'hommes!

Quand la mer est soulevée par la tempête, et menace d'engloutir ses disciples, il lui crie: calme-toi. Et la mer devient instantanément calme.

Il y a quelques semaines, les disciples traversaient le lac en pleine nuit. Ils avaient laissé leur Maître en Pérée, et ils s'en revenaient à Capharnaüm en luttant vaillamment contre le vent. Mais bientôt la tempête se déchaîne, et les vagues bondissent dans la barque. Les disciples se croient perdus. Mais soudain une forme blanche se dessine dans la nuit sombre et marche sur les eaux.

La terreur des disciples augmente; «c'est un fantôme! crient-ils avec effroi. — C'est moi! répond la lumineuse apparition. Ne craignez point.

— Seigneur! repart Simon Pierre, ordonnez que j'aille à vous.

— Viens,» dit Jésus.

Et Pierre va au-devant du Maître en marchant sur les flots.

Et quand Jésus est monté dans la barque, non seulement la tempête s'apaise, mais la barque se trouve immédiatement arrivée au rivage de Capharnaüm.

A ces récits que plusieurs témoins m'ont faits, je puis ajouter ici mon propre témoignage. Car pendant cette même nuit je traversais aussi la mer de Génésareth. Je revenais de visiter Kersa, une petite colonie romaine située sur la rive orientale. Une brise légère soufflait du sud-ouest et mes quatre rameurs poussaient mon embarcation assez lentement contre le vent; tout à coup, la nuit devint plus sombre, et l'ouragan se déchaîna. Impossible de hisser une voile, et nous tentâmes de gagner la côte à force de rames; mais tous nos efforts étaient impuissants, et la tempête devenait de plus en plus terrible. Le moment vint où nous nous crûmes perdus, lorsque tout à coup, instantanément, le vent cessa de souffler et la mer se calma.

Le changement s'était opéré si soudainement qu'il m'avait paru inexplicable, contraire à toutes les lois de la nature. Or, le lendemain quand j'arrivai à Capharnaüm, un disciple de Jésus me raconta ce qui s'était passé pendant la nuit. C'est son récit que j'ai fidèlement reproduit plus haut.

Mais je ne t'ai pas dit ce qu'on m'a raconté encore sur la côte orientale du lac au moment où j'allais m'y embarquer pour revenir à Capharnaüm.

C'est que le jour même, non loin de Bethsaïde-Julias, le Prophète avait nourri cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, avec cinq pains et deux poissons !

N'y a-t-il donc aucune limite à la puissance de cet homme ? S'il est le maître des éléments, des forces de la nature, de la santé, de la vie, de la mort ; s'il a un égal pouvoir sur les corps, sur les âmes et sur les démons, il est évidemment un être surhumain.

6 octobre 781. — Magdala.



XVI

LE DRAME DE MACHÉROUS

CAÏUS A TULLIUS

Ce ne sont plus des idylles, ni des pastorales, mais un drame des plus tragiques que je viens te raconter.

Tu as gardé le souvenir du prophète Jean, qui accusait publiquement le roi Hérode d'adultère et d'inceste, et qui fut emprisonné à Machérous, il y a un an. Ce châtiment ne donna pas satisfaction à la reine Hérodiade ; mais elle dissimula son ressentiment, et ajourna sa vengeance.

Or, voilà que le roi a voulu célébrer, la semaine dernière, l'anniversaire de sa naissance, et la reine

a demandé que cette grande fête eût lieu au château de Machérous.

Les hauts fonctionnaires de l'Etat, les principaux officiers de l'armée, et ceux des garnisons romaines ont été invités, et j'ai cru devoir m'y rendre.

C'est une course de deux grandes journées à cheval.

Mais le pays est des plus pittoresques et plein des souvenirs de la prodigieuse histoire du peuple Juif.

Sa nature sauvage et tourmentée en illustre pour ainsi dire les événements. C'est le cadre qui leur convient.

Les montagnes ont des aspects de constructions babéliques, et sont traversées par des géhennes profondes, creusées dans le granit, bordées de grottes mystérieuses, qui ont des horreurs de crime et de châtiment.

Les Israélites ont parcouru ces âpres sommets quand ils marchaient à la conquête de la Terre Promise, et Josué y promena ses bataillons victorieux, en chassant les Moabites devant lui.

A l'horizon se dessine le mont Nébo, qui vit mourir Moïse. Sur ces hauteurs, Baal et Jéhovah eurent tour à tour des autels, et quand les enfants d'Israël étaient traînés en captivité à Babylone, et quand ils en revenaient, c'est à travers ces montagnes qu'ils cheminaient péniblement.

La chevauchée a été moins agréable le second

jour, car nous avons essuyé une tempête effroyable de pluie, de grêle et de tonnerre. Nous étions harassés et trempés jusqu'aux os lorsqu'enfin, à l'heure du crépuscule, les murailles crénelées de Machérous se sont dressées devant nous.

Notre logement est dans une aile du château qui surplombe un ravin profond. Au fond du ravin gronde un torrent dont les eaux vont se perdre dans la Mer Morte.

Grâce à l'échancrure qu'elles ont creusée dans la montagne nous apercevons au loin un coin de cette mer étrange qui ressemble à du plomb fondu.

C'est l'intendant du roi, Chusa, qui nous a installés. Il m'a présenté à sa femme Joanna, qui m'a demandé des nouvelles de Jésus de Nazareth. Je lui ai dit ce que j'avais appris sur son compte. Elle m'a écouté avec un intérêt très vif, et elle a clos l'entretien en disant : « Moi, je crois qu'il est le Messie attendu. » Chusa m'a fait visiter ensuite le château et ses dépendances. Machérous est une résidence vraiment royale, mais sombre et triste.

Après la visite des appartements ouverts au public, nous sommes entrés dans le donjon, qui est une tour ronde, massive, couronnée d'un parapet, et qui sert de prison, en même temps qu'elle est la partie la plus redoutable des fortifications.

« Avez-vous des prisonniers ? ai-je demandé à l'intendant.

— Plusieurs, me dit-il. La plupart sont des vo-

leurs et des assassins; mais le plus fameux est celui qu'on appelle le Prophète.

— Quel prophète? — Jean le Baptiste, qui se dit précurseur du Messie et qui est un homme étonnant.

— Je serais curieux de le voir.

— Voici justement son cachot : entrez.» Et le soldat ouvrit la porte toute grande. Le cachot était bien sombre. Un seul rayon de lumière y descendait d'une haute meurtrière; mais du fond de l'ombre jaillissaient deux rayons lumineux comme des charbons ardents; c'étaient les yeux du prophète, accroupi sur le pavé à la façon des Orientaux.

En nous apercevant, il se leva, et il dit: « Enfin m'apportez-vous la mort?

— Non, répondit Chusa, je vous amène un centurion romain qui est en visite au château, et qui a voulu vous voir.» Le prophète fixa sur moi ses yeux perçants.

« J'ai connu Cornelius, le centurion de Capharnaüm, dit-il, et vous lui ressemblez.

— C'est mon parent, lui dis-je.

— Eh bien, si vous lui ressemblez au moral comme au physique, vous êtes un honnête homme.

— Mais mon parent n'a jamais été un de vos disciples?

— Oh! non, mais il est venu m'entendre une fois, au bord du Jourdain; et les questions qu'il m'a posées m'ont convaincu qu'il cherche de bonne foi la vérité.

— Avez-vous beaucoup prêché ?

— Assez pour remplir mon devoir ; mais le roi a trouvé que c'était trop.

— S'il vous mettait en liberté ?...

— Je me présenterais de nouveau devant lui et je lui redirais la parole qu'il ne veut pas entendre : « *Non licet ;* ce que vous avez fait, Sire, est un crime. » Et je répéterais la même parole en public.

— A quoi bon ? vous n'espérez pas le convaincre ?

— Non, mais il est bon que tout le monde sache que la loi de Jéhovah est la même pour tous, et que ce qui est mal pour les humbles est aussi un crime pour les grands et les rois.

— Quel âge avez-vous ?

— Trente-trois ans.

— Pourquoi vous obstinez-vous, si jeune encore, à briser votre carrière, et interrompre une prédication qui pourrait être si utile à vos compatriotes ?

— Ma mission est finie. J'étais un précurseur du Messie que le monde attend depuis quarante siècles ; il est venu, et il a commencé à prêcher. Je l'ai présenté aux foules, je l'ai fait connaître ; et les foules m'ont abandonné et sont allées vers lui. Il devait en être ainsi, et je suis content. Je ne crains pas la mort et je l'attends. Mon utilité a cessé.

— On ne meurt pas à votre âge, lui dis-je en le saluant et en me dirigeant vers la porte, et je vous reverrai bientôt, j'espère, en Galilée.

— Non, vous ne me reverrez pas. Allez plutôt

voir Jésus de Nazareth. C'est lui qui est l'Agneau de Dieu, c'est-à-dire la grande victime dont le sang doit effacer les péchés du monde. C'est lui qui est le vrai prophète de la Loi nouvelle. Je suis l'un des derniers représentants de ce que fut le peuple de Dieu ; et ce peuple va mourir avec moi. Un nouveau royaume va être fondé dont Jésus de Nazareth sera le souverain. Il est le Roi des rois, et le jour vient où votre Rome sera châtiée comme Jérusalem, et deviendra le siège de son puissant empire qui éclipsera celui d'Auguste... »

J'étais déjà sorti de la cellule du prisonnier, et je crus qu'il délirait. Ses yeux, qui lançaient des flammes, restaient fixés sur quelque lointain imaginaire. L'intendant referma la porte et je retournai dans mon appartement.

Le soir eut lieu le banquet que je n'ai pas le temps de décrire, et qui s'est terminé d'une façon si tragique.

Nous avions dégusté les mets les plus rares et les vins les plus exquis, lorsque l'une des portes de la salle s'ouvrit et livra passage à une danseuse.

C'est un spectacle que les rois d'Orient ne manquent jamais d'offrir à leurs hôtes, et qui est toujours fort apprécié. Mais cette fois la danseuse était particulièrement intéressante ; car ce n'était pas une professionnelle, une almée égyptienne, mais une princesse juive. C'était Salomé, la fille même d'Hérodiade.

La musique laissait à désirer; mais la danseuse était séduisante, et son succès souleva l'enthousiasme.

Excité par les copieuses libations que ses échansons lui avaient versées, le roi délirait.

Il fit approcher la belle Salomé pour lui témoigner son admiration, et il lui dit à haute voix, comme Assuérus avait dit à Esther : « Demandez-moi tout ce que vous voudrez, et je vous le donnerai, quand ce serait la moitié de mon royaume. »

Salomé courut consulter sa mère sur ce qu'elle devait demander. Elle revint dire au roi : « Je demande que vous me donniez à l'instant même dans un bassin, la tête de Jean-Baptiste. »

Les convives étrangers furent frappés de stupeur.

Le roi pâlit, mais il comprit bientôt que c'était Hérodiade qui parlait par la bouche de sa fille, et la puissance de cette femme dominait la sienne.

Il fit un signe au chaouch qui se tenait debout auprès de lui et qui sortit de la salle. La danseuse renouvela un de ses pas chorégraphiques à succès.

Et, après quelques minutes le chaouch rentra portant dans un bassin d'agate la tête sanglante du prophète.

Salomé la reçut de ses mains, et s'inclinant en souriant devant Hérode, elle sortit de la salle, emportant l'horrible cadeau à sa plus horrible mère.

Quand je regagnai mon appartement, le banquet dégénérait en orgie.

Tu vois, mon cher Tullius, que le roi Hérode est un digne protégé des Césars. Il a d'ailleurs fait son éducation à Rome, et il est un produit de la civilisation romaine. Tu te rappelles que Fulvia s'est amusée à percer la langue de Cicéron avec une épingle à cheveux, quand Antoine la lui fit remettre ?

Eh bien, Hérodiade s'est amusée de la même manière avec la tête du prophète Jean le Baptiste.

Adieu.

23 décembre, 781. — Magdala.

XVII

CAMILLA

TULLIUS A CAÏUS

Je viens t'annoncer une nouvelle qui te réjouira peut-être : Le vieux sénateur Claudius, un grand ami de ta famille, est parti pour l'Orient avec sa fille Camilla.

Le noble vieillard s'apercevait depuis quelque temps qu'il était devenu suspect. Il était un des rares membres du Sénat qui résistaient quelquefois aux ordres venus de Caprée ; et les délateurs menaçaient d'inscrire son nom dans les listes de proscription qu'ils envoient journellement à Tibérius ; or il savait bien que sa parenté avec le dieu, maître du monde, ne le sauverait pas.

Informées du danger, sa femme Flavia, et sa fille Camilla le pressaient de quitter Rome. Il y avait longtemps que son gendre Pontius Pilatus, procurateur de la Judée, et sa femme, Claudia Procla, l'invitaient à les visiter, à Jérusalem.

Enfin, il a cédé aux instances de ses meilleurs amis, il s'est embarqué pour l'Orient, à Ostie, avec sa fille Camilla. Il est entendu que si leur séjour en Palestine se prolonge, sa femme ira les rejoindre.

Ils feront escale à Pompéi, où ils seront les hôtes de leurs amis, les Holconius. Ils s'arrêteront aussi à Alexandrie, visiteront la Basse-Egypte, et feront ensuite voile pour Césarée, où Pilatus habite une partie de l'année.

Je les ai vus à leur départ, et j'ai conversé avec eux.

S'il t'arrive de les rencontrer à Jérusalem, ou ailleurs, tu trouveras Camilla à la fois grandie et embellie.

Elle n'a pas précisément cette beauté qui frappe au premier regard, et qui attire immédiatement les hommages. Mais ses traits, sans être absolument réguliers, sont fins, et empruntent une expression charmante à deux grands yeux pleins de lumière sereine et de douceur.

Quand elle se tait et baisse les regards, sa physionomie manque un peu de vie. Mais dès qu'elle prend la parole sa figure s'anime. Dans ses prunelles très ouvertes son brillant esprit allume une flamme qui répand sur son visage ce ton chaud et

ce coloris qui distinguent les belles Romaines.

Une taille élégante complète sa distinction. Mais j'admire tout particulièrement son sourire qui la rend profondément sympathique. C'est comme un rayon de soleil filtrant entre les pétales d'une fleur.

Plus tu la connaîtras et plus il te sera facile d'oublier la belle Myriam. Le solitaire de Tibur te salue.

15 mars 782. — Tibur.

DEUXIÈME PARTIE

LE JOURNAL DE VOYAGE DE CAMILLA

– –

I

DE ROME A POMPÉI

Dès le début du voyage, ma mère bien-aimée, je commence le « Journal » que j'ai promis d'écrire pour vous.

J'y noterai fidèlement toutes mes impressions; j'y décrirai les pays que nous visiterons; et si nous sommes les témoins de quelques événements intéressants je n'oublierai pas de vous les raconter. Puissé-je rencontrer de temps à autre des courriers qui se chargeront de vous porter ces pages.

J'ai emporté avec moi mon livre de prédilection — l'Enéide — qui est à la fois un « guide » et un poème incomparable.

Je le lis avec délices quand Eole et Neptune me laissent en paix.

Pour mieux goûter l'harmonie des vers je les lis à haute voix, et souvent les matelots s'approchent et se groupent pour m'entendre. Eux aussi semblent apprécier la musique de notre belle langue poétique.

L' « Enéide » est un vrai guide dans le voyage que nous faisons, quoique certains lieux aient bien changé depuis l'époque d'Enée.

Mais Virgile n'a pas toujours tenu compte des huit siècles qui séparaient Auguste du héros troyen ; et il a souvent décrit les lieux tels qu'il les voyait lui-même, et tels qu'ils sont encore.

La mer Tyrrhénienne s'est montrée bien douce. En peu d'heures nous avons perdu de vue le port d'Ostie, et dès le lendemain nous abordions à Cumes. Sur la hauteur se dressent encore quelques ruines du temple d'Apollon, où vint prier Enée, mais la Sibylle a déserté son antre creusé dans les flancs de la roche de Cumes.

S'il fallait en croire la description de notre Virgile, cette caverne aurait eu cent portes, et de ces cent portes sortaient autant de voix qui donnaient des réponses à ceux qui venaient la consulter :

Excisum Euboicæ latus ingens rupis in antrum
Quo lati ducunt aditus centum, ostia centum,
Unde ruunt todidem voces, responsa Sibyllæ.

Toute cette montagne d'Eubée a-t-elle été bouleversée par les tremblements de terre ? Je l'ignore,

mais les lieux ne ressemblent plus guère à la description du poète. Ils semblent bien loin les temps où l'on ajoutait foi aux oracles de la Sibylle ; et je me demande qui pourrait aujourd'hui nous dire avec l'espoir d'être cru : *Deus, ecce Deus*, Dieu, voici Dieu ! C'est lui qui va parler par ma bouche.

J'ai voulu voir aussi le lac Averne, et la caverne profonde qui conduit aux enfers, aux champs des pleurs, *lugentes campi*, où gémissent ceux qu'un amour malheureux a conduits au trépas, aux champs des guerriers, *arva ultima*, au Tartare et aux Champs-Elysées. Mais ni le lac noir, ni les grottes sombres, ni les crevasses profondes dans les flancs des montagnes, ne peuvent nous conduire au séjour des âmes. Tout cela n'est donc qu'une fiction poétique ?

Et cependant il doit exister quelque part un royaume mystérieux qui survit à la mort, où les méchants sont punis, où les bons sont récompensés ! Quel dieu viendra nous révéler les mystères de ces régions inconnues ?

J'ai posé ces questions au divin Virgile en visitant son tombeau, au pied de la montagne, où des enfants de la Grèce sont venus fonder une nouvelle Parthénope. Mais il ne m'a rien répondu.

Cette belle colonie est en voie de devenir une cité très florissante. Les riches s'y bâtissent de somptueuses villas qui font face à la mer, et qui s'étagent sur les collines au milieu des vignes et des vergers jusqu'à Pompéi.

II

POMPÉI

Nous voici dans la ville des jouisseurs, et je constate qu'elle n'est pas seulement gaie mais qu'elle est belle. Je ne me lasse pas d'admirer ses superbes colonnades doriques et corinthiennes.

Les promenades en dehors de la ville, surtout celles qui montent en lacets sur les flancs du Vésuve, sont idéales. Elles sont ombragées et embaumées; de tous côtés elles embrassent un vaste horizon, et des perspectives infinies sur la grande mer d'azur.

Rien n'est plus riant, plus fleuri, plus enchanteur que ce mont Vésuve tapissé de vignes, de verdure et de fleurs.

On en apprécie d'autant plus les beautés qu'on se dit malgré soi, en y promenant ses rêveries: Si le feu intérieur de cette montagne qui sommeille allait tout à coup se réveiller!..... Si les Titans que Jupiter a foudroyés et renfermés dans ces cavernes embrasées allaient se révolter, et faire sauter les murs de leur prison, quelle catastrophe ce serait! Et que deviendraient ces jolies villes, Herculanum et Pompéi, qui ne songent qu'à multiplier leurs jouissances, et à raffiner leurs plaisirs?...

Pompéi est une ville aristocratique de 30.000 âmes seulement. On y fait cependant un grand commerce; son joli port qui se rétrécit toujours et

qu'il faut creuser sans cesse est tout pavoisé de voiles.

Nous sommes les hôtes des Holconius, et nous y avons reçu un accueil des plus aimables.

Ces amis de notre famille y vivent dans l'opulence; et leur palais, sans être vaste, est très beau. « L'atrium » est comparativement petit, mais le « péristyle » est spacieux et inondé de lumière. La colonnade qui l'entoure est élégante et monumentale.

La corniche est en stuc teinté de rose, et la frise est ornée d'arabesques, remarquables de délicatesse et de grâce. Le pavé est en mosaïque. Les murs sont peints à fresques et représentent les amours de nos dieux, qui, entre parenthèses, ne sont pas édifiantes.

Entre les colonnes et sur les gradins qui entourent le péristyle, sont rangées des statues de marbre et des bronzes qui alternent avec des lauriers roses et des orangers chargés de fruits d'or.

C'est dans cette vaste salle, ouverte au soleil, que toute la famille passe la plus grande partie de la journée.

Vous savez, n'est-ce pas, que notre belle voie Appienne se prolonge jusqu'à Pompéi; et qu'en sortant de Rome elle traverse la demeure des morts? Eh! bien, elle se transforme aussi en cimetière aux approches de Pompéi, et on la nomme alors la « Voie des Tombeaux ». Cette entrée lugubre dans la ville des plaisirs ne fait pas réfléchir

ses joyeux visiteurs. Ils admirent l'art sculptural des monuments funéraires. Aucun ne songe que le plaisir ne dure pas toujours, et que Vénus n'est pas la seule divinité de ce monde, si même elle est une divinité.

La vie des Pompéïens semble consacrée tout entière à l'amour et à la volupté ; les peintures qui décorent les frises et les plafonds, les mosaïques qui couvrent les pavés et les murs, tout un peuple de statues aux attitudes suggestives, provoquent à jouir et à s'abandonner aux douceurs d'une existence oisive et sensuelle.

Le Forum est constamment rempli de flâneurs et de joyeux viveurs qui chantent Bacchus, ou qui dorment au soleil sur les bancs de marbre, et sur les pavés autour des fontaines dont les glous-glous les font rêver.

Les théâtres regorgent de spectateurs chaque soir, et l'on y joue les comédies des poètes les plus licencieux de la Grèce et de Rome.

Même foule à l'Amphithéâtre et aux Thermes ; et tout autour de ces édifices s'ouvrent des tavernes malheureusement trop fréquentées par les amis des gladiateurs et des athlètes.

L'Amphithéâtre est à l'extrémité de la ville, et il commande une belle vue sur la campagne. Il est loin d'avoir les vastes proportions de notre grand Cirque ; mais c'est tout de même un bel édifice qui peut contenir 20,000 spectateurs. Les jeux y sont les mêmes qu'à Rome, d'autant plus

courus qu'ils sont plus sanglants. Les Gladiateurs y sont plus populaires que les meilleurs tragédiens.

Le Théâtre tragique n'est pas non plus très spacieux; mais la cavea peut encore contenir 5.000 spectateurs. Comme la plupart des théâtres grecs, il est bâti au versant d'une colline; et au sommet des gradins en hémicycle s'élève un majestueux portique soutenu par 90 colonnes d'ordre dorique.

Comme les nôtres il est ouvert; mais au moyen de mâts et de cordes, on le couvre de tentures blanches et rouges pour protéger les spectateurs contre les rayons du soleil. On n'y joue plus guère les chefs-d'œuvre classiques. Les dramaturges d'Alexandrie ont plus de vogue. Aristophane même est trop sérieux malgré ses immoralités et ses impiétés.

En dépit du goût très répandu des Lettres grecques, on n'y parle et l'on n'y écrit guère que le latin. Toutes les inscriptions sont latines.

L'Enéide y est le poème le plus admiré même parmi le peuple. Les lettrés en citent constamment les vers dans la conversation, et doivent en savoir par cœur des chants entiers.

Après Virgile, on lit surtout Ovide, et son *Art d'Aimer* réunit tous les suffrages de la foule.

L'aspect du Forum pompéïen est une splendeur, et ressemble au nôtre. Il est vaste, bordé sur trois côtés de superbes portiques formés par une triple colonnade de marbre, et tout autour, au-dessus

des portiques, s'élève un véritable amphithéâtre de temples, d'arcs de triomphe, de curies et d'autres édifices.

Parmi les temples dédiés à Jupiter, à Hercule, et surtout à Vénus, sous divers vocables, j'ai été bien surprise de trouver un temple d'Isis. Il paraît que le culte de cette divinité égyptienne est ici très répandu. J'y ai vu une statue d'Isis assise, et à côté d'elle un serpent, entrelacé à un arbre chargé de fruits, qui la regarde et semble la fasciner. Que peut bien signifier ce groupe de marbre?

Un savant pompéïen m'assure que chez le peuple juif on croit que la première femme, mère du genre humain, aurait été perdue par un serpent qui lui aurait donné un fruit empoisonné. Est-ce que les Egyptiens ont emprunté leur Isis aux Livres juifs?

Ce qui me plaît davantage ici c'est la campagne riante qui entoure la ville, la riche végétation qui l'ombrage, les vignes qui l'encadrent, et la mer d'azur où elle se mire.

Notre grand Cicéron savait choisir les beaux endroits. Il possédait ici une villa presque aussi somptueuse que celle de Tusculum que vous connaissez.

A Tusculum il avait l'air vif des montagnes les aromes des grands bois, et l'immense horizon qui s'étend jusqu'à la mer.

De son portique aux blanches colonnes, il apercevait à ses pieds les jolies villes de la Sabine,

plus bas la vaste campagne romaine et ses grands aqueducs, et plus loin Rome avec sa colossale végétation de marbres.

Ici l'horizon est plus étroit, mais si gracieux. Le merveilleux orateur y jouissait d'une vue rapprochée de la mer. Il en aspirait les brises rafraîchissantes. Il voyait courir les voiles blanches des pêcheurs néapolitains ; et en se retournant il pouvait reposer ses regards sur les flancs verts et les vignobles plantureux du Vésuve.

Le cher grand homme! Que de pleurs il a dû verser en ce lieu sur la mort de sa fille bien-aimée Tullia!

Demain nous reprenons la mer; et après avoir longé la Sicile nous mettrons le cap sur Alexandrie.

III

SUR LES COTES DE LA SICILE

En quittant Néapolis notre navire a d'abord longé l'île de Capri où réside notre César. C'est un séjour enchanteur, dit-on, et toutes les jouissances de ce monde y sont mises à sa disposition. Mais on assure qu'il n'en est pas plus heureux; qu'il est taciturne, sombre, et que pour n'être pas seul à souffrir, il invente des supplices pour les autres.

Tout le monde tremble et s'agenouille devant lui, comme devant un dieu.

Des jours sombres sont venus pour notre belle patrie. Qui la sauvera de la tyrannie, de la corruption, et de la décadence qui la menace? Qui nous rendra la liberté, et la foi religieuse, et les mœurs des anciens jours?

Voilà ce que je demandais ce matin en regardant s'éloigner les rivages de Capri, et le splendide amphithéâtre de montagnes qui couronne Baïa, Pouzzoli, Néapolis et Pompéi. Et j'ai relu la quatrième églogue de mon divin Virgile, qui semble nous annoncer comme prochain un renouvellement de l'humanité.

Est-ce une révélation des Dieux?

Est-ce une vision réelle de l'avenir comme en ont les sibylles?

Je le crois et je l'espère. Mais qui donc viendra déchirer ce voile qui enveloppe toute vérité de mystères insondables?

Je méditais là-dessus lorsqu'un jeune homme est venu s'asseoir près de moi sur la poupe de notre galère, et s'est mis à lire un rouleau de papyrus écrit en hébreu.

Il a pris passage à Pompéi. C'est un jeune Juif de Jérusalem, qui vient de passer un an à Rome, et qui s'en retourne dans son pays. J'ai fait sa connaissance, et causé assez longuement avec lui. Il se nomme Gamaliel. Son père est un scribe, docteur d'Israël qui s'est voué à l'enseignement de

la littérature et de la religion hébraïque, et dont l'école est célèbre. De nombreux élèves venus de toutes les parties de la Syrie, de la Perse, de l'Egypte et même de la Grèce, entourent sa chaire. Le fils est lui-même très instruit, et fort intéressant à entendre, quoiqu'il ait contre Rome une haine implacable, et qu'il rêve de délivrer son pays du joug des Romains.

Nous avons parlé religion ; et il m'a raconté quelques traits de l'histoire de sa nation, qui est merveilleuse. Ce qui m'a le plus intéressée, c'est sa foi en un Dieu unique, et sa croyance ferme en la venue très prochaine d'un envoyé du ciel, qu'il appelle le Messie, et sur lequel il compte pour délivrer son peuple, et le rendre puissant dans le monde.

Je lui exprimai mon étonnement, et je lui lus la quatrième églogue de notre poète qu'il ne connaissait pas.

Ce fut à son tour d'être étonné quand il entendit ces paroles de notre poète :

« Ils sont enfin arrivés ces derniers temps prédits par la Sibylle de Cumes...

« Une race nouvelle descend du haut des cieux. Cet enfant dont la naissance doit clore le siècle de fer et rouvrir l'âge d'or au monde entier, chaste Lucine, daigne le protéger...

« Fils des Dieux, cet enfant gouvernera le monde... Les temps approchent. Monte aux honneurs suprêmes, enfant chéri des Dieux, noble rejeton

de Jupiter... La nature entière tressaille dans l'attente de cet heureux siècle »...

« C'est bien étrange, m'a dit Gamaliel, car votre Virgile ne peut pas être un prophète. Il n'y en a jamais eu dans votre nation.

Cette espérance de régénération, qui a pénétré chez vous, comme chez les Grecs, doit avoir son origine dans nos Saints Livres que plusieurs de vos poètes ont dû connaître.

— Mais croyez-vous vraiment, lui dis-je, à la venue prochaine de votre Messie ?

— Non seulement je crois qu'il viendra : mais je suis bien près de croire qu'il est venu, qu'il est vivant, et qu'il opère en ce moment des merveilles en Galilée et en Judée.

— Est-il possible ? Et quelle espèce d'homme est-ce ?

— Je ne le connais pas encore. Mais quand j'ai quitté Jérusalem, il y a plus d'un an, il parcourait la Galilée. Les foules le suivaient. Il leur annonçait l'établissement prochain du royaume de Dieu, et il guérissait tous les malades et les infirmes qu'on lui amenait.

Depuis lors, toutes les lettres que j'ai reçues de mon pays ne parlent que de lui, et des choses prodigieuses qu'il accomplit. Son nom, Jésus de Nazareth, est dans toutes les bouches, et le peuple espère qu'il va rétablir bientôt le royaume de Juda.

— En l'affranchissant de la domination romaine ?

— Évidemment. Vous comprenez combien j'ai

hâte maintenant de revoir mon pays, et surtout ma ville bien-aimée... »

Notre conversation s'est prolongée assez tard dans la nuit.

Il faisait un temps délicieux. Le ciel était calme; et de temps en temps, les rameurs chantaient avec l'accompagnement cadencé de leurs rames. J'espérais que dans les longs plis ondoyants de la mer d'azur j'allais apercevoir quelques Néréïdes, et entendre les voix des Syrènes. Mais je n'ai rien vu ni entendu.

Quand je me suis éveillée ce matin nous passions entre Charybde et Scylla. J'ai couru sur le pont, pour voir ces gouffres effrayants dont Homère et notre Virgile ont fait une description si terrible. Mais Eole retenait son souffle, et les deux monstres étaient endormis, je présume: car je n'ai pas vu leur écume, ni entendu leurs aboiements sinistres. C'est donc encore une fable de nos poètes. Je commence à croire que tout est fable chez nous, à commencer par la religion.

Nous rasons lentement à force de rames la côte de Sicile, et voici l'Etna qui lance vers le ciel une énorme colonne de fumée noire, sillonnée de flammes rouges. Ici, les poètes n'ont rien exagéré. Je relis la pompeuse description que Virgile a faite du Volcan, et je la trouve au-dessous de la vérité. Les vers sont beaux et sonores, mais ils ne sont qu'une faible peinture de la terrible montagne. A ses pieds, sur un lit de lave rougeâtre

une jolie petite ville blanche est assise, tout au bord de la mer bleue. Comment cette imprudente peut-elle vivre tranquille dans un pareil voisinage?

Ce doit être l'Etna et non l'Averne qui est une des portes des enfers. C'est dans cette immense fournaise qu'ont dû être précipités et engloutis les géants, qui voulurent un jour escalader l'Olympe, et en chasser les Dieux.

Au temps d'Ulysse, les cyclopes fameux dont Homère a raconté les brigandages, vivaient sur ces bords. Enée dont les vaisseaux côtoyèrent les mêmes rivages fut comme Ulysse en butte à leurs attaques, et n'y échappa que par la protection de Vénus.

Tous ces souvenirs classiques me reviennent à la mémoire pendant que nous longeons la côte, et passons auprès des blocs de rochers que Polyphème jeta aux vaisseaux d'Ulysse, et dont les crêtes dominent les flots.

Un grand vent nous a favorisés, et vers le soir nous jetions l'ancre auprès de l'Ile Ortygie, où s'élève Syracuse. Quel coup d'œil pittoresque et charmant offre de loin cette belle ville! On y reconnaît bien la grande Grèce, moins artistique, moins idéale qu'Athènes et Delphes, mais plus étendue, s'élevant en amphithéâtre au milieu des collines de verdure et de fleurs, fièrement drapée dans une chlamyde de murailles énormes, et couronnée par les sommets des monts Hybla.

Sans doute, il n'y a pas là, comme à Athènes, toute une végétation de marbre; mais c'est la même architecture, et je retrouve ici toutes les productions de l'art grec. Tous les palais et les temples ont leurs portiques à colonnes, imités du Parthénon, et du temple de Thésée.

La grande porte de la citadelle qui regarde la mer est formée par de hauts piliers, imités des Propylées.

Au théâtre, dont les gradins en marbre blanc gravissent une colline, nous avons vu jouer l'Œdipe de Sophocle. Quel drame! Et que je me suis trouvée heureuse de savoir assez le grec pour goûter cette incomparable poésie déclamée par des acteurs d'élite. L'île est reliée à la terre ferme par un môle, et partout nous retrouvons la Grèce, la mère de tous les arts et de la civilisation.

Je n'ai pas manqué d'aller voir la fontaine de la nymphe Aréthuse. Elle est jolie et surtout limpide. Des touffes de papyrus y flottent, et des poissons rouges s'y baignent. Mais la nymphe était bien plus belle, et j'en veux à Diane de l'avoir changée en fontaine, pour le seul crime d'avoir voulu plaire au fleuve Alphée.

Notre vaisseau a fait escale pendant quelques heures devant Acragas, que Vigile ne fait que saluer en passant. C'est qu'au temps d'Enée sans

doute elle n'était pas comme aujourd'hui la ville des temples de la grande Grèce.

Ce n'est pas une riche et florissante ville, comme Syracuse, mais elle est admirablement située sur une colline qui regarde la mer. Elle est ceinte de puissants remparts ; et au-dessus des murailles se dresse une vraie forêt de colonnes de marbre, qui supportent les frontons de ses nombreux temples, et qui présentent un coup d'œil d'une incomparable beauté.

En apercevant cet ensemble de merveilles architecturales, j'ai été aussi fortement impressionnée qu'à la vue de l'acropole d'Athènes, il y a deux ans. C'est vraiment splendide, et je ne connais rien de plus beau après le Parthénon.

Les temples de Junon, d'Hercule, d'Esculape, de Jupiter, de Léda, de Castor et Pollux, et de la Concorde sont tous groupés en dedans des remparts, et en vue de la mer. En arrière des temples, s'élève la ville en amphithéâtre, jusqu'à la cime de la montagne qui forme l'Acropole, mais qui n'a rien de monumental. Sa seule beauté est son site merveilleux.

Nous y avons fait une course ; et nous en avons admiré les points de vue les plus pittoresques. C'est à nos pieds que nous contemplons alors la ville fortifiée, avec ses temples, son Forum, ses théâtres, ses palais et ses tombeaux, qui s'appuient à la façade intérieure des remparts. Au loin, la mer bleue avec ses horizons infinis.

Puis, nous sommes redescendus vers les temples qui nous ont retenus quatre heures. Rien n'est plus beau.

Plus on s'arrête aux détails, et plus l'admiration grandit. Les cannelures corinthiennes, les frises sculptées, les métopes et les chapiteaux fouillés comme une dentelle; les attitudes nobles des statues, les lignes pleines d'harmonie des reliefs, tout est ravissant.

Hélas! tous ces beaux monuments de la foi antique sont déserts, et tombent en ruines.

C'en est fait de la brillante civilisation des Hellènes. Ils ont perdu la puissance. Leur foi s'est éteinte, et la décadence des lettres et des arts est venue. La grande Grèce se meurt.



IV

A CARTHAGE

Nous connaissons maintenant par expérience, ô ma mère, toutes les vicissitudes de la navigation. Nous faisions voile vers Alexandrie, lorsqu'une effroyable tempête nous a assaillis. Il a fallu nous abandonner à sa violence pendant toute la nuit. Au point du jour, notre habile pilote a pu hisser une petite voile de l'avant, et diriger notre galère

vers une baie spacieuse, dont l'entrée est très étroite. C'est le port de Carthage. Comme vous voyez, mère, nous voilà loin de notre route.

Mais nous subissons forcément l'inconstance de la mer et des vents; et c'est ainsi qu'en cherchant Alexandrie nous avons trouvé Carthage.

Je suis tentée d'en remercier les Dieux, maintenant que la tempête est passée.

Carthage est, comme vous le savez, beaucoup plus ancienne que notre Rome. Elle était une colonie florissante de Tyr, quand Enée, disant adieu aux ruines encore fumantes de Troïe, faisait voile vers les rives du Latium, où il allait devenir le grand ancêtre des Romains.

Junon que Virgile nous représente comme jalouse et cruelle, aimait mieux Carthage que toutes les autres villes du monde, sans excepter même Samos.

Or, elle connaissait les oracles sibyllins qui prédisaient la ruine de Carthage par un peuple issu de la race troyenne, pour laquelle elle nourrissait une haine implacable. C'est pourquoi elle poursuivit de sa haine le malheureux Enée, et employa tous les moyens dont sa puissance pouvait disposer pour l'empêcher d'arriver jusqu'à nos rivages, où il devait fonder notre Rome.

C'est cette lutte épique d'une divinité contre un simple mortel qui fait le sujet de l'admirable poème de Virgile; et vous vous souvenez, mère, que dès le début le poète y décrit une tempête effroya-

ble qui assaille la flotte d'Enée, quand elle a quitté la côte de Sicile.

Le vieil Eole avait mis au service de Junon les plus violents sujets de son royaume; l'Aquilon et le Notus vinrent à leur aide.

Les malheureux Troyens virent leurs navires désemparés, dispersés, et ils ne furent enfin sauvés que par l'intervention de Neptune à qui appartient l'empire des mers, et qui ne s'était pas aperçu d'abord que les enfants d'Eole troublaient profondément ses Etats.

Ce fut sur la côte de la Libye, non loin de Carthage, que le héros Troyen trouva un havre où il put rallier ses vaisseaux.

Eh! bien, ma mère, nous aussi nous avons essuyé une affreuse tempête entre la Sicile et la côte libyque, et nous n'avons échappé au naufrage qu'en nous réfugiant dans le port de Carthage.

Est-ce encore Junon qui s'acharne sur les descendants des Latins? J'espère que non, puisque Jupiter a prédit que l'irascible déesse s'apaiserait avec le temps, et finirait par protéger les Romains!

Quoi qu'il en soit, nous avons pu juger que la description de la tempête imaginée par Virgile n'est pas exagérée, et nous sommes bien heureux d'avoir retrouvé le même port qu'Enée.

Carthage! Quels souvenirs historiques et même poétiques ce nom me rappelle!

C'est ici que le héros de Virgile fut si près de manquer à sa mission. C'est le théâtre de ses

amours avec Didon, qui avait fondé Carthage; s'il ne s'était pas arraché à ces amours coupables, il n'aurait pas rempli sa destinée, et Rome n'aurait peut-être jamais existé.

A quoi tiennent les événements de ce monde!

Et combien ses destinées seraient différentes si les grands génies y remplissaient toujours la mission qu'ils ont reçue des Dieux.

Carthage! C'était la grande rivale de Rome, et si Annibal avait su s'arracher aux délices de Capoue, comme Enée aux séductions de Didon, Carthage serait elle-même devenue la maîtresse du monde!

Guerres terribles que ces guerres puniques qui durèrent plus de cent ans! Et qu'il est glorieux pour nous, Romains, de nous rappeler la dramatique histoire de Regulus et les exploits des deux Scipions!

Il y a deux siècles à peine que nos armées ont détruit Carthage; mais c'était pour la rebâtir, et tu ne saurais imaginer, mère, toutes les magnificences de la nouvelle cité.

Caïus Gracchus l'avait reconstruite. Mais, jusqu'à Jules César, elle n'était qu'une petite ville coloniale. César et Auguste l'ont restaurée, agrandie, embellie; elle est aujourd'hui une rivale de la Rome impériale, par la richesse et les proportions de ses monuments publics, par ses temples, ses thermes, ses amphithéâtres et ses vastes portiques.

Plus heureux qu'Enée nous retrouvons donc ici une seconde patrie, et nous y voyons les hauts faits de nos aïeux gravés sur les monuments.

Malheureusement elle n'imite pas seulement notre architecture et nos arts, elle copie nos mœurs et notre luxe effréné.

Nos vices transplantés sur le sol africain, sous un soleil de feu, énervent, amollissent les coloniaux et produiront chez eux une décadence plus rapide que chez nous, si l'enfant des Dieux que Virgile nous a promis ne vient pas les sauver avec nous.

La corruption y est encore plus effrénée qu'à Rome, et la religion n'y met plus un frein suffisant.

Où donc trouverons-nous les croyances religieuses des temps anciens? Le seul peuple, dit-on, dont la foi reste jeune, est le peuple Juif. J'ai hâte de pouvoir m'en rendre compte *de visu!*

— —

V

IDYLLES BIBLIQUES

Après notre départ de Carthage nous avons eu encore un jour et une nuit de navigation orageuse. Mais ce matin, « Neptune a apaisé le courroux de la mer, dissipé les nuages, et ramené le soleil. »

Nous longeons les côtes de la Lybie, dans un calme plat qui a beaucoup de charme pour nous. Mais nos rameurs sont las, quoiqu'ils se relèvent à des intervalles de trois heures; et nous avançons bien lentement. Ils se plaignent de la chaleur, fort agréable pour nous qui ne faisons rien qu'inspecter l'horizon, causer et lire.

Le jeune Gamaliel, dont je t'ai parlé déjà, recherche volontiers la société de mon père, et la mienne. L'intimité s'établit très vite à bord des navires, où les tête-à-tête sont inévitables. Nous avons donc de longues conversations sur l'histoire, la littérature et la religion de son pays.

Rien n'est plus curieux, ni plus intéressant.

Il me lit de nombreuses pages d'une traduction grecque des « Ecritures » qui sont les livres sacrés de son peuple. Cette traduction est l'œuvre de 72 savants réunis à Alexandrie par Ptolémée Philadelphe, il y a plus de deux siècles.

Je comprends parfaitement le grec, comme tu le sais, mère, et je prends un grand intérêt à cette lecture.

— Vous m'avez révélé, m'a dit aujourd'hui mon aimable compagnon de voyage, les « églogues » de Virgile. Permettez-moi de vous faire connaître quelques-uns de nos poèmes bibliques. Car nos *Ecritures* ne sont pas seulement des livres d'histoire, de morale et de religion. Elles contiennent des poésies, et de très belles, surtout dans le genre lyrique.

— Est-ce par la forme, aussi bien que par le style, que votre poésie se distingue de la prose?

— Certainement. Nous avons le vers hébreu, comme vous avez le vers latin; et les caractères qui le distinguent de la prose sont la mesure et le parallélisme. Ce dernier trait caractéristique n'existe pas dans la poésie latine, non plus que dans le vers grec, et il n'est pas apparent dans les traductions; mais il est sensible dans le texte hébreu.

Gamaliel lit très bien, et il sait faire ressortir les beautés des poèmes bibliques.

J'ai donc fort goûté les passages qu'il m'a cités du *Livre de Job*, des *Psaumes* du roi David, des *Proverbes* de *l'Ecclésiaste*, du *Livre de la Sagesse* et de *l'Ecclésiastique*. La plupart des prophètes ont aussi écrit en vers, et il y a dans Isaïe, Jérémie et Ezéchiel des inspirations poétiques d'une incomparable beauté et d'une élévation qui dépasse tout ce que nos poètes ont écrit.

Le poème de Job est un drame sombre, où les cris de douleur et de désespoir alternent avec la prière et la plainte résignée.

Les *Psaumes* sont des chants à Jéhovah, célébrant sa puissance, sa justice, sa bonté et ses œuvres éparses dans la création.

Il y a dans les poésies de Salomon de très belles leçons de morale et de sagesse, qui témoignent chez son auteur d'une grande expérience de la vie.

Parmi les livres juifs en prose, il se rencontre aussi de nombreuses pages qui sont pleines de

poésie. Gamaliel m'a lu une idylle délicieuse qui est intitulée *le Livre de Ruth*. Rien n'est plus touchant de naïveté et de grâce que l'histoire de cette glaneuse idéale, venue de Moab, qui suit les moissonneurs de Booz en ramassant les épis qu'ils laissent tomber, et qui finit par glaner le cœur du maître. Booz fut séduit et l'épousa; et c'est ainsi que la belle moabite devint la mère d'Obed et l'aïeule du roi David.

— On dit même, ajoute Gamaliel, que Jésus de Nazareth serait un de ses descendants.

Aujourd'hui, Gamaliel m'a récité (car il le sait presque par cœur) le *Cantique des Cantiques*.

Le ciel était d'un azur sans tache, et jamais la mer ne nous parut si belle.

Sous les reflets rougeâtres du soleil couchant elle était toute moirée de lueurs incandescentes.

Une brise légère enflait les voiles de la *Nausicaa*, et nous glissions mollement à travers les petites vagues de feu dans le grand cirque de Neptune.

Des nuages roses montaient du Nord et s'attroupaient d'une façon inquiétante. Ils allaient devenir noirs quand le soleil aurait disparu. Mais en attendant ils formaient un beau décor à l'horizon.

— Quel calme ravissant, dis-je à Gamaliel, dans cette immensité vide qui nous entoure! Et quelle douce solitude!

— La solitude n'est qu'un mot, me répondit Gamaliel. Elle n'existe absolument et complètement nulle part. Le désert est sillonné de caravanes, et parsemé d'oasis pleines de vie. La mer est sillonnée de navires, et ses abîmes sont peuplés d'êtres vivants qui forment des familles et des tribus nomades. Le ciel est peuplé d'astres en voyage qui s'attirent et se rencontrent, et de nébuleuses, familles ou essaims d'étoiles, qui cherchent un coin de l'espace où elles pourront accomplir leurs destinées en procréant de nouveaux mondes. Vous voyez bien que la solitude absolue n'existe pas.

— Vous en plaignez-vous?

— Non, certes. Je n'aime pas le bruit ni les foules; mais j'aime la solitude à deux.

— Il me semble, à moi, quand je contemple le ciel dans les belles nuits d'été, que les astres sont les prunelles d'êtres mystérieux, et que leurs regards sont sympathiques et doux.

— J'aime mieux les vôtres...

Je baissai les yeux, et j'allai m'accouder sur la lisse de la poupe. Gamaliel me suivit, et nous nous penchâmes vers les flots pour admirer le sillage étincelant que traçait notre galère.

— Voyez donc, me dit alors Gamaliel, cette jolie guirlande de fleurs blanches que nous éparpillons derrière nous. Je voudrais pouvoir la cueillir pour la poser sur votre jolie tête.

Je le regardai d'un air un peu surpris, sans rien répondre.

Alors il déroula le *Cantique des Cantiques* et me dit :

— Ce poème est un chant d'amour ; ou plutôt, c'est un colloque passionné entre deux personnages que Salomon appelle le Bien-aimé et la Bien-aimée. Quels sont les noms qui se cachent sous ces deux titres, et dont les voix chantent alternativement ce duo d'amour ? Je n'en sais rien, et mon père enseigne qu'il faut attacher un sens allégorique aux paroles brûlantes que les deux interlocuteurs s'adressent mutuellement.

Alors Gamaliel m'a récité avec un enthousiasme, que j'ai partagé, l'admirable poème de Salomon.

Je ne fis aucune observation ; et nous gardâmes longtemps le silence.

— Si cette belle poésie vous rend muet, lui dis-je enfin, vous feriez mieux d'étudier le *Livre de la Sagesse.*

Gamaliel sourit à peine, et resta plongé dans une rêverie profonde ; ses yeux étaient fixés sur les rives lointaines de la Lybie, qui rayaient l'horizon d'une longue banderole d'azur sombre.

— A quoi donc songez-vous ? demandai-je.

Gamaliel réfléchit un instant, puis il dit :

— Je songe à tout ce qu'il y a d'imprévu dans l'existence humaine, et je me demande si c'est fortuit ou providentiel. J'admire l'immensité qui nous entoure, cet infini qui semble bien vide, et

dans lequel j'avais imaginé devoir trouver l'isolement complet. Et cependant c'est l'imprévu qui m'arrive. Sur ces planches étroites qui nous portent, je ne suis pas isolé. Je me sens moins seul avec vous que je ne l'étais dans le cercle d'amis qui m'entouraient, quand j'allais rêver sur le mont Palatin. Quel est ce courant mystérieux qui nous entraîne à travers le monde, et qui fait que deux êtres qu'on aurait crus isolés à jamais partent de deux points éloignés de l'horizon terrestre, et viennent se rencontrer en pleine mer, conduits par je ne sais quelle force inconnue?

Sommes-nous les jouets du hasard? Ou bien y a-t-il un maître souverain qui dirige nos destinées sans que nous nous en doutions, et dont nous exécutons aveuglément les décrets?

Et, si ce maître existe, sommes-nous à ce point ses instruments que nous ne puissions pas même commander à nos sentiments?

Vous le savez, Camilla, je suis Juif, et j'aime ma patrie plus que tout au monde. Quand je l'ai quittée j'avais au cœur la haine de Rome, et ma haine a grandi au milieu des Juifs qui l'habitent.

Aussi éprouvai-je pour vous, quand je vous ai vue tout d'abord sur le pont de la *Nausicaa*, un sentiment de répulsion qui me semblait invincible, parce que vous êtes Romaine.

Et maintenant, pourquoi ne vous le dirais-je pas? je ne sais quelle impulsion sympathique me rapproche de vous, et quand j'essaie de m'en rendre

compte, je suis obligé de m'avouer à moi-même que j'en viendrais à aimer Rome, si Rome vous ressemblait!...

J'avais baissé les regards; et un long silence suivit. Je sentais que ses yeux restaient fixés sur moi, et je ne savais que lui dire.

Quand je repris la parole, ce fut pour lui demander quelle était la cause de sa haine contre Rome.

— Je ne vous le dirai pas aujourd'hui, répondit Gamaliel, parce que je crains de vous faire de la peine.

— Je ne comprends pas la haine, dis-je alors, ni celle des individus, ni celle des nations. Et je veux que tous mes amis soient les amis de ma patrie.

Une grande vague qui déferla sur le pont nous apprit que le vent s'était élevé, et mit fin à notre colloque.

VI

ALEXANDRIE

Enfin, me voici sur cette terre d'Orient que j'ai tant désiré voir; et c'est avec un intérêt absorbant que je parcours les rues de la grande ville égyptienne.

Je dis égyptienne, mais elle est plutôt grecque ou gréco-romaine. Ou bien encore, pourrais-je dire, elle est égyptienne par le peuple, grecque par les

arts et les lettres, romaine par le gouvernement politique et militaire. C'est aussi une émule de Rome en magnificence, et elle a comme toutes nos grandes cités coloniales son proconsul, son sénat, ses magistrats, ses grands dignitaires, de même qu'elle a ses thermes, ses temples, ses cirques et ses théâtres.

Elle rivalise avec Rome par la science et les écoles, et elle possède les plus riches bibliothèques en manuscrits. La plus considérable qui contenait 750,000 volumes a malheureusement été brûlée au temps de Jules César. Mais Antoine a quelque peu réparé cette perte en donnant 200,000 manuscrits à la reine Cléopâtre.

Ce nom célèbre fait repasser dans mon esprit bien des souvenirs historiques; et nos grands Romains n'ont pas joué ici un rôle aussi glorieux qu'à Carthage.

Pompée, César, Antoine, ont été séduits tour à tour par cette ensorceleuse, et ce n'est pas sans émotion que j'ai vu les rivages témoins de la mort tragique de ces deux hommes puissants — Pompée et Antoine — qui auraient pu faire la gloire de leur patrie, et que l'amour a perdus!

Octave lui-même a failli être pris aux charmes de cette enchanteresse, et, s'il avait succombé, nous n'aurions pas eu l'*Augustus Imperator*.

Etrange pouvoir que l'amour! Et que de ruines il peut causer quand il est mis au service du mal!

Le fondateur d'Alexandrie n'a pas assez résisté, lui non plus, à ses entraînements. Mais quel grand homme il fut! Je me demande si notre César l'a jamais égalé. Sa colossale ambition, qu'il ne put jamais satisfaire, fut la cause de sa perte. En douze ans, il était devenu le maître du monde. Mais il voulait toujours agrandir son vaste empire, et il n'avait pas encore pourvu au gouvernement des pays conquis lorsqu'il mourut à l'âge de 33 ans!

Le quartier égyptien d'Alexandrie est l'ancien village de *Rakôtis*, où l'on retrouve encore les restes déchus du peuple des Pharaons. Un vieux temple de Sérapis, en ruines, y domine les autres édifices.

La partie moderne est la ville des palais, au centre de laquelle s'élève le *Bruchéïon*, dont la belle colonnade est d'architecture grecque. Quelques milliers de palais, avec autant de bains et des centaines de théâtres, des temples aux dieux de la Grèce et de Rome, des monuments, des statues, des obélisques, des hippodromes, font d'Alexandrie une grande cité, entourée de murailles et de tours.

C'est une civilisation nouvelle qui a succédé à celle que représentaient jadis Héliopolis, Memphis et Thèbes, dont les ruines gigantesques étonnent. Ptolémée Philadelphe et ses successeurs, qui ont régné sur l'Egypte pendant trois siècles après Alexandre le Grand, ont été les pères de cette

Grèce africaine, et Rome continue aujourd'hui leur œuvre.

Il y a aussi un quartier juif considérable à Alexandrie, et mon ami Gamaliel nous a été fort utile pour le visiter. Il est pauvre d'apparence, comme le Ghetto de Rome ; mais les plus nombreux prêteurs d'argent sont là, ainsi que les bazars les plus riches. On y parle la langue hellénique plutôt que l'hébreu. L'*Université*, et sa vaste Bibliothèque, nous ont particulièrement intéressés. Gamaliel nous a fait voir les manuscrits originaux de la traduction grecque des Livres Saints juifs, qu'on appelle la version des Septante.

Les Juifs ont la plus grande vénération pour cette traduction, qu'ils croient même inspirée par Jéhovah ; et ils racontent que les soixante-douze savants juifs, auxquels ils l'attribuent, ont travaillé séparément, et que leurs traductions se sont trouvées identiques par miracle.

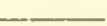
A l'Université, Gamaliel nous a présenté un Grec de grande distinction, qui est un savant helléniste, très éloquent, et qui a embrassé le judaïsme il y a plusieurs années. Il a émigré d'Athènes à Jérusalem. Il est devenu le disciple de Gamaliel l'Ancien, et docteur en Israël.

Depuis plusieurs mois, il travaille ici à une traduction en langue chaldaïque des cinq Livres de Moïse. Onkelos — c'est son nom — est un beau type grec, qui parle très bien le latin, l'hébreu et le chaldaïque. Il nous a raconté qu'il s'en retourne

à Jérusalem pour s'assurer de ce qu'il y a de vrai dans la rumeur que le Messie a fait son apparition en Galilée.

Il a décidé de voyager avec nous, et nous en sommes enchantés; car il sait tant de choses, et il en parle si bien.

Gamaliel et lui viendront avec nous, visiter Héliopolis et Memphis. Ce sont les meilleurs compagnons de voyage que nous puissions désirer.



VII

HELIOPOLIS

Nous avons remonté le Nil en barque jusqu'à Héliopolis. Le voyage a duré toute une grande journée. Il aurait été plus long si nous n'avions pas eu l'aide d'un grand vent du nord qui enflait notre voile. Nos dix rameurs étaient heureux de se reposer, et de chanter des hymnes à Râ, le Dieu-Soleil :

« Hommage à toi, Râ,
Momie qui se rajeunit et renaît perpétuellement,
Hommage à toi, Râ,
Qui lances des rayons de vie pour les êtres intelligents.
Hommage à toi, quand tu circules au firmament,
Les dieux qui t'accompagnent poussent des cris de joie.
O bienfaisant, resplendissant, flamboyant !
Ceux qui jamais ne hâlent,
Armés de longues rames,

Manœuvrent ta barque.
Le ciel est en allégresse,
La terre est en joie
Pour rendre gloire à Râ-Karmakhis,
Lorsqu'ils le voient se lever dans sa barque...

Ces chants nous étaient traduits en grec par Onkelos ; et c'est en écoutant leur mélodie monotone que nous circulions rapidement tantôt au milieu des moissons qui bordent les rivages, et tantôt à l'ombre des palmiers. Les palmiers étaient surtout appréciés, car ils nous protégeaient contre les rayons du terrible Râ.

J'avais bien hâte de voir la ville du Soleil, Héliopolis. Car elle était jadis une des grandes capitales religieuses de l'Egypte.

J'ai interrogé Onkelos sur la religion des Egyptiens.

« Elle est bien nébuleuse, m'a-t-il répondu, et en pleine décadence.

Il est incontestable qu'à l'origine, ce peuple croyait à un Dieu unique, et que ce Dieu était le Soleil. Mais les nombreux nomes, ou provinces, qui composaient ce pays, lui donnaient des noms différents, et lui décernaient un culte sous des formes diverses.

C'est ainsi qu'on l'appelait, dans certains nomes, Phtah, ou Râ, et dans d'autres provinces Hor, Atoum, Thot, Osiris, etc., etc. Ces Dieux prenaient en même temps diverses formes, et se cachaient dans des corps de bêtes, de sorte que le

culte était décerné au Scarabée de Phtah, à l'Ibis de Thot, à l'Epervier d'Hor, au Chacal d'Anubis, au Bœuf d'Hapi, au Phénix, au Crocodile, au Serpent, etc., etc.

Mais il ne reste plus guère de croyants à toutes ces divinités dégradantes...

— Je comprends que toute cette mythologie grotesque, qui n'avait pas même, comme la nôtre, son côté poétique, soit tombée dans l'oubli. Mais leur Dieu unique, le Soleil, subsiste; et voyez comme il est beau.

— C'est vrai, repartit Onkelos; et cependant il va lui-même disparaître bientôt.»

A ce moment, en effet, le soleil allait se cacher derrière les montagnes de la Lybie, et ses derniers rayons doraient une forêt d'obélisques qui se levait lentement à notre gauche au-dessus d'une grande plaine sablonneuse.

C'était la ville du Soleil.

Hélas! ce n'est plus qu'un amas de décombres. Ses nombreux obélisques, dont chacun rappelle un temple détruit, sont seuls restés debout, avec une partie des fortifications.

La plus majestueuse de ses ruines est le grand temple du Soleil, qui faisait la gloire de la ville célèbre. Les murs en sont lézardés et croulants par endroits; mais la colonnade, l'architrave, et le pylone subsistent encore.

Les 365 statues qui l'ornaient, et qui ont été renversées et brisées il y a 30 ans, n'ont pas été

remplacées. Cette histoire est bien étrange. Un jour que les prêtres du Soleil offraient leurs sacrifices au dieu, une secousse terrible ébranla tout le temple, et toutes les statues symboliques représentant les 365 jours de l'année solaire furent précipitées de leurs piédestaux et fracassées.

On courut au dehors pensant assister à un cataclysme de la nature. Mais tout était calme et serein; et nulle part ailleurs le choc formidable que le temple avait éprouvé ne s'était fait sentir.

On vit seulement une pauvre famille de voyageurs qui s'en allait dans la rue qui longe le temple. Elle se composait d'une femme montée sur un âne, et portant un enfant dans ses bras et d'un homme qui marchait derrière, armé d'un long bâton qui lui servait à aiguillonner la monture, et à soutenir sa marche un peu lasse.

Les paisibles et inoffensifs voyageurs traversèrent la ville, et s'arrêtèrent à un mille des portes, à l'ombre d'un grand sycomore.

L'homme, qui était un charpentier juif, se bâtit là une petite habitation avec des branches d'arbres, et y vécut deux ans avec sa femme et son enfant.

C'étaient les gens les plus paisibles du monde et qui vivaient dans l'isolement. La femme était très belle, toute jeune encore, et son enfant était tout son portrait.

On raconte à leur sujet toutes sortes de légendes et de choses merveilleuses. Ce qui paraît certain, c'est qu'il n'y avait pas d'eau en cet endroit, et qu'à

l'arrivée de cette famille il jaillit du sol une source abondante et limpide qui coule encore.

Après deux années de séjour dans leur tente de feuillage sous le vieux sycomore, qu'on m'a montré, l'étrange famille se remit en marche à travers le désert dans la direction du pays des Juifs, et n'est pas revenue dans la terre des Pharaons.

« Vous qui êtes un savant, ai-je demandé à Onkelos, connaissiez-vous cette histoire ?

— Oui, j'ai entendu raconter cela, il y a plusieurs années ; et quelques Nazaréens rattachent ce fait à l'enfance de leur prophète. Ils prétendent se rappeler que sa famille a fait un séjour en Egypte il y a environ 30 ans, et que c'est au moment du passage de cet enfant, qu'ils croient être le Messie, que les fausses divinités du temple du Soleil auraient été renversées. L'enfant avait un peu plus de 2 ans, quand sa famille revint du pays des Pharaons, et se fixa à Nazareth. Mais tout cela me paraît légendaire. »

VIII

MEMPHIS

D'Héliopolis nous sommes allés à Memphis, l'ancienne capitale de l'empire égyptien, aujourd'hui en ruines comme Héliopolis. C'est le grand cimetière de l'Egypte primitive, et conséquemment la ville des pyramides. Car les premiers pharaons

avaient cette manie de vouloir dormir leur dernier sommeil sous ces montagnes coniques de pierre qui font aujourd'hui notre étonnement

Nous avons donc traversé le Nil, visité les trois grandes pyramides de Khéops, de Khéphrêm, de Menkéra, bâties au bord du désert lybique, et le Sphinx qui est toujours la grande énigme insoluble ; et tournant ensuite au Sud, nous nous sommes dirigés vers Memphis, dont les tombes colossales se dessinaient à l'horizon.

Mon père, et nos jeunes amis, Gamaliel et Onkelos, chevauchaient à mes côtés, et semblaient faire escorte à une jeune princesse. Car je les dominais de toute la hauteur de mon dromadaire.

Ah ! ma chère mère, quelle course exquise ! Mes compagnons de route, montés sur d'élégants chevaux arabes, se moquaient de ma monture ; mais je me sentais au-dessus de leurs quolibets.

Confortablement assise sur le moelleux coussin de pourpre qui recouvrait la bosse de mon énorme chameau, il me semblait que j'étais sur un des trônes de l'Orient, et qu'ils étaient mes humbles serviteurs. — « Vous ressemblez à la reine de Saba, venant rendre visite à Salomon », m'a dit Gamaliel. — Avec cette différence, ajouta Onkelos, que si Salomon vous avait connue, c'est lui qui vous aurait d'abord rendu visite. — Dans le désert, j'aime mieux le chameau que le cheval. Mon père, toujours bon pour moi, a cédé à mon caprice, et m'a donné la monture de mon choix. »

C'est le navire du désert, qui est un océan, et il en a les bercements. Tout d'abord, cela trouble un peu le cœur ; mais on s'y fait, et la bosse de l'animal, comme la coupole d'un observatoire, nous permet d'admirer l'horizon.

On croit généralement qu'il n'y a pas d'horizon dans le désert ; mais c'est une erreur. Avoir devant les yeux l'immensité des sables, et, dans un lointain vague, une zone bleue qui ressemble à la mer ; y découvrir çà et là des îles, qu'on voit surgir, et se transformer graduellement en forêts de palmiers : voir défiler des caravanes ou des troupeaux aux confins de longues plaines de sable, dans un mirage qui les transfigure et leur donne les proportions de monstres antédiluviens ; voir resplendir au soleil des campements de tentes blanches qui ressemblent à des volées de cygnes géants ; gravir ou contourner des montagnes de granit rouge, ou de quartz rose ; apercevoir tout à coup au bord d'une fontaine un tombeau monumental, ou un temple de *Tot* ou de *Phtah* avec ses hauts pylônes et ses colonnades énormes, avec ses chapiteaux en feuilles de lotus : Voilà quelques-unes des variétés d'horizons qui ont tour à tour charmé mes regards, dans mes courses.

Et dans quelle exquise rêverie cette marche lente et monotone vous plonge ! Nulle part ailleurs, et jamais, je n'ai senti si profondément le charme de la grande solitude et du suprême recueillement des êtres vivants mêlés aux choses mortes.

Etre peu éloigné d'une grande ville des siècles passés, et avoir pourtant la sensation de lointains infinis, du désert sans bornes, du repos définitif, du silence permanent, c'est un état d'âme dont j'aime la quiétude et la douceur.

Quelquefois on voit des ombres s'étendre ou courir sur le sable brûlant, ce sont des nuages fuyants qui passent sur le soleil.

J'ai parfois la sensation que tout cela est un rêve, et que je vais m'éveiller. Mais non, mon rêve est une réalité. Ces chameaux qui nous impriment leur perpétuel balancement, et dont les têtes ondulent sans cesse, comme la proue d'un navire sur les vagues, sont bien vivants, et leur allure fatiguée annonce qu'ils seront heureux de se coucher à la prochaine étape.

C'est la vraie image de notre voyage à travers la vie. Nous sommes des nomades sur cette terre qui est un vrai désert, et nous ne faisons qu'y camper jusqu'à ce que nous arrivions à la dernière halte de nuit, qui n'aura pas de réveil... Et nous cheminons toujours au milieu des choses qui demeurent, et qui continueront de vivre quand nous serons entrés dans la mort, ou qui continueront d'être mortes quand nous serons rentrés dans la vie par la porte de la mort.

Le désert, ce n'est pas la mort, c'est l'absence de la vie. Il semble que la création n'y soit pas encore commencée. C'est le chaos, en travail de création. Et dans ce chaos nous sommes les frê-

les demeures ambulantes que des esprits animent et éclairent.

Que vous dire, ô mère, des ruines colossales de Memphis? Comment vous décrire le *Serapeum*, et le Mastaba de Thi, et le Colosse de Ramsès II, et les avenues du Sphinx, et les onze grandes pyramides?

L'antiquité de tous ces monuments, qui remontent à quinze, vingt et trente siècles, leurs proportions énormes, leur architecture massive et simple, me jettent dans la stupeur. Je reste sans parole en présence de ces merveilles, dont je voudrais tant connaître l'histoire.

J'ai été attristée par le contraste que présentent ces grandes ruines, œuvres des hommes, avec l'éternelle jeunesse de la nature. Parmi les restes de la vieille Memphis, et les monumentales pyramides où dorment des Pharaons inconnus, il y a de la vie qui subsiste. Il y a un bois de palmiers toujours verts, qui ombrage la rive d'un petit lac sacré.

Des canards joyeux y prennent leurs ébats, pendant que sur la grève des ibis pâles et des flamants roses, juchés sur leurs longues pattes comme sur des échasses, semblent dormir leur dernier sommeil. Quels rêves font-ils dans cette attitude d'immobilité qui ressemble à la mort? Quelles visions étranges passent devant leurs yeux à demi-fermés, et les fascinent?

IX

A BORD DE LA *GAZELLE*

Nous avons repris la mer à bord d'une galère phénicienne, la *Gazelle*, et nous longeons la côte de l'ancien pays des Philistins.

La nuit tombe, et la lune monte lentement dans un ciel serein. Il n'y a pas un fil de vent, et nos voiles sont roulées. Les chants des rameurs se sont tus, et le bruit cadencé des rames arrive seul à nos oreilles.

Nos amis Onkelos et Gamaliel voyagent avec nous, et je les interroge sans cesse, sur l'histoire prodigieuse du peuple juif.

Leurs récits sont bien extraordinaires.

La côte bleue qui s'enfuit derrière nous sur notre droite, c'est la terre des géants philistins ; c'est le théâtre de leurs guerres séculaires contre Israël, qui finit par les dompter.

Rien n'est plus merveilleux que les aventures de l'un des Juges d'Israël qui se nommait Samson, et qui était un géant.

Nos amis nous indiquent sur la côte les endroits où le colosse juif accomplit ses exploits les plus extraordinaires : Gaza, Ascalon et Léchi. Merveilleux hauts faits où un seul homme luttait contre des milliers !

Après un silence, j'ai interrogé Onkelos sur l'état religieux de l'Egypte, et il m'a répondu :

« Les dieux de l'Egypte sont morts, comme ceux de la Grèce et de Rome ; et le peuple puissant qui a créé tant de choses étonnantes aux bords du Nil, achève de mourir.

— Mais les dieux ne sont-ils pas immortels ?

— Non. Dieu, le Dieu unique, ne meurt pas, mais les dieux, qui n'en sont que des formes de création humaine, ne sont pas immortels.

— S'ils ne sont que des fictions, s'ils n'ont pas d'existence réelle, on ne peut pas même dire qu'ils meurent ?

— Ils meurent dans la croyance des hommes.

— Et qu'importe que les hommes cessent de croire à des dieux qui ne sont que des fictions ? En perdant la foi, ils s'affranchissent d'une erreur.

— Oui, mais ils tombent dans une erreur plus profonde en ne croyant plus à rien.

— Vous croyez donc qu'il vaut mieux avoir une religion fausse que n'en avoir aucune ?

— Oui, pourvu qu'on soit de bonne foi. Car elle est toujours un hommage à la Divinité.

Dieu veut être honoré par tous les hommes ; mais il importe peu que les hommes l'appellent *Phtah* comme les Egyptiens, ou *Zeus* comme les Grecs, ou *Jupiter* comme les Romains, ou *Javeh* comme les Juifs. Le culte qui lui est rendu peut varier comme le nom qu'on lui donne. Mais il lui est agréable, s'il est le produit d'une conscience droite et d'une foi que l'on croit véritable.

Tous les peuples ont cru à l'origine en un seul Dieu, et lui ont décerné un culte sincère, mais la fausse science des uns et les passions des autres ont dénaturé les croyances primitives, et multiplié les formes des manifestations divines.

Tant que ce travail a été fait de bonne foi, et dans le but de rendre hommage à la Divinité, la religion n'a pas cessé d'être méritoire aux yeux de Dieu. Mais quand il a eu pour objet d'excuser les passions mauvaises de la nature humaine, les dieux sont devenus un objet de risée; et la foi en s'éteignant a entraîné la nation dans sa décadence. C'est la leçon de l'histoire.

La religion primitive, fondée sur d'antiques révélations, sur la tradition et sur la loi de nature, dégénéra. Mais longtemps elle garda assez de vérité et de vertu pour faire des nations glorieuses et fortes comme la Grèce et Rome.

Rome ne pouvait pas monter plus haut; mais il semble qu'elle aurait dû se maintenir sur ce sommet glorieux qu'elle avait atteint. Or, sa décadence est commencée, et elle est très rapide. Qui l'arrêtera? Personne, parce que la foi religieuse de Rome se meurt.

Jéhovah lui-même paraît avoir abandonné son peuple, parce que le peuple l'oublie et néglige de le servir.

Le Juif est dispersé dans le monde entier. Il n'a plus de patrie, et s'il n'avait pas encore son temple, il ne serait plus que l'ombre d'un peuple.

Où donc va le monde? Où vont tous ces lambeaux de nations que Rome a conquis? Et cette maîtresse de l'univers elle-même, vers quel avenir marche-t-elle? Quelle destinée l'attend?... »

Mon père a dit alors: « Sa destinée est de revenir à ses vertus premières. Il n'est pas possible que cet immense empire, qui embrasse le monde civilisé, ait été fait pour rester soumis à des souverains comme Tiberius.

— Précisément, reprit Onkelos; et c'est pourquoi le monde attend un Maître, qui le reconstruira sur d'autres bases. Car le vaste édifice romain tel qu'il est n'est pas fait pour durer. Il a été édifié par la violence, par des guerres cruelles, par la destruction des autres peuples.

Le Maître qui doit venir ramassera tous ces débris, il relèvera ces ruines, et de tous les temples écroulés il bâtira un temple unique et immense, où toutes les races viendront rendre leurs hommages à Celui qui a créé l'univers.

— Mais Celui qui a créé l'univers n'est autre que Jéhovah, dit Gamaliel.

— Oui, mais il faut au monde un Jéhovah mieux connu, mieux compris, et un temple élargi, dans lequel toute l'humanité puisse trouver place.

— Et sur qui comptez-vous, reprit Gamaliel, pour nous faire mieux comprendre Jéhovah? Quel architecte plus grand que ceux de Salomon attendez-vous pour agrandir le temple de Dieu, et lui

donner les proportions de l'empire romain qui embrasse l'univers ?

— J'attends celui que les prophètes nous ont promis. L'idéal n'est pas dans le passé ; il est dans l'avenir, et l'accablement du monde démontre qu'il a besoin d'un homme qui soit l'incarnation de cet idéal.

— Enfin, dis-je, c'est celui que vous appelez le Messie que vous attendez ?

— Oui.

— Et c'est lui qui devra régénérer le monde ?

— Oui. »

Ainsi parle Onkelos, ma mère ; et tu peux imaginer quel intérêt je prends à ses discours. C'est le grec classique qu'il parle, et il me semble que Socrate n'était pas plus éloquent, quand il enseignait la philosophie à ses disciples.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Après une nuit idéale, c'est un jour sombre et orageux qui s'annonce comme une réalité.

Des masses de nuages, venant on ne sait d'où, se sont accumulées au Couchant, et ont formé comme une chaîne de montagnes noires. Mais ces montagnes étaient mouvantes. Elles montaient vers le Zénith comme une armée rangée en bataille assaillant une citadelle formidable.

C'était aussi comme un immense rideau sombre que levait une main puissante, invisible, et qui était bordé d'une épaisse frange grise.

Bientôt le rideau s'étendit et couvrit le soleil. La mer calme prit la couleur et le poli de l'ardoise. Les oiseaux effrayés s'enfuirent à tire d'ailes en rasant les vagues.

Un souffle léger en rida bientôt la surface. Puis ce souffle grossit et devint un vent de tempête. La vague se creusa, et l'ouragan se déchaîna. La foudre fit entendre des grondements éclatants, des triangles de feu frappèrent les ondes. Une voile qu'on essaya de tendre fut emportée à la mer avec le mât qui la portait. Les rames devenues inutiles furent retirées à l'intérieur, et le vaisseau chassé par la tempête s'en alla à la dérive bien loin des côtes, en pleine mer.

Les averses du ciel jointes à celles des vagues inondèrent le pont qui flottait entre deux eaux. C'était un déchaînement des éléments.

La terreur et le désordre à bord furent indescriptibles, et nous crûmes pendant deux heures que nous allions périr.

« Faut-il prier les dieux ? et lesquels ? demandai-je à Onkelos.

— Priez le Dieu Inconnu, me répondit-il. C'est le seul dont on ne doute plus en Grèce, et un peu partout. »

Enfin la tempête s'apaisa, et la mer moins houleuse permit aux rameurs de reprendre leurs rames, et au pilote de diriger le vaisseau.

Quand vint le soir, nous longions les côtes de la Samarie, et nous avions repris notre conversation

au sujet du Dieu attendu, qui est pour nous, comme pour les Grecs, le *Dieu Inconnu.*

Demain, au lever du jour, nous serons à Césarée.

X

A CÉSARÉE

Césarée est une ville toute nouvelle. Comme son nom l'indique, elle ne remonte qu'à l'époque de César Auguste, et c'est pour honorer ce grand homme qu'Hérode, qui l'a bâtie, l'a ainsi nommée.

Il n'y avait ici auparavant qu'un village phénicien, et une tour qu'on appelait la tour de Straton. Elle indiquait l'entrée d'une petite baie qui servait de havre. Mais c'était un refuge insuffisant dans les jours de tempête qui sont fréquents sur cette côte.

Hérode Agrippa y a construit d'abord un long môle qui ferme en partie la baie, et la transforme en un port plus spacieux et plus sûr.

Puis il a bâti un temple dédié à Auguste, un théâtre, un amphithéâtre, un cirque, des aqueducs, et un palais superbe dont il a fait sa résidence.

Le personnel de sa cour, ses officiers, les prêtres, les magistrats et les notables du royaume se sont peu à peu groupés autour de lui, et se sont bâti des maisons plus ou moins somptueuses et des villas.

Le *procurator* romain a une résidence à Césarée, et les riches marchands juifs et grecs y viennent en villégiature l'hiver. Car le climat y est beaucoup plus doux que sur les montagnes de la Judée où Jérusalem est bâtie.

En peu d'années, l'ancien village phénicien est ainsi devenu une jolie ville, que le roi Hérode a complétée en l'entourant d'un mur d'enceinte, et en érigeant une forteresse sur un rocher qui s'avance dans la mer et commande le port.

Telle est la ville où nous avons trouvé Pilatus et Claudia qui nous y attendaient.

Leur villa est bien assise au sommet d'une colline, d'où elle embrasse un vaste horizon sur le port et sur la mer.

Abritée du côté Nord par un bois d'oliviers et de figuiers d'Egypte, qui sont énormes, et du côté Est par les montagnes de la Samarie, elle jouit d'une température agréable, avec beaucoup de lumière et de soleil après la sixième heure du jour.

Le jardin est spacieux. Des haies de myrtes et de romarins le divisent. Des taillis de figuiers de Barbarie l'entourent, et le défendent contre les voleurs.

Les orangers en fleurs, les lauriers roses, la lavande, le fenouil, la giroflée, l'embaument.

La ville s'étage en pente douce, et se cache à demi dans une riche végétation méridionale.

La côte s'incline vers la mer, c'est-à-dire vers le couchant, et les fortifications qui couronnent les

hauteurs, et ferment l'horizon du côté oriental, dévalent vers la falaise.

Dans la seconde moitié du jour, la lumière devient intense, et les rayons du soleil sont doublés par la mer qui lui sert de réverbère.

Je me promène souvent avec Claudia sur la *Marina*. C'est la grande avenue de la ville qui domine le port. Il va sans dire qu'elle ne ressemble en rien à la *Via Sacra*. Elle n'est pas bordée comme celle-ci de palais et de temples, de portiques, de colonnades, et de frontons de marbre.

Mais elle est ombragée de grands sycomores et elle aboutit à une terrasse, d'où la vue s'étend sur la mer que j'aime tant, parce qu'elle est belle, et parce qu'elle est une mer romaine.

Claudia et moi avons passé une heure à la contempler, la grande azurée. Folle de joie et de lumière, grisée de sa propre beauté, elle s'entraînait à sauter et danser ; elle bondissait, elle s'échevelait, et elle faisait jaillir de tous les côtés une pluie étincelante de gouttelettes multicolores.

Il montait des vagues une exquise odeur d'algue et de sel qui tonifiait et vivifiait nos sens et des vocalises de chant qui ravissaient nos oreilles.

Rien n'est beau comme la mer, et je ne cesse de la contempler. Quel est le secret de son charme ? Est-ce parce qu'elle est sans limites visibles, et que

nous avons la soif de l'infini? Est-ce parce qu'elle n'offre aucun obstacle à nos regards, et que rien ne nous plaît comme la liberté illimitée? Est-ce parce qu'elle varie sans cesse d'aspect, et qu'elle est aussi mobile que la nature humaine?

Oui, sans doute, c'est pour ces raisons et pour d'autres encore. Il y a entre la mer et notre nature des harmonies sensibles. Comme notre cœur, elle est vaste et elle est l'abîme. Comme notre âme elle réfléchit le ciel, et reçoit de lui sa lumière. Comme chacun de nous elle a ses jours de calme et ses tempêtes.

C'est vers le soir que je l'admire davantage, alors que le soleil couchant y trace jusqu'à l'extrémité de l'horizon une large voie triomphale toute pavée de paillettes d'or et de feu.

Je me dis alors que cette voie se prolonge jusqu'à l'embouchure de notre fleuve aimé, le Tibre, et dans un instant mon esprit en remonte le cours jusqu'à la ville aux sept collines.

Je vous revois, ma chère mère, et vous embrasse, et je vous raconte mes impressions d'Orient si variées, si vives, et si originales, il me semble.

J'aurai des regrets sincères quand il me faudra quitter ma grande amie, la mer. Elle me manquera à Jérusalem; car je ne me lasse jamais de sa compagnie.

Mais d'autres scènes intéressantes nous y attendent; car la ville est elle-même très pittoresque; le peuple y est très curieux à observer; et la vie qu'on y mène est toute différente de celle qu'on fait ailleurs.

Vous ne pouvez pas savoir à quel point je m'intéresse à ce pays et à son peuple.

Je suis assez bien placée pour observer ce qui s'y passe, et pour interroger ceux qui peuvent le mieux me renseigner; et j'ai ce bonheur de m'y trouver à l'époque la plus extraordinaire peut-être de l'histoire de ce pays.

Le peuple juif est un peuple à part. Son histoire n'a presque rien de commun avec celle des autres peuples. Je l'étudie avec acharnement depuis que je suis ici, et je la trouve très merveilleuse.

Il était déjà vieux quand Rome n'existait pas encore; car il a près de 2,000 ans d'existence. Entouré de peuples nombreux et plus puissants que lui, il a vécu dans l'isolement, luttant toujours pour son autonomie. Ses vainqueurs l'ont opprimé, traîné en captivité; ils n'ont jamais pu se l'assimiler. Il est resté lui-même, en dépit des dominations étrangères, vivant de sa vie propre, gardant son caractère national, même au milieu des autres nations, survivant à toutes les catastrophes, se relevant de toutes ses défaites, triomphant des revers et de la mort, et restant toujours debout au

milieu des ruines des vieilles civilisations qui l'avaient tout à tour écrasé.

Depuis 2,000 ans, il croit en un seul Dieu qu'il nomme « Javeh » (Jéhovah). Tant qu'il a été fidèle à ce Dieu, il a triomphé de ses ennemis par une suite de prodiges. Et chaque fois qu'il a abandonné son culte, il a été vaincu, châtié, exilé.

Sa longue et terrible expérience ne lui a rien appris. Le bonheur et la prospérité sont les écueils sur lesquels il a vingt fois fait naufrage. Dès qu'il est heureux, libre et puissant, il oublie son Dieu. Mais quand il souffre, il y revient ; et comme le phénix il renaît toujours de ses cendres.

Les autres peuples sont dirigés et gouvernés par des hommes de génie, et c'est par eux qu'ils arrivent à la gloire et à la grandeur. Le peuple juif est conduit par des prophètes et des prêtres, et tous ses rêves de gloire et de grandeur futures reposent sur un Messie qu'il attend depuis des siècles.

Quand il disparaît comme nation, il subsiste comme race et comme temple. Même quand il n'a plus de patrie, son patriotisme vit, parce qu'il se confond avec sa croyance religieuse et sa foi au Messie, qui restent vivaces, quand toutes les autres religions sont en décadence. Il n'est remarquable ni par la science, ni par les arts, ni par la puissance militaire ; mais il a une Loi, qui est en même temps la Religion, et un Livre qu'il croit divin et qui fait sa gloire, sa consolation et son espérance.

Ses enfants parcourent le monde; ils fondent partout des établissements et font fortune, mais ils ne se fusionnent jamais. La terre qu'ils habitent est toujours la terre étrangère, et leur seule patrie est toujours Sion, ou Jérusalem avec son temple.

Dans le passé, il a cru à ses prophètes, et il les a tués! Dans l'avenir, il croit à son Messie, et quand il paraîtra, les prophéties annoncent qu'il le tuera également! Quel peuple étrange, n'est-ce pas? Et maintenant, la question est de savoir si c'est bien son Messie, qui a fait son apparition en Galilée, il y a près de deux ans. Les foules l'entourent et l'acclament; mais la synagogue et les princes des Prêtres, et les Scribes et les Pharisiens lui ont déclaré la guerre, et veulent le faire mourir. Cette guerre n'a rien qui ressemble aux luttes de César, de Pompée et d'Antoine. C'est une lutte religieuse. Elle s'annonce du reste comme très passionnante. Et nous y prenons un tel intérêt, Claudia et moi, que si nous étions libres, nous serions bientôt dans les rangs des amis du prophète, tant il nous inspire de sympathie.

Pilatus fait des courses assez fréquentes à Jérusalem pour l'accomplissement des devoirs de sa charge, et pour se tenir au courant des agissements du peuple qui est très remuant et qui se plaint toujours du joug de Rome.

Il commence d'ailleurs à s'inquiéter lui-même de

l'agitation des esprits au sujet du messianisme; il a peur des embarras que pourrait lui causer la lutte acharnée du sacerdoce juif contre le prophète.

C'est pour cela, je pense, qu'il nous a prévenues que nous partirons demain pour Jérusalem, et que nous y passerons plusieurs mois.

Dans la soirée, Claudia proposa d'aller prendre un peu d'air frais sur la *Marina* et nous sommes allées nous asseoir sous un large térébinthe dont la mer venait battre le pied. La lune descendait lentement des hauteurs limpides du zénith, et ses rayons traçaient dans la direction de l'Italie comme une longue voie romaine dont les pavés semblaient des plaques d'argent. Le flot paisible causait amoureusement avec les syrtes du port, et laissait s'allonger des traînées d'écume, blanches comme des théories de sirènes.

Une large trirème noire venait de jeter l'ancre au large, et de grandes barques chargées de voyageurs en revenaient au bruit cadencé des rames et des chants des rameurs. Ces rameurs étaient juifs, car ils chantaient un psaume de leur grand poète, David.

C'est un chant plein de tristesse et d'harmonie qui rappelle les douleurs des ancêtres pendant leur captivité à Babylone. On l'a traduit en latin; en voici la première strophe :

« Super flumina Babylonis
Illic sedimus et flevimus,
Cum recordaremur Sion. »

Au bord des fleuves de Babylone
Nous étions assis et nous pleurions,
En nous ressouvenant de Jérusalem...

XI

A JÉRUSALEM

Me voici à Jérusalem : et je veux te dire, ô mère, sans plus tarder, combien cette ville est merveilleuse, et combien son aspect seul m'impressionne profondément. On m'en avait beaucoup parlé, j'en avais lu les descriptions, et cependant je n'en avais pas la moindre idée : car elle ne ressemble à aucune autre ville.

C'est moins la cité d'un peuple et d'une race, que celle d'une religion. Son temple est sa gloire et sa beauté. Il la domine, il la résume, il l'éclipse. Il en est la base et le couronnement. Ses assises plongent profondément dans le mont Moriah. Quand on franchit les portes de la grande ville et qu'on s'en éloigne, c'est le temple qu'on aperçoit de partout et qui reluit au-dessus des murailles et des tours.

Nous sommes arrivés par les chemins de la Samarie, et quand Jérusalem m'est apparue dans une échancrure des montagnes, j'ai cru que c'était la vision d'un rêve, une vision magique. Pour les Romains il n'y a qu'une ville au monde, Rome. Mais quelle émotion j'ai éprouvée devant cette

apparition glorieuse, surgissant des profondeurs de l'histoire avec ses deux mille ans d'existence, massive et sombre à sa base, éthérée, idéale, étincelante d'or à son sommet, qui est le Saint-des-Saints. Evidemment, mère, il ne faut pas chercher ici le Forum romain, ni le Capitole, ni les temples dédiés à la multitude de nos dieux. Ici il n'y a qu'un temple et qu'un Dieu. Mais qu'il est vaste et magnifique ce temple, et qu'il me semble grand et majestueux dans son unité, le terrible Dieu des Juifs !

J'ai commencé avec Claudia à visiter cette ville étrange, et à étudier son histoire. C'est tantôt Gamaliel et tantôt Onkelos qui nous servent de guides. On ne saurait en avoir de meilleurs ; car ils connaissent parfaitement la topographie de leur ville, et tous les lieux témoins des grands événements de sa merveilleuse histoire. Ils sont en outre des amis très agréables, et sympathiques.

A l'origine, Jérusalem se nommait Salem, et son roi était un prêtre du Très-Haut, dont la vie est pleine de mystères. Quelles étaient donc son origine et sa famille ? De quelle race et de quel pays ? Qui l'avait fait prêtre et roi ? Nul ne le sait. Son nom, Melchisédech, signifiait roi de justice, et le nom de sa ville, Salem, voulait dire « la paix » ! Sa cité et lui représentaient donc les deux grands

biens de l'humanité — la Justice et la Paix. — C'est à lui peut-être que songeait David quand il disait : La justice et la paix se sont embrassées.

Il vivait à l'époque des rois pasteurs qui gouvernaient des peuplades en paissant des troupeaux, et qui paissaient en même temps les âmes, brebis spirituelles. Les deux pouvoirs résidaient dans un seul homme qui était à la fois père, roi et prêtre. Plus tard, ces peuplades devinrent des nations, et les pouvoirs furent séparés.

Un jour, Melchisédech eut une entrevue avec l'un des rois pasteurs voisins, dans la vallée de Savé, aujourd'hui vallée de Josaphat. Abraham, le roi-pasteur, s'inclina devant le roi-prêtre, et reconnut sa suprême autorité, en lui payant une redevance appelée la dîme. Depuis lors, les Juifs appellent le premier le Père des Croyants, et le second, le Prêtre éternel, archétype du Sacerdoce, et figure du Messie attendu.

Un des successeurs du roi de Salem se nomma Jébus, et la fusion des deux noms forma celui de Jérusalem que la ville a toujours porté depuis, et qui signifie « vision de la paix ».

Cette appellation semble une ironie du sort. Car la paix est un bien qu'elle n'a guère connu dans le passé, et dont elle ne jouira jamais longtemps, à cause du caractère remuant de son peuple.

Le sol même sur lequel elle est assise, est tourmenté comme son histoire. Ses montagnes rappellent ses hautes aspirations, ses périodes de gloire,

de puissance et d'orgueil. Ses gorges profondes, ses ravins lugubres symbolisent ses abaissements, et les abîmes d'humiliation dans lesquels son peuple est tombé, chaque fois que le bras de Dieu a cessé de le soutenir.

Et cependant, de cette ville irrégulière, convulsionnée, pleine de ruines, il se dégage un charme exquis, qui me séduit et m'attache. Rien n'égale la grandeur, la poésie, l'intérêt dramatique de son histoire; et cette histoire est écrite sur les pierres de ses monuments, et dans le sol bouleversé de sa formidable enceinte.

Tel est, mère, le théâtre plein de souvenirs où s'ouvre une nouvelle ère des Prophètes, et où s'accomplissent des événements plus merveilleux encore que ceux des siècles passés.

Le temps est venu pour moi de bien ouvrir les yeux et les oreilles, et de m'instruire à fond des choses de ce pays. Claudia y prend le même intérêt que moi.

Mais Pilatus est bien loin de partager notre enthousiasme. Il tient sans doute beaucoup à sa position pour les honneurs et les appointements qui y sont attachés. Mais il n'aime ni la Judée ni les Juifs. Il s'y ennuie tristement. Ce n'est pas dans une ville comme Jérusalem qu'il peut trouver les amusements qu'il aime. Il n'y a ici ni théâtre, ni cirque, ni gladiateurs, ni même de thermes; car les piscines n'ont rien de commun avec nos bains romains.

Et puis, mon beau-frère n'est pas sans inquiétude au sujet du mouvement messianique. L'agitation grandit, et pourrait susciter des troubles sérieux.

Il y a deux choses que Claudia et moi n'aimons pas. C'est la fumée des sacrifices qui monte sans cesse de l'autel des holocaustes, et dont l'odeur arrive jusqu'au palais quand le vent souffle du midi. Et puis c'est le trafic des victimes sous les admirables portiques du temple. Ce spectacle est dégoûtant à l'époque des grandes fêtes religieuses, et lorsque le prophète de Nazareth a fait ici sa première prédication il en a été lui-même révolté. Il s'est armé d'un fouet, et il a chassé les vendeurs et leurs troupeaux, et renversé les tables des changeurs. Son aspect était si terrible que personne n'osa résister.

Mais quand il fut retourné dans la Galilée les trafiquants sont revenus, et ils ont rétabli leurs comptoirs.

TROISIÈME PARTIE

AUTOUR DU MOUVEMENT MESSIANIQUE

I

L'INTÉRIEUR DE PILATUS

A Jérusalem, le Procurateur romain habitait la tour Antonia, ainsi nommée par Hérode le Grand en l'honneur de son ami Antoine. Elle était la plus monumentale des quatorze tours de la deuxième enceinte de Jérusalem, et elle touchait au coin nord-ouest du temple. Elle faisait corps avec lui et empiétait un peu sur la vaste esplanade où le merveilleux édifice allongeait ses colonnades et ses portiques.

Elle le complétait au point de vue architectural et elle le défendait. Ses murs, qui formaient un carré, étaient construits en blocs énormes bosselés, mesurant douze pieds de largeur et six pieds d'épaisseur et de longueur. Au sommet courait une

corniche colossale, bordée de machicoulis, et couronnée de créneaux.

C'était une citadelle et un palais, une caserne pour la cohorte romaine, et une résidence pour le gouverneur et sa famille. Une poterne massive, avec portes de bronze, servait d'issue au nord sur la grande rue qui conduisait à la porte des Brebis ; et une autre, plus étroite, mettait le palais en communication avec le parvis des Gentils du célèbre temple.

Pilatus avait épousé Claudia Procla, fille du sénateur Claudius, qui était l'un des derniers représentants en ligne collatérale de la « gens » Claudia, famille patricienne de Rome.

C'est dans cette famille que César Octavius, devenu plus tard empereur sous le nom d'Auguste, avait choisi sa première femme, Claudia, qu'il renvoya au bout de quelques jours. Il l'avait épousée pour se rapprocher d'Antoine, et renvoyée pour se réconcilier avec Pompée.

L'empereur Tiberius descendait lui-même de la branche aînée de cette famille Claudia. Le Sénat de Rome, dont le vieux Claudius faisait partie, était alors bien déchu de sa première grandeur.

Les sénateurs étaient devenus des courtisans, à l'âme servile, et pour gagner les faveurs du maître, ils ne rougissaient pas de jouer le rôle de délateurs.

Ils dénonçaient et accusaient tous ceux qui leur portaient ombrage, ou qui ne leur faisaient pas

une part de leurs dilapidations. De temps en temps les fonctionnaires les plus haut placés étaient tués, sans que l'on pût savoir par quelles mains et pour quels crimes ils avaient été frappés: c'était le Sénat qui avait exécuté les ordres secrets de l'empereur.

Nul ne souffrait plus que Claudius de la déchéance de cette haute magistrature à laquelle il appartenait. Avec l'assistance de quelques-uns de ses collègues il avait tenté de réagir contre cet état de choses; mais aucune force humaine ne pouvait plus arrêter le mouvement fatal qui entraînait vers la ruine toutes les institutions qui avaient fait la grandeur de Rome.

Le vieux sénateur n'était pas de son temps. C'était plutôt le type des anciens Romains de la république.

Resté fidèle au polythéisme primitif, il considérait comme un danger la propagation de la philosophie grecque à Rome.

Les doctrines de Zénon et d'Epicure, si différentes qu'elles fussent, conduisaient ensemble à la ruine du polythéisme, et il s'affligeait sincèrement de les voir se partager les meilleurs esprits de Rome.

La décadence des mœurs le contristait également; il l'attribuait à une déchéance correspondante du polythéisme antique.

C'est pourquoi il prêchait le retour aux vieilles croyances et aux dieux primitifs. Ces dieux pri-

mitifs n'étaient pas pour lui les divinités de la Grèce, qui lui semblaient des créations humaines, ayant les faiblesses et les passions de l'humanité.

Le souverain des dieux pour lui n'était pas Zeus, idéal poétique mais efféminé; c'était Jupiter, majestueux, austère, tout-puissant et très bon.

Sans connaître exactement la nature et les attributs des dieux il leur attribuait tous les biens de ce monde et le gouvernement des peuples.

Les dieux inférieurs qu'on désignait sous le nom d'*indigètes* ne trouvaient pas un incrédule en lui; mais il les considérait comme des manifestations de la puissance divine, et non comme des personnes distinctes du maître suprême.

Il répudiait le culte des idoles, tout en admirant les œuvres des statuaires illustres qui façonnaient les images des dieux; mais il voulait qu'il fût bien reconnu que ces images n'étaient que des formes destinées seulement à rappeler aux hommes l'existence des dieux.

Il avait la piété des anciens Romains, offrait des sacrifices aux dieux, et leur adressait de fréquentes prières.

Ses deux filles étaient des femmes supérieures par le caractère, par l'intelligence et par la culture intellectuelle.

Camilla était moins belle que Claudia, femme de Pilate, mais son esprit plus brillant et plus viril à la fois, avait pris des développements étonnants,

dans l'étude des philosophes, des moralistes, des historiens et des poètes.

Tout en admirant l'érudition de sa fille, le vieux Romain s'inquiétait de ses tendances, et surtout de l'affaiblissement de sa foi dans le polythéisme.

Mais il s'affligeait bien davantage du scepticisme de son gendre.

En réalité, Pilatus n'avait aucune religion. Comme la plupart des Romains les plus éclairés de cette époque, il regardait le polythéisme comme un ensemble de fables poétiques, mais enfantines.

L'étude de la philosophie l'avait attiré davantage ; mais aucune école ne l'avait retenu.

La doctrine stoïcienne n'était pas faite pour le séduire. Supprimer les sens et ne vivre que de la vie de l'âme ; considérer que la seule infortune en ce monde est le vice, et tout ce qui nous éloigne de la divinité et de l'ordre éternel ; que les souffrances, les maladies, les revers de fortune ne sont pas à proprement parler des maux, et que la mort elle-même n'est pas un malheur qu'on doive redouter : c'était une morale trop austère pour un homme qui avait connu la vie facile de Rome.

Aussi applaudissait-il les Platoniciens quand ils démolissaient le stoïcisme ; mais il ne les suivait pas plus loin. Leur doctrine était aussi beaucoup trop sévère pour le conquérir.

Epicure lui-même ne l'avait pas captivé. Car ce philosophe avait encore une morale sévère. Il

enseignait la recherche du plaisir ; mais il le plaçait dans la vertu.

Les disciples d'Epicure lui convenaient davantage ; car ils ne condamnaient que les excès du plaisir qui pouvaient engendrer la douleur ; et si la raison devait garder la suprématie sur les sens et les passions, elle devait leur laisser cependant une certaine liberté, et leur permettre des jouissances très larges.

Cet épicurisme mitigé avait paru plus acceptable à Pilatus.

— « Ma philosophie, disait-il, est très simple, et plus j'ai observé le monde et connu la vie, plus je l'ai simplifiée.

Je ne cherche plus la raison des choses, parce que je suis convaincu que je ne la trouverai pas. Pourquoi me fatiguer dans une recherche que je crois inutile ? Et comment pourrais-je espérer résoudre ce grand problème moi-même, quand tant de philosophes n'y ont pas réussi ?

Je me contente donc de regarder passer les choses sans me demander d'où elles viennent, où elles vont, ni de quoi elles sont faites.

Si elles sont belles, je les admire, et j'essaie de les arrêter au passage pour jouir de leur beauté.

Si elles sont laides, je ferme les yeux, je m'en détourne, je les repousse ; mais si elles persistent à offusquer mes regards, et si elles troublent mes plaisirs ou obscurcissent mon horizon, j'emploie à les briser toute la force dont je dispose.

Cependant je n'aime pas la lutte, et je la fuis. J'aime la vie facile et les jouissances qu'elle permet, le pouvoir, pour la gloire et les satisfactions qu'il donne, les richesses, pour le bien-être qu'elles procurent. »

Pilatus n'exerçait à Jérusalem qu'une hospitalité très limitée, et ceux qu'il traitait comme des amis étaient peu nombreux. Aussi n'était-il pas populaire. La popularité impose mille sacrifices qu'il n'était pas disposé à faire.

Les prêtres juifs surtout avaient le don de lui déplaire, et il ne les recevait que par nécessité officielle.

II

QUELQUES AMIS DE PILATUS

Au nombre des rares amis qui fréquentaient le palais du gouverneur se trouvaient les deux Gamaliel, le prince Nicodème, Joseph d'Arimathie, Onkelos, et quelques officiers romains, entre autres Caïus Oppius, le centurion de Magdala, qui avait été promu au commandement de la garde du Procurateur. Caïus Oppius appartenait à deux grandes familles de Rome. Son père était Oppius, de la famille Oppia et sa mère était de la *gens* Cornelia. Il avait fait ses études à Rome, et visité la Grèce.

Puis il s'était enrôlé dans une légion romaine, et après une campagne de quelques mois en Syrie, il avait été mis à la tête d'une centurie, et envoyé en garnison à Magdala.

La famille Cornelia et la famille Claudia étaient amies à Rome ; et Caïus, simple légionnaire, y avait connu Camilla, quand elle avait à peine seize ans. L'expédition en Syrie les avait séparés ; mais en se retrouvant à Jérusalem leurs relations rétablirent bientôt entre eux une agréable intimité.

Caïus était un beau type de soldat, franc, loyal, brave et généreux ; un caractère juste et droit, un esprit qui voulait connaître la vérité, et qui la cherchait de bonne foi. On pouvait être sûr que, s'il la trouvait jamais, il l'embrasserait.

C'était le soldat des justes causes, quelles que fussent leurs chances de succès. Les causes vaincues pouvaient compter sur lui tout aussi sûrement que les causes triomphantes.

Il avait beaucoup lu, et beaucoup appris, mais n'appartenait à aucune école. C'était un éclectique, et son esprit restait ouvert à toutes les saines doctrines qu'il entendait prêcher. On a déjà vu par ses lettres à Tullius quelle admiration il avait pour Jésus, et avec quel intérêt toujours croissant il suivait le mouvement messianique.

Joseph d'Arimathie et le prince Nicodème étaient deux grands amis, quoique ce dernier fût beaucoup plus jeune que le premier. Tous deux étaient des grands seigneurs, qui avaient de la for-

tune, et qui appartenaient à la Chambre des Anciens, dans le Sanhédrin. Mais bien loin d'avoir la morgue des princes des Prêtres, ils étaient des modestes et des timides.

Par leur origine, et par leurs relations ils appartenaient donc à ce qu'on est convenu d'appeler la classe dirigeante ; mais la classe qui dirigeait vraiment était le sacerdoce.

Contents de leur sort, sans ambition du côté du pouvoir et des honneurs, ils ne demandaient qu'à vivre en paix, en attendant la venue du Messie.

Neveu de Gamaliel, Nicodème avait suivi ses leçons, et il était devenu lui-même docteur en Israël. Il appartenait à la secte des pharisiens, mais au parti des modérés. Il ne se serait pas battu pour le triomphe de la justice et de la liberté ; mais il blâmait dans l'occasion ceux qui les refusaient aux autres. Joseph d'Arimathie était dans les mêmes sentiments.

Sans autorité sur les autres membres du Sanhédrin, ils jouissaient tous deux de la considération de tous, comme de l'estime publique, et ils évitaient avec soin tout ce qui pouvait les leur faire perdre.

Cherchant de bonne foi la vérité, ils avaient de secrètes sympathies pour Jésus, et s'affligeaient de la guerre à outrance que leurs collègues préparaient contre le jeune prophète. Mais ils avaient peur de se faire des ennemis et de compromettre leur position, en se déclarant ouvertement ses disciples.

Aussi fut-ce dans la nuit que Nicodème voulut avoir une première entrevue avec Jésus. Sa conscience lui imposait cette démarche; mais par respect humain, il ne voulait pas qu'elle fût connue du public.

Cette entrevue le jeta dans un trouble profond, dont il fit part à Gamaliel.

Gamaliel, surnommé l'Ancien, était le petit-fils de l'illustre Hillel, et il avait hérité du génie, de la science et de la grande réputation de son grand'-père.

Docteur de la Loi, membre du Sanhédrin, il tenait l'école la plus renommée de Jérusalem, et de nombreux élèves se pressaient autour de sa chaire. Il lui en venait d'Alexandrie et même d'Athènes. Les plus illustres au temps de notre histoire, avaient été Onkelos, Nicodème, Saul de Tarse (qui devint saint Paul) et Barnabé qui fut son compagnon de mission, Lucius, qui venait de Cyrène, Manahem, frère de lait du tétrarque Hérode, Etienne, qui fut le premier martyr de la foi.

L'illustre professeur était un juif vrai, très attaché à la loi de Moïse, mais qui soupirait avec sincérité après l'avènement du Messie.

Il recueillait donc avec soin tous les renseignements qu'il pouvait se procurer sur Jésus de Nazareth; et quand il était allé l'entendre au temple, il avait été transporté d'admiration et d'étonnement.

— « Comment ce jeune rabbin, disait-il à Nicodème, qui n'a jamais suivi mes leçons, ni celles d'aucune autre école, connaît-il les Ecritures mieux que moi qui les étudie depuis cinquante ans ? »

« C'est un homme bien extraordinaire, et les choses qu'il dit n'ont jamais été dites par aucun prophète.

« J'ai entendu dans mon enfance mon illustre aïeul, le grand Hillel ; j'ai assisté à ses plus beaux triomphes oratoires ; mais jamais il n'a parlé comme Jésus de Nazareth. Jamais il n'aurait osé dire des choses comme celles qui tombent de la bouche de ce prophète.

« Jamais aucun homme connu dans l'histoire n'a prononcé des paroles comme celles-ci : « Je suis la Voie et la Vérité ». . . . .

« Je suis la Résurrection et la Vie », confirmant ainsi cette profession de foi de Job, qui est en même temps une prophétie : Je sais que « mon Rédempteur est vivant »...

« Un tel langage surpasse mon entendement, Nicodème, et si cet homme n'est pas le fils de Dieu, que peut-il être ? »

Gamaliel était le chef de la vieille école parmi les scribes, et son enseignement était traditionnel. Mais à côté s'affirmait la jeune école qui était avide de nouveautés, et qui avait pris Onkelos pour chef.

Grec, d'une remarquable distinction, né d'une ancienne famille de Delphes, élevé dans le pa-

ganisme, Onkelos n'avait connu jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans que les dieux de l'Olympe.

Dès auparavant cependant il avait constaté qu'il existait en Grèce un besoin de renouvellement religieux; et les sophistes s'ingéniaient à trouver des formules et des doctrines qui pussent satisfaire ce besoin de l'humanité.

Mais les écoles se démolissaient les unes les autres, et la grande et profonde tristesse qui conduit au suicide envahissait la société.

On avait cessé de croire aux dieux — ils étaient devenus par trop ridicules. Et cependant on les regrettait. On en demandait d'autres, et les penseurs inquiets de l'avenir de l'humanité se demandaient quels dieux allaient repeupler l'Olympe vide.

Le ciel semblait fermé: Qui donc allait l'ouvrir?

L'oracle de Delphes avait parlé jadis et annoncé une ère nouvelle; mais depuis longtemps il était muet.

Alors, Onkelos avait émigré en Judée, à Jérusalem, et il était devenu l'un des disciples de Gamaliel. L'onctueux et savant docteur l'avait convaincu de la fausseté du polythéisme, et le jeune Grec avait fini par embrasser le judaïsme avec un zèle qui l'avait jeté dans l'intolérance pharisaïque, sauf à l'égard des sadducéens dont il se rapprochait volontiers.

Il brûla ce qu'il avait adoré. Les dieux de la Grèce lui firent horreur.

L'héritage reçu de ses parents lui parut même impur, et pour mieux montrer toute la répulsion qu'il éprouvait pour les païens et pour leur or, il alla le jeter dans la Mer Morte.

Ce dernier trait n'était pas d'un Juif; car les Juifs détestaient bien les Gentils, mais ils prenaient volontiers leur argent.

Onkelos était très versé dans la loi mosaïque, et il est l'auteur d'un commentaire du Pentateuque en langue chaldaïque, qui est resté célèbre, et que les Juifs lisent encore avec confiance et admiration.

Mais la philosophie grecque ne lui avait pas inspiré la même répulsion que le polythéisme de Delphes et de Corinthe. Il n'avait pas cessé d'admirer Socrate et Platon, et il s'était fait à lui même un idéal religieux qui le séduisait au point de croire que le rôle du Messie attendu serait de réaliser cet idéal.

C'était une fusion des plus pures doctrines platoniciennes avec la loi mosaïque. On comprend qu'avec ces idées, Onkelos ne pouvait pas devenir un disciple de Jésus.

Siméon Gamaliel était son ami le plus intime. Un nouveau lien s'était formé entre eux: c'était leur commune admiration pour Camilla, qu'ils s'étaient mutuellement confiée.

Gamaliel, fils, ne ressemblait pas à son père. Autant celui-ci était conciliant et pacifique, autant le fils était fanatique, intolérant et agressif. C'était

un silencieux. Il n'aimait pas les longs discours, mais les actions énergiques et radicales.

Il avait étudié la loi de Moïse à l'école de son père ; mais il n'en possédait que la lettre qui tue et non l'esprit qui vivifie. Pharisien orgueilleux, infatué de sa science qu'il croyait avoir héritée des ancêtres et surtout de son aïeul — Hillel, dont il citait constamment le nom — il se montrait intransigeant et autoritaire.

Il lui semblait absurde que le Messie pût être d'humble condition et pauvre comme l'était Jésus. Il devait être prince, puisqu'il était fils de David, et entouré d'une grande puissance, puisqu'il devait rétablir le royaume d'Israël.

Il faisait partie du Sanhédrin, avec son père, et il y était déjà considéré. Les noms de Gamaliel et d'Hillel entouraient son front d'une auréole, et l'on attribuait son silence à sa sagesse.

Ajoutons que ses traits avaient une grande distinction, qu'il était de haute taille, et que sa tenue pleine de noblesse en imposait.

Il avait vingt-trois ans quand son père l'avait envoyé à Rome étudier les lettres latines, l'histoire romaine, et celle du polythéisme. Le père avait compté que le voyage, le contact avec d'autres peuples, le spectacle d'autres coutumes et d'autres mœurs, et la manifestation d'autres idées, donneraient à son fils une culture plus policée, plus large, plus conciliante ; car il était le premier à blâmer ses exagérations et son fanatisme.

Mais le séjour de Rome n'avait pas du tout produit ce résultat. Le scepticisme des écoles, le culte dégradant du polythéisme, la corruption des mœurs, l'avaient révolté, et il était revenu plus ennemi de Rome que jamais.

Dès son retour, il se mit à conspirer sourdement, et s'enrôla dans les *Nationalistes*, qu'on a plus tard appelés les *Zélotes*, qui voulaient à tout prix s'affranchir du joug de Rome.

Son amour pour Camilla le poussa plus violemment encore dans ce parti, quand il s'aperçut que la belle romaine ne partageait pas ses sentiments, et semblait attirée par les doctrines nouvelles que prêchait Jésus de Nazareth.

Tels étaient ceux que les questions religieuses, et surtout la question messianique, intéressaient davantage et qui se rencontraient souvent, tantôt dans les salons du gouverneur, tantôt chez le prince Nicodème qui occupait une résidence somptueuse près de la porte de Damas, et quelquefois aussi chez Joseph d'Arimathie qui habitait la pente du Gareb au nord-ouest du Golgotha.

Or, l'on sait combien les discussions religieuses passionnent toujours, et l'on ne sera pas étonné de voir qu'elles étaient le sujet de toutes les conversations, chaque fois que les personnages que j'ai nommés se rencontraient. Il me semble que mes lecteurs y trouveront d'autant plus d'intérêt qu'elles feront mieux connaître le singulier état des esprits à cette époque.

III

DISCUSSIONS RELIGIEUSES

Parmi les Gentils, aussi bien que parmi les Juifs, les esprits les plus éclairés avaient le pressentiment que les anciennes institutions religieuses et politiques dépérissaient, et qu'une ère nouvelle allait se lever sur le monde.

Mais quelle race et quel homme allaient donner aux peuples ce renouveau dont ils avaient besoin? Là était le problème. Et cette grande question était passée de l'ordre spéculatif dans l'ordre des faits. C'était la question du jour, puisqu'un grand prophète venait d'apparaître, qui disait aux foules: Ce régénérateur, ce Messie que vous attendez, c'est Moi! Et c'est Dieu qui m'envoie vers vous!

Avenir religieux du monde et Messianisme étaient devenus le thème des discussions non seulement dans les synagogues et sur les places publiques, mais jusque dans les réunions chez le procurateur romain.

Un soir ce fut Caïus Oppius qui amena la conversation sur le sujet en disant: Il me semble qu'ils sont venus les temps chantés par notre poète Virgile et prédits par la sibylle de Cumes. Rome achève son évolution historique, comme s'est achevée celle de la Grèce; et cette civilisation romaine dont nous sommes si fiers ira bientôt

rejoindre les civilisations orientales dans la nuit du passé.

Le vieux CLAUDIUS répondit : Ce que vous prenez pour la nuit n'est qu'une éclipse. Attendez un peu et le soleil reparaîtra, Rome est immortelle.

CAÏUS. — Je ne dis pas le contraire, et j'espère bien que Rome ne mourra pas. Mais elle se transformera. Elle ne vivra qu'à la condition d'infuser dans sa vie nationale une foi religieuse nouvelle. Et ce qui est vrai pour Rome est également vrai pour la Grèce. N'est-ce pas, Onkelos, que ce sont aussi les croyances et les espérances de votre pays natal ?

ONKELOS. — Il y a plus de trois siècles que notre grand Platon annonçait la venue d'un envoyé du ciel pour nous apprendre le culte qu'il convient de rendre à Dieu. Mais je me suis souvent demandé où il avait puisé la notion de cette suprême espérance ? La devait-il aux oracles sibyllins ? La fondait-il seulement sur la conviction que l'esprit humain par lui-même était incapable de découvrir quel culte était dû à Dieu ?

Ou bien, l'avait-il acquise de ses relations avec les Juifs et de la connaissance de leurs Livres saints ?

Je n'en sais rien ; mais il est certain qu'il parle d'un Messager divin attendu, et qu'il décrit sa vie et sa mort presque dans les mêmes termes que le prophète Isaïe. Et je ne vois pas comment il au-

rait pu écrire certaines pages de ses œuvres s'il n'avait pas connu les livres des Prophètes.

NICODÈME. — Mais, en parlant ainsi, Platon exprimait-il seulement un sentiment personnel et nouveau? Ou bien était-il l'écho des croyances populaires, en Grèce?

ONKELOS. — Je crois qu'il donnait une expression à une longue attente traditionnelle. Cette croyance était même éloquemment affirmée dans le Prométhée d'Eschyle, et dans certaines pages de Socrate.

NICODÈME. — Et s'est-elle perpétuée en Grèce?

ONKELOS. — Je crois qu'elle a trouvé sa manifestation définitive dans l'érection d'un temple à Athènes, qui est dédié «Au Dieu Inconnu.»

GAMALIEL. — Et la même croyance existe chez les Perses, et chez les Egyptiens.

CAMILLA. — En Italie, nos poètes ont recueilli ces traditions orientales; et Virgile leur a donné l'expression la plus précise et la plus complète. J'ai sous la main sa quatrième églogue qui est vraiment extraordinaire.

Camilla commença à la lire. Mais son père l'interrompit:

— Ce ne sont là que des rêves de poète; et ils n'ont de crédit qu'auprès de ceux qui ont perdu la foi dans le polythéisme. Quant à moi, je reste fidèle à la religion des ancêtres. C'est elle qui a fait la grandeur de Rome; et c'est son abandon qui fera sa décadence. Je ne me fais pas illusion sur

l'affaiblissement de notre foi. Il est le résultat de la corruption des mœurs. Nous nous applaudissons d'avoir des richesses et de vivre dans le luxe, et cependant, c'est ce qui nous fait déchoir.

Quand les Romains vivaient simplement, au lieu d'entasser les trésors et les richesses des peuples vaincus, meubles curieux, riches tentures, moelleux tapis, objets d'art, antiquités, chaque famille fournissait à la patrie des soldats courageux et robustes, des citoyens vertueux, des magistrats honnêtes. Hélas! que les temps sont changés!

Les Juifs ne veulent avoir avec nous aucun rapport. Ils se tiennent à l'écart, parce qu'ils redoutent notre corruption, et ils ont raison.

L'histoire se répète d'ailleurs. L'Egypte et la Grèce nous ont précédés dans la voie de la décadence, et les mêmes causes produiront chez nous les mêmes effets. Mais je ne crois pas, malgré tout cela, à la décadence finale de notre religion.

PILATUS. — Eh! bien, moi j'y crois, et je n'attends aucun renouveau. Les religions ont fait leur temps. Elles ont été de grandes forces gouvernementales, des institutions nécessaires à l'origine des sociétés, et des clairons de batailles. Mais aujourd'hui, elles ne sont plus que des cymbales.

Elles ont été des phares dans les siècles de ténèbres. Mais depuis le siècle d'Auguste, elles ne sont plus que des lanternes fumeuses.

Je comprends qu'on se laisse encore prendre à des nouveautés religieuses. Mais ces nouveautés

dureront moins que les vieilleries de l'Egypte, et de la Grèce.

Je ne suis pas un impie. Je crois avec Ovide qu'un Dieu a formé la terre et l'homme en les séparant du Chaos primitif. Mais où est-il ce Dieu? Quel être est-il et quels rapports pouvons-nous avoir avec lui? Personne n'en sait rien, et c'est pourquoi les religions sont des chimères. Dieu seul aurait pu nous instruire là-dessus. Or, rien ne prouve qu'il ait jugé à propos de le faire.

Ceux qui prétendent qu'il leur a parlé, et qu'il leur a donné la mission d'instruire les hommes sont des trompeurs, ou des dupes et des hallucinés.

Un ami personnel de Pilatus, grec d'origine et homme de lettres, nommé Pancréas, dit alors:

— Gouverneur, je suis presque entièrement de votre avis. Cependant ma croyance a une autre base que la vôtre. Pour moi, je ne distingue pas entre la cause et les effets, entre le Créateur et la Création. Les deux ne font qu'un, et cet un est Dieu. Il est esprit et corps. Son corps je le vois, c'est l'univers, et je présume que ce corps a une âme qui est invisible, mais dont j'observe les manifestations.

Pilatus. — Et quand ce corps a-t-il commencé d'exister?

Pancréas. — Il est éternel comme l'esprit.

Pilatus. — Et tout est Dieu?

Pancréas. — Tout.

Pilatus. — Toi-même?

PANCRÉAS. — Moi-même je suis une fraction de Dieu.

Pilatus éclata de rire, et dit : « Mon cher Pancréas, du moment que tu en fais partie, je ne puis pas croire à ton Dieu. Je ne crois pas non plus que les princes des prêtres le prennent jamais pour leur Messie, auquel, d'ailleurs, je ne crois pas.

GAMALIEL, fils. — Eh ! bien, moi, gouverneur, j'y crois et je l'attends. Et quand même les prophètes ne nous auraient pas promis un Messie, je croirais à sa venue très prochaine.

PILATUS. — Pourquoi ?

GAMALIEL, fils. — Parce que le monde en a besoin. Parce que, si Dieu existe, et vous ne doutez pas de son existence, il ne peut pas permettre plus longtemps qu'il soit entièrement sous la dépendance d'un seul homme qui se nomme Tiberius. Il n'y a plus de loi, il n'y a plus de justice, il n'y a plus de droits, ni de libertés pour personne. Que dis-je ? Vos dieux mêmes de Rome ne sont plus que des mythes. Il n'y a plus qu'un maître souverain de toutes choses, et de tous, et ce souverain est un monstre.

PILATUS. — Gamaliel, un tel langage n'est pas permis sous mon toit. Je suis le représentant de César, et je veux qu'on ne lui manque pas de respect en ma présence.

GAMALIEL, fils. — Je vous demande pardon, gouverneur, de m'être laissé emporter par l'ardeur de mes sentiments nationalistes. Je reconnais que

sous votre toit, je ne suis pas excusable de mêler la question politique à la question religieuse. J'ai voulu seulement exprimer ma conviction profonde que le monde actuel a besoin d'un Sauveur, et qu'il lui sera donné bientôt, si je comprends bien les prophéties.

***

Et c'est ainsi que toutes les conversations se changeaient en controverses religieuses, et finissaient par Jésus de Nazareth, qui était l'homme du jour.

Camilla y prenait part souvent, et ses observations n'étaient pas les moins raisonnables.

Elle écoutait surtout avec un intérêt extraordinaire, et c'était pour la retenir dans leur groupe que Caïus et Onkelos provoquaient les discussions, tantôt avec Gamaliel et Nicodème, tantôt avec le gouverneur et le vieux patricien.

— Nicodème, disait un jour Caïus, je reconnais que le monothéisme est vrai. Mais la nature elle-même conduit les hommes au panthéisme, qui est la religion de Pancréas, et qui finit par être à peu près la même chose que le polythéisme. C'est là un fait historique. Comment expliquez-vous alors, que les Hébreux soient restés monothéistes? Est-ce parce qu'ils sont de race sémitique?

Nicodème. — Non, nous sommes entourés de nations qui sont de race sémitique, et qui sont idolâtres. Ce voisinage a même toujours été pour

nous le grand péril religieux. Et quand Israël a péché par idolâtrie, c'est par les peuples sémites qu'il a été entraîné.

CAÏUS OPPIUS. — Où donc alors trouvez vous la cause de cette fidélité séculaire de votre peuple à la foi monothéiste ?

NICODÈME. — La cause est surnaturelle, et elle est constatée dans nos Saints Livres ; mais elle se limite aux enfants de Jacob, le peuple choisi. Sans la révélation, sans nos rapports constants avec Dieu par l'intermédiaire de nos Prophètes, et sans les châtiments périodiques qu'il nous a infligés, nous aurions fait comme les autres peuples, et glissé dans le polythéisme. C'est ce qui est arrivé aux races sémitiques qui ne descendent pas de Jacob, et qui habitent la Phénicie, la Chaldée et l'Egypte. Mais ce n'est pas tout. L'unité de Dieu n'est pas notre seul dogme ; nous en avons un autre qui est aussi important que le premier, et qui lui a conservé sa vitalité extraordinaire : c'est l'attente d'un Messie. Depuis bien des siècles les Hébreux croient qu'il viendra, et qu'il établira le royaume de Dieu dans le monde. Or ce royaume sera aussi le nôtre, puisque nous sommes le peuple de Dieu ; et remarquez bien qu'il n'est pas une chose du passé, mais une institution à venir, et qui conséquemment ne peut vieillir. Notre croyance est une espérance, et cette espérance nous a fait vivre.

CAÏUS OPPIUS. — Mais les espérances meurent

comme tout le reste. Comment la vôtre a-t-elle pu vivre pendant de si longs siècles sans réalisation? L'homme se lasse vite d'attendre.

NICODÈME. — C'est vrai; et c'est pourquoi je vois dans ce phénomène historique une cause surnaturelle. Et j'y trouve une preuve de plus que Jéhovah a toujours protégé Israël.

***

Parfois la discussion s'engageait immédiatement sur Jésus de Nazareth et sur son enseignement, que tout le monde déclarait extraordinaire, mais dont on ne voulait pas reconnaître le caractère divin.

Onkelos était le plus ardent à repousser toute idée de divine inspiration dans les discours du Nazaréen.

— Il y a certainement, disait-il à Gamaliel l'Ancien, dans la prédication de Jésus des doctrines qui existaient avant lui. Il emprunte bien des choses à la philosophie grecque.

GAMALIEL. — Et quelles déductions tirez-vous de ce fait en supposant qu'il soit vrai?

ONKELOS. — J'en déduis et conclus qu'il trompe ses disciples en leur disant que son enseignement est divin.

GAMALIEL. — Mais, mon cher Onkelos, Jésus ne doit pas repousser une vérité parce que quelques-uns de vos philosophes l'auraient enseignée avant lui. La vérité a par elle-même le caractère divin, et elle ne perd pas ce caractère en passant par la

bouche de Platon, de Socrate ou de Zénon. Il y a du divin dans le génie humain, et le divin ne peut arriver jusqu'à nous qu'en s'humanisant, mais c'est toujours du divin. Je ne crois pas vraiment que Jésus ait jamais étudié la philosophie grecque, mais supposé qu'il y ait vraiment puisé quelques-unes des vérités qu'il enseigne, elles n'en seraient pas moins divines, et dès lors il a bien le droit de dire à ses disciples : « Ces vérités viennent de Dieu ».

ONKELOS. — Mais nos philosophes n'étaient ni des dieux, ni des prophètes, comme les hommes que Jéhovah a envoyés au peuple Juif pour lui enseigner la vérité.

NICOMÈDE. — Non, sans doute, et ils n'étaient pas inspirés. Mais c'est là précisément, mon cher Onkelos, un grand problème historique qu'il s'agirait d'approfondir.

D'où sont venues à l'humanité les vérités que les grands génies ont connues et enseignées ? Nous croyons, nous, à une révélation primitive faite à l'homme par Dieu lui-même ; mais comment les autres peuples ont-ils acquis la somme de vérité que nous trouvons dans leurs livres ?

La révélation primitive leur a-t-elle été transmise par la tradition ? Ou bien se sont-ils élevés par les seules forces de leur raison à la connaissance des vérités primordiales ?

Tel est le problème historique. Mais quoi qu'il en soit, la vérité est toujours la vérité. Et qu'elle

nous soit inspirée par notre conscience, ou qu'elle nous soit enseignée par notre raison, ou par les savants, elle est toujours d'origine divine; et Jésus a droit de dire, si son enseignement est vrai, qu'il vient de Dieu.

Il ne prétend pas d'ailleurs nous donner une loi de son invention, nouvelle de toutes pièces; au contraire, il dit et répète qu'il n'est pas venu abolir la loi ancienne, mais l'accomplir et la perfectionner. Tu soutiens toi-même, Onkelos, que la loi mosaïque n'est pas immuable, qu'elle est susceptible de développement et de perfectionnement. C'est aussi mon avis. Et si je ne me trompe c'est en y mêlant ce que la philosophie grecque a de meilleur que tu prétends arriver à ce perfectionnement. Mais alors, s'il est vrai que Jésus de Nazareth emprunte quelque doctrine à Socrate et à Platon, tu devrais travailler de concert avec lui, toi qui es resté un disciple de ces grands philosophes, malgré ta conversion au Judaïsme.

Onkelos était assez embarrassé de répondre, lorsque Nicodème intervint, et changea le terrain de la discussion.

VI

NOUVELLES CONTROVERSES

Il arrivait souvent que les mêmes interlocuteurs se réunissaient chez le prince Nicodème, qui exerçait une généreuse hospitalité. Et tout naturellement la discussion recommençait sur le problème messianique qui était plus que jamais à l'ordre du jour.

Parmi les docteurs en Israël, membres du Sanhédrin, qui n'appartenaient pas à la Chambre des Prêtres, Gamaliel et Onkelos étaient ceux qui avaient le plus d'autorité. Ils n'étaient pas seulement éloquents et très versés dans les Lettres; mais on vantait leur érudition, et leur connaissance approfondie des Ecritures.

Un soir, ce fut Nicodème qui posa à Onkelos cette question: Comment traduis-tu et à qui appliques-tu le nom *Schéloh* dans ce verset de la prophétie de Jacob:

> « Le sceptre ne s'éloignera pas de Juda...
> Jusqu'à ce que vienne Schéloh:
> C'est à Lui que les peuples obéiront. »

ONKELOS. — Le sens de la prophétie elle-même n'est pas douteux, et tous les docteurs d'Israël l'interprètent en l'appliquant au Messie, ce qui veut dire qu'il viendra quand Juda aura perdu le sceptre, c'est-à-dire son autonomie.

La seule difficulté gît dans la traduction du nom que Jacob donne au Messie.

Il l'appelle *Schéloh*. A quelle langue appartient ce mot? Et que signifie-t-il? Je crois, moi, que ce nom veut dire *Celui à qui est le royaume*. D'autres disent *à qui est le sceptre*. Mais les deux versions, d'étymologie différente, ont le même sens.

NICODÈME. — Quoi qu'il en soit de la formation étymologique de ce nom, tu es donc d'avis que par ce nom Jacob désigne le Messie?

ONKELOS. — Oui.

NICODÈME. — Eh bien, alors, le temps serait venu pour l'accomplissement de la prophétie, puisque le sceptre est sorti de Juda?

ONKELOS. — Evidemment.

NICODÈME. — Alors pourquoi Jésus de Nazareth ne serait-il pas le Messie promis?

ONKELOS. — S'il veut que je croie en lui, qu'il s'empare du sceptre de Juda! Qu'il l'arrache des mains infidèles et serviles des Hérodes. Qu'il rétablisse ce royaume qui assurera aux Juifs la domination universelle, puisque le saint patriarche a prédit que toutes les nations lui rendront hommage.

Voilà le miracle qu'il doit faire pour me prouver son titre messianique.

Que m'importe qu'il guérisse des malades et des infirmes, qu'il rende la vue aux aveugles et la parole aux muets? D'autres prophètes ont fait cela avant lui... Au lieu de délivrer les possédés du

démon, qu'il délivre donc son peuple du joug de l'étranger !

Qu'il rende à Jérusalem sa gloire évanouie et sa puissance détruite ! Et je serai le premier à lui présenter mes hommages.

S'il est incapable d'accomplir ce grand œuvre, le seul miracle qui nous intéresse, c'est qu'il n'est pas le Messie.

Pilatus, qui était éloigné, se rapprocha en entendant ces paroles, et dit :

— Je ne savais pas, Onkelos, que vous étiez un ennemi de Rome.

— Je ne le suis pas, Gouverneur, et je n'ai jamais prétendu que son joug soit tyrannique. Au contraire, je suis d'avis que la politique coloniale de Rome est large, et nous accorde toutes les libertés nécessaires. Mais nous en sommes à chercher les caractères messianiques en Jésus de Nazareth, et comme je ne suis guère disposé à les lui reconnaître, je faisais ce raisonnement : « Le Messie doit rétablir le royaume de Juda ; or, Jésus est impuissant à faire ce miracle ; donc, il n'est pas le Messie. »

Gamaliel. — Le connaissez-vous personnellement ?

Onkelos. — J'ai accompagné un groupe de mes compatriotes, qui ont obtenu de lui une audience ; et il nous a dit des choses assez étranges.

Gamaliel. — Contez-nous cela.

Onkelos. — Vous allez en juger. Après lui avoir exposé mon idéal de rénovation religieuse, qui

serait un mélange de Platon et de Moïse, je lui dis : « Bien certainement, Maître, vous ne prétendez pas abolir la loi Mosaïque et le sacerdoce ?

Il m'a répondu : — je ne suis pas venu abolir la Loi, je suis venu l'accomplir... Mais on ne met pas le vin nouveau dans de vieilles outres ; autrement le vin nouveau les romprait, il se répandrait et les outres seraient perdues. »

Et mon regard continuant de l'interroger, il ajouta : « On ne coud pas une pièce de drap neuf à un vieux vêtement. »

Je compris qu'il voulait me dire : Votre Platon, votre Socrate, et votre sacerdoce Juif sont de vieilles outres et de vieux vêtements : Que voulez-vous que j'en fasse ?

Je fronçai les sourcils, et lui tournai le dos.

Gamaliel. — Vous admettrez que c'était répondre bien spirituellement à un docteur d'Israël qui venait lui apprendre comment accomplir sa mission ?

Onkelos. — Mais, n'était-ce pas offensant pour moi, et méprisant pour les grands philosophes de la Grèce ?

Gamaliel. — Non. Car, au fond, il vous faisait une observation très juste et très vraie. Vous lui parliez de rénovation religieuse ; c'était dire que vous vouliez faire de la vieille religion un vin nouveau, mais vous prétendiez conserver les vieilles formules et le vieux culte. Il vous a répondu qu'il fallait mettre le vin nouveau dans les outres neu-

ves, c'est-à-dire dans une dogmatique nouvelle, et coudre le drap neuf à un vêtement neuf, c'est-à-dire à un nouveau culte.

ONKELOS. — Cependant il déclare qu'il est le Verbe, et il emprunte ce titre aux platoniciens, qui croyaient à un *Logos*, espèce d'émanation divine établissant la communication entre l'homme et Dieu.

GAMALIEL. — Eh! bien, ce titre devrait te plaire, Onkelos, et te rapprocher de lui.

ONKELOS. — Non, pas du tout. Le *Logos* des platoniciens n'est pas une personnalité distincte de Dieu, une incarnation. Platon n'a jamais eu l'idée d'un *Logos* fait homme.

GAMALIEL. — Alors Jésus de Nazareth ne copie pas les platoniciens; et il s'élève bien au-dessus d'eux en disant: Je suis le *Logos*, le Verbe!

ONKELOS. — Eh! bien, Gamaliel, voici mon opinion franche et nette sur le Galiléen: C'est un grand génie peut-être; mais il manque d'équilibre, et l'ambition va le perdre. On le proclame prophète et thaumaturge. S'il se contentait de cette gloire, personne ne la lui disputerait peut-être. Mais il rêve l'impossible! Il veut se faire accepter comme Dieu; c'est une folie qui étonne chez un homme aussi remarquable, et qui va le conduire à une catastrophe prochaine.

PILATUS. — Je pense un peu comme vous, Onkelos; Jésus est un homme étonnant, un génie hors ligne apparemment; et si les circonstances, qui

font les hommes, le favorisent, il laissera sans doute un nom dans l'histoire; mais comme bien d'autres, que l'on a cru être, ou qui ont été des grands hommes, il ne laissera pas autre chose. Il sera comme le navire qui trouble profondément les flots qu'il sillonne, et qui ne laisse derrière lui qu'un blanc sillage bientôt effacé.

Que veut-il? Je l'ignore. J'ai interrogé ceux qui l'ont entendu, et je n'ai pu rien apprendre qui puisse nous faire connaître ses desseins et sa véritable ambition.

NICODÈME. — Son ambition! C'est ce dont Caïphe et les princes des prêtres l'accusent, mais cette accusation ne tient pas devant le fait suivant que j'affirme:

C'est qu'il prévoit sa mort prochaine, qu'il l'annonce, et qu'il ne fait rien pour l'éviter. Au contraire «il la veut», parce qu'il dit qu'elle est nécessaire à l'établissement de son royaume.

PILATUS. — Alors, c'est un fou!

NICODÈME. — Ou bien, c'est un Dieu. Voyons, gouverneur, raisonnons un peu. Voici un homme qui a 33 ans. Il est dans toute la vigueur de la santé. Il est doué de toutes les plus brillantes facultés, et de dons si extraordinaires que la raison humaine ne peut les expliquer. Le peuple l'aime et l'admire. Les foules le suivent jusque dans le désert, pour entendre ses discours, sans songer à emporter avec elles de quoi se nourrir. Là, il les nourrit miraculeusement. Elles veulent le faire

roi, et il s'esquive! Il n'aurait qu'à faire un signe et, demain, toute la Galilée serait debout pour proclamer sa royauté; et je me demande comment vous pourriez l'en empêcher, gouverneur.

Or, il fuit tous ces hommages du peuple. Il se prépare à mourir, à la fleur de son âge, sans avoir goûté aucun des plaisirs de la vie; il court au-devant de cette mort, parce qu'il la dit nécessaire à l'établissement d'un royaume dont il ne jouira pas!

Et vous appelez cet homme un ambitieux! Depuis quand les ambitieux travaillent-ils pour la gloire et la jouissance des autres? Et quel ambitieux fut jamais assez insensé pour croire qu'il sera plus puissant mort que vivant?

Non, rien ne trahit l'ambition en Jésus. Rappelez-vous César.

Est-ce pour ses successeurs ou pour lui-même qu'il convoitait l'empire?

Et Auguste? Travaillait-il pour les autres en reprenant le dessein de César?

Etait-ce pour y faire monter son ombre après sa mort, qu'il confectionnait un trône?

Non, l'ambition humaine a son histoire, et celle de Jésus de Nazareth en est la contre-partie.

Dites plutôt que c'est un fou, ou qu'il paraît l'être, parce que sa conduite renverse toutes les données de la sagesse humaine. Dites que c'est un excentrique, puisqu'il vit et pense, et agit en dehors de la sphère de nos connaissances et de nos capacités.

En un mot, il est tellement différent et au-dessus de nous, que nous ne pouvons comprendre quelle est sa nature, et que nous ne savons pas comment le qualifier.

Mais, en même temps, comment pouvons-nous raisonnablement appeler fou un homme dont l'intelligence se montre tellement supérieure à la nôtre?

Gamaliel. — Si nous pouvions admettre et comprendre qu'il est à la fois Dieu et homme, nous pourrions pénétrer le mystère qui l'enveloppe peut-être.

Mais comment un homme peut-il être Dieu? Et comment un Dieu peut-il être un homme? Voilà ce qui surpasse notre intelligence.

Pilatus. — Mes chers amis, le problème ne me semble pas aussi compliqué, ni aussi surhumain. Vous verrez qu'il se résoudra de la façon la plus humaine, la plus naturelle, et la plus vulgaire. Cet homme vous apparaît comme dans un mirage, et l'imagination populaire l'a transfiguré; mais attendez que le mirage se dissipe, et vous le verrez réduit aux proportions ordinaires, sujet à toutes les misères de la faiblesse humaine.

S'il veut vraiment mourir, il en trouvera facilement le moyen, grâce à ses nombreux et puissants ennemis. Et s'il meurt, il lui arrivera bientôt ce qui arrive à tout le monde, et ce qui est arrivé à César: Ses disciples ne sacrifieront pas leur vie pour lui, et nul ne songera à le proclamer Dieu.

Son royaume n'aura été que le rêve éphémère d'un insensé. Il y a dans la vie des hommes bien des mystères, mais ils trouvent tous dans la mort leur solution brutale et définitive.

NICODÈME. — Mais la mort elle-même est-elle une solution définitive?

PILATUS. — Je le crois; puisque nous ne savons rien de ce qui la suit.

Tant que les mystères de l'au-delà ne nous auront pas été révélés, le scepticisme me semble la seule doctrine raisonnable, sur ce point, comme sur toute question religieuse.

CLAUDIUS. — O Pilatus, comment pouvez-vous douter de l'immortalité, et de la vie future?

Vous avez donc oublié l'éloquente démonstration que Cicéron nous a laissée de cette vérité dans son traité *de Consolatione*:

« L'âme est l'image de la Divinité, émanée et sortie d'elle. Et la Divinité est immortelle...

« Elle a son principe dans la Divinité; le ciel est le centre où elle tend: c'était sa première demeure, elle désire sans cesse retourner dans ce séjour éternel, sa vraie patrie...» Le grand orateur revient à cette croyance, très ferme chez lui, dans le *Songe de Scipion*.

Il y représente Scipion l'Africain apparaissant à son petit-fils, le second vainqueur de Carthage, dans un lieu élevé semé d'étoiles, resplendissant de clarté et lui disant cette grande parole: « C'est

ce que vous appelez la vie qui est la mort... C'est ici la véritable vie.

« Ce n'est pas toi, mais ton corps qui est mortel. C'est l'âme qui est l'homme et non pas cette forme sensible, que tu appelles ton corps... »

CAÏUS. — Aucun philosophe, gouverneur, n'a mieux parlé, pas même Platon. Au reste, le scepticisme n'est pas dans la nature. L'esprit humain a soif de croire comme il a soif de connaître. Quand il abandonne ses croyances originaires, c'est pour en prendre d'autres.

Regardez autour de vous, et lisez l'histoire : Sauf de très rares exceptions, vous verrez partout et à toutes les époques de la vie des hommes qui changent de croyances, et non des hommes qui n'en ont aucune.

Horace, qui est votre poète favori, et qui appartenait au troupeau d'Epicure, n'est pas vraiment un sceptique. Sans doute il n'est pas très convaincu quand il prêche en faveur des Dieux, mais il croit vraiment aux présages, aux songes, aux sortilèges, et à la magie.

Pline, Ovide et autres écrivains croient à toutes sortes de superstitions. Et votre empereur, Tiberius ? Il méprise les Dieux, mais il a peur des puissances occultes et des prédictions des astrologues.

Voilà qui montre bien le besoin naturel de l'esprit humain de croire à quelque chose, mais à quelque chose de mystérieux, d'occulte, qu'il ne peut s'expliquer ni comprendre.

Pilatus. — Eh! bien, moi, Caïus, je ne veux pas de mystère, ni rien de trop compliqué. Ma religion est simple et compréhensible. Je n'ai aucune répugnance à croire qu'il y a un Dieu, ou des Dieux. Car mon scepticisme n'est pas absolu. Un seul Dieu me paraît cependant beaucoup plus raisonnable.

Mais que sais-je autre chose? Et qui peut m'enseigner autre chose, avec autorité, en me prouvant l'origine divine de sa mission et de sa doctrine? Est-ce vous, Onkelos, avec vos grands philosophes qui n'ont pas pu régénérer la Grèce? Ou avec leurs disciples qu'on a appelés les Sophistes, qui ont accentué la décadence et qui prétendaient pourtant être les vrais sages?

Quels étaient les vrais fous? Je n'en sais rien: et je suis bien près de penser, avec votre Protagoras, que la vie est trop courte pour la passer à agiter ces grands problèmes.

Onkelos. — Je déplore comme vous, Gouverneur, l'œuvre des Sophistes. Ils ont fait le malheur de ma patrie, mais cela ne prouve rien contre la religion. Au contraire, si la Grèce est déchue, c'est parce que ces Sophistes ont détruit la foi religieuse.

Gamaliel. — C'est vrai. Mais le Gouverneur a raison de vouloir que celui qui prétend fonder, ou seulement enseigner une religion, prouve son autorité et sa mission divine.

C'est pour cela que notre religion est la seule

vraie, parce qu'elle a eu pour fondateur un envoyé de Dieu.

Moïse n'était pas seulement un génie, comme Socrate et Platon ; il avait reçu de Jéhovah l'autorité et la mission, et c'est l'enseignement de Dieu lui-même qu'il nous a transmis. Si le peuple a cru en lui, c'est parce qu'il a donné des preuves de la divinité de sa mission.

Nos prophètes ont également prouvé par leurs œuvres que Dieu lui-même les inspirait. Mais aussi, voyez quelles ont été la vitalité de notre foi religieuse, et l'immortalité de notre sentiment national.

Israël a été vaincu, dispersé, emmené en captivité, sans chefs, sans patrie, sans drapeau, et il a survécu à tous les malheurs qui devaient l'anéantir.

L'Egypte n'est plus qu'une ombre. La Grèce achève de mourir. Rome elle-même est en décadence, et Israël qu'elle a conquis, et qui est plus vieux qu'elle de huit siècles, est plus vivant qu'elle.

Le Juif est partout, dans tous les pays du monde. Il s'y établit, il y fonde des foyers, des familles, des villes juives au milieu des villes païennes. Il apprend la langue des pays qu'il habite, il y entretient des relations sociales, il y devient puissant ; mais il reste Juif.

Les gouvernements qui le trouvent envahissant prennent tous les moyens de l'assimiler, ou de le proscrire. Mais il résiste à l'assimilation et à la

proscription ; et quand on l'a fait sortir par la porte, il rentre par la fenêtre.

Et sa patrie ? Est-elle dans ces pays qu'il habite ? Se fait-il là une seconde patrie ? Non, il reste Juif. Il garde le souvenir du pays natal, ou du pays des ancêtres ; il conserve la foi de sa race et le sentiment national ; et ni les frontières des peuples, ni les mers ne l'empêchent de contempler et d'aimer ici, au bout du monde, la Jérusalem idéale qui est toujours sa vraie patrie.

PILATUS. — Je reconnais volontiers, Gamaliel, qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire, qui est en dehors des lois de l'histoire. Mais si votre Loi mosaïque vous a donné cette étonnante vitalité nationale, qu'avez-vous besoin d'un Messie ?

GAMALIEL. — C'est notre foi religieuse qui nous a fait vivre. Or, la promesse d'un Messie est précisément le dogme vital de notre religion. Ce n'est pas seulement ce que Jéhovah nous a donné, mais ce qu'il nous a promis, qui nous a gardés vivants. Nous croyons en Moïse, mais nous croyons aussi que sa loi est perfectible, et que ce sera l'œuvre du Messie, de la perfectionner et de la compléter, de sorte que notre religion, arrivée à son plein développement, aura eu deux fondateurs, tous deux envoyés de Dieu : Moïse et le Messie.

PILATUS. — Et vous croyez que le temps fixé par vos prophètes pour l'avènement de votre Messie est arrivé ?

GAMALIEL. — Nous le croyons.

PILATUS. — Et que ce Messie va vous délivrer du joug de Rome, et établir le royaume de Juda ?

GAMALIEL. — Sur ce point, nous sommes divisés, et les prophéties sont très obscures.

PILATUS. — Enfin, que pensez-vous de Jésus de Nazareth ?

A cette question, Camilla, Claudius, Caïus et Nicodème fixèrent leurs regards sur le vieux docteur d'Israël, et attendirent anxieusement sa réponse :

Il hésita, et dit enfin :

« Votre question, Gouverneur, en fait surgir d'autres bien graves dans mon esprit. Comment une femme a-t-elle pu enfanter un Dieu ? Comment peut-elle être devenue mère et rester vierge, selon la prophétie d'Isaïe ? Comment la nature divine et la nature humaine peuvent-elles s'unir dans une même personne ?

Tels sont les grands problèmes qu'il me faudrait résoudre pour pénétrer le mystère de Jésus de Nazareth ; et jusqu'à ce jour ils sont insolubles pour ma faible raison. »

Ainsi finissaient presque toujours les discussions. Le problème messianique se dressait devant les interlocuteurs, et demeurait sans réponse.

Ce n'était donc pas par le raisonnement qu'on pouvait y répondre. L'esprit humain réduit à ses seules forces était impuissant à expliquer ces mystères.

Il fallait faire un acte de foi, et non un syllogisme.

Il fallait se dire : « Si Jésus de Nazareth est Dieu, il est lui-même un mystère vivant qui est bien au-dessus de mon entendement. Si j'exige que la divinité se montre à moi sans voile, je n'ai plus de raison de croire en Jéhovah lui-même, qui est aussi un mystère.

Jésus est un miracle vivant, qui se prouve par lui-même. »

Voilà ce que les princes des prêtres auraient dû se dire, s'ils avaient cherché de bonne foi la vérité. Mais l'orgueil, l'ambition et l'intérêt les aveuglaient.

V

ONKELOS ET CAMILLA

Camilla prenait le plus grand intérêt à ces controverses entre les hommes distingués qui se rencontraient dans les salons du gouverneur, ou chez le prince Ben Gorion Nicodème. Dans ce milieu d'élite sa brillante intelligence ne manquait pas d'éclat, et elle se formait elle-même une opinion sur le personnage extraordinaire que paraissait être Jésus de Nazareth.

Elle aurait bien voulu le voir et l'entendre. Car elle était déjà convaincue par tout ce que Caïus

lui avait raconté, que cet homme était bien supérieur à tous les autres. Malheureusement, le Prophète ne venait plus à Jérusalem. Il n'y était pas même venu pour la dernière Pâque ; et l'on avait appris qu'il était allé visiter les côtes de la mer, et la région de Tyr et de Sidon.

Reviendrait-il jamais dans la Ville Sainte ? On en doutait, parce qu'on savait que les princes des prêtres avaient décidé de le faire mourir, et avaient chargé leurs policiers de l'arrêter, dès qu'il paraîtrait dans le temple.

En attendant, elle continuait d'étudier l'histoire du peuple juif et les Ecritures, et de visiter les lieux mêmes où tant d'événements merveilleux s'étaient accomplis.

Siméon Gamaliel et Onkelos étaient pour elle, sous ce rapport, des amis précieux ; car ils l'accompagnaient tour à tour dans les divers quartiers de la ville, et dans les environs, qu'ils connaissaient parfaitement ; et tous deux faisaient autorité dans l'interprétation des Livres Saints.

Malheureusement, ces promenades archéologiques, surtout avec Siméon Gamaliel, devinrent trop sentimentales au goût de Camilla. Gamaliel ne savait pas déguiser l'admiration qu'il avait pour elle, depuis leurs longs entretiens à bord de la *Nausicaa*.

Onkelos n'était pas moins sensible aux charmes de la belle Romaine. Mais il prenait soin d'exprimer ses sentiments dans des termes tellement

délicats et voilés que Camilla n'en pouvait prendre ombrage.

Un jour, à l'heure où le soleil déclinait à l'horizon, elle voulut parcourir le mont Bézétha, pour y visiter la grotte du prophète Jérémie et les tombeaux des Rois.

Onkelos s'offrit à lui servir de guide, et tous deux sortirent par la « porte des Brebis ».

Ils longèrent à pas lents les hautes murailles de l'enceinte, et contournèrent le coin nord, en se dirigeant vers la gauche. Après trente minutes de marche, ils entrèrent dans un chemin étroit entre deux murs en ruines, qui les conduisit à la grotte du célèbre prophète Jérémie.

— Voilà, dit Onkelos, la sombre cellule taillée dans le roc qui servit d'habitation au sombre fils d'Helkias. C'est ici qu'il a composé ses lamentables élégies, les plus tristes accents qu'une voix humaine ait jamais fait entendre.

— Admirez-vous beaucoup, demanda Camilla, ce lugubre poème?

— Beaucoup. Je l'admire d'autant plus que j'ai connu des douleurs analogues à celles du prophète.

— Mais vous n'avez jamais été persécuté, accusé de trahison, emprisonné, jeté au fond d'une citerne, comme lui?

— Non, mais ce ne sont pas ses propres malheurs qui font le sujet des indicibles lamentations du prophète. Pour un homme qui aime sa race, les souffrances individuelles ne sont rien. La grande

douleur du fils d'Helcias, c'était la ruine de sa patrie, la destruction de cette Jérusalem qu'il trouvait si belle et qu'il aimait tant... Eh! bien, voilà la souffrance que j'ai connue.

Onkelos poussa un profond soupir, et dit: sortons d'ici, et venez plutôt contempler Jérusalem.

Tous deux sortirent de la caverne, et gravissant la colline qui la recouvre ils regardèrent la grande ville. Le soleil couchant en incendiait tous les reliefs, toutes les tours crénelées; et les coupoles dorées du Temple étincelaient dans cet embrasement merveilleux.

— Voyez! dit Onkelos, est-il étonnant que le prophète ait contemplé avec un amour fait d'admiration cet incomparable spectacle?

Jugez alors combien il devait souffrir quand ses yeux de prophète apercevaient dans un avenir prochain les ruines lamentables qui allaient remplacer ces splendeurs.

Représentez-vous son abattement quand il revenait ici vers le soir, après ses entrevues avec le roi Sédécias. Tous ses avertissements, toutes ses prédictions de châtiments, appuyés sur la parole de Jéhovah, n'avaient servi de rien.

Non seulement le roi persistait dans son aveuglement, mais ses ministres, et les chefs de son armée étaient résolus de faire mourir ce prophète de malheur.

Enfin, mesurez, si vous le pouvez, la profondeur de son affliction quand ses yeux de chair virent

l'épouvantable accomplissement de ses prophéties : Nabuchodonosor, maître de sa ville bien-aimée, et la détruisant de fond en comble, faisant égorger tous les grands de Juda et les fils du roi sous les regards du malheureux prince, lui crevant ensuite les yeux, et le chargeant de chaînes pour l'emmener en captivité avec tout son peuple!

Représentez-vous le fils d'Hèlcias assis où nous sommes, avec cette indescriptible vision de deuil sous les yeux, et vous comprendrez mieux les stances élégiaques du poète de la douleur :

« Quomodo sedet sola civitas...

« Comment est-elle assise solitaire la cité populeuse ?... » Et il lui récita toute une page des *Lamentations*.

Après un silence, Onkelos reprit : Que c'est beau cette merveille architecturale de Jérusalem sous les reflets rouges du disque embrasé du soleil!

Et pourtant, je garde le souvenir d'un spectacle plus beau, qui est à jamais perdu pour moi.

Oui, Jérusalem et son temple forment un tableau splendide. Mais l'acropole d'Athènes et le Parthénon sont plus admirables encore.

Le génie de l'homme n'a jamais rien édifié de plus grandiose, de plus harmonieux, de plus inspiré.

— Et pourquoi donc alors, dit Camilla, avez-vous abandonné votre pays et embrassé le Judaïsme ?

— Ah! vous réveillez en moi, Camilla, une grande douleur.

Nabuchodonosor n'a jamais détruit ma ville bien-aimée; mais les Romains l'ont prise, et ma patrie n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était jadis.

Les maîtres du monde sont devenus les nôtres. Ils ont dilapidé, ruiné, décimé, dépeuplé mon malheureux pays.

Et puis... la religion est tombée en décadence. Les sophistes ont remplacé les philosophes qui avaient fait notre gloire. Les mœurs se sont corrompues, et je n'ai pu supporter plus longtemps le spectacle de la déchéance nationale.

Alors je suis venu ici, où j'ai retrouvé des fragments de ma patrie dans les villes grecques florissantes de la Galilée et de la Samarie.

J'ai étudié la religion judaïque, et elle m'a paru bien supérieure au polythéisme. C'est la seule vraie religion du passé, et c'est aussi la religion de l'avenir, parce que son dogme fondamental est la croyance à un Messie qui fera du peuple Juif le plus puissant de la terre.

C'est alors que ce peuple, devenu mon peuple, triomphera de Rome.

— Vous croyez cela, vraiment?

— Oui. Ce que la Grèce ne pourrait faire, le peuple juif le fera, quand le Messie sera venu.

Comprenez-vous maintenant pourquoi je suis devenu Juif? Mais on ne change pas de patrie sans

déchirements cruels. Et quand je me trouve auprès de vous, un regret amer vient augmenter ma souffrance.

— Quel regret ?

— Celui de vous savoir Romaine.

— Mais alors cette promenade vous est pénible ?

— Non, au contraire, j'aime cette souffrance qui me vient de vous. Camilla ne répondit rien, et se remit à marcher en inclinant vers les fortifications.

Onkelos la suivit, et reprit la parole :

— Ces hauteurs sont peuplées de souvenirs historiques. C'est ici que le prophète Isaïe vint, sur l'ordre de Dieu, rencontrer le roi de Juda, Achaz, et lui annoncer ce signe de Jéhovah : « qu'une vierge concevrait et enfanterait un fils auquel elle donnerait le nom d'Emmanuel, qui signifie Dieu avec nous ».

— Cette prophétie s'applique-t-elle au Messie ?

— Incontestablement. Et c'est un des titres qui manquent à Jésus dont le père et la mère sont connus à Nazareth.

— Voici les tombeaux des Rois, ajouta Onkelos, en indiquant de la main la porte d'un vaste souterrain, taillé dans le roc.

— Est-ce vraiment le sépulcre des rois de Juda ?

— Non, répondit Onkelos. C'est dans la cité de Sion, à côté de David, qu'ils reposent.

— Et ces sarcophages, que sont-ils ?

— Ils appartiennent aux princes hérodiens.

Tous deux parcoururent les chambres sépulcrales, et s'assirent sur une pierre tombale renversée.

Dans la couche de poussière que le temps avait accumulée sur les tombeaux, des fleurs vivaces croissaient.

Sous ce manteau de résurrection, les tombeaux semblaient sourire. Mais un vent pleureur gémissait en frôlant les stèles funéraires, et son souffle écartait les tiges vivaces, pour montrer aux hommes oublieux que sous cette verdure il y avait des cendres humaines.

Onkelos cueillit quelques fleurs, et les offrit à Camilla en disant :

— Mon cœur ressemble à ces cendres, mais il y germe encore des sentiments qui ont la vivacité des boutons de roses.

Camilla prit le petit bouquet et dit :

— Merci, ces fleurs ont un parfum étrange.

Elle se leva, et après quelques pas, tous deux se retrouvèrent au dehors, où la nature immortelle chantait la plénitude de la vie, et l'ivresse de l'amour.

Le globe toujours plus rouge du soleil allait se cacher derrière un large cône de nuages tout crevassé qui touchait la terre, et dont les déchirures ressemblaient à des torrents de lave rouge.

Mais Onkelos regardait moins la nature que sa compagne, et il se laissait gagner par l'admiration. Il ne parlait pas, et cependant il songeait que c'était le moment de parler.

— Vous êtes devenu bien rêveur, lui dit Camilla.

— C'est la vue des tombeaux qui a produit sur moi cette impression. Pourquoi faut-il mourir?

— Trouvez-vous donc la vie si belle?

— Aujourd'hui, elle me semble pleine de charme.

— Pourquoi vous attristez-vous alors?

— Parce que je vois déjà le terme de ma joie, comme je viens de voir celui de la vie humaine.

— Mais tout terme est un recommencement, et l'on ne meurt que pour revivre.

— En êtes-vous sûre?

— Oui, certes; Cicéron l'affirme dans des pages immortelles.

— Vous êtes bien heureuse d'avoir cette foi. Mais moi, je suis bien près de croire que les Sadducéens, qui nient la vie future, ont raison.

— Vous n'avez donc pas remarqué, Onkelos, que la vie est partout dans la nature, même dans les tombeaux. Il y a des semences de vie dans les profondeurs de la terre et des mers, comme dans les espaces infinis des cieux. Elles sont emportées par des courants ou des souffles mystérieux vers les êtres sans vie, et elles les animent.

Et vous pensez que le Dieu qui a créé cette abondance de vie pour les êtres les plus infimes de la nature aurait fait la mort éternelle pour l'homme qui est son image, disent vos Ecritures? C'est déraisonnable.

Après une minute de silence, Onkelos, qui fixait ses grands yeux gris sur elle, dit:

— Parlez encore. J'aime tant cette belle langue

latine dans votre bouche; et tout ce que vous me dites me va au cœur! La vie! Oui, parlez-moi de la vie. Je voudrais tant y croire quand je vois tout mourir autour de moi, les hommes et les peuples. La Grèce est morte, et Rome va mourir. Qui les ressuscitera? Hélas! L'homme n'est pas comme les autres êtres. La vie est partout dans la nature parce que l'amour est partout. Les arbres, les fleurs, les bêtes obéissent à la loi d'amour. Mais les hommes l'ignorent, ou la foulent aux pieds...

Faites-moi croire à l'amour, Camilla, et je croirai à la vie... — Pour toute réponse, Camilla dit: — Nous voici déjà à la porte de Damas. Cette promenade m'a bien intéressée, et je vous suis reconnaissante de m'avoir accompagnée...

Le soleil avait disparu derrière les hauteurs de Bézétha, et la haute ceinture des murailles rentrait dans l'ombre. La silhouette des tours crénelées, agrandie par la buée qui enveloppait la ville, se dessinait nettement sur le ciel encore bleu.

Plus haut, au-dessus du mont Sion, de légers nuages flottaient comme une tenture de mousseline rose.

Onkelos les regardait.

— Que cherchez-vous au firmament? demanda Camilla.

— Je cherche la première étoile, et je ne la trouve pas, parce qu'elle est sur la terre. Et je songe

à l'enfant qui s'imagine pouvoir décrocher les étoiles, et se les approprier.

Camilla feignit de ne pas comprendre; et elle demanda à Onkelos quelles étaient les dernières nouvelles de Jésus de Nazareth.

— Il est encore en Galilée, répondit Onkelos.

— Et vous réconciliez-vous avec lui?

— Non, son idéal du royaume messianique n'est pas le mien; et il ne laissera derrière lui aucune œuvre durable. Je reconnais son génie et le prestige extraordinaire qu'il exerce sur ceux qui l'approchent. Mais quand il aura disparu, ses apôtres, qui n'ont aucune valeur intellectuelle, ni influence, ni moyens d'action, seront absolument impuissants à fonder quoi que ce soit.

— Ce serait un malheur, il me semble, répliqua Camilla. Car c'est un homme de bien; et ses enseignements sont tels qu'il vaudrait bien la peine d'en faire l'essai.

Onkelos ne répondit rien.

Les deux promeneurs étaient arrivés à la tour Antonia. Onkelos prit congé, et disparut sous les portiques du temple. Il dormit peu dans la nuit qui suivit. Il avait connu jadis les troubles de l'amour, et il s'en croyait guéri. Il se vantait d'avoir placé plus haut son idéal. Mais auprès de Camilla, il s'était senti rajeuni, et il n'avait pas su réprimer les mouvements de son cœur. Au matin, il chercha l'obstacle qui pouvait les séparer, et il se dit: Hélas! oui, il y a un double obstacle

entre nous: Rome et Jésus de Nazareth. Il y en avait même un troisième: Caïus, qui allait devenir bientôt un rival dangereux.

De son côté, Camilla n'eut qu'un demi-sommeil. Elle se sentait aimée, et elle goûtait les douceurs de cette sensation. Mais cette jouissance était mêlée d'anxiété.

Elle n'oubliait pas que Gamaliel aussi avait de l'admiration pour elle; qu'il portait un des plus beaux noms de Jérusalem; que son esprit était brillant, et qu'il parlait avec élégance la langue de Rome.

Mais Onkelos, quoique plus âgé, était un beau type grec, savant, éloquent, et de grande réputation parmi les docteurs en Israël.

Evidemment Camilla n'aimait pas encore, puisqu'elle pesait ainsi les avantages de chacun.

Une étoile brillait à sa fenêtre. Elle la contempla longtemps; et elle se souvint délicieusement que son nouvel ami l'avait comparée à une étoile, qu'un enfant trouve belle et voudrait saisir.

— Aimer, c'est la loi, m'a dit Onkelos. Oui, mais qui devrai-je aimer?

Camilla restait perplexe.

Le livre de Ruth était sur sa table. Elle le déroula, et lut cette délicieuse idylle avec une émotion croissante.

Quand elle s'endormit paisiblement vers le matin, elle avait pris sa détermination, et c'est dans

le livre inspiré qu'elle l'avait trouvée. « J'aimerai, pensait-elle, et j'épouserai celui à qui je pourrai dire : ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu. »

VI

AVIS PATERNEL

Pendant les jours qui suivirent, Camilla fut très préoccupée de son avenir, et la belle parole de Ruth absorba son esprit. Elle lui sembla la vraie solution du problème de sa future destinée.

Non seulement Onkelos et Gamaliel n'étaient pas de sa race ; mais ils étaient des ennemis déclarés de sa patrie. Donc elle ne pouvait accepter ni l'un ni l'autre pour époux.

Elle voulut cependant consulter son père à ce sujet, et elle lui cita la parole de la Moabite qu'il ignorait. Il en admira la sagesse, et il approuva entièrement la décision qu'elle avait prise.

— Evidemment, ajouta-t-il, la question de race a une grande importance quand il s'agit de former l'union indissoluble du mariage. Mais la question religieuse est plus importante encore, et j'espère, Camilla, que tu la résoudrais avec la même sagesse, si l'occasion s'en présentait.

J'ai cru m'apercevoir que le centurion Caïus a quelque admiration pour toi. Ne t'a-t-il pas manifesté ses sentiments ?

— Non, mon père. Il paraît se plaire en ma compagnie, et je suis flattée de ses attentions. J'admire sa belle intelligence et son noble caractère. Mais il ne m'a jamais témoigné qu'une aimable amitié.

— C'est un officier distingué, qui a un bel avenir, et qui me plaît beaucoup. Il est vrai qu'il n'a plus foi dans le polythéisme, et je le regrette. Ce scepticisme est d'ailleurs partagé malheureusement par un grand nombre d'esprits très cultivés de Rome. Mais j'espère qu'il en restera là, et qu'il ne poussera pas ses sympathies pour Jésus de Nazareth jusqu'à le prendre pour un Dieu, et à lui décerner un culte.

Ce serait une aberration que je ne tolérerais pas, et qui m'empêcherait de l'agréer pour gendre.

— Mais, mon père...

— C'est une simple hypothèse. Si par impossible, elle devenait un fait, je suis bien sûr que tu serais la première à lui dire que son Dieu ne sera pas ton Dieu.

Camilla salua son père, et ne répondit rien. Elle avait tout compris, surtout ce que son père n'avait pas dit. Elle resta longtemps songeuse, et pressentit que quelque malheur la menaçait.

Caïus Oppius l'aimait-il vraiment ? Son père le croyait apparemment. Mais qu'en savait-il ? Et si

Caïus l'aimait, pourquoi ne lui avait-il pas déclaré son amour? Peut-être avait-il d'autres liens, formés pendant son séjour en Galilée. Elle crut se rappeler que Gamaliel avait un jour, en présence de Caïus, fait allusion à une belle Galiléenne dont le centurion de Magdala se serait épris.

Enfin le sage Salomon l'a dit :

> « Il est un temps fixé pour tout...
> Un temps pour se taire et un temps pour parler.
> ...La sagesse dispose de tout avec douceur...

Ces réflexions mirent fin à la rêverie de Camilla.

VII

SUR LE CHEMIN DES CONFIDENCES

Caïus réfléchissait de son côté avec autant de sagesse ; et il se disait que le temps de parler n'était pas encore venu pour lui.

Il n'était pas resté insensible aux attraits de Camilla, qu'il avait connue enfant, et qu'il retrouvait à Jérusalem grandie et embellie. Ce n'était plus le bouton de rose des jardins de l'Aventin, c'était la fleur épanouie dans toute la fraîcheur de son coloris, et la délicatesse de son parfum.

Une rare distinction complétait sa beauté. Un joli sourire ajoutait au charme enveloppant de son

regard; et son langage toujours correct et choisi révélait une haute culture intellectuelle.

Dès les premiers jours, Caïus avait été charmé. Mais il avait bien vu que d'autres aussi subissaient l'attraction de la belle Romaine.

Cet astre avait déjà deux satellites qui gravitaient autour d'elle — Gamaliel et Onkelos.

Il devait donc réprimer les mouvements de son cœur, rester maître de ses sentiments, et ne pas s'exposer à les voir repousser en les manifestant prématurément. Logé dans les casernes de la tour Antonia, il avait assez souvent l'occasion d'aller au palais du gouverneur, et d'y causer un peu avec les deux sœurs, Claudia et Camilla.

Parfois, il les accompagnait dans leurs courses aux bazars du Tyropéïon, ou dans leurs promenades autour des parvis du temple, sous les grands portiques de marbre, où elles trouvaient à volonté de l'ombre ou du soleil.

On y causait très souvent de Rome, des amis qu'on y avait laissés, des amusements qu'on y avait goûtés jadis, et des événements qui s'y déroulaient. On y discutait la question messianique, et l'issue plus ou moins incertaine de la lutte engagée entre le sacerdoce et Jésus de Nazareth.

Les promenades qu'ils faisaient ensemble aux environs de Jérusalem avaient de plus en plus de charme, et devenaient assez fréquentes.

Un jour, Caïus et Camilla firent une course à cheval, et gravirent le mont des Oliviers. Au dé-

tour de la route, sur le sommet du Midi, ils firent halte et admirèrent longtemps l'incomparable tableau que présente Jérusalem, vue de ces hauteurs : les harmonieuses colonnades du temple longeant l'escarpement du mont Moriah, les hautes murailles crénelées qui semblaient accrochées à la pente de l'Ophel, les palais, les tours de David et son tombeau monumental qui couronnaient le mont Sion, et toute cette merveille architecturale surplombant les deux abîmes du Cédron et de la Géhenne.

En reprenant leur course, ils arrivèrent bientôt en vue de Béthanie ; et Camilla demanda au Centurion quel était ce château dont la haute tour dominait l'humble village.

— C'est la résidence d'un excellent Juif, très riche, nommé Lazare, répondit Caïus.

— Le connaissez-vous personnellement ?

— Oui. Je l'ai rencontré plusieurs fois à Jérusalem, mais je ne suis jamais allé chez lui. Il est l'ami de Joseph d'Arimathie, du prince Nicodème, et surtout de Jésus de Nazareth.

— Voulez-vous dire son disciple ?

— Je veux dire plus : car une amitié très intime les unit. Le prophète est son hôte, chaque fois qu'il vient prêcher à Jérusalem, et ils paraissent être du même âge.

— A-t-il une famille ?

— Il est célibataire, et il vit avec ses deux sœurs.

— Les connaissez-vous ?

— J'ai connu la plus jeune, l'an dernier, à Magdala. Elle se nomme Myriam, et sa beauté est remarquable. J'en ai été follement épris pendant plusieurs semaines.

— Un coup de foudre alors ?

— Oui, vraiment.

— Vous ne m'avez jamais conté cela ?

— Un militaire ne se vante jamais de ses défaites.

— Comment ! Vous avez eu un échec ?

— Complet et définitif.

— Mais, alors, c'est bien plus intéressant. Est-ce dramatique ?

— Non. Mais vous voulez que je vous raconte mon aventure, n'est-ce pas ?

— Je n'ose pas vous le demander.

— Eh ! bien, la voici.

Et Caïus fit alors en peu de mots le récit du petit roman que mes lecteurs connaissent.

— Eh ! bien, dit Camilla, quand le récit fut terminé, je veux connaître cette femme.

— Ce sera facile à vous. Mais vous me pardonnerez de ne pas m'offrir comme intermédiaire. Il me reste pour elle un sentiment de profond respect, et je ne voudrais pas faire une démarche qu'elle pourrait attribuer à une curiosité malsaine.

— Je vous comprends, Caïus. C'est un sentiment de discrétion et de délicatesse qui vous éloigne d'elle.

Caïus fit un signe d'assentiment, et les deux amis reprirent leur cavalcade vers le Nord. Ils

contournèrent le mont des Oliviers, et rentrèrent à Jérusalem par la vallée de Josaphat, où plus de vingt générations dormaient leur dernier sommeil. L'aspect de ce vaste cimetière les rendit silencieux et tristes.

C'est ce jour-là, dans la soirée, que Camilla écrivit cette description de la vallée de Josaphat, que nous extrayans de son *journal*.

« Qu'elle est tranquille et triste cette vallée solitaire !

« Elle ressemble au *champ des pleurs*, décrit par Virgile, dans les *enfers* ; et le Cédron, avec son maigre filet d'eau rappelle le Léthé.

« Quoique bruyant, il est lui-même d'une tristesse profonde. Il ne chante pas, il se plaint. Il fait péniblement son chemin à travers les tombeaux séculaires les rochers et les montagnes, dans des ravins que le soleil n'éclaire jamais, et il va se perdre dans cet océan d'oubli qu'on nomme la Mer Morte..

« Je ne retrouve plus dans cette vallée étroite le bocage solitaire plein d'arbrisseaux sonores :

...*In valle reducta seclusum nemus et virgulta sonantia silvis.* Mais aux bords du Cédron, comme autour du Léthé, il me semble voir « voltiger les âmes d'innombrables générations ».

...*Hinc circum innumeratæ gentes populique volabant.*

« Les *bois murmurants* sont remplacés par une forêt de stèles funèbres et de tombes silencieuses.

« En traversant ce lugubre vallon, je me suis rappelé que le vieil Anchise répondait à son fils Enée qu'après avoir bu les longs oublis *longa oblivia*, les âmes revivront dans d'autres corps... *Animæ, quibus altera fato corpora debentur....*

« La résurrection ! La vie future ! Voilà le grand problème dont les savants et les philosophes cherchent toujours en vain la solution.

« Qui peut nous dire ce que nous devenons après la mort ? Nous voyons bien ce que devient le corps, et cela n'est pas de nature à nous convaincre de notre immortalité. Cependant, l'espérance d'une autre vie persiste en nous. Le prophète Jésus de Nazareth enseigne une vie sans fin, dans un royaume qui n'est pas de ce monde ; mais il ne s'appuie pas sur l'étude des sciences et de la philosophie. Il prétend le savoir de lui-même, parce que son Père est Dieu, et qu'il ne fait qu'un avec son Père. »

VIII

MYRIAM ET CAMILLA

Quelques jours après, Camilla proposa à son père d'aller faire visite à la famille de Béthanie, en se faisant accompagner par le prince Nicodème.

Marthe et son frère les reçurent avec une aimable simplicité, et causèrent agréablement. Mais Myriam ne se montra pas.

Camilla ayant exprimé son grand désir de la voir, Marthe s'approcha d'elle, pendant que les trois hommes causaient ensemble, et lui dit en baissant le ton :

— Ma sœur est veuve. Elle était naguère très mondaine ; mais elle vit aujourd'hui comme une recluse. Elle ne consent à se montrer que lorsque Jésus de Nazareth vient nous voir. Elle ne sort jamais que voilée de noir pour aller au temple, quand elle espère que notre ami s'y fera entendre. »

Mais Camilla ne se rebuta pas. Elle renouvela ses visites à Marthe, et sut gagner ses bonnes grâces en la faisant causer de Jésus de Nazareth. Alors, elle insista à faire la connaissance de Myriam :

« Dites à votre sœur que ce n'est pas vaine curiosité de ma part, mais pour causer particulièrement de Jésus de Nazareth. Dites lui que je partage son admiration pour le grand prophète, et que je serai peut-être au nombre de ses disciples, quand j'aurai appris à le connaître. »

Myriam ne put rester sourde à ce pressant appel ; et, dès leur première entrevue, les deux femmes se sentirent spontanément attirées l'une vers l'autre.

Camilla fut frappée de la beauté de Myriam. Mais il lui sembla qu'elle avait honte de ce don comme d'un défaut, et qu'elle s'efforçait d'en voiler l'éclat. Elle n'avait guère d'autre culture intellectuelle que celle qu'elle avait puisée dans la lecture

des Saintes Ecritures. Mais elle avait une grande distinction d'esprit, et parlait bien le grec et l'hébreu.

C'était une nature plus ardente, plus enthousiaste que Camilla. Sensible à la beauté sous toutes ses formes, elle avait l'attraction instinctive de l'idéal.

A leur seconde rencontre, il y eut entre elles un colloque très prolongé. Ces deux âmes d'élite s'épanchèrent avec une confiance absolue, et se communiquèrent leurs sentiments les plus intimes.

Après avoir longuement interrogé Myriam sur Jésus de Nazareth, Camilla lui dit :

— Myriam, j'ai à vous faire une confidence, et à vous demander un conseil.

Depuis quelques semaines, un des officiers de la cohorte romaine, stationnée à Jérusalem, a pour moi des attentions sur le caractère desquelles je ne saurais me méprendre ; en un mot je crois sincèrement qu'il m'aime. Cet homme, vous le connaissez.

— Moi ? dit Myriam étonnée.

— Oui, reprit Camilla. Il m'a raconté qu'il avait fait votre connaissance à Magdala, alors qu'il y était en garnison. C'est le centurion Caïus Oppius.

— Je me souviens en effet de cet officier. Mais pourquoi me faites-vous cette confidence ?

— Je vais vous le dire en toute sincérité. Il m'a avoué qu'il s'est alors pris d'admiration pour vous, et que vous avez repoussé ses hommages.

Eh! bien, je voudrais savoir de vous si quelque chose en lui vous a déplu.

— Mais, Camilla, je l'ai à peine connu ; et malgré la bonne éducation et la distinction qu'il m'a paru avoir, je lui ai fait comprendre qu'aucune relation sociale n'était possible entre nous. Voilà tout.

— Mais pourquoi l'avez-vous ainsi éconduit ?

— Parce que je n'appartiens plus au monde, Camilla.

— Que voulez-vous dire ? Prétendez-vous arracher de votre cœur tout sentiment humain ?

— Non. Mais aucun amour humain ne prendra plus jamais possession de mon cœur.

— Et le Prophète ? Ne l'aimez-vous pas ?

— Oui, certes, mais cet amour n'a rien d'humain. Ce n'est pas assez dire que je l'aime, je l'adore. Il est mon unique amour, Il est mon tout, Il est mon Dieu !

— Cet amour que vous avez pour Lui exclut donc tout autre amour ?

— Oui.

— Je ne pourrais donc pas l'aimer moi, et en même temps agréer les hommages de Caius Oppius ?

— Pardon, Camilla. Ces deux amours ne sont pas incompatibles, parce qu'ils ne sont pas de même nature. Et si vous voulez entrer dans l'état du mariage, rien ne s'oppose à ce que vous aimiez le centurion de l'amour le plus tendre, et que vous aimiez aussi le Prophète de cet amour d'adoration qui n'est dû qu'à un Dieu.

— Eh! bien, ne pouvez-vous pas faire la même chose?

— Oh! moi, Camilla, je ne vous ressemble pas. J'ai un triste passé, que vous ignorez, et qu'il me faut noyer dans mes larmes.

J'ai méconnu l'amour, je l'ai prostitué; et toute une vie de sacrifices devra effacer les taches qui ont souillé mon cœur. Je ne suis pas digne de cet amour chaste que vous pouvez avoir pour le centurion; et tout ce que je puis espérer, c'est que le Prophète rende à mon repentir la pureté que j'ai perdue.

Voilà pourquoi je veux lui consacrer ma vie entière, et tout ce qu'il peut y avoir encore de sentiment dans mon pauvre cœur.

— Et ce don exclusif de vous-même, cet amour extraordinaire qui me semble encore bien mystérieux, vous donne-t-il au moins quelque bonheur?

— Il y a des jours où mon âme est rafraîchie, et réconfortée par des aspirations qui m'emportent dans les hauteurs, comme la colombe soulevée par les brises de la mer.

Alors, les bruits de la terre cessent d'arriver jusqu'à moi. Je la perds même de vue, et j'entre dans une atmosphère de délices que je ne puis pas vous décrire.

Mais j'ai aussi des jours de dépression morale, d'obscurité et d'affaissement intime. L'esprit du Mal m'inspire alors le découragement, et des pensées de désespoir.

— Est-ce que votre bien-aimé, s'il est Dieu, ne pourrait pas vous épargner ces épreuves?

— Il le pourrait, mais il ne le veut pas, parce qu'il faut que j'expie mes péchés en souffrant.

— Au moins, vous envoie-t-il des consolations?

— Vous ne pouvez pas savoir de quelles consolations intérieures il me comble.

Mes amours d'autrefois ne me donnaient que des joies incomplètes, troublées et passagères, suivies de remords, de dégoûts, et de douleurs. Ils m'humiliaient, ils m'abaissaient; et j'en arrivais à me mépriser moi-même, parce que je me sentais descendre au niveau de la brute.

Mais l'amour que j'ai pour Lui est tout autre, et les effets qu'il produit en moi sont tout différents. Il me relève, il me console, il m'ennoblit.

En le trouvant, je me suis retrouvée moi-même, j'ai reconquis ma dignité perdue.

— Votre sœur m'a dit que vous pleurez beaucoup cependant.

— Oh! oui, et je voudrais pleurer davantage. Je voudrais me baigner dans mes larmes. Mais il y a du bonheur dans les larmes du repentir; car en me purifiant, elles me rapprochent de Celui que j'aime.

Quand je me rappelle ma vie passée, je me sens indigne de Lui, et je m'afflige. Mais je sais que cette affliction lui plaît, parce qu'elle est une preuve de mon amour, et je sens qu'alors Il m'aime plus lui-même.

— Vous souffrez cependant?

— Oui, et plus je souffre, plus je désire souffrir, parce que mes souffrances font mes délices.

— C'est bien étrange.

— C'est étrange pour vous qui ne connaissez pas la nature du sentiment qui m'attache à Jésus de Nazareth. Autrefois, j'avais soif d'amour comme aujourd'hui, mais je le cherchais dans les voies qui éloignent de l'amour vrai, de l'amour parfait.

Voilà ce que le prophète de Nazareth m'a fait comprendre, et maintenant je suis la voie opposée; je goûte cet amour idéal qui se donne tout entier à l'objet aimé, pour être transformé tout entier par lui.

— O Myriam, je ne comprends pas. Vous parlez une langue qui m'est inconnue.

— Peut-être. Car cet amour dont je parle transforme l'être humain. Il le rapproche de l'Etre divin, et il lui fait parler un langage surhumain. Mais quand vous aimerez vraiment Jésus de Nazareth, vous comprendrez ce langage.

— O Myriam! vous m'ouvrez des horizons trop vastes pour mon faible entendement. Je ne puis vous suivre dans les hauteurs où vous planez.

Mais tout ce que vous m'avez dit m'a fait du bien. Je me sens meilleure. Pourrai-je revenir vous voir encore?

— Quand vous voudrez. Mais, dites-moi, quels sont les sentiments de votre ami Caïus pour Jésus?

— Il l'admire, il le défend, et je ne serai pas surprise s'il devient son disciple.

— Alors, aimez-le bien, ce brave centurion, et devenez comme lui disciple de Jésus!

IX

LES AVEUX

Peu de temps après cette visite de Camilla à Myriam de Béthanie, le Procurateur décida d'aller passer une couple de mois à Césarée. Claudia Procla, Camilla et leur père le suivirent.

Le mois de juin de l'an de Rome 782 tirait à sa fin, et il faisait très chaud, dans toute la Palestine. Mais à Césarée la brise de mer vivifiait l'atmosphère, et de grands sycomores ombrageaient la *Marina*, qui longeait le rivage.

Caïus resta à Jérusalem, et fut ainsi séparé de Camilla pendant près de deux mois. Le gouverneur jouissait à Césarée d'une tranquillité parfaite quand Jérusalem était en paix.

Mais quand le mois de septembre arriva il se prépara à revenir dans la ville sainte. Car la fête des Tabernacles approchait, et les troubles populaires étaient toujours à redouter à l'époque de ces grands rassemblements de pèlerins à Jérusalem.

Caïus fut alors mandé de se rendre à Césarée avec quelques légionnaires pour faire escorte au

gouverneur et à sa famille au jour de leur retour à Jérusalem.

Caïus fut ravi, et dès le lendemain vers le soir, il arrivait à Césarée.

La journée avait été très chaude, et il se hâta d'aller sur la terrasse aspirer un peu l'air de la mer. Le soleil allait disparaître, et se plonger dans les vagues.

Son disque rouge se détachait en relief au bas de l'horizon, qui prenait des teintes de pourpre.

Caïus s'extasiait devant ce beau spectacle lorsqu'il aperçut une femme qui lui tournait le dos, appuyée sur un des piliers de la balustrade.

Elle aussi admirait la beauté du tableau, et la brise de mer soulevait les boucles flottantes de ses cheveux. Elle était trop absorbée dans sa contemplation pour s'apercevoir que quelqu'un s'approchait d'elle, et elle ne se retourna pas. Mais il la reconnut aisément. Quelle autre femme avait cette tête pleine de noblesse, cette distinction d'attitude, cette taille élégante et souple, que les derniers rayons du soleil encadraient d'un filet d'or ?

— C'est l'Italie que vos regards contemplent au-delà de cette mer ? dit Caïus en faisant un pas vers elle, et en la saluant.

— C'est Rome, répondit Camilla, en se retournant. Et, jetant sur Caïus un long regard — « Vous arrivez, dit-elle ? Quelles nouvelles apportez-vous de Jérusalem ? »

— Voulez-vous parler des nouvelles mondaines, politiques, militaires ou religieuses ?

— Parlez-moi de la question messianique. C'est celle qui m'intéresse le plus.

— Oh ! ce n'est plus une simple question. C'est un conflit des plus graves, une lutte implacable entre Jésus de Nazareth et le Sanhédrin.

— Et les disciples du Prophète sont-ils des hommes sur lesquels il puisse compter ? Ont-ils quelque science, quelque influence, quelques ressources pour établir quoi que ce soit ?

— Non. Ce sont de pauvres gens du peuple sans instruction, restés jusqu'à ce jour inconnus, et ne possédant aucun pouvoir sur l'opinion publique.

— Dès lors, il ne saurait compter sur eux pour faire l'établissement qu'il annonce ?

— Evidemment.

— Et lui-même devra le fonder pendant sa vie ?

— Il n'en aura pas le temps ; car il a annoncé l'autre jour à ses disciples, qu'il allait venir à Jérusalem, et qu'il y serait mis à mort.

— Alors il laissera son œuvre à peine ébauchée, et il en confiera l'exécution à de pauvres ignorants qui sont radicalement impuissants à édifier quoi que ce soit ?

— Camilla, il ne faut pas juger cet homme, comme on juge les autres. Il est évident qu'il n'emploie pour réussir aucun des moyens connus jusqu'à ce jour par les sages et les habiles. Mais pourquoi ne pourrait-il pas renverser toutes les

données de la sagesse humaine, comme il renverse les lois de la nature? S'il est Dieu, il doit prouver aux hommes sa divinité. Or, s'il fonde une œuvre durable avec les moyens et les instruments qu'il emploie, il la prouvera bien mieux que par ses miracles.

— Croyez-vous donc en sa divinité, Caïus?

— Pas encore, mais je suis bien près d'y croire. Et vous?

— Oh! moi, je ne le connais pas; mais j'éprouve pour lui une sympathie profonde. Il m'attire; et l'injustice des Pharisiens à son égard me révolte.

Que fait-il autre chose que du bien, partout où il passe? Quels miracles fait-il qui ne soient pas des bienfaits?

— C'est bien pensé, Camilla, et je me réjouis de vous voir dans ces sentiments. Je craignais que vous ne fussiez entraînée dans le camp des ennemis du prophète par le gouverneur, par Gamaliel et surtout par Onkelos.

— Et pourquoi craignez-vous que je subisse l'influence de Gamaliel et d'Onkelos?

— Parce que vous avez avec eux des rapports plus ou moins suivis, parce qu'ils ont de l'autorité dans les questions qui se rapportent au messianisme, et enfin, parce que...

— Eh! bien, quel est le troisième « parce que »?

— Parce que je sais qu'ils ont pour vous beaucoup d'admiration.

— S'il en est ainsi, c'est moi qui devrais avoir de l'influence sur eux, et non pas eux sur moi.

— Cela peut être réciproque.

— Qu'est-ce qui peut être réciproque ? L'influence ou l'admiration ?

— Les deux.

— Mais en quoi cela vous intéresse-t-il ?

— O Camilla, regardez cette mer immense dont l'horizon semble illimité. Nous ne voyons rien au delà ; mais nous savons bien qu'il y a par delà une terre bénie, que nous aimons tous les deux, qui est notre commune patrie, qui a été le berceau de notre enfance, et dont le nom seul réveille en nous de chers souvenirs. Cela suffit pour que rien de ce qui vous concerne ne me soit indifférent.

— Mais pourquoi donc avez-vous tant tardé à me rappeler ce lien de sympathie qui nous rapproche ?

— Dans nos campagnes militaires, il nous arrive quelquefois de rencontrer une ville dont nous croyons les portes ouvertes, tandis qu'elles sont en réalité fermées et défendues. Nous nous tenons alors. à distance.

— Mais je croyais qu'alors vous en faisiez le siège ?

— Oui, mais la position d'assiégeant est toujours difficile, et les opérations doivent être conduites avec une sage lenteur. C'était la tactique de notre Fabius.

— Et quelle est la conclusion de ce verbiage ?

— C'est que je me suis conduit à votre égard

comme à l'égard d'une ville à prendre, et que je cherche maintenant de quel côté je dois diriger les opérations du siège.

— Ne pensez-vous pas qu'il faudrait vous assurer d'abord si les portes sont au pouvoir de l'ennemi ?

— Ah ! Camilla, vous seule pouvez me le dire, et vous prenez plaisir à me torturer en me laissant dans l'incertitude.

— Eh ! bien, Caïus, vous êtes en présence d'une ville libre, mais dont les portes ne sont pas ouvertes à tout venant.

— Qu'elle soit libre, et que les portes puissent en être ouvertes par d'autres moyens que la violence, c'est tout ce que je désire.

— Et quels autres moyens employez-vous dans ce cas ?

— Les négociations pacifiques.

— Qui vous conduisent à quoi ?

— A une entente cordiale, et parfois même à une alliance.

— Je commence à croire que vous êtes plus diplomate que soldat.

— Je ne fais la guerre qu'aux ennemis de mon pays.

Camilla s'était mise à marcher, en longeant la balustrade qui faisait face à la mer. Caïus marchait à son côté, et tous deux cessèrent de parler. Leurs yeux ne sondaient pas la profondeur de l'Océan, mais celle de leurs cœurs.

Le soleil était couché, et la nuit étendait sur toutes choses son voile mystérieux, qui devenait de plus en plus sombre. La brise du soir soufflait à peine, et les flots chantaient *pianissimo* leur nocturne plaintif et monotone. Les orangers en fleurs parfumaient l'air, et les étoiles qui s'allumaient au firmament jetaient sur les vagues des poignées de diamants.

Le silence des deux promeneurs dura longtemps. Ce fut Camilla qui le rompit.

— Vous n'avez plus rien à me dire, Caïus, rentrons.

— Pas encore, Camilla, j'ai mille choses à vous dire.

— Dites-m'en une seulement.

— Oui, une seule, celle qui résume toutes les autres : Je vous aime, Camilla. Il y a longtemps que ce sentiment grandit dans mon cœur, et que ce mot veut s'échapper de mes lèvres. J'attendais l'heure propice, l'heure qui décide des destinées. Or, il me semble qu'elle est venue cette heure : si je croyais encore à nos Dieux, je dirais qu'ils l'ont préparée pour moi en ce jour, et je ne veux pas la laisser échapper.

Le poids qui comprimait mon cœur et qui l'empêchait de s'épancher, vous l'avez soulevé. Le bâillon qui me condamnait au mutisme, vous l'avez arraché. Puisque vous êtes libre, je le suis aussi. La liberté de ma parole dépendait de celle de votre cœur.

Je vous en prie, Camilla, s'il y a d'autres obstacles entre nous, ne me les montrez pas en ce moment; ne rompez pas le charme de cette heure délicieuse qui m'est donnée, où je puis enfin épancher mon cœur dans le vôtre, et laissez-moi l'espérance qui fait vivre l'amour.

— Je ne doute pas, Caïus, de la sincérité de votre aveu. Mais plus il est sincère, et plus il est grave dans ses conséquences. Vous l'avez dit, c'est une heure décisive, et peut-être une date qui fera époque dans notre vie. Trêve de badinages donc, et ne prononçons maintenant que de graves paroles.

Vous demandez que je vous laisse l'espérance. Et pourquoi vous l'enlèverais-je quand il me semble que tout nous rapproche: sentiments patriotiques, relations de familles, recherche d'une vérité supérieure à celle qui nous a été léguée, aspirations vers un idéal divin qui est encore pour nous l'inconnu.

Si cette communauté de sentiments et d'affections n'existe pas entre nous, c'est que je vous connais mal.

Je ne veux pas prononcer le mot amour, car il m'effraie; et quand vous avez osé me dire « Je vous aime, Camilla », j'ai éprouvé un saisissement dont j'ai peine à me remettre. Il m'a semblé que vous m'ouvriez la porte d'un monde inexploré, sous des cieux à la fois pleins d'étoiles et chargés de nuages.

Laissez-moi m'arrêter au seuil de cet inconnu, sur le rivage de cette mer qui a tant de mirages

décevants, et tant d'écueils célèbres en naufrages.

Eprouvons nos cœurs, Caïus; ou plutôt, élevons-les au-dessus des horizons terrestres.

Mon cœur est libre, mais ma volonté est soumise à celle de mon père, et je ne veux rien dire de plus, avant de l'avoir consulté.

— C'est juste, et moi aussi je lui parlerai.

Vos paroles, Camilla, m'ont donné des ailes, et je vous suivrai dans les hauteurs lumineuses et sereines où vous planez.

Et si nous y rencontrons ce « Dieu inconnu » auquel les Athéniens ont élevé un temple, il sera notre Dieu. »

Tous deux rentrèrent. Deux jours après, ils partaient pour Jérusalem.

X

DE CÉSARÉE A JÉRUSALEM

Il fut bien agréable pour Caïus et Camilla ce petit voyage qui dura trois jours. Pilatus et son beau-père, Claudius, prirent les devants, et laissèrent en arrière Claudia et Camilla, qui désiraient s'arrêter à Sébaste et à Sichar. Caïus fut chargé de les accompagner avec quelques légionnaires.

La route traverse un pays accidenté, plein de souvenirs historiques, que le centurion faisait connaître à ses compagnes de voyage, et la température était délicieuse.

Deux légionnaires à cheval ouvraient la marche. Puis venaient le centurion et les deux dames qui chevauchaient de front. Cinq autres cavaliers suivaient.

De temps en temps ils s'arrêtaient dans les villages, et des Samaritaines leur apportaient à boire de l'eau fraîche et du vin, avec des oranges et des figues.

Camilla les interrogeait sur leurs familles, et sur leur manière de vivre ; et elle prenait un intérêt marqué à leurs réponses.

— Et le Messie ? leur disait-elle ; l'attendez-vous en Samarie ?

— Il est venu, répondaient-elles. Il a passé deux jours à Sichar, l'an dernier ; et tous ceux qui l'ont entendu ont cru en lui.

— Mais que vous a-t-il enseigné ?

— Il a enseigné qu'il importe peu que l'on adore Dieu dans un lieu plutôt que dans un autre, à Jérusalem plutôt que sur le mont Garizim ; mais qu'il faut l'adorer en esprit et en vérité.

Tout cela intéressait vivement Camilla.

De son côté, Caïus débordait d'allégresse de voyager en si aimable compagnie. Claudia et Camilla étaient d'excellentes écuyères, et Caïus se laissait parfois devancer pour admirer leur élégance à cheval. Puis il les rejoignait pour leur faire observer les beautés du pays qu'ils traversaient.

— Cependant, disait Camilla, nos paysages d'Italie sont encore plus beaux.

— Peut-être, mais ceux-ci ont à mes yeux aujourd'hui un charme inaccoutumé. Voyez ces collines ondulées qui tressaillent sous les caresses du soleil. Admirez ces reflets de lumière fondus dans les lointains bleus. Etudiez du regard l'architecture de ces grands arbres qui bordent notre route, et qui réunissent tous les styles d'arcs, de chapiteaux et de volutes. Jamais je ne me suis senti aussi épris des beautés de la nature.

— Alors faites-nous des vers ; vous me paraissez en veine. Chantez-nous les rivages enchanteurs de Magdala, et la belle Myriam.

— Ne vous moquez pas de moi, Camilla. Magdala avait ses beautés ; mais j'y étais solitaire. Nul cœur n'y battait à l'unisson du mien.

Aujourd'hui, je ne me sens plus seul. Entre les beautés de la nature et moi un lien sympathique existe, et c'est vous qui le créez, ce lien....

— Oh ! s'écria Claudia, voyez donc la belle ville qui surgit à l'horizon ! C'est comme une immense pyramide de pierre.

— C'est l'ancienne Samarie, dit Caïus, qu'Hérode le Grand a réparée, agrandie et embellie, et qu'il a nommée Sébaste, en l'honneur d'Auguste.

De l'endroit où nous sommes, elle présente, en effet, l'aspect d'une pyramide. Car elle est bâtie sur une montagne qui a 600 pieds de hauteur, et dont la cime est couronnée par la citadelle, et par un temple en l'honneur d'Auguste.

L'ancienne Samarie était la capitale du royaume

d'Israël. Elle eut ses jours de gloire, mais ils finirent d'une façon tragique. Sous le règne d'un roi impie, qui se nommait Achab, elle abandonna le culte de Jéhovah; et elle éleva un temple à Baal à l'endroit même où vous apercevez maintenant celui d'Auguste.

Jéhovah fut patient. Mais à la fin il châtia Israël. Les Assyriens furent les instruments de sa justice. Salmanasar détruisit Samarie, et emmena les tribus schismatiques en captivité. Tout ce beau pays se trouva désert, et des colons de la Perse et de la Médie vinrent s'y établir. Ils y apportèrent leurs idolâtries, pendant que les Israélites qui avaient échappé à la captivité persistaient dans le schisme.

Peu à peu ces races diverses se fusionnèrent, et tout en gardant certaines superstitions et pratiques idolâtriques, les nouveaux Samaritains prétendirent embrasser la religion de Jéhovah. Ils offrirent même de contribuer à la construction du temple de Jérusalem. Mais les Juifs les repoussèrent avec mépris. Alors ils bâtirent eux-mêmes un temple à Jéhovah sur le mont Garizim; et, depuis lors, Samaritains et Juifs se sont toujours traités en ennemis.

— Votre histoire est bien intéressante, Caïus; ce n'est pas ma sœur et moi qui donnons de l'attrait à ce beau pays, mais c'est vous, qui nous en révélez si bien l'intérêt historique.

— Je ne demande qu'une chose: c'est de vous

être agréable, et de vous faire partager mon allégresse.

La petite caravane était arrivée à Sébaste.

Ils visitèrent l'acropole, le temple d'Auguste les fortifications, où ils eurent la joie de trouver un bon nombre de soldats romains, et les ruines de l'antique Samarie. Mais ce fut la situation pittoresque de la ville nouvelle qu'ils admirèrent davantage.

Le soleil baissait rapidement à l'horizon. Les voyageurs remontèrent à cheval et traversant la vallée qui s'étend de l'ouest à l'est entre le mont Garizim au sud et l'Hébal au nord, ils arrivèrent à Sichar, ou Sichem. Ils y trouvèrent avec peine une hôtellerie convenable, et ils y passèrent la nuit.

Le lendemain matin, trois âniers étaient à la porte de l'auberge, avec leurs petits ânes gris, tout sellés. C'était Caïus qui les avait loués pour faire l'ascension du Garizim. Claudia et Camilla trouvèrent l'idée ingénieuse, et furent charmées. Les petits ânes étaient joliment harnachés, et portaient sur leurs têtes des cocardes rouges avec des clochettes. Les selles en cuir brun étaient recouvertes d'un coussinet en damas de soie rouge.

On prit le déjeuner, qui fut très gai, et l'on se mit en route.

La vallée de Sichem est la plus riante des oasis dans cette terre d'Orient qui a presque partout l'aspect d'un désert. C'est elle que Moïse devait apercevoir dans ses visions prophétiques, quand il

décrivait la Terre Promise avec tant d'enthousiasme. Placée entre le mont Hébal, qui la protège contre le vent du nord, et le Garizim qui lui verse des eaux abondantes, elle ressemble à un berceau; et le soleil la réchauffe tout le jour depuis son lever jusqu'à son coucher. Les Samaritains croient qu'elle fut le paradis terrestre, où Dieu plaça le premier homme.

Camilla se sentait envahie par le bonheur de vivre, et par une gaîté d'enfant. Aiguillonné par l'ânier, son petit âne trottinait joyeusement en avant des autres. Alors, elle leur criait en riant: hâtez-vous donc, *festinate!* Claudia pressait sa monture, et prenait les devants à son tour. Caïus restait au côté de Camilla, et lui disait: C'est ainsi que je voudrais faire le voyage de la vie.

— A dos d'âne? demandait Camilla, avec un éclat de rire.

— Oh! non, les ânes vont trop vite. C'est à pied, à pas lents, que je voudrais cheminer à vos côtés, afin que le voyage durât longtemps, longtemps...

— Mais le chemin de la vie n'est pas toujours aussi beau que celui-ci.

— Ne m'ôtez pas mes illusions. Voyez comme elle est belle et riante cette vallée tranquille qui est maintenant tout entière sous nos yeux, avec ses grandes futaies d'où monte la chanson de la vie et de l'amour. Il me semble qu'elle est l'image de notre avenir.

— Vous êtes bien sentimental, et bien poétique aujourd'hui. Laissez parler l'historien à la place du poète, et dites-nous plutôt quelques-uns des grands souvenirs historiques de cette harmonieuse et fertile vallée.

— Je veux bien, répondit Caïus, et ils s'arrêtèrent tous les trois au bord de l'escarpement de la montagne.

— Les plus anciens souvenirs que je pourrais évoquer, dit Caïus, remontent à 2000 ans. C'était le patriarche Jacob qui était alors le roi-pasteur de toute cette contrée, et son histoire est pleine de péripéties et de scènes dramatiques qu'il serait trop long de vous raconter. Je pourrais vous parler aussi de son fils Joseph qui fut trahi et vendu par ses frères, emmené en Egypte, et qui y devint l'intendant d'un des Pharaons les plus puissants. Son tombeau est là-bas, au fond de cette vallée.

Mais j'aime mieux évoquer un souvenir moins antique, dont vous admirerez comme moi la grandeur. Il remonte encore à quinze siècles cependant, sept siècles avant la fondation de Rome.

Josué avait achevé la conquête de la Terre Promise, et suivant les instructions qu'il avait reçues de Moïse, il voulut qu'Israël renouvelât l'alliance qu'il avait faite avec Jéhovah. Il amena les douze tribus, formant une armée de 600,000 hommes, dans cette vallée, au fond de laquelle il avait placé l'Arche d'alliance. Il rangea six tribus formant trois cent mille hommes sur le flanc du mont

Hébal, et les six autres tribus en face, sur la pente du Garizim. Lui-même prit place sur une estrade, à côté de l'Arche d'alliance entourée des prêtres et des lévites.

Puis, se tournant vers le mont Garizim, il annonça au peuple à voix haute douze bénédictions promises par Jéhovah, si Israël observait ses commandements.

Voici quelles étaient les deux premières :

« Si tu obéis à la voix de Jéhovah, ton Dieu, tu seras béni dans la ville, et tu seras béni dans les champs.

« Béni sera le fruit de tes entrailles, et le fruit de ton sol, et le fruit de tes troupeaux. »

Et à chacune de ces bénédictions, les six tribus du mont Garizim répondaient par un grand cri : *Amen*.

Et se tournant alors vers le mont Hébal, Josué prononça douze malédictions contre les violateurs de la Loi :

« Si tu n'obéis pas à la voix de Jéhovah, ton Dieu, tu seras maudit dans la ville, et tu seras maudit dans les champs.

« Maudit sera le fruit de tes entrailles, et le fruit de tes terres, et le fruit de tes troupeaux »...

Et les trois cent mille hommes du mont Hébal répondaient à chaque malédiction par le même cri unanime : *Amen*.

— Quel merveilleux spectacle ce devait être ! dit Camilla.

— Que c'était grand, et imposant, et solennel! ajouta Claudia.

— N'est-ce pas, reprit Caïus, que cette vallée et ces montagnes méritaient une visite?

— Oh! oui, dit Camilla, et nous ne savons comment vous remercier.

Au sommet de la montagne, ils trouvèrent les ruines de l'ancien temple, et l'autel sur lequel les Samaritains venaient encore offrir des sacrifices. Ils promenèrent leurs regards sur toute la contrée environnante depuis le Jourdain jusqu'à la Méditerranée, et ils redescendirent dans la plaine, au pas prudent et sûr de leurs ânes.

Caïus les conduisit alors au puits de Jacob.

— Quel est ce puits? dit Camilla, et pourquoi nous arrêtons-nous ici?

— C'est le puits creusé il y a 2000 ans par le patriarche Jacob, l'un des ancêtres de Jésus de Nazareth; et c'est ici que le Prophète a commencé, l'année dernière, ses étonnantes prédications.

Caïus raconta alors à ses compagnes de voyage la rencontre de Jésus avec la Samaritaine Photina en cet endroit, et la conversion des Sichémites.

Les deux femmes écoutèrent ce récit avec un intérêt mêlé d'une vraie émotion. Claudia s'éloigna de quelques pas pour cueillir des fleurs qui brillaient dans l'herbe; et Camilla s'assit sur la margelle du puits en disant:

Elle est bien heureuse, cette Photina, d'avoir reçu le «don de Dieu.»

— Vous aussi, Camilla, vous le recevrez quand l'heure sera venue. Il arrive tant de choses qu'on ne peut prévoir. Je ne l'ai jamais prévue, mais bien désirée, cette rencontre exquise qui m'est donnée aujourd'hui, auprès de ce puits qui fut témoin jadis de tant de serments d'amour.

Je puis à peine balbutier mes sentiments pour vous, Camilla ; mais vous les comprenez mieux sans paroles...

— Ne parlez pas. Un jour, j'espère, nous nous retrouverons au bord du Tibre, dans cette Rome que nous aimons tous deux, et nous aurons peut-être alors le même Dieu, comme nous avons la même patrie.

— Quel sera ce Dieu ? J'ai le pressentiment qu'il sera Celui qui s'est assis où vous êtes, et qui enseigne la religion d'amour, et l'adoration en esprit dans tous les lieux, dans toutes les langues, et chez tous les peuples.

Camilla avait baissé les yeux, et une larme était tombée sur sa main. Caïus saisit cette main, et la baisa : « Si toutes les larmes avaient cette douceur, ce serait un bonheur de pleurer, » dit-il.

Camilla eut un sourire d'allégresse suave.

Pendant la soirée, Caïus réussit à trouver Photina, et l'amena à l'hôtellerie. Claudia et Camilla lui firent raconter son entrevue avec Jésus de Nazareth, et leur émotion fut grande.

— Avec quel bonheur je vais revoir le Prophète, dit la Samaritaine en terminant ! Nous partons

demain en caravane pour Jérusalem, où nous assisterons à la fête des Tabernacles, et Jésus y viendra certainement. »

Le lendemain vers le soir, Claudia, Camilla et Caïus rentraient à Jérusalem, par la porte de Joppé.

XI

LA FÊTE DES TABERNACLES

On se fait difficilement une idée de ces grandes solennités religieuses qui réunissaient à Jérusalem des foules immenses, et qui créaient une impression profonde sur les fidèles croyants de Jéhovah. Les deux plus grandes fêtes de l'année étaient la Pâque, fête du printemps, et celle des Tabernacles, fête de l'automne. La première rappelait la sortie d'Egypte, et la seconde, le voyage de 40 ans à travers le désert.

Les Tabernacles n'étaient pas des tentes en toile. Suivant les prescriptions du Lévitique, ils devaient être en feuillage, construits avec des branches de palmier, d'olivier sauvage, de myrte, et d'autres arbres touffus. De fortes et longues branches plantées dans le sol sur deux lignes parallèles, et se rejoignant au sommet, solidement attachées, et

recouvertes de rameaux, de feuilles et même de gazon : telle était leur forme ordinaire.

Les grands tabernacles étaient divisés en trois parties par des rideaux. Celle du fond était réservée aux femmes ; celle du milieu aux hommes, membres de la famille ; et les serviteurs occupaient l'antichambre.

A la porte de la tente, dans un triangle formé par trois pierres, brûlait un feu qui servait à la cuisson des aliments, et autour duquel on se réunissait le soir, pour causer, pour raconter des légendes, ou pour lire les vieux récits des Ecritures.

Les pèlerins venus de la même ville, ou du même village, se groupaient ensemble, et leurs tentes étaient rangées en cercle, sur les hauteurs. Au centre se trouvait celle du chef de la caravane, ordinairement plus grande que les autres. Tant pour les sacrifices à offrir, que pour la nourriture des pèlerins, chaque caravane avait son troupeau de moutons, de veaux, et même de bœufs, dont quelques bergers prenaient soin.

Dès avant la fête, les caravanes arrivaient de toutes les directions, des villes de la Judée, de la Galilée, de la Pérée, des bords de la mer et du Liban. C'était une invasion pacifique et joyeuse, qui s'emparait de tous les environs de Jérusalem, et surtout des hauteurs. Car la grande allégresse des pèlerins était d'apercevoir du haut de leurs campements les vastes portiques et la coupole de leur Temple tant aimé ; c'était de voir monter en

tourbillons au-dessus des murailles la fumée des sacrifices, s'élevant jour et nuit de l'autel des Holocaustes ; c'était d'entendre les fanfares éclatantes des trompettes sacrées appelant le peuple aux cérémonies.

Jérusalem se trouvait ainsi enveloppée par toute une immense ville de tentes de feuillage groupées sur les hauteurs du mont des Oliviers, de Bézétha, et du Scopus, dans la partie supérieure de la vallée de Josaphat, sur les pentes de l'Ophel et sur les cimes du mont Sion.

Dans l'enceinte même de la cité, tous les enfants d'Israël étaient tenus par le Lévitique de célébrer la fête, en habitant pendant sept jours des tabernacles de feuillage. Ils les construisaient sur les terrasses de leurs maisons, dans les cours, sur les places publiques, et surtout à la porte de l'Eau et à la porte d'Ephraïm.

Cette grande fête, à laquelle prenaient part plus d'un million de Juifs, avait été instituée en mémoire des années que les Israélites avaient passées sous la tente, dans le désert arabique, après leur sortie d'Egypte. Pendant huit jours le Temple était encombré de pèlerins, et les plus solennelles cérémonies religieuses y rappelaient les merveilles accomplies par Jéhovah en faveur de son peuple.

Chaque matin, vingt et une sonneries de trompettes retentissaient au sommet des terrassements crénelés et des portiques. Alors une procession de

prêtres, de lévites et de fidèles se formait, descendait la pente de l'Ophel jusqu'à la fontaine de Siloé, et remontait en chantant des hymnes, avec une aiguière d'or remplie d'eau vive, qui était répandue par le pontife officiant sur l'autel des holocaustes.

Puis, il y avait lecture de la Loi, et prédication. De temps en temps, la prédication était interrompue par diverses cérémonies, dont il serait trop long de faire la description. Qu'il suffise de dire qu'elles formaient toutes ensemble une sorte de mémorial des faveurs de Jéhovah.

L'eau apportée de Siloé rappelait la source jaillie d'un rocher, au désert, à la parole de Moïse. L'illumination du temple était faite en mémoire de la colonne de feu qui éclairait la marche d'Israël vers la Terre Promise, et le Messie qu'on attendait devait être la vraie colonne de feu qui dissiperait les ténèbres de l'humanité, et la guiderait à travers le désert de cette vie vers la Terre des Vivants.

Tout le jour, et même la nuit, l'autel des holocaustes fumait. Le feu devait y être constamment entretenu, et l'on y offrait de continuels sacrifices.

On y égorgeait de jeunes taureaux, des agneaux, des chèvres, des pigeons et des tourterelles. Les prêtres faisaient l'offrande à Jéhovah du sang des victimes, qu'ils répandaient tout autour sur l'autel. Puis les corps des animaux étaient découpés en morceaux, dont une partie était placée sur le feu et consumée.

On y faisait aussi des oblations de farine, arrosée d'huile, et une poignée était jetée sur le feu avec de l'encens.

Le reste de cette fleur de farine, et les restes des victimes appartenaient aux prêtres.

Telle était cette grande fête que les Juifs célébraient chaque année à Jérusalem, au milieu du mois de Thisri, qui comprenait une partie de septembre et une partie d'octobre.

Mais, en l'an de Rome 782, la fête prit des proportions plus grandioses, et agita plus profondément tout le peuple d'Israël. Car les temps messianiques semblaient venus, et un grand prophète accomplissait des merveilles dans toute l'étendue de l'ancien royaume. On pouvait douter encore qu'il fût le Messie attendu ; mais on ne pouvait plus nier qu'il accomplissait des prodiges, comme on n'en avait pas vu depuis les temps d'Elie et d'Elisée.

Sa parole était tellement éloquente que ceux qui l'avaient entendu disaient : jamais homme n'a parlé comme lui ! Les foules le suivaient et l'admiraient. Mais il portait ombrage aux princes des prêtres et aux scribes, qui manifestaient ouvertement leur hostilité.

Viendrait-il à Jérusalem, et se ferait-il entendre dans le Temple pendant cette fête des Tabernacles qui commençait ? La foule des pèlerins plus nombreuse que jamais l'attendait et le désirait.

Mais les pharisiens l'avaient fait épier en Galilée ;

ils avaient cherché des motifs d'accusation de toutes sortes contre lui. Ils préparaient de nouveaux pièges auxquels, croyaient-ils, il ne saurait pas échapper ; et leurs agents de police étaient chargés de l'arrêter pendant la fête, s'il osait se montrer.

— Mais il n'osera pas venir, disaient-ils. Là-bas, en Galilée, il est dans son élément, parmi des gens sans instruction qui ne savent rien des Ecritures. Il leur raconte des paraboles et des récits aussi simples qu'eux-mêmes, et ces braves gens l'admirent. Mais ici, dans le Temple, à côté de la Rotonde où siège le Sanhédrin, en présence d'un auditoire où se trouveraient mêlés à la foule les maîtres de la science religieuse, et les plus illustres docteurs en Israël, il perdrait de son assurance, et il n'oserait plus afficher ses prétentions messianiques.

Le centurion, Camilla et Claudia Procla étaient de ceux qui croyaient que le prophète de Galilée viendrait, et chaque jour ils se rendaient au Temple pour le voir et l'entendre ; mais trois jours étaient déjà passés, et Jésus de Nazareth n'avait pas paru.

XII

JÉSUS AU TEMPLE

Nous empruntons au *journal de Camilla* le récit de la fête du quatrième jour, et le compte rendu de ses impressions :

« Il est enfin venu, et je l'ai vu et entendu le grand prophète de Galilée ! Tout est beau, et tout est grand chez lui, et sa parole m'a profondément impressionnée.

« Les cérémonies du quatrième jour étaient commencées, et l'on disait encore dans les parvis du temple qu'il ne viendrait pas. Dans le groupe où je me trouvais, quelques scribes échangeaient les propos suivants :

— « Comment sait-il les Ecritures, lui qui ne les a pas étudiées ?

— « Il ne peut pas être le Messie. Car lorsque le Messie paraîtra, disent les Prophètes, nous ne saurons d'où il est, ni d'où il vient. Et lui, nous connaissons son origine, et nous savons qu'il vient de l'obscur village de Nazareth, où il exerçait le métier de charpentier.

— « Qui donc a pu lui enseigner la doctrine qu'il prêche ?... Tout à coup un frémissement courut dans la foule. Une forme blanche venait d'apparaître sur le plus haut degré du parvis des Juifs. C'était le Prophète !

« Nous nous rapprochâmes le plus possible, et je recommandai à Caïus de bien noter ce qu'il allait dire ; car nous savions qu'il parlait généralement le dialecte hébreu populaire, c'est-à-dire l'araméen, et Caïus le comprend bien mieux que nous.

Un grand silence se fit, et Jésus prit la parole :

— « Il y en a un grand nombre parmi vous qui se demandent où j'ai puisé la doctrine que j'enseigne. Elle n'est pas de moi, cette doctrine ; elle est de Celui qui m'a envoyé, c'est-à-dire de Dieu.

« L'homme qui parle de son chef n'a en vue que sa propre gloire. Mais celui qui ne cherche que la gloire du Dieu qui l'envoie, celui-là est dans la vérité et la justice...

— « Vous prétendez savoir qui je suis et d'où je viens ; mais alors vous devez savoir que je ne suis pas venu de moi-même ; c'est Celui qui est vrai qui m'a envoyé ; mais vous ne le connaissez pas, Celui-là. Moi, je le connais parce que je procède de Lui, et parce qu'Il m'a envoyé... »

L'étonnement des scribes qui se tenaient près de nous était grand. Ils se regardaient les uns les autres, et ils se disaient à voix basse : « Il a deviné les propos que nous échangions tout à l'heure, et il nous répond : que nous nous trompons quand nous croyons savoir d'où il vient, parce qu'il vient de Dieu, et que nous ne connaissons pas Dieu. Et c'est de Dieu, aussi que lui vient sa science...

Jésus continuait de parler. Mais il s'était fait

un mouvement dans la foule qui nous avait éloignés, et nous ne l'entendions que par intervalles. Les observations des auditeurs parvenaient mieux à nos oreilles :

— « N'est-ce pas là, disait-on, celui que les princes des prêtres cherchent à mettre à mort ? Le voilà qui parle en public, et ils ne lui disent rien. Ils ne le contredisent même pas. Est-ce qu'ils auraient reconnu qu'il est vraiment le Messie ?...

— « Quoi qu'il en soit, quand le Christ viendra, fera-t-il plus de miracles que n'en opère cet homme ?...

La voix du Prophète disait :

— « Je suis encore avec vous pour un peu de temps ; puis je retournerai à Celui qui m'a envoyé. Alors, vous me chercherez, et vous ne me trouverez point ; car où je suis, vous ne pouvez venir... »

Soudain, retentirent à la porte du Midi de grandes acclamations mêlées au son des trompettes et des cymbales.

Jésus se tut ; et une longue procession défila sous les portiques. Le grand prêtre Caïphe, revêtu des ornements pontificaux en brocart, et portant dans ses mains une urne d'or, marchait en tête. L'urne était remplie de l'eau que le peuple et les Lévites étaient allés en procession puiser à la fontaine de Siloé, au pied de la colline d'Ophel. Elle rappelait à Israël l'eau vive que Moïse avait fait jaillir d'un rocher, un jour que les ancêtres sortis d'Egypte se mouraient de soif au désert.

Derrière lui venaient les prêtres, portant des vêtements somptueux de pourpre et d'or.

Mais ceux du Grand-Prêtre étaient d'une richesse et d'un éclat merveilleux, conformes aux instructions données par Moïse, et dont on trouve la description au chapitre XXXIX de l'Exode. Le pectoral était du même tissu que l'éphod, de pourpre écarlate violette et cramoisie, avec quatre rangées de pierres précieuses, sardoines, topazes, émeraudes, escarboucles, saphirs et diamants. Ces pierres étaient enchâssées dans douze rosettes d'or, portant les noms des douze tribus d'Israël. Les épaulettes de l'éphod étaient formées par des pierres d'onyx enchâssées dans des chatons d'or, et sur lesquelles étaient gravés les noms des fils d'Israël. La robe de l'éphod tout entière en pourpre violette avait au bas une garniture de grenades écarlates et de clochettes d'or, qui sonnaient à chaque pas du pontife.

Sa tête était couronnée d'une tiare artistement travaillée; et sur une lame d'or pur qui encerclait son front on pouvait lire les mots: Sainteté de Jéhovah.

Après les prêtres venaient quelques scribes, plusieurs Anciens, et une foule de pèlerins étrangers à Jérusalem.

Un chœur de cinq cents voix, accompagné de harpes, de psaltérions, de nébels, de flûtes, de trompettes et de tamtams, chantait le cantique des rachetés du prophète Isaïe:

« Un rameau sortira du tronc de Jessé,
Et de ses racines croîtra un rejeton;
Sur lui reposera l'esprit de Jéhovah,
Esprit de sagesse et d'intelligence,
Esprit de conseil et de force... »

Et le cantique se terminait par la strophe suivante :

« Vous puiserez des eaux avec joie aux sources du salut,
Et vous direz en ce jour-là :
Louez Jéhovah, invoquez son nom,
Habitantes de Sion,
Car le Saint d'Israël est grand au milieu de vous ! »

O mère, que nous le trouvions beau ce cantique, en songeant que peut-être Jésus de Nazareth était celui qu'Isaïe avait prophétisé !

Le vieux Gamaliel nous avait aperçus, et s'était approché de nous. Il débordait d'enthousiasme : « Serait-il donc possible, disait-il, en levant les mains, que nous verrions de nos yeux en ce moment même, la réalisation de la prophétie d'Isaïe ? Serait-ce vrai que cet homme qui est devant nous, et qui nous parle, est le *rameau* sorti du tronc de Jessé, le rejeton sur qui s'est reposé l'Esprit de Jéhovah, le Saint d'Israël, grand au milieu de Sion ! »

Et le vieux docteur d'Israël fixait ses regards pleins de larmes de joie sur Jésus silencieux, toujours debout, calme et impassible sur les hauts gradins qui lui servaient de tribune.

Et la procession s'avançait toujours en chantant, traversant le parvis des Gentils, puis le parvis des femmes et le parvis des Juifs; et le pontife qui portait l'urne d'or franchissait la porte de Nicanor, et le portique qui entoure le parvis des Lévites: et au moment où il gravissait les degrés qui conduisent sur l'autel des holocaustes, le peuple cria: «Elève la main»! Alors le pontife versa l'urne d'or du côté de l'occident, pendant que le chœur reprenait: «Vous puiserez l'eau avec joie aux sources du salut»!

Dès que le chœur se tut, Jésus éleva la voix de nouveau. La cérémonie qui venait de finir lui fournissait une nouvelle image de sa doctrine. «Si quelqu'un a soif, s'écria-t-il, qu'il vienne à moi, et qu'il boive! Qui croit en moi sera lui-même comme le rocher dont parle l'Ecriture; de son sein jailliront des sources d'eau vive.» La foule se fit tumultueuse. Les uns criaient: «C'est vraiment le prophète annoncé par Isaïe!

«C'est le Christ! C'est le Messie!»

Mais d'autres objectaient: «Est-ce que le Christ vient de la Galilée?...»

Jésus continua, sans se laisser détourner de son sujet.

Le soir venait. On alluma de grands candélabres qui illuminèrent tous les parvis. Leurs reflets transfiguraient le prophète; et tout spontanément il dit d'une voix forte:

«Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit

ne marche pas dans les ténèbres ; mais il aura la lumière et la vie... »

— « Jamais le monde, dit Gamaliel, n'a entendu de si grandes paroles, et je ne connais aucune autre éloquence qui ait ce caractère personnel et absolu.

« Il y a un moment, il se disait la Source d'eau vive de la vie éternelle ; et maintenant il est la Lumière du monde !

« Remarquez bien, ajoutait Gamaliel, qu'il ne s'appuie sur l'autorité de personne, autre que Dieu. Et qu'il ne dit pas : Je vais vous enseigner où sont la source de vie et la lumière, et comment vous pouvez y arriver.

Il dit : « Je suis, moi, la Source de vie et la Lumière. » Pour parler ainsi, il faut être Dieu.

Les pharisiens avaient interrompu le Prophète, et lui reprochaient de rendre témoignage de lui-même.

Il leur répondit : que son témoignage est digne de foi parce qu'il sait d'où il vient, et où il va, tandis qu'eux ne le savent pas, qu'il n'est pas seul d'ailleurs à rendre témoignage, mais que son Père qui l'a envoyé rend aussi témoignage de lui.

— Qui est votre Père ? lui crièrent-ils.

— Vous ne connaissez ni moi, ni mon Père, répondit Jésus. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père... Car mon Père et moi, nous ne faisons qu'un...

— Que veut-il dire ? demandai-je à Gamaliel.

— Je comprends qu'il veut dire que Dieu est son Père.

— Cela est-il possible?

— C'est le mystère de cet homme; et c'est ce qui trouble mon entendement et toutes mes connaissances.

Cérémonies et prédications ont continué les jours suivants jusqu'au huitième.

Malheureusement, pendant les derniers jours, la foule était bruyante. Les princes des prêtres, les scribes, les pharisiens étaient disséminés un peu partout, et ils excitaient le peuple contre lui. Ils l'interrompaient, ils murmuraient, ils l'injuriaient, et il a fini par leur adresser lui-même des vérités très dures.

Vous en jugerez par les quelques paroles que Caïus a recueillies, et que je vais vous copier.

Quand nous l'avons trouvé au parvis du Trésor, Jésus disait aux Juifs, qui semblaient très agités autour de lui:

« Je m'en vais; et vous me chercherez. Mais vous mourrez dans votre péché. Où je vais, vous ne pouvez venir...

— Est-ce qu'il va se tuer lui-même? murmura la foule. Jésus continua:

— « Vous, vous êtes d'en bas; moi, je suis d'en haut.

« Vous êtes de ce monde ; moi, je ne suis pas de ce monde. Aussi vous l'ai-je déclaré : Vous mourrez dans votre péché, si vous persistez à ne pas croire qui je suis...

— Qui donc êtes-vous ? lui dirent-ils.

— « Je suis ce que j'affirme. Je suis le Principe... Celui qui m'a envoyé ne trompe point, et ce qu'il m'a appris, je le dis au monde... »

Gamaliel tressaillit, et se tournant vers nous : « Remarquez-vous encore cette affirmation personnelle et absolue : Je suis le Principe. Jamais homme a-t-il parlé ainsi ? Est-il au monde un être purement humain qui puisse dire avec vérité « je suis le Principe » ?

Moïse lui-même n'aurait pas osé prononcer une telle parole !

Le Prophète poursuivait son discours :

« Quand vous aurez élevé le Fils de l'Homme, alors vous reconnaîtrez qui je suis. Vous reconnaîtrez que je ne fais rien de moi-même, mais que je dis ce que mon Père m'a enseigné ; que Celui qui m'a envoyé est avec moi, et qu'Il ne me laisse point seul parce que je fais toujours ce qui lui plaît. »

Un grand nombre des auditeurs l'acclamèrent alors, et se déclarèrent ses disciples.

« Vous serez vraiment mes disciples, leur dit-il, si vous demeurez dans ma doctrine. Vous connaîtrez ainsi la vérité, et la vérité vous rendra libres. »

Tous ceux qui témoignaient leur hostilité protes-

tèrent alors contre ces paroles avec emportement :

— « Nous sommes les enfants d'Abraham, et nous n'avons jamais été les esclaves de personne ! »

— Les orgueilleux ! remarqua Gamaliel, ils oublient qu'ils ont été bien des fois traînés en captivité, et qu'ils sont encore aujourd'hui soumis à la domination romaine.

Mais Jésus leur expliqua qu'il parlait de liberté morale ; que le véritable esclavage est le péché ; et que, bien loin de faire les œuvres de justice que faisait Abraham, ils cherchent en ce moment même à le faire mourir, lui qui leur a fait connaître la vérité qu'il a entendue de Dieu.

Le tumulte augmenta. Et les Juifs proclamèrent hautement qu'ils n'avaient qu'un seul père : Dieu !

Le Prophète éleva la voix pour couvrir le tumulte, et il leur dit avec fermeté :

« Si Dieu était votre Père, certainement vous m'aimeriez, Moi ! Car c'est de Dieu que je suis sorti et que je viens. Non, je ne suis pas venu de moi-même, je vous le répète, c'est Lui qui m'a envoyé. Et cependant vous ne reconnaissez pas mon langage, et vous ne voulez pas entendre ma parole...

« Ah ! Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu ; et si vous ne les écoutez point, c'est parce que vous n'êtes pas de Dieu !

« Votre père à vous, c'est le démon ! Et ce sont les instincts de votre père que vous voulez assouvir

en cherchant les moyens de me faire mourir. Dès l'origine, celui-là fut homicide, et la vérité n'est plus en lui. Quand il dit le mensonge il parle de son propre fond; car il est le menteur, le père du mensonge... »

Des cris de rage couvrirent ces paroles. Les Juifs lui crièrent qu'il n'était qu'un possédé du démon; et comme il y avait dans le parvis, des tas de pierres dont les ouvriers devaient se servir pour certaines réparations aux murs, les Juifs ramassèrent ces pierres et se précipitèrent vers Jésus pour le lapider. Mais il avait disparu.

Ce fut la fin de la prédication; car c'était le dernier jour de la fête. Mais le Prophète ne cessa pas de faire des miracles.

XIII

L'AVEUGLE-NÉ

A peine Jésus était-il sorti du Temple qu'il aperçut dans la rue un pauvre aveugle de naissance. Il ramassa une poignée de poussière. Il en fit de la boue avec sa salive, et oignit les yeux de l'aveugle. Puis, il lui dit: « Va maintenant te laver dans la piscine de Siloé. »

L'aveugle y alla, et recouvra la vue.

Le lendemain soir, Gamaliel l'Ancien recevait chez lui quelques amis. Claudia, Camilla, Nicodème et Caïus s'y trouvaient. Le vieux Claudius et Pilatus avaient décliné l'invitation parce qu'ils en avaient assez, disaient-ils, des controverses sur Jésus de Nazareth.

La guérison de l'aveugle-né avait fait sensation dans le public de Jérusalem, et les hôtes de Gamaliel étaient curieux de savoir exactement ce qui s'était passé. Camilla fut la première à interroger le vieux docteur à ce sujet.

« Voici, dit Gamaliel, tout ce que j'en connais: Il y a plusieurs années que je vois un aveugle de naissance à la porte du Temple. Je lui ai parlé bien des fois, et dans l'espoir que les médecins pourraient peut-être le guérir, j'ai, un jour, examiné ses yeux; mais quoique je ne sois pas un homme de l'art, un simple coup d'œil m'a suffi pour comprendre que la cécité était bien originelle et incurable.

Or, hier, je sortais du Temple, lorsque je vis un rassemblement de personnes qui discutaient vivement. Je m'approchai, et je reconnus au milieu du groupe mon aveugle-né qui parlait avec beaucoup d'animation, et sur qui tous les regards étaient fixés.

J'écoutai la discussion.

Les uns disaient :

— C'est bien lui ! C'est bien l'aveugle-né qui se tenait ici à la porte du temple, et qui mendiait.

— Eh! non, disaient les autres; mais c'est quelqu'un qui lui ressemble beaucoup.

Et lui, répliquait: c'est bien moi.

— Mais enfin, tu n'es pas aveugle, toi?

— Je ne le suis plus, mais je l'étais, il y a moins d'une heure.

— Et comment tes yeux se sont-ils ouverts?

— Voici: Un homme, que je ne voyais pas, puisque j'étais aveugle, mais que j'ai entendu appeler Jésus, s'est approché de moi; il a mis de la boue sur mes yeux, et m'a dit: va à la piscine de Siloé, et lave-toi.

J'y ai été conduit par l'enfant que voici, je me suis lavé, et j'ai recouvré la vue.

— Où est cet homme qui vous a guéri? lui ai-je demandé alors.

— Je ne sais pas, je ne le connais pas; je ne l'ai jamais vu.

Il y avait alors dans le temple une nombreuse réunion de prêtres et de pharisiens, car c'était le jour du sabbat. J'emmenai l'homme devant eux, et leur racontai ce que je venais d'apprendre.

Les membres du Sanhédrin furent révoltés de ce qu'ils considéraient comme une violation du jour consacré au Seigneur; et soupçonnant en même temps une supercherie, ils instituèrent immédiatement une enquête en interrogeant l'aveugle-né et ses parents.

L'homme répondit à toutes les questions avec

une simplicité, une franchise et une fermeté qui m'ont paru admirables.

Le fait n'était pas compliqué : il venait de s'accomplir, et, sans déguisement, comme sans peur d'être contredit, l'aveugle le racontait toujours de la même manière :

« Il était aveugle depuis sa naissance ; et une heure auparavant, il l'était encore. Et voilà qu'un homme, qu'on lui avait dit se nommer Jésus, l'avait guéri soudainement, en lui mettant de la boue sur les yeux, et en l'envoyant se laver à la fontaine de Siloé. C'était tout. C'était clair, net, précis, positif, mais c'était contraire aux lois de la nature, et inexplicable. Donc, disaient les membres du Sanhédrin, cela n'est pas vrai. Cet homme est un menteur.

Ils firent alors comparaître devant eux le père et la mère de l'aveugle, et les questionnèrent.

— Est-ce bien là votre fils ?

— Oui, c'est bien notre fils, répondirent-ils simplement.

— Est-il né aveugle ?

— Oui, il est né aveugle.

— Mais alors, comment se fait-il qu'il voit maintenant ?

— Nous l'ignorons.

— Qui lui a ouvert les yeux ?

— Nous ne le savons pas. Interrogez-le lui-même. Il a de l'âge, qu'il parle de ce qui le concerne.

Interrogé de nouveau, l'aveugle fit le même

récit, avec le calme, l'assurance et la précision d'un homme qui dit vrai.

Des discussions s'élevèrent alors entre nous. Les uns disaient :

« Cet homme n'est pas un envoyé de Dieu puisqu'il n'observe pas le sabbat. » D'autres : « Comment un pécheur peut-il faire de tels miracles ? » Et toi ? demandèrent-ils à l'aveugle, que dis tu de celui qui t'a ouvert les yeux ?

— C'est un prophète, répondit-il, sans broncher.

Cette réponse irrita les pharisiens, et ils lui répliquèrent : pour nous, nous savons que cet homme est un pécheur.

— S'il est pécheur, reprit l'aveugle, je ne le sais pas, mais je sais une chose, c'est que j'étais aveugle, et qu'à présent je vois.

Or, c'était précisément ce fait accablant, plus éloquent que tous les arguments, qui exaspérait mes collègues. Le miracle leur crevait les yeux et ils ne voulaient pas le voir.

La foule l'affirmait, elle en rendait témoignage ; et malgré son ignorance, avec son seul bon sens et sa bonne foi, le miraculé répondait triomphalement à toutes les arguties des docteurs incrédules et haineux.

Un moment, il parut même se moquer d'eux, lorsqu'ils lui demandèrent pour la troisième fois comment Jésus lui avait ouvert les yeux.

— Pourquoi voulez-vous l'entendre encore ? leur

dit-il. Est-ce que, vous aussi, vous voulez être ses disciples ?

— Alors, ils le maudirent, et lui dirent avec colère : Sois son disciple, toi ; mais nous, nous sommes disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse, mais celui-ci, nous ne savons d'où il est.

— Voilà qui est bien étonnant, reprit le nouveau disciple de Jésus, que vous ne sachiez d'où il est, quand il m'a ouvert les yeux.

Dieu n'écoute point les pécheurs, et jamais on n'a ouï dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si celui-ci n'était pas de Dieu, il ne pourrait pas faire cela.

C'en était trop. Les Pharisiens rageaient, et ils eurent recours au dernier argument de ceux qui ont tort, l'injure :

— Tu es né tout entier dans le péché, et tu oses nous enseigner !

Alors ils le firent jeter à la porte du Temple.

— Docteur Gamaliel, dit Camilla, je vous remercie du fond du cœur. Votre récit m'a remuée profondément.

— C'est vraiment émouvant, ajouta Caïus.

— Mais il y a une suite, dit Nicodème, un épilogue, que vous ne connaissez probablement pas, Gamaliel.

— Non, je ne sais rien de plus.

— Eh ! bien, voici ce qui s'est passé ensuite : Chassé du Temple, l'heureux miraculé s'en allait

dans la rue, lorsque Jésus de Nazareth le rencontra. Il l'arrêta, et lui dit : « Crois-tu au Fils de Dieu ? » Il répondit : — Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ?

— Tu l'as vu, reprit Jésus, c'est lui-même qui te parle. — Je crois, Seigneur, » répondit sans hésiter l'aveugle d'hier, et se jetant aux pieds de Jésus il l'adora.

— Quelle foi ! dirent ensemble Claudia, Camilla, et Caïus. N'est-ce pas admirable, Gamaliel ?

Le vieux maître avait levé la vue au ciel, et restait silencieux. Enfin, il dit : « Je suis plus ému que vous tous ; mais je suis tout troublé par la grandeur du mystère de cet homme.

Il ne peut pas être un imposteur, puisque Dieu l'écoute. Mais comment concevoir qu'il se dise Fils de Dieu, et se fasse adorer ? Cela surpasse mon entendement.

— C'est un mystère, ajouta Nicodème. Mais comment pourra-t-il racheter l'humanité, s'il n'est pas Dieu ? Et s'il est Dieu, n'est-il pas tenu de le dire ? »

XIV

LA QUESTION MESSIANIQUE

En Judée, comme en Galilée, en Samarie, dans la Pérée, et jusqu'aux bords de la mer où s'élevaient Tyr et Sidon, la question messianique était posée.

Elle agitait le peuple. Elle passionnait les esprits

que les luttes d'idées intéressent. Elle réveillait le sentiment national, et le patriotisme un peu somnolent. Jésus de Nazareth n'avait qu'un mot à dire, et elle serait devenue pour Rome même une grave question politique. Mais rien n'était plus loin de la pensée de Jésus que le rêve de créer un mouvement populaire, et d'affranchir son pays de la domination romaine. Ce rôle eût été bien au-dessous du personnage, et ce ne pouvait pas être pour faire une révolution politique, qu'un Messie était promis au peuple Juif depuis tant de siècles.

Aussi, bien loin de prononcer la parole rebelle que le peuple désirait et attendait, Jésus disait à qui voulait l'entendre: Mon royaume n'est pas de ce monde, il est le royaume de Dieu!

Pour ceux qui ajoutaient foi à cette déclaration du Prophète la question messianique était donc plutôt religieuse. Elle soulevait les problèmes théologiques les plus graves, et elle se compliquait d'un conflit ecclésiastique menaçant.

En face de Jésus se dressait le sacerdoce Juif, dont les intérêts étaient menacés.

Personne ne pouvait plus ignorer les nombreux miracles du jeune prophète, ni ses merveilleuses prédications dans le temple, dans les synagogues, sur les bords du Jourdain, et dans tous les endroits où il passait. Partout, la foule se demandait s'il était le Messie promis.

Jean-Baptiste lui-même avait voulu s'en assurer de la bouche de Jésus, et il lui avait envoyé des

messagers à cet effet. La réponse de Jésus avait satisfait Jean-Baptiste qui avait congédié ses propres disciples en disant : « Ma mission est finie maintenant, il faut qu'il croisse et que je décroisse. »

Les humbles, les ignorants, et les simples ne doutaient pas que Jésus fût bien le Messie. Ils avaient vu ses œuvres, et elles avaient suffi à les convaincre. Il leur avait déclaré d'ailleurs qu'il l'était ; or, Dieu ne peut pas faire de miracles pour affirmer le mensonge.

Mais il n'en allait pas ainsi parmi les grands, parmi les riches, et surtout parmi les prêtres juifs.

Les classes dirigeantes ne voient jamais sans méfiance et jalousie une influence et une orientation nouvelles s'affirmer et grandir. Elles portent naturellement envie au succès et à l'élévation de ceux qu'elles appellent des parvenus.

C'est à Jérusalem surtout que la lutte était violente, et organisée par les chefs du peuple, plus spécialement par ceux qui représentaient l'autorité religieuse.

Pour refuser de reconnaître la messianité de Jésus, ils invoquaient divers motifs, qui pouvaient excuser leur scepticisme, mais qui ne justifiaient aucunement leur hostilité haineuse.

Le Messie, disaient-ils, devait être de la famille de David. Il devait naître à Bethléem et non en Galilée.

Or, Jésus venait de Nazareth. Il y était connu depuis sa plus tendre enfance, ainsi que sa famille.

Son père était un obscur charpentier. Lui-même y avait exercé ce métier jusqu'à l'âge de trente ans; et c'était sans études préalables, sans avoir laissé son nom dans aucune école célèbre, qu'il s'était tout à coup mis à prêcher.

Quelle relation pouvait-il y avoir entre cette pauvre famille d'un bourg méprisé de la Galilée et la race royale de David?

Ces premières objections étaient faciles à réfuter pour quelqu'un qui aurait vraiment voulu en chercher de bonne foi la solution. Il suffisait de s'enquérir avec soin de la généalogie de Jésus, et du lieu de sa naissance.

Il y avait des archives à Bethléem et à Nazareth, et parmi les témoins de la naissance de Jésus plusieurs devaient encore être vivants.

Aussi se rencontra-t-il parmi les grands de Jérusalem quelques hommes de bonne foi qui s'enquirent de ces faits, et qui apprirent ainsi la vérité.

Nicodème ben Gorion, Joseph d'Arimathie, décurions, et Gamaliel, furent de ceux-là. Nicodème rencontra même aux environs de Bethléem plusieurs des bergers qui avaient eu connaissance de la naissance de Jésus, dans la grotte de Bethléem; et ils lui en racontèrent les merveilles. Les plus vieux n'avaient pas encore soixante ans.

De même, on pouvait interroger la mère de Jésus, ses amis, ses parents collatéraux et l'on aurait ainsi constaté que Joseph, père putatif de

Jésus, et Marie son épouse descendaient tous deux de la famille de David.

Ils invoquaient encore un autre motif pour ne pas admettre le titre messianique de Jésus.

Le Messie, disaient-ils, doit apparaître sur la terre plein de grandeur et de gloire, dans tout l'éclat d'un prince puissant. Il doit racheter Israël, et toutes les nations doivent plier devant lui.

Or, il est bien évident que ce prêcheur de Galilée, entouré de pauvres pêcheurs du lac de Génézareth, ne possède ni la grandeur, ni la puissance, ni aucun autre apanage royal.

Cette seconde raison de douter était plus sérieuse que la première, et elle était un grand obstacle à la foi du peuple même. Car c'était aussi sa croyance et sa suprême espérance que le Messie devait rétablir le royaume de Juda, et qu'il serait un conquérant plutôt qu'un prophète, un nouveau Josué, un David, ou un Judas Machabée.

Or, lorsque le peuple avait voulu le proclamer roi, Jésus s'était dérobé ; et ni ses apôtres, ni lui, n'avaient jamais dit un mot qui pût trahir l'intention de secouer le joug de Rome. Le seul royaume dont il parlait toujours, et qu'il voulait fonder, était le royaume de Dieu, et non le royaume de Juda.

Mais cette croyance en un Messie-roi, libérateur et émancipateur de son peuple, s'appuyait sur des prophéties, qui étaient loin d'être claires.

Sans doute, le Messie promis devait être roi.

Mais quelle devait être la nature de sa royauté? Quelle en devait être l'étendue? C'était bien difficile à décider, en ne consultant que les prophéties. On croyait qu'il devait délivrer Israël et en saisir le sceptre. Mais les prophéties disaient aussi qu'il délivrerait toutes les nations, et que toutes les nations lui obéiraient.

Il devait être aussi un prophète pour enseigner les peuples, et un prêtre du Très-Haut pour offrir le sacrifice expiatoire du péché du premier homme. Mais comment pourrait-il être à la fois un roi puissant, et la victime du serpent qui le mordrait au talon? Que signifiait cette blessure que le serpent aurait le pouvoir de lui infliger?

Et s'il devait régner sur toutes les nations avec tant de gloire, comment, selon les mêmes prophéties, devait-il être un objet de mépris, sujet à toutes les souffrances, et soumis à de tels tourments qu'il n'aurait plus figure humaine?

Tout cela était prédit, et semblait bien contradictoire, si l'on n'admettait pas que la royauté du Messie devait être spirituelle.

Et si elle devait avoir ce caractère surnaturel, rien ne s'opposait plus à reconnaître celle que Jésus réclamait, puisque son royaume, disait-il, n'était pas de ce monde.

Enfin, un dernier motif, plus grave que tous les autres, était invoqué par les grands, les docteurs, et les prêtres, pour justifier leur incrédulité.

A plusieurs reprises, Jésus avait affirmé qu'il

était le Fils de Dieu. Or, disait-on, comment cet homme qui a mené une vie obscure à Nazareth, que tout le monde y a coudoyé depuis son enfance, peut-il être le Fils de Dieu? C'est absurde, c'est insensé, disaient les sceptiques; c'est un blasphème, punissable de mort, ajoutaient les princes des prêtres.

Les gens du peuple, les pauvres, les ignorants, répondaient simplement, avec plus de logique que n'en montraient les savants: « Oui, c'est un blasphème, s'il ne vient pas réellement de Dieu. Mais alors comment expliquez-vous qu'un blasphémateur commande aux éléments, à la maladie, à la vie, à la mort?

— C'est par Béelzébub qu'il fait ses miracles, répliquaient les prêtres. Il est possédé du démon.

— Ah! reprenaient les gens du peuple, voilà du nouveau. C'est le démon qui chasse les démons de la terre, et qui en délivre les malheureux possédés!

C'est le démon qui guérit les malades, les infirmes et les lépreux! C'est le démon qui rend l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vue aux aveugles et la vie aux morts!

Mais alors, abandonnons le culte de Jéhovah, qui nous châtie sans cesse, et dédions le Temple au démon, qui comble notre pays de ses bienfaits! »

A cette ironie sanglante, les prêtres répondaient par des injures, comme ils avaient répondu à l'aveugle-né.

Ce recours aux injures révélait les vrais motifs de leur hostilité au messianisme de Jésus.

Il est probable que plusieurs des chefs du sacerdoce et des scribes mettaient en doute que le Messie dût être le Fils de Dieu. Ils croyaient bien qu'il serait un dominateur, un monarque d'une grande puissance, un libérateur d'Israël, mais ils n'admettaient pas sa divinité.

Et cependant certaines prophéties l'affirmaient assez clairement.

Michée l'appelait « Celui dont l'origine remonte aux temps anciens, aux jours de l'éternité, » ce qui voulait dire qu'il était l'Eternel.

Le Roi-Prophète mettait dans sa bouche ces paroles : « Jéhovah m'a dit : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi, et je te donnerai les nations en héritage. »

Isaïe : Voilà qu'une Vierge enfantera un Fils : '« Emmanuel, Dieu avec nous... Un fils nous a été donné... et on le nomme le conseiller admirable, « Dieu fort, Père éternel, Prince de la Paix. »

Le titre de « Fils de Dieu » est aussi donné au Messie dans le *livre d'Hénoch* et dans le *quatrième livre d'Esdras*. C'était enfin la croyance traditionnelle que le Messie devait être Fils de Dieu, et qu'il avait eu sa préexistence auprès de son Père, dans le ciel.

Mais la plupart des ennemis de Jésus ne se préoccupaient guère de cette question de dogmatique pure. Au fond, il leur importait peu qu'il se

proclamât « Fils de Dieu ». Le vrai motif de leur hostilité n'avait rien de surhumain.

Les sanhédrites les plus ambitieux et les plus habiles se rendaient parfaitement compte que la propagation des doctrines nouvelles, prêchées par le Galiléen, minait leur autorité et leur position sociale ; que son succès diminuait leur prestige, et allait tarir la source de leurs revenus.

Tant que l'attente d'un Messie n'avait été qu'une espérance lointaine, ce dogme ne les avait pas gênés. Ils l'avaient exploité ; ils en avaient vécu. Mais ils n'avaient pas prévu les résultats de son accomplissement ; et maintenant, ces résultats s'annonçaient comme désastreux pour leur influence sur le peuple, et pour leurs intérêts pécuniaires.

Le messianisme, tel que Jésus l'entendait se posait en antagonisme avec l'interprétation pharisaïque des Ecritures, et avec le culte mosaïque tel que pratiqué par le sacerdoce.

Jésus disait bien que la loi nouvelle était la confirmation de l'ancienne. Mais il critiquait et réprouvait la plupart des pratiques du rabbinisme. Il instituait un nouveau sacerdoce pour prêcher et répandre la religion nouvelle.

Un des premiers actes de sa vie publique avait été de chasser les vendeurs du Temple. Or, les vendeurs du Temple payaient des licences et des loyers aux prêtres, pour faire leur commerce sous les portiques et dans les parvis.

Si ce commerce prenait fin, et si les sacrifices

étaient supprimés, la grande source des revenus du sacerdoce serait tarie. Et si le sacerdoce nouveau était accepté par le peuple, l'utilité de l'ancien allait cesser.

En face de ce danger imminent, l'union s'était faite entre les différentes sectes sacerdotales. Pharisiens, Sadducéens, Esséniens, profondément divisés auparavant, s'étaient coalisés. Jésus était devenu l'ennemi commun...

De son côté, la masse du peuple n'était pas disposée à renoncer au rétablissement du royaume d'Israël; et son idéal du Messie était un roi qui réaliserait cette grande espérance nationale. Or, Jésus de Nazareth ne faisait rien pour s'emparer de l'influence et du pouvoir dans les hautes sphères du monde social et politique.

Dès lors, on pouvait prévoir que le peuple ne se dévouerait pas à le défendre contre le sacerdoce, qui distribuait les places, les honneurs et les faveurs de toutes sortes.

Il resterait plutôt spectateur de la lutte qui paraissait imminente, et il se rangerait même du côté des prêtres, si ceux-ci le soudoyaient.

Il était donc évident aux yeux des observateurs intelligents que la question messianique allait avoir une solution violente. Le sacerdoce qui avait engagé la lutte allait la poursuivre avec vigueur, et en précipiter le dénouement.

Or, le seul dénouement qui pouvait le satisfaire, parce qu'il lui paraissait définitif, c'était la mort

de Jésus. En le livrant à la mort, pensaient les princes des prêtres, nous prouverons qu'il n'est pas Dieu, puisque Dieu ne peut mourir.

Et cependant, c'était pour prouver qu'il était bien le Fils de Dieu que Jésus voulait lui-même sa mort. Car s'il ne mourait pas, il ne pourrait pas ressusciter; or, c'était sa résurrection qui devait prouver sa divinité.



XV

LAZARE

Pendant que les Juifs de la Judée, appartenant à toutes les classes, s'agitaient ainsi autour de la question messianique, et la discutaient sous ses aspects divers, Jésus était retourné en Galilée. De là, il passa dans la Pérée.

Au mois de décembre de l'an de Rome 782, il revint à Jérusalem pour la fête de la Dédicace. Il reparut au Temple, et, répondant aux questions des Juifs, il déclara de nouveau qu'il était le Fils de Dieu.

Pour la seconde fois, les Juifs ramassèrent des pierres pour le lapider; et Jésus leur dit:

« Par la puissance de mon Père, j'ai accompli devant vous beaucoup d'œuvres bonnes. Pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous? »

Comprirent-ils tout ce qu'il y avait d'ironie dans cette question ? Certainement, et leur haine ne fit que s'accroître. Alors, ils prirent les moyens de se saisir de lui. Mais il s'échappa de leur mains, et repartit pour la Pérée.

Il y demeura jusqu'au mois de mars suivant «(A. R. 783). Le *journal de Camilla* va nous apprendre à quelle occasion il revint à Béthanie.

(Extrait du journal de Camilla).

1 mars A. R. 783.

« J'arrive de Béthanie. Myriam et Marthe sont plongées dans une affliction profonde. Leur frère Lazare est bien malade. Les médecins ont déclaré la maladie incurable. Dans quelques jours il sera mort, assurent-ils.

Un seul espoir reste aux pauvres sœurs. Elles attendent Jésus de Nazareth, et elles sont bien sûres que s'il vient il guérira leur frère, qui est son ami le plus cher.

Elles lui ont envoyé dans la Pérée des messagers qui lui ont dit : « Seigneur, celui que vous aimez est malade ». Rien de plus. Ils n'ont pas même prononcé le nom du malade. Ils l'ont désigné par le titre qui lui fait le plus d'honneur : Celui que Jésus aime ! Ils n'ont rien demandé au Prophète. Il sait bien, lui, que ce message veut dire : « Venez voir Lazare, et guérissez-le. »

Mais Jésus s'est contenté de répondre : « Cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. » Et il est resté là-bas, dans la Pérée.

Cette réponse ne veut-elle pas dire que Lazare ne mourra pas ? Et donc, il va venir à temps pour le sauver. Mais il devrait se hâter. Chaque heure de vaine attente aggrave la maladie, et accroît la douleur de cette famille que le Prophète aime pourtant.

J'ai dit à Myriam : Bien sûr, il va venir. Son cœur est trop bon pour abandonner ses amis dans l'affliction. — Elle m'a répondu : Oui, certes, il est bon. Mais il est juste aussi, et j'ai tant péché ! J'ai bien mérité de souffrir.

Pauvre Myriam ! Elle se désespère, et son âme est brisée. Elle est tellement attachée à ce frère, qui est le chef de la famille, qui a toujours été bon pour elle, même pendant les années de ses égarements, qui l'a recueillie depuis sa conversion, et qui remplace sur terre son père et sa mère, morts depuis longtemps. S'il allait mourir, quel vide ce serait dans ce foyer domestique, et dans le cœur de ces deux sœurs !

Oh ! quelle chose triste et mystérieuse que la mort ! C'est la nuit pour le mort, mais c'est le vide, qui est pire, pour l'être cher qui survit. Lequel des deux souffre ? C'est le survivant. Celui qui part est nécessaire à celui qui reste. Il est tout pour lui.

Et ce tout va finir! Pour combien d'années? Pour toujours, toujours, toujours. Est-il possible que tous les liens que nous formons sur terre soient ainsi brisés sans qu'on puisse les renouer?

Quel est le nom de cette force qui détruit et dissout toutes choses? Est-ce le hasard? Est-ce la fatalité? Est-elle en nous? En portons-nous le germe dans notre être? Ou bien, vient-elle de quelque monde inconnu? Et si la mort n'est pas la fin de tout, quel est l'avenir?

O prophète de Nazareth, ne viendrez-vous pas nous révéler ces mystères?

3 mars A. R. 783.

Irréparable malheur! On attendait le prophète qui devait guérir, et c'est la mort qui est venue! Nicodème vient de m'apprendre la triste nouvelle: Lazare est mort, et depuis hier il dort son dernier sommeil dans le sépulcre de la famille à Béthanie.

Un grand nombre d'amis, m'a raconté Nicodème, ont assisté aux funérailles, avec les démonstrations ordinaires de douleur et de deuil, au bruit des lugubres mélodies des joueurs de flûte, et des lamentations des pleureuses. Pendant sept jours les parents et les amis viendront pleurer au tombeau et visiter la famille affligée.

La demeure hospitalière, naguère si calme et si heureuse, dont les portes étaient toujours ouvertes à Jésus de Nazareth, qui était sa demeure quand il

venait à Jérusalem, comment donc l'a-t-il abandonnée? Comment a-t-il permis à la mort d'y entrer?

Marthe et Myriam ne comprennent pas que leur ami ne soit pas venu. Et leurs lamentations se terminent toujours par cette parole: Ah! s'Il avait été ici, notre frère ne serait pas mort!

J'irai les voir, ces pauvres affligées. Mais quelles consolations pourrai-je leur offrir? Que dire à celles qui ont perdu pour toujours ce qu'elles avaient de plus cher au monde? En présence de la mort, l'impuissance humaine est absolue.

Seul peut-être le prophète de Nazareth pourrait encore consoler celles qu'il semble avoir oubliées au jour fatal. Mais je me demande s'il est fait de la même chair que nous, s'il est sensible comme nous, s'il aime comme nous. Peut-être est il tellement au-dessus de la nature humaine qu'il ne partage pas nos sentiments d'amitié, ni la pitié que nous inspirent les malheurs de nos amis.

Et pourtant, ne soulage-t-il pas tous ceux qui ont recours à lui dans leurs infortunes? N'a-t-il pas guéri des milliers de malades? A combien de lépreux n'a-t-il pas donné des corps sains? A combien d'aveugles n'a-t-il pas rendu la vue?

O Jésus, pourquoi donc n'êtes-vous pas venu à Béthanie?

6 mars A. R. 783.

O mère, qu'il est grand! qu'il est puissant et qu'il est bon le prophète de Nazareth!

Je viens d'être témoin du plus grand des prodiges. Lazare, mort et enterré depuis quatre jours, est aujourd'hui vivant! J'en suis encore toute énervée, et je me sens incapable de vous raconter comme je le voudrais cet événement extraordinaire.

Laissez-moi seulement noter mes impressions.

A mon arrivée à Béthanie, j'ai trouvé les choses telles que Nicodème me les avait décrites.

C'était un spectacle lamentable. Dans la chambre supérieure, toute tendue de noir, les deux sœurs en longs vêtements de deuil se tenaient renfermées, et n'en sortaient que deux fois le jour pour aller au tombeau.

Le reste du château était ouvert comme une demeure abandonnée, et tous les voisins, parents, amis, et curieux, y circulaient en poussant des exclamations de douleur et des gémissements.

Je fus admise dans la chambre haute, et j'y trouvai mes deux amies dans un accablement voisin du désespoir. C'est qu'elles ne souffraient pas seulement d'avoir perdu leur frère. Ce qui doublait leur souffrance, c'était de penser que leur ami, le grand Prophète, paraissait les avoir abandonnées. Myriam était muette de douleur, et laissait parler Marthe, qui se plaignait de l'oubli du Maître avec amertume.

Je ne pouvais que leur exprimer toutes mes sympathies, et celles de ma sœur Claudia, et je redescendis me mêler à la foule.

Plusieurs pharisiens étaient là. Sous prétexte

de sympathie à la famille affligée ils blâmaient hautement Jésus de Nazareth de son absence injustifiable. « Lui qui a daigné ouvrir les yeux de l'aveugle-né, disaient-ils, n'aurait-il pas dû venir sauver son ami de la mort ? »

Tout à coup, la foule chuchotta : Le Prophète ! Le Prophète ! Il est venu enfin ! Il est là-bas, à la barrière de l'avenue qui conduit au château. Un frémissement courut dans la foule, et l'émotion fut intense.

— Malheureusement, dirent les pharisiens, il est venu trop tard ! Il a manqué aux plus sacrés devoirs de l'amitié.

Marthe se hâta au-devant de Jésus et lui dit :

— Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort...

— Ton frère ressuscitera, lui répondit Jésus.

— Je sais, répliqua Marthe, qu'il ressuscitera au dernier jour.

Alors Jésus éleva la voix, et dit d'un ton solennel : « Je suis la Résurrection et la Vie. Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra !... Le crois-tu, Marthe ? »

Marthe ne douta plus. Et se jetant à genoux devant Jésus elle lui dit : « Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! »

Myriam vint à son tour, toute baignée de larmes ; et Jésus lui-même frémit en son esprit, et pleura.

Alors, il se dirigea vers le sépulcre, qu'on lui indiqua, et la foule le suivit. Les pharisiens se

disaient entre eux : « Il pleure, parce qu'il ne peut plus rien. A quoi bon verser des larmes inutiles, et promettre à ces pauvres femmes affligées que leur frère ressuscitera au dernier jour ? »

Le caveau sépulcral était creusé au pied d'une colline, dans l'escarpement vertical du rocher, et l'on y arrivait par un escalier en pierre. Jésus y descendit seul avec quelques disciples, et la foule se rangea sur la pente qui faisait face au sépulcre.

Tous les cœurs haletaient dans l'attente de ce qui allait se passer. Que pouvait la force humaine, si grande qu'elle fût, contre l'invincible puissance de la mort ?

Jésus prit place en face du sépulcre, et dit : « Otez la pierre ». Les disciples renversèrent la pierre, et la porte du tombeau apparut béante. Devant cette ouverture sombre, vestibule de la mort et de la nuit éternelle, le Prophète, tout de blanc vêtu, majestueux et grave, les yeux levés vers le ciel, priait.

Après un instant, ces paroles tombèrent de sa bouche : « Mon Père, je vous rends grâces de m'avoir exaucé... » Puis, élevant la voix, il cria : « Lazare, viens dehors, *veni foras !* »

Alors mes yeux se fixèrent sur le sépulcre béant, et je vis apparaître dans le cadre noir du tombeau un blanc fantôme, le visage couvert d'un suaire, le corps, les mains et les pieds enveloppés de bandelettes. Mais ce fantôme vivait.

— Déliez-le, ajouta la voix sonore, et laissez-le aller.

Les disciples stupéfaits et tremblants ne bougeaient pas. Ce fut Pierre qui, le premier, s'approcha du ressuscité, et enleva le suaire qui couvrait son visage.

Alors je reconnus Lazare, qui fixait ses yeux sur le prophète. Et, quand il fut débarrassé de ses liens, ses sœurs et lui se prosternèrent devant Jésus, et baisèrent ses pieds.

Un sourire de bonheur qui n'est pas de ce monde illuminait la face auguste du prophète ; et l'heureuse famille, accompagnée de son hôte surhumain, s'achemina vers le château, en échangeant des paroles que je n'ai pas comprises.

Les pharisiens s'éloignèrent sans dire un mot, et je les suivis, en proie à l'émotion la plus profonde que j'aie éprouvée dans ma vie !

XVI

LE SANHÉDRIN

La résurrection de Lazare produisit une commotion extraordinaire à Jérusalem, et dans toute la Judée. Un grand nombre de Juifs crurent en Jésus. Les princes des prêtres furent d'avis qu'il était grand temps d'agir, si l'on voulait empêcher tout le peuple de se laisser endoctriner.

Caïphe convoqua donc une grande assemblée du Sanhédrin. Le Sanhédrin se composait de trois chambres: celle des Prêtres, celle des Scribes, et celle des Anciens. Chacune devait compter vingt-trois membres, mais il arriva souvent, notamment au temps de Jésus-Christ, que la chambre des Prêtres fut plus nombreuse. Deux secrétaires faisaient aussi partie du Sanhédrin, et le chiffre total régulier se trouvait être ainsi de soixante-onze.

C'était à la fois une espèce de parlement en certaines matières religieuses, et même civiles, et un tribunal supérieur. La plus large part d'influence dans cette assemblée appartenait aux Prêtres. En réalité, ils en avaient la haute direction.

L'aristocratie sacerdotale appartenait généralement à la secte des sadducéens. Ils prétendaient bien respecter la loi Mosaïque, mais en l'interprétant librement, individuellement, chacun selon sa conscience, sans l'intervention d'aucune autorité enseignante. Cela veut dire qu'ils en étaient arrivés à une espèce de rationalisme. Un grand nombre ne croyaient plus à la vie future.

L'élément populaire sacerdotal se rangeait parmi les pharisiens. Ceux-ci étaient avant tout autoritaires. Dans la pratique ils substituaient leur enseignement à la loi elle-même dont ils connaissaient très bien la lettre, mais dont ils méconnaissaient l'esprit. Ils étaient de ces dévots qui n'ont de religieux que l'extérieur, et qui remplacent la

pratique des vertus par de nombreuses pratiques extérieures de religion.

C'est pour cela que Jésus les comparait à ces sépulcres qu'on voit partout en Orient, dont l'extérieur est d'une blancheur immaculée, et dont l'intérieur est plein d'infection et de pourriture.

Le peuple croyait généralement à leur sincérité, et c'est pourquoi ils avaient beaucoup plus d'influence que les sadducéens.

Tout le sacerdoce Juif, sadducéen, ou pharisien, était plein d'orgueil, d'égoïsme et d'ambition.

Les grandes familles sacerdotales, Anne et ses cinq fils, les descendants de Boëthus, les ben Phabi, les Canthère, les Jean, les Alexandre, se disputaient les emplois et les bénéfices, et pressuraient le peuple pour se créer des revenus.

Le Talmud les représente comme des fléaux. « Ils sont grands-prêtres, dit-il, leurs fils sont trésoriers, leurs gendres commandants, et leurs serviteurs frappent le peuple de leurs bâtons.

Ils tenaient le peuple dans l'asservissement et la superstition, et ils exploitaient honteusement cette religion de leurs pères qui n'était plus pour eux qu'un formalisme étroit et ridicule.

Ils entassaient dans les greniers du Temple les dîmes qu'ils extorquaient aux fidèles naïfs et asservis, et ils se volaient mutuellement pour accaparer la plus grande part.

Leurs palais étaient somptueux, leurs tables bien servies, et leurs vêtements luxueux. Hypocrites,

avares, ambitieux, jouisseurs, ils régnaient et gouvernaient grâce à l'abaissement de la foule et à son ignorance.

Tout ce qui pouvait menacer cette hypocrite exploitation de la religion, et ouvrir les yeux du peuple devait être combattu, prohibé, mis à néant.

La tendance naturelle de tous les pouvoirs humains est l'absolutisme ; et la grande tentation de ceux qui exercent ces pouvoirs est de supprimer ceux qui les gênent.

Or, Jésus devenait trop gênant pour l'autorité du sacerdoce juif, et pour la conservation de ses bénéfices.

Chasser les vendeurs du Temple, c'était ruiner du coup une des principales sources des revenus que le Temple assurait aux prêtres.

Prêcher une religion nouvelle, un culte nouveau qui abolissait les sacrifices de l'ancienne loi, et les profitables hécatombes des autels, qui enseignait à prier Dieu en esprit, partout, en Galilée aussi bien qu'à Jérusalem, qui allait instituer un nouveau sacerdoce, c'était bien menaçant pour le prestige et pour le bien-être matériel du sacerdoce ancien.

Dès lors, le novateur galiléen, c'était l'ennemi.

Les principaux membres de la chambre des Prêtres, au temps de Jésus-Christ, étaient Anne et ses cinq fils : Eléazar, Jonathas, Théophile, Mathias et Ananus, qui fit lapider saint Jacques ; Caïphe, Grand-Prêtre, et président du Sanhédrin ;

les deux fils de Boëthus, Joazar et Eléazar, qui avaient été successivement Grands-Prêtres ; Simon Canthère, troisième fils de Boëthus, qui devint Grand-Prêtre, quelques années après Jésus-Christ ; Israël ben Phabi, Simon ben Camite, Helkias, qui était le trésorier du temple, Jean et Scéva qui sont nommés aux Actes des apôtres.

Après les prêtres, venaient les scribes. Leur nom signifiait écrivains, et leurs fonctions principales étaient la conservation, la reproduction et l'interprétation des Saintes Ecritures. Mais l'autorité qu'ils possédaient dans l'interprétation des Ecritures, était relative et n'avait aucun des caractères de l'infaillibilité. On pouvait ne pas s'y soumettre sans être accusé d'hérésie. Eux-mêmes le reconnaissaient, et se montraient même assez modestes à l'origine.

Chaque fois qu'un prophète apparaissait et donnait des preuves de sa mission, ils reconnaissaient sa suprématie, et acceptaient ses enseignements.

Mais quand l'ère des prophètes fut passée, leur autorité s'accrut. Leur enseignement prit peu à peu le caractère de l'absolutisme.

Les uns étaient des lévites et les autres des laïques. On les appelait docteurs en Israël, et ils en formaient le corps savant, le plus influent après la chambre des prêtres.

Les plus célèbres parmi ceux qui étaient membres du Sanhédrin au temps de la passion de Jésus-Christ se nommaient Gamaliel l'Ancien, pe-

tit-fils du fameux Hillel, et dont l'école avait une grande renommée ; Siméon, son fils ; Onkelos, l'un de ses plus illustres disciples ; Jonathas ben Uziel, Ismaël ben Eliza, Rabbi Zadok, et Iochanan ben Zachaï, qu'on surnommait la « Splendeur de la Sagesse », à cause de sa science.

La chambre des Anciens se composait d'hommes que leur position dans le monde des affaires et leurs richesses plaçaient au-dessus du peuple. Leur influence dans le Sanhédrin n'avait guère de poids, parce que la plupart n'avaient ni la science ni l'éloquence nécessaires pour faire prévaloir leurs opinions.

Les membres les plus remarquables de cette chambre étaient : Simon, dont l'historien Josèphe fait grand éloge, Joseph d'Arimathie et Nicodème que nos lecteurs connaissent déjà. Ces trois hommes éclipsaient leurs collègues par leur savoir, et par leur réputation d'honnêteté. Telles étaient les trois chambres que Caïphe avait réunies dans la rotonde qui était jointe au temple, et qui y communiquait par le portique royal.

Les circonstances étaient graves et solennelles, et tous savaient que l'objet de la réunion était de décider quelle conduite il fallait tenir à l'égard du prophète de Galilée. Aussi la réunion était-elle très nombreuse. Le Sanhédrin était presque au complet.

Caïphe présidait. Etrange coïncidence, son nom en hébreu — Caiaphas ou Képhas — signifie

Pierre ; et ce fut ce même nom que Jésus-Christ voulut donner au chef des apôtres, de sorte qu'après Jésus-Christ, le chef de la nouvelle religion et celui de l'ancienne s'appelèrent tous deux Pierre !

XVII

SÉANCE ORAGEUSE

Caïphe était le type du prêtre autoritaire, absolu, violent, et du politicien ambitieux, énergique et habile.

Les prédications de Jésus au temple pendant les fêtes de la Dédicace et des Tabernacles l'avaient mis dans un état d'irritation extrême. Il n'écoutait plus rien, il ne raisonnait plus, il haïssait. L'unique préoccupation de son esprit était de trouver quelque moyen de faire disparaître l'objet de sa haine.

Aussi ne put-il déguiser ses sentiments dans les paroles qu'il adressa au Sanhédrin, en ouvrant la séance.

Il ne demanda pas à ses collègues ce qu'ils pensaient de Jésus de Nazareth et de sa doctrine. Il ne posa même pas la question du messianisme, qui était la vraie question à résoudre pour cette assemblée composée des plus savants interprètes des Ecritures.

Il se garda bien d'attirer l'attention sur les miracles accomplis par Jésus, et d'en chercher l explication. Quant à les nier, il savait bien que ce n'était pas possible.

Il considéra donc comme prouvé et indéniable que Jésus était un faux prophète, un contempteur de la loi de Moïse, un perturbateur de l'ordre public, un ennemi déclaré du sacerdoce juif, un rebelle qui entraînait le peuple à sa suite, et qui allait bientôt soulever la colère de César, et attirer sur Jérusalem quelque terrible châtiment de la puissance romaine.

« La mesure est comble, s'écria-t-il en terminant, et c'est à nous de prendre les dispositions nécessaires pour échapper aux maux qui menacent Israël. Déjà il achève de ruiner notre autorité sur le peuple et notre prestige, et quand nous combattons ses doctrines, quand nous le dénonçons comme un impie, il ose lancer contre nous les plus terribles anathèmes.

« Nous avons voulu le faire arrêter pendant les fêtes, et nous avons envoyé nos agents de police au Temple pour l'appréhender et l'amener devant nous. Or, son pouvoir d'ensorceler le peuple est tel que nos agents semblaient devenus ses disciples, et nous ont fait rapport que jamais homme n'a parlé comme lui !

« Que faut-il faire pour mettre fin à ce scandale, et à ce péril qui menace à la fois la religion et la nation ?

« J'avais pensé d'abord que nous pourrions le traduire devant nous pour outrage à la religion, ou pour blasphème, et le faire flageller.

« Mais après la flagellation il recommencera à prêcher, et il posera devant le peuple comme un martyr. Son prestige grandira, et le nôtre sera diminué d'autant.

« Non, contre cet habile séducteur du peuple, qui est déjà reconnu par la foule comme un grand prophète, et même pour le Messie, et qui, soit par la magie, soit par le pouvoir du démon, fait des choses extraordinaires que les ignorants proclament des miracles, contre un tel ennemi, dis-je, la flagellation, et même la prison ne serviraient de rien...

« Il faut qu'il meure ! C'est le châtiment qu'il mérite, et c'est le seul qui puisse nous assurer la paix religieuse et la paix nationale.

« Je sais que nous ne pouvons pas arriver à ce résultat sans l'assentiment du *procurator* romain. Il ne suffira pas que nous le jugions digne de mort d'après nos lois. Pilatus seul a le droit de prononcer la sentence capitale, et de la faire exécuter.

« Mais soyez sûrs qu'il n'osera pas nous résister si nous sommes unis, énergiques, tenaces, et si nous réussissons à créer le moindre mouvement populaire contre l'accusé.

« Pilatus sait bien que si nous le dénonçons à Rome pour mépris de notre religion, de nos lois, et des condamnations du Sanhédrin, il sera blâmé.

« Or, rien ne nous est plus facile que d'organiser à Jérusalem un mouvement populaire pour exercer sur le Gouverneur la pression nécessaire. Chacun de nous ne commande t il pas des douzaines de ces gens du peuple qui sont toujours prêts à faire une émeute, moyennant quelques deniers ?

« Et remarquez bien une chose. Le supplice autorisé par la loi romaine est ignominieux et infâme. Il ne tue pas seulement, il déshonore.

« Quand le peuple saura que Jésus de Nazareth a été jugé digne de mort par le Sanhédrin, que Pilatus a prononcé la sentence, et que le condamné est mort sur une croix, il comprendra que Jésus de Nazareth ne fut qu'un grand criminel. Personne n'osera plus avouer qu'il a été son disciple, parce que personne n'osera plus mettre en suspicion la justice des deux condamnations prononcées par les autorités religieuse et civile.

« Tel est mon avis, mes chers collègues, et je ne doute pas qu'il ne rencontre l'assentiment de tous. »

Des applaudissements presque unanimes accueillirent ce discours, indigne d'un juge, puisqu'il accusait et condamnait, avant le procès.

Puis, un grand silence se fit, et l'on crut un instant que personne n'oserait répondre au grand-prêtre.

Gamaliel regarda autour de lui, pensant que quelqu'un des chefs sadducéens se lèverait, et dirait au moins quelques mots de protestation contre

cette condamnation à mort anticipée. Mais aucun d'eux ne desserra les lèvres.

Quand le vieux docteur en Israël, dont l'enseignement était si célèbre, se leva, tous les regards se tournèrent vers lui.

C'était un beau vieillard grand et robuste, que ses soixante-dix ans n'avaient pas encore courbé, et dont la figure pleine de vie était encadrée de cheveux blancs, se mêlant à une longue barbe également blanche qui couvrait sa poitrine.

Il commença sur un ton calme.

« Si le procès de Jésus de Nazareth était déjà fait, et s'il était juridiquement avéré qu'il est, comme l'affirme le Grand Prêtre, un faux prophète, un contempteur de la loi de Moïse, un rebelle à l'autorité, qui va attirer sur nous le courroux de Rome, je partagerais l'avis du Grand-Prêtre, et je dirais avec lui : « Il faut que cet homme meure ! »

« Mais la preuve juridique des crimes dont on l'accuse n'est pas faite, et nous n'avons pas le droit de le traiter comme un coupable avant d'instruire son procès.

« Or, ce procès, Sanhédrites, est le plus grave, le plus compliqué et le plus important dont ce tribunal ait jamais été saisi. La question qu'il soulève n'est pas individuelle, elle est nationale. Elevez vos cœurs et vos esprits, Sanhédrites, à la hauteur de ce grand litige que je vais placer devant vous sur son véritable terrain.

« Nous sommes arrivés comme peuple à une

époque mémorable de notre histoire, époque prédite et attendue depuis longtemps. C'est l'opinion de ceux qui ont le plus étudié les prophètes, que les temps marqués par eux sont accomplis, et que le Messie doit être né, et vivant aujourd'hui parmi nous.

« Le messianisme, vous le savez, est le grand dogme de notre religion ; c'est par lui que notre nation a survécu à toutes les crises et à toutes les épreuves qu'elle a traversées.

« Or, les événements dont nous sommes les témoins semblent préparer une évolution décisive dans notre vie nationale.

« L'antique judaïsme, seule vraie religion sur la terre depuis quinze siècles, me paraît avoir donné à Israël tout ce qu'il contient de vérité, de lumière, et de vie. Il a été le fondement de son existence nationale, il a assuré ses progrès, son développement, ses renaissances merveilleuses après les grandes infortunes, et il lui a donné des siècles de gloire.

« Mais les jours de sa transformation sont venus, et le messianisme en doit être le renouvellement pacifique.

« C'est la rénovation religieuse que prêche Jésus de Nazareth, qui prétend être le Messie.

« L'est-il vraiment ? Voilà la vraie question. Or faire mourir cet homme en ce moment, ce n'est pas la résoudre, c'est la trancher violemment et prématurément.

Israël en est venu à ce tournant de son histoire où le chemin bifurque. Il s'agit de choisir entre les deux routes qui s'ouvrent devant nous, et ce choix vital, définitif, sans retour possible, vous voulez le faire brusquement, sommairement, de parti pris, en écoutant vos préjugés, vos colères, et la voix de vos intérêts menacés ?

Eh ! bien, je ne puis pas approuver une pareille conduite, et je dis qu'il faut attendre les développements et les résultats de ce mouvement religieux que Jésus de Nazareth a créé. Nous jugerons l'arbre à ses fruits.

« Pourquoi précipiter la solution d'un problème aussi compliqué ? Quel mal Jésus a-t-il fait jusqu'ici aux foules qui le suivent ? Est-ce une calamité publique de diminuer le nombre des lépreux, des possédés du démon, des infirmes, des malades, des muets et des aveugles ?

« Vous prétendez qu'il fait tous ces prodiges par le pouvoir du démon ? Admettez qu'il serait bien extraordinaire que le démon chassât les démons de ce monde. Mais s'il en est ainsi, laissez-le faire.

« Vous accusez Jésus de blasphème, parce qu'il se dit fils de Dieu ? Evidemment c'est un blasphème, s'il n'est pas le Messie. Mais s'il l'est vraiment, qui d'entre vous peut me démontrer par les Ecritures que le Messie ne doit être qu'un homme ? J'avoue qu'il est bien difficile de croire qu'un homme puisse être un Dieu. Mais il y a dans les Ecritures bien des paroles que je pourrais vous

citer qui attribuent la filiation divine au Messie. Et alors la question est de savoir si Jésus est le Messie ou non.

« On dit encore que le Messie doit être roi, et doit rétablir le royaume de Juda. Mais il me semble à moi plus que douteux que l'évolution religieuse opérée par le Messie doive être en même temps une évolution politique. Qu'il soit appelé à régner sur les âmes, et par là même sur les nations, je le crois. Mais qu'il doive porter l'épée, et rétablir le royaume politique de Juda, j'en doute beaucoup.

« Telle ne paraît pas être non plus l'œuvre que Jésus de Nazareth se propose. Quand les foules ont voulu le proclamer roi, il s'est dérobé, et il déclare à qui veut l'entendre que le royaume qu'il veut fonder n'est pas de ce monde. Donc c'est le royaume des âmes.

« Dès lors je ne vois pas comment son œuvre pourrait porter ombrage à Rome.

« Au reste, nous ne sommes pas chargés des intérêts de Rome. Laissons au *procurator* le souci et le soin d'y veiller.

« Je conclus que notre attitude à l'égard de Jésus de Nazareth doit être d'expectative, d'observation et d'étude. Ajoutez-y de la défiance, si vous le voulez. Continuez l'espionnage que vous avez organisé contre lui, je n'y objecte pas.

« Engagez même la lutte avec lui sur le terrain théoligique, dogmatique et moral, si le cœur vous en dit, je la suivrai avec un vif intérêt. Plusieurs

de vous l'ont déjà tentée, essayez encore. Vous avez étudié les Ecritures beaucoup plus que lui; démontrez au peuple qu'il n'est qu'un ignorant dans la science de Dieu.

« Ce procédé sera plus humain, tout aussi effectif que de le faire mourir, et plus glorieux pour vous.

« Je le répète, Sanhédrites la situation est grave, et il faut l'envisager avec le calme et la circonspection qui conviennent à des hommes graves, et responsables.

« Ne précipitons pas les événements. Le temps est le grand guérisseur de la plupart des maux, et surtout des crises nationales et religieuses.

« Prenons patience, et pesons avec soin les raisons que les amis de Jésus de Nazareth invoquent au soutien de ses prétentions messianiques. Je les résume :

« 1° Le temps est arrivé pour la venue du Messie. Sur ce point les prophéties sont claires, et je vous mets au défi d'indiquer une autre époque. Or, je vous le demande, y a-t-il parmi nous, ou parmi ceux que nous connaissons, quelqu'un qui oserait se proclamer le Messie sans provoquer un éclat de rire général ? Non, n'est-ce pas ? Jésus de Nazareth seul peut l'oser, et si nous pouvons en être choqués, nous n'avons pas le droit d'en rire. Car il nous dit en même temps : « Si vous n'en croyez pas mes paroles, croyez-en mes œuvres. »

« Qui de nous peut en dire autant ? Qui peut montrer des œuvres comme les siennes, d'où l'on

puisse conclure qu'il est le maître des éléments, des forces de la nature, de la santé, de la vie et de la mort ?

« Et si nous ne voulons pas de lui, il faudrait en trouver un autre ; car, la chose est certaine, le temps fixé par les prophètes est venu.

« 2° Les prophéties n'ont pas seulement fixé l'époque de la venue du Messie ; elles racontent depuis des siècles sa vie et sa mort. Or, il y a dans la vie du Nazaréen, jusqu'à ce jour, bien des faits qui concordent avec les récits prophétiques. Et si vous allez jusqu'au bout de votre dessein, vous allez vous-mêmes accomplir à l'égard de Jésus de Nazareth la fin des prophéties relatives au Messie. Le genre de mort que vous lui préparez a été prédit.

« 3° Vous lui reprochez de se rendre témoignage à lui-même. Mais, réfléchissez un peu, Sanhédrites : reconnaîtriez-vous un Messie qui pendant sa vie mortelle ne réclamerait pas ce titre, et n'affirmerait pas lui-même son caractère messianique ? Comprendriez-vous un Messie qui à vos interrogations répondrait : Non, je ne suis pas le Christ ? Ce témoignage qu'il se donne à lui-même, Jésus de Nazareth nous le doit, s'il est vraiment le Messie. Il est tenu de nous le dire, si cela est vrai. Mais il doit être bien compris qu'il doit appuyer son témoignage sur des œuvres qui en démontrent la vérité ; et c'est là-dessus que notre devoir est de nous enquérir.

« L'autre jour au temple, quelques-uns de vous l'ont interrogé. Ils lui ont posé directement cette question : « Si tu es le Christ, déclare-le ouvertement. » Il a répondu : « Je vous le dis, et vous ne me croyez pas. » Alors la foule a pris des pierres pour le lapider. Est-ce là de la justice ?

« Sanhédrites, notre devoir est de nous renseigner complètement sur les origines de Jésus de Nazareth, sur sa vie, et plus particulièrement sur ses œuvres, qu'il invoque comme preuves de sa messianité. Si son entreprise est humaine, elle se détruira d'elle-même ; mais si elle est divine, elle triomphera malgré tous vos efforts. »

Un silence glacial accueillit ce discours. Mais pharisiens et sadducéens frémissaient de rage. Les scribes se tournèrent vers Onkelos.

Quoiqu'il fût un des plus jeunes membres de la vénérable assemblée, Onkelos ne pouvait se dispenser d'exprimer son opinion.

On le savait très versé dans la loi mosaïque. On connaissait ses savants ouvrages, et surtout son commentaire du Pentateuque en langue chaldaïque, qui est resté célèbre, et que les Juifs lisent encore.

Il parlait non seulement le grec, sa langue nationale, avec une rare éloquence, mais aussi le latin, le chaldaïque et l'hébreu.

Dévoré d'ambition, très fier de sa culture intellectuelle et de son génie, il s'était déjà fait une position éminente dans la chambre des Scribes, et

l'on se disait qu'il serait le digne continuateur des Hillel et des Gamaliel.

Ce fut donc avec un intérêt marqué qu'on prêta l'oreille à son discours.

Il déclara d'abord que le messianisme ne serait pas seulement une évolution religieuse, mais qu'il serait aussi une évolution politique, graduelle et pacifique.

Cependant, cette seconde mission du Messie était, à son avis, moins certaine que la première. Les textes prophétiques à ce sujet ne concordaient pas, et semblaient même se contredire.

Les uns représentaient le Messie comme un roi conquérant, les autres comme un homme méprisé, outragé, abaissé, persécuté, soumis à toutes sortes d'humiliations et de douleurs.

Donc, Onkelos croyait que la principale mission du Messie serait de renouveler le judaïsme antique, et d'infuser des idées nouvelles dans les croyances anciennes.

— « Vous connaissez, Sanhédrites, mon attachement profond et inébranlable au monothéisme judaïque ; et vous savez avec quelles convictions ardentes j'ai renoncé au polythéisme de mes pères.

« Mais vous n'ignorez pas non plus mon admiration pour les grands philosophes de la Grèce. Socrate et Platon ont légué au monde des vérités fondamentales que toutes les nations devraient accepter comme le plus haut sommet que l'esprit

humain puisse atteindre dans ses relations avec la divinité.

« Or, l'évolution religieuse que je rêve, et que le Messie devrait accomplir, c'est un néo-judaïsme, une infusion des plus idéales doctrines de la philosophie grecque dans le monothéisme.

« Une telle évolution renouvellerait les fondements mêmes de la synagogue, et rendrait le sacerdoce juif plus puissant et plus influent que jamais, à tel point qu'il aurait bientôt réduit la domination romaine à une suprématie honoraire, lui arrachant, non par les armes mais par une lutte toute intellectuelle, les attributions d'un peuple absolument libre et indépendant.

« Telle devrait être, selon moi, la mission du Messie attendu, faisant la conquête des intelligences non seulement dans Israël, mais dans toutes les nations.

« Eh! bien, Sanhédrites, quand j'ai appris tout ce qu'on disait de Jésus de Nazareth, je me suis demandé s'il était l'homme chargé par Dieu de remplir cette mission.

« Je l'ai observé, je me suis informé, j'ai attendu les événements, et j'ai voulu même, avec plusieurs de mes compatriotes, obtenir de lui une audience. Mais son discours nous a désappointés. Il ne parle pas la langue des écoles. Il ignore les méthodes scientifiques et philosophiques.

« Ce n'est pas un savant, c'est un Voyant ; ce sont des visions qui passent dans son esprit, et

qu'il s'efforce de nous montrer, mais que nos yeux, trop faibles peut-être, n'aperçoivent pas toujours.

« Quelques-unes de ses doctrines semblent empruntées à nos grands philosophes ; mais il ne paraît pas s'en douter, et il affirme qu'elles lui viennent de son Père. Quel est celui qu'il appelle ainsi ? Il laisse entendre que c'est Dieu !

« Evidemment, c'est un homme extraordinaire. Mais qui est-il ? Et que veut-il ? C'est à lui de nous le dire clairement, et de nous prouver qu'il est vraiment l'idéal du Messie que nous attendons. Le royaume qu'il prétend établir me paraît imaginaire. C'est le songe d'un visionnaire. Celui qui veut fonder une œuvre durable a bien le soin de s'entourer d'aides intelligents et habiles. Il tâche de s'assurer l'appui d'hommes influents, haut placés et puissants. Il fait miroiter devant les yeux de ses partisans les honneurs, la fortune, ou d'autres avantages.

« Or, Jésus de Nazareth a choisi ses futurs ministres parmi les ignorants et les simples, dans les rangs les plus obscurs du peuple. Bien loin de se concilier les dépositaires de l'autorité, et ceux qui possèdent l'influence et la fortune, il parle contre eux, il détruit leur prestige.

« Et que prêche-t-il à ceux qui le suivent ? Le renoncement aux biens de ce monde, la souffrance et la pauvreté ! Que leur promet-il ? Une place dans son royaume imaginaire, au pays des rêves, lequel royaume ne sera établi qu'après sa mort !

« Tout cela est contraire aux données de la raison humaine, aux enseignements de l'histoire et à l'expérience des siècles.

« L'œuvre du prétendu Messie est donc fatalement condamnée à l'insuccès le plus complet.

« Faut-il en conclure que nous devons laisser faire ? Non. Toute organisation, toute tentative qui sont dangereuses doivent être réprimées, lors même qu'elles n'ont aucune chance de succès.

« Jésus de Nazareth est l'ennemi déclaré du sacerdoce. Il mine son autorité et détruit son prestige. Il combat également les scribes ; il réfute et démolit leur enseignement et leur interprétation des Ecritures.

« Cette double guerre atteint par ricochet la religion elle-même ; et je crois qu'il est grand temps d'adopter des mesures contre ce novateur. Je ne dis pas qu'il soit urgent de décréter sa mort. Mais il faut aviser aux moyens d'enrayer la propagande qu'il fait parmi le peuple, et de mettre fin à sa prédication subversive de l'ordre social et religieux. »

Ce discours produisit une grande impression sur la portion la plus calme de l'auditoire, et fut très applaudi.

D'autres membres du Sanhédrin, prêtres et scribes, entre autres le rabbi Zadok, Ismaël ben Phabi et Helkias, trésorier du temple, parlèrent tour à tour. Et comme ils étaient incapables de répondre au discours si sensé et si conciliant de Gamaliel, ils se contentèrent de décrier Jésus, et de tourner

en ridicule les naïfs et les simples qui lui faisaient escorte, en racontant des fables risibles inventées par les disciples. Aussi étaient-ils dans l'étonnement de voir un homme de la réputation de Gamaliel donner dans un pareil travers.

Quelques-uns laissèrent entendre que l'âge affaiblissait toujours les facultés les plus brillantes, et que Gamaliel ne tomberait pas dans cette erreur s'il était encore dans la vigueur de son grand talent.

Seul Jonathas ben Usiel, savant auteur des paraphrases chaldaïques sur le Pentateuque et les Prophètes, tenta d'opposer quelques raisons aux arguments de Gamaliel. Il prétendit que ce dernier ne pouvait vraiment trouver le caractère messianique en Jésus qu'en s'appuyant sur les prétendues prophéties de Daniel.

— « Or, vous savez, Sanhédrites, que dans mes études sur les Prophètes je conteste ce titre à Daniel, et je crois y avoir démontré que le livre qu'on lui attribue est apocryphe.

« Mais il y a deux choses qui sont admises par tous : C'est que le Messie doit être de la race de David, et qu'il doit naître à Bethléem. Or, Jésus de Nazareth tire ce nom de l'obscure bourgade où il est né, et ses parents que tout le monde y connaît sont d'humbles ouvriers galiléens. C'est d'ailleurs, un Messie glorieux que nous attendons, un Messie qui, comme dit Isaïe, « prospérera, grandira, sera exalté, souverainement élevé... devant qui les rois

se tairont... » Or, je ne vois dans le Nazaréen aucun de ces traits de grandeur. »

Le prince Nicodème, de la chambre des Anciens, se leva alors, et dit :

« Sanhédrites, vous savez que je suis pharisien, et je reconnais que Jésus de Nazareth nous adresse souvent dans ses prédications des paroles très dures. J'en souffre comme vous. Mais cela ne m'empêche pas d'admirer le génie transcendant de cet homme, et d'être convaincu par les œuvres qu'il fait, qu'il est au moins un grand prophète, et un grand thaumaturge.

« On a dit que ses œuvres sont des fables auxquelles la crédulité des naïfs peut seule donner crédit. Eh! bien, Sanhédrites, je suis l'un de ces naïfs. Mais, avant de croire, je me suis informé; j'ai interrogé et les miraculés et les témoins du miracle.

« Avez-vous déjà oublié la guérison de l'aveugle-né? Il y a quelques mois à peine qu'elle a été opérée, ici à notre porte, et plusieurs membres de ce haut tribunal ont fait une enquête pour nous assurer du fait. Nous avons amené devant nous celui-là même qui était aveugle un instant auparavant, et qui avait recouvré la vue, ses parents, ses connaissances et les témoins du miracle; et nous les avons tous interrogés.

« Or, la preuve a été convaincante. Plusieurs de nos collègues ont injurié celui auquel Jésus de Nazareth avait ouvert les yeux, parce que son

témoignage ne leur plaisait pas. Mais les injures ne sont pas des raisons.

— Est-ce que vous aussi êtes Galiléen? dit ironiquement Eléazar, fils d'Anne.

— Eléazar, reprit Nicodème, je n'ignore pas le sens injurieux que vous attachez à ce titre de Galiléen. Mais vos ironies ne m'atteignent pas. Je ne suis pas Galiléen; et je ne suis pas non plus prêtre, et fils de Grand-Prêtre, comme vous. Je ne vis pas, moi, de la religion, ni du temple, ni des revenus qu'il assure au sacerdoce; et c'est pourquoi le succès de Jésus de Nazareth ne peut me nuire, ni me servir.

« Vous le savez tous, Sanhédrites, je suis indépendant de fortune, et je n'ai nulle ambition politique ou sociale à satisfaire. Jésus de Nazareth, s'il n'est qu'un homme, ne peut rien contre moi, ni pour moi. Mais je reconnais qu'il peut beaucoup contre vous, prêtres et scribes, et je me rends très bien compte de votre animosité contre lui. (Interruptions et cris).

« Vous redoutez une évolution religieuse, l'institution d'un nouveau sacerdoce, un culte nouveau qui abolisse les sacrifices sanglants, et qui vide le Trésor du Temple? (Cris).

« Ne criez donc pas; j'allais ajouter que vous avez raison. Oui, vous avez raison de craindre pour votre avenir. Le nouveau sacerdoce est institué; le nouveau culte s'affirme; l'évolution reli-

gieuse se fait, et réunit déjà un très grand nombre de disciples.

« Le nouveau sacerdoce devra remplacer l'ancien, la prédication nouvelle fondée sur l'esprit et non sur la lettre des Ecritures, menace de faire le vide autour de vos chaires, scribes, et personne ne lira plus vos paraphrases et vos commentaires. (Murmures.)

« Votre prestige à tous, et votre autorité sont en danger, je le reconnais ; et si les sacrifices sont abolis, vos tables seront dégarnies, prêtres et pontifes. (Interruptions).

« Voilà ce qu'il y a de périlleux pour vous dans le succès de Jésus de Nazareth, et je m'explique très bien que vous désiriez vous en défaire.

« Mais voilà aussi pourquoi je suis un juge plus désintéressé et plus impartial que vous. (Cris). Et pour juger en pleine connaissance de cause, je propose que nous fassions une enquête minutieuse pour connaître exactement les origines de Jésus, et pour découvrir la supercherie et la fraude, s'il y en a quelque part. (Cris, tumulte).

Alors Joseph d'Arimathie, *vir probus* mais *non dicendi peritus*, parla simplement et dit :

« L'enquête demandée par notre collègue Nicodème, je l'ai commencée moi-même pour mon propre compte.

« Vous savez que je possède de grandes propriétés à Bethléem et à Nazareth, comme en divers endroits de la Judée et de la Galilée ? Eh ! bien,

tout en vaquant à mes affaires dans ces différents endroits, je me suis enquis de Jésus de Nazareth.

« Or voici ce que j'ai appris à son sujet dans cette dernière ville. Jésus est aujourd'hui âgé de 33 ans. Il n'est pas né à Nazareth mais à Bethléem, pendant un séjour que ses parents y firent à l'époque du recensement de Quirinus, qui a eu lieu, comme vous le savez, Sanhédrites, il y a 33 ans.

« Joseph, son père, était originaire de Bethléem, et les ordres de Rome étaient que chacun se fît enregistrer au lieu de son origine. C'est ainsi que Joseph et Marie s'y trouvèrent alors.

« Les habitants de Nazareth âgés de 50 à 60 ans ne manquent pas, et ils se rappellent très bien que Joseph et Marie partirent seuls pour Bethléem, et revinrent deux ans après à Nazareth, avec un fils qui avait un peu moins de deux ans.

« Dans l'intervalle, cette famille était allée en Egypte, et y avait séjourné plus d'une année. Voilà ce qui est connu de tous à Nazareth. Les autres membres de cette famille m'ont fait connaître en même temps sa généalogie, et prouvé que Joseph et Marie descendent tous deux de la race royale de David.

« Plus tard, je suis allé à Bethléem. Or, dans un petit village voisin, plusieurs bergers, âgés de 50 ans et plus, m'ont raconté les événements extraordinaires qui se sont produits à Bethléem, à la naissance de l'enfant qui est devenu Jésus de Nazareth.

« Ce sont là des faits, et vous pouvez vous en assurer comme moi.

« Donc les prétentions messianiques de Jésus de Nazareth sont justifiées sur ces deux points : Il est de la race de David, et il est né à Bethléem, dans la patrie du Prophète-Roi. J'invite Jonathas ben Uziel à vérifier ces faits. »

Les Sanhédrites s'impatientaient, et l'un des scribes dit :

« Nous voilà dans la légende ! »

Alors se leva l'ex-Grand-Prêtre, Anne. Il suffoquait d'indignation, et tirait d'une main nerveuse sa longue barbe blanche :

« Il est temps, Sanhédrites, de mettre fin à ce débat scandaleux. Rien ne prouve mieux l'urgence de sévir contre Jésus de Nazareth, que ce fait humiliant qu'il a trouvé des défenseurs, et fait des prosélytes parmi nous. La question est bien simple à mes yeux, et je me place pour la juger sur le même terrain que les disciples déguisés du faux prophète.

Qu'avons-nous besoin d'enquête ? Vous les avez vous-mêmes entendus. Ce que veut leur maître, c'est de transformer la religion établie, de substituer un nouveau sacerdoce à l'ancien, un culte nouveau à celui que nous avons reçu de Moïse.

« Et ces aveugles défenseurs d'un faux Messie ne voient pas que cette œuvre est criminelle ! Oui, nous redoutons comme prêtres ce novateur astucieux et habile parce qu'il veut vraiment abolir la

loi et non la perfectionner, parce qu'en ruinant le sacerdoce, il ruinerait aussi la religion elle-même.

« Pas de religion sans sacerdoce ; et l'ennemi des prêtres, est l'ennemi de la nation.

« Nous sommes les gardiens de la loi de Moïse. C'est le code divin de l'humanité. Vouloir le transformer est un crime. C'est l'arche de notre alliance avec Jéhovah. Quiconque ose y toucher commet un sacrilège. Anathème soit celui qui veut détruire cette Arche sainte ! Anathème soit celui qui veut porter la main sur les oints du Seigneur ! Il a déjà trop vécu ! »

Malgré les applaudissements qui saluèrent cette fulminante harangue, plusieurs scribes et Anciens hésitaient encore ; et quelques-uns proposèrent de faire une enquête, et d'infliger à Jésus de Nazareth le supplice de la flagellation.

Mais Caïphe, hors de lui, s'écria :

« Vous n'y entendez rien. A quoi servirait un châtiment qui laisserait vivre ce profanateur impie et sacrilège qui veut détruire le Temple ? Il faut qu'il meure sous le poids d'une double condamnation prononcée par nous représentants de Dieu sur la terre, et par le représentant de César, maître de l'univers ! Il faut que sa mort, entourée de la majesté et de l'infaillibilité de la loi, soit en même temps ignominieuse, et de nature à noyer son prestige dans l'humiliation et le mépris public !

« Quel qu'il soit, il faut qu'il meure pour le salut du peuple, et, comme le veut la loi romaine, de la mort de la croix !

— Ce sera l'accomplissement des prophéties messianiques! osa dire Gamaliel.

— Il n'importe, répondit Caïphe.

— Et s'il est le Messie? ajouta Gamaliel.

— Eh! bien, tant pis pour le Messie, cria Caïphe!

— Et moi, je dis, riposta Gamaliel: Tant pis pour le peuple juif!

Ces mots soulevèrent un véritable tumulte dans l'auguste assemblée.

Gamaliel, Nicodème, Joseph d'Arimathie et plusieurs autres sortirent.

Alors, le calme se rétablit, et il fut résolu à l'unanimité:

1° — « Que quiconque ose soutenir que Jésus de Nazareth est le Messie, soit séparé de la société judaïque, exclu du Temple, et voué au démon!

2° — « Que si quelqu'un sait où est Jésus de Nazareth, il le doit déclarer, afin que le Sanhédrin le fasse arrêter!

Ce décret d'exécration *(Choerem)* était le deuxième degré d'excommunication dans la loi Juive.

Le troisième *Schammata* devait entraîner la peine de mort. Mais tout d'abord il fallait arrêter Jésus de Nazareth. Or, il avait quitté Jérusalem, en route pour Ephrem sur les confins du désert.

QUATRIÈME PARTIE

LUTTE FINALE ET DÉFAITE DU FILS DE L'HOMME.

I

TRIOMPHE D'UN JOUR

Plusieurs fois, depuis le commencement de sa vie publique, Jésus avait soulevé l'enthousiasme, et les acclamations du peuple.

Ses merveilleux discours, ses miracles éclatants avaient entraîné les multitudes à sa suite, dans les vallées, sur les montagnes, aux bords du lac de Génézareth, et jusque dans les solitudes de la Pérée.

Cependant, à Jérusalem, il avait rencontré des ennemis nombreux et puissants. Les princes des prêtres, les pharisiens, les scribes, membres du Sanhédrin, lui faisaient une telle guerre que le peuple intimidé n'osait plus manifester ses sympathies au Fils de David.

Aussi ses apôtres, ses disciples, ses parents et amis faisaient-ils tous leurs efforts pour le retenir loin de la grande ville.

Mais les fêtes de Pâques approchaient, et de tous les endroits les plus reculés de la Palestine partaient des caravanes qui se dirigeaient vers Jérusalem.

Le printemps était venu, et son épanouissement dans ce beau pays tout ensoleillé, répandait partout la lumière, les fleurs et les parfums. En ce commencement d'avril, les journées étaient très chaudes, et les caravanes cheminaient la nuit aux lueurs des étoiles et de la lune nouvelle, dont le croissant s'élargissait chaque jour.

Comme instinctivement, Jésus entra un matin dans le grand mouvement populaire, et il prit la route qui conduisait à Jérusalem, accompagné de ses disciples. De nombreux pèlerins se joignirent à eux, et formèrent bientôt une nombreuse caravane. La plupart des hommes cheminaient à pied; et beaucoup de femmes suivaient à dos d'âne.

On fit une longue halte au milieu du jour, sur le bord du Jourdain, à l'ombre des grands palmiers. Le repas et la sieste terminés, on se remit en marche. Les conversations étaient languissantes, et cessèrent presque à l'approche du soir. Mais quand le soleil disparut derrière les montagnes de la Judée, et quand le croissant lunaire montra son fin profil au-dessus des larges têtes des palmiers, les pèlerins poussèrent des acclamations; car ils venaient d'apercevoir les tours crénelées de Jéricho, qui semblaient escalader les montagnes de Juda sur la droite.

Déjà les parfums de la « ville des baumiers, et des roses », arrivaient jusqu'à eux. L'amphithéâtre et l'hippodrome bâtis par les Romains dessinaient leurs rotondes au-dessus des murailles, et sur la gauche s'ouvrait la grande plaine qui baigne ses bords dans la mer Morte.

A grands pas, Jésus marchait silencieux en tête des disciples, et ceux-ci se communiquaient leurs impressions à voix basse. De sinistres pressentiments les envahissaient, et ils se demandaient ce qui allait advenir de leur Maître, s'il se rendait à Jérusalem ; mais ils n'osaient l'interroger.

Soudain, Jésus qui lisait dans leur pensée, ralentit ses pas, et leur dit : « Voici que nous montons à Jérusalem, et tout ce que les prophètes ont annoncé du Fils de l'Homme va s'accomplir.

« Il sera livré aux princes des prêtres et aux scribes, condamné à mort, remis aux mains des Gentils, moqué, flagellé, crucifié ; et il ressuscitera le troisième jour. »

Quelle terrible réponse aux muettes interrogations des disciples !

Ainsi donc, le sort en était jeté, et le dénouement du drame approchait. Sans doute, le grand prophète avait déjà plusieurs fois laissé entendre quel triste sort l'attendait, mais ses lugubres prédictions n'avaient pas été comprises, et ses admirateurs n'avaient pas voulu croire au triomphe possible de ses ennemis. Comment un homme si extraordinaire, qui commandait aux éléments, aux

maladies et à la mort, pouvait-il se laisser vaincre, condamner, crucifier?

Et s'il allait être mis à mort, qui donc établirait ce royaume dont il leur parlait si souvent?

Non, il ne pouvait pas mourir, au moins maintenant. Son œuvre n'était qu'ébauchée. Sa mission commençait à peine.

Et cependant, la funèbre prophétie venait de tomber encore une fois des lèvres de l'homme divin, et cette fois, en termes clairs, précis et formels. Le lamentable événement est prochain, imminent.

Ce sont ses derniers jours qui commencent. C'est le dernier voyage qu'il va faire. Adieu, belle Galilée, pays de son enfance; adieu, beau lac de Génézareth, dont les bords sont peuplés de tant de souvenirs! Voici qu'il faut monter à Jérusalem, et que le Fils de l'Homme doit mourir. Le décret en est porté. C'est la volonté de son père, et c'est la sienne. Il s'en va mourir parce qu'il le veut, et parce qu'il le faut. C'est par sa mort seule que va s'accomplir la renaissance du monde. C'est dans son sang que l'homme doit être lavé et purifié. C'est sa tombe qui sera le berceau du nouveau royaume; et le plus tôt sera le mieux.

Car dans cette tombe, il ne restera que trois jours, et c'est parce qu'il en sortira vivant que l'humanité revivra.

Apôtres et disciples restaient plongés dans la stupeur et la tristesse. Vainement la résurrection

prédite leur laissait encore de vagues espérances. Ce n'était pas sous cette forme qu'ils avaient attendu le triomphe définitif. Passer par la mort la plus ignominieuse pour arriver à la gloire leur paraissait un bien sombre chemin. Ils ne comprenaient pas les paroles du Maître.

Ils ne comprenaient pas que chaque chose a son heure marquée dans les desseins de la Providence, et qu'il faut savoir l'attendre. Antérieurement, Jésus avait fui de Jérusalem, et même de la Galilée, quand ses ennemis avaient voulu le tuer. A plusieurs reprises, il s'était miraculeusement échappé de leurs mains. Pourquoi? Parce que son jour n'était pas encore venu. Mais aujourd'hui l'heure approche, et, victime volontaire, il va se livrer lui-même. Au-devant de cette mort qu'il prévoit, qu'il annonce, il marche librement et fièrement.

Avant de mourir, cependant, il veut donner à ses ennemis une preuve nouvelle de sa puissance, même terrestre. Il veut leur montrer que le peuple est avec lui, et que s'il était sur terre pour jouer un rôle de révolutionnaire et de conquérant, il n'aurait qu'à le vouloir. Contre sa seule parole et ses miracles, que pourraient faire le sacerdoce Juif et la synagogue, et même la puissance Romaine?

Mais toutes les démonstrations de sa popularité et de sa puissance n'ouvriront pas les yeux des sanhédrites, des scribes et des prêtres. Il y a un miracle que Dieu ne peut pas faire, tant il respecte la liberté humaine: c'est de guérir les aveugles

volontaires. Seuls peuvent être guéris les aveugles qui désirent voir.

Sur le bord de la route qui conduisait de l'antique Jéricho à la ville nouvelle, deux aveugles mendiants soupiraient depuis bien des années après leur guérison. Quand le cortège approcha au milieu des acclamations populaires, leurs cris déchirants se firent entendre : « Ayez pitié de nous, Seigneur, fils de David. »

Jésus les fit approcher, toucha leurs yeux et les guérit. Puis il continua sa marche, cherchant un gîte pour la nuit. Tout à coup il aperçut un homme de très petite taille qui pour le voir était monté dans les branches d'un sycomore. « Zachée, lui cria-t-il, hâtez-vous de descendre, je vais loger dans votre maison. »

Zachée était un publicain, collecteur du fisc, et comme tel, haï de tous, d'autant plus détesté qu'il était riche. Aussi fut-ce un scandale pour les Juifs de voir Jésus lui demander l'hospitalité, quand il y avait dans la ville des lévites et des nobles qui auraient été si orgueilleux de le recevoir.

Mais Jésus savait que Zachée, qui ne rêvait pas cet honneur, lui avait déjà ouvert son cœur, et serait ravi de lui ouvrir sa maison. Zachée le lui prouva par sa généreuse hospitalité, et en disant à son hôte le lendemain matin : « Seigneur, je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et pour tout le tort que j'ai fait, je rends le quadruple. »

Dès le matin, une foule nombreuse envahissait les abords de la maison de Zachée. L'arrivée de Jésus, la guérison de deux aveugles, avaient mis toute la ville en émoi. Un grand nombre voulaient accompagner le thaumaturge jusqu'à Jérusalem, convaincus qu'il y accomplirait des merveilles et rétablirait le royaume d'Israël.

Quand donc il se remit en route pour la ville sainte, Jésus fut suivi d'une multitude. Le chemin est sinueux, et monte sans cesse, dans les défilés des montagnes. Le soleil y concentre ses rayons, et ralentit le pas des voyageurs qui n'y trouvent que de rares ombrages.

Vers le soir, au moment où le soleil disparaissait derrière la crête du mont des Oliviers, la longue procession des pèlerins en gravissait la pente orientale, Jésus en tête.

Béthanie, le village hospitalier qu'il affectionnait, l'attendait, et il y passa la nuit. Un grand banquet lui fut donné le lendemain par Simon, surnommé le lépreux, et parmi les convives, qui étaient très nombreux, se trouvait Lazare, l'ami intime de Jésus, ressuscité quelques semaines auparavant. La sérénité de Jésus, et sa bienveillance pour tous ne purent enlever au banquet son caractère grave et solennel. Cette armée de fidèles éprouvait les mêmes émotions que les soldats, la veille d'une bataille. L'ombre des jours ténébreux qui allaient suivre planait déjà sur les convives. On se parlait à voix basse. Les traits de Jésus pri-

rent une empreinte d'austérité et de tristesse, quand Judas, l'infidèle dépositaire de la bourse commune, osa blâmer Myriam d'avoir renouvelé la scène de Magdala, et répandu un parfum de grand prix sur la tête et les pieds du Sauveur. Il prononça alors ces tristes et prophétiques paroles : « Ne contristez pas cette femme pour sa bonne action. Vous aurez toujours des pauvres à qui vous pourrez donner ; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours » ; et pour faire comprendre combien sa mort était proche, il ajouta : « C'est pour m'ensevelir qu'elle a répandu ce parfum sur moi » !

Pendant ce temps-là, Jérusalem se remplissait de pèlerins qui affluaient de tous les coins de la Judée, de la Galilée et même de la Samarie, pour célébrer la Pâque. Près d'un million d'étrangers encombraient les rues et les places publiques. Les portiques et les parvis du temple surtout en regorgeaient, et le grand nombre cherchaient partout le prophète. Où était-il ? Comment se faisait-il qu'il n'était pas déjà arrivé ? Est-ce qu'il n'allait pas venir à la grande fête de Pâques ?

Enfin, la nouvelle de sa venue se répandit dans la foule : « Il est arrivé à Béthanie vendredi soir ; il y a passé le jour du sabbat ; un grand banquet lui a été donné ; ce matin même, il doit se mettre en route pour rentrer dans Jérusalem... »

La multitude s'ébranle, et des groupes nombreux sortant du temple, descendent dans la vallée du

Cédron, et gravissent la pente du mont des Oliviers pour aller à sa rencontre.

Tout à coup, de lointaines acclamations retentissent ; et de l'endroit où la route contourne le sommet des Oliviers se déroule une longue et bruyante procession. C'était comme un fleuve vivant descendant des hauteurs. En tête venait lentement le Prophète, vêtu de blanc et monté sur un ânon de même couleur. La foule immense suivait en chantant, et en poussant des cris d'enthousiasme. Sur les bords de la route d'autres foules agitaient des palmes, des pavillons et des banderoles, couvraient de feuillages et de leurs vêtements le chemin que la monture du Sauveur foulait de ses pieds, et faisaient entendre leurs cris de triomphe : « Hosanna ! Hosanna ! Gloire au fils de David ! Béni soit le roi d'Israël ! Béni celui qui vient au nom du Seigneur ! Gloire au plus haut des cieux ! Hosanna ! Hosanna ! »

En peu de temps, les murailles de la ville qui font face à la montagne des Oliviers, les plates-formes des bastions et des tours, les immenses portiques de Salomon et les terrasses du temple s'étaient couverts de spectateurs, qui regardaient l'interminable et bruyant cortège, descendant dans la vallée de Josaphat, et remontant la pente escarpée qui conduit à la porte des Brebis.

Appuyés à la balustrade de la terrasse qui couronnait la porte Dorée du Temple, Nicodème et Gamaliel contemplaient ce spectacle avec joie et

stupéfaction; et ce dernier récitait à son ami la prophétie de Zacharie: « Réjouis-toi, fille de Sion! Pousse des cris d'allégresse, fille de Jérusalem! Voici que ton Roi vient à toi: humble et doux il apporte le salut; pauvre, il est monté sur le petit d'une ânesse. » — Ah! Nicodème, la voilà réalisée la prophétie!

Au sommet de la tour Antonia, le centurion, ayant à ses côtés Claudia et Camilla, les soldats romains et les gardes du palais de Pilatus regardaient aussi; et, quelques vieux officiers qui avaient assisté au triomphe d'Auguste à Rome, se disaient entre eux: « Voilà le vrai triomphe populaire. Il est spontané, non conventionnel et organisé à prix d'or comme les triomphes des grands généraux de Rome. Et ceux qui le suivent ne sont pas de malheureux vaincus voués à la mort, et maudissant leurs destinées et les triomphateurs. Ce sont les innombrables heureux qu'il a faits, en les guérissant de leurs maladies et de leurs infirmités! »

Lorsque le cortège triomphal eut franchi les murailles, et se dirigea vers le temple, des Pharisiens jaloux et furieux traversèrent la foule, et s'approchant de Jésus lui dirent: « Maître, faites donc taire vos disciples. » — Mais Jésus, avec un calme majestueux et plein de dignité, leur répondit: « S'ils se taisent, les pierres même crieront. »

L'irritation des pharisiens grandissait dans la même mesure que l'enthousiasme populaire, et la

manifestation prenait des proportions inquiétantes pour la Synagogue et pour le sacerdoce juif.

La ville entière était remuée. Les gens les plus paisibles sortaient de leurs maisons, et demandaient d'où venait ce triomphateur d'un genre nouveau. Et la foule répétait : « C'est le Prophète ! C'est Jésus de Nazareth ! Hosanna au Fils de David ! »

Il rentra dans le Temple, comme un souverain dans son palais, et quand l'effervescence des manifestants se fut apaisée, sa merveilleuse parole se fit entendre au peuple. Puis les malades et les infirmes lui furent amenés pour être guéris ; et quand le soir approcha, il reprit tranquillement la route de Béthanie avec ses apôtres.

Jamais triomphe n'avait plus profondément agité la ville sainte. Nulle intelligence humaine n'aurait pu prévoir que c'était le dernier, et que la bataille qui allait s'engager de nouveau serait pour ce triomphateur tout-puissant une défaite complète et finale.

II

LES DERNIERS APPELS

Etrange contradiction de la nature humaine, elle sent un besoin invincible du divin, et cependant elle le hait, parce qu'il la gêne.

Mais elle n'a la haine que du vrai Dieu ; et dès qu'elle peut renverser ses autels, elle se fait des faux dieux. Ceux-ci ne la gênent pas, et souvent même flattent ses passions mauvaises.

Tels étaient les dieux des Grecs et des Romains, qui personnifiaient les vices plutôt que les vertus.

Cette double tendance de la nature humaine s'est manifestée maintes fois chez le peuple Juif, d'une manière plus frappante que chez les autres peuples.

Quand il repoussait Jéhovah et ses prophètes, il se fabriquait des idoles. Puis le besoin du vrai divin le reprenait, et il brisait ses idoles pour revenir au culte de Jéhovah. Mais il n'avait vraiment la haine que du vrai Dieu.

Ce côté pervers de la nature humaine pourrait expliquer, dans une certaine mesure, comment tant de Juifs devinrent les ennemis acharnés de Jésus, qui passait sa vie en faisant le bien, et comment ils le combattirent tantôt au nom de la religion, qu'eux-mêmes ne pratiquaient pas, tantôt au nom de César, dont eux-mêmes auraient bien voulu secouer le joug.

Mais les plus terribles ennemis de Jésus n'étaient pas dans les rangs du peuple. Ils appartenaient aux classes dirigeantes. Ils représentaient l'autorité religieuse, la science et la richesse.

Ils formaient ce corps puissant qu'on appelait le Sanhédrin, qui comprenait les prêtres, les scribes et les anciens. Les premiers formaient une aristocratie orgueilleuse et adulée, que l'esprit de caste rendait intolérable, et qui recherchait activement les honneurs, les emplois, et les bénéfices attachés aux fonctions sacerdotales.

Les scribes étaient les docteurs en Israël, les interprètes autorisés des Ecritures; et quoiqu'ils fussent moins puissants que les prêtres, ils avaient beaucoup d'autorité sur l'opinion publique.

Les anciens du peuple devaient leur influence à leur position sociale et à leurs richesses.

Il suffit de réfléchir un instant pour comprendre que Jésus devait trouver des ennemis dans ces trois chambres du Sanhédrin.

Il ne pouvait pas espérer être le bienvenu auprès d'un sacerdoce qu'il venait abolir.

Les scribes infatués de leur science, et convaincus que le Messie, lorsqu'il viendrait, aurait recours à eux pour établir son royaume, ne pouvaient se montrer sympathiques à ce nazaréen qui s'entourait d'ignorants, et qui choisissait les futurs chefs de son église parmi les pauvres pêcheurs de la Galilée.

Quant aux anciens, ils devaient tout naturelle-

ment faire mauvais accueil à ce réformateur, qui prêchait le mépris des honneurs et des richesses.

Et puis, pendant ses trois années de prédication publique, comment les avait-il traités tous ces personnages pleins de morgue qui allaient le juger?

Que de fois il avait humilié les prêtres pharisiens en démontrant au public qu'ils ne connaissaient pas, et qu'ils n'observaient pas la loi de Moïse!

Que de fois il avait convaincu les scribes d'ignorance, et s'était moqué de leur prétendue science!

Que de fois il avait crié: Malheur aux riches!

Et maintenant, c'étaient ces riches, ces faux savants, ces prêtres corrompus qui allaient juger sa vie et ses enseignements!

N'était-il pas condamné d'avance?

Mais quel spectacle émouvant que celui de la lutte engagée entre la synagogue et Jésus!

D'un côté, c'est l'intérêt, l'envie, la jalousie, la haine, l'hypocrisie, l'intrigue, le machiavélisme.

De l'autre, c'est la droiture, la franchise, la bienveillance et même la charité.

La synagogue tend des pièges au nouveau prophète. Elle a partout des affidés qui le suivent, qui l'observent, qui l'interrogent, et qui font rapport aux princes des prêtres.

Ils lui posent les questions les plus insidieuses, tantôt pour le compromettre auprès de César, et le représenter comme un rebelle, tantôt pour le mettre en conflit avec les Ecritures, et le montrer comme un contempteur de la loi de Moïse.

Jésus connaît leurs desseins pervers et déicides. Et cependant, durant plusieurs jours, il les traite avec une bienveillance touchante. Il tente encore de les éclairer, et surtout de leur montrer l'abîme vers lequel ils marchent. Il accumule les paraboles pour leur faire comprendre qu'il leur apporte le salut et la vérité; que c'est à eux qu'il a mission de les offrir d'abord; mais que, s'ils n'en veulent pas, il les offrira aux Gentils; et que ce sont les Gentils qui moissonneront.

Non seulement les Gentils deviendront les héritiers des promesses divines, et posséderont ce royaume qu'il est venu établir sur terre; mais les Juifs qui le méconnaissent et qui le rejettent, seront cruellement châtiés, et le sceptre leur sera enlevé pour toujours.

Le jour de ses dernières prédications est venu, et les échos du temple vont entendre ses derniers appels à ce peuple endurci, qui a des oreilles et qui ne veut pas entendre.

Dans la lumineuse parabole du festin des noces, il tente encore de leur faire comprendre que le roi suprême des nations, son Père, l'a envoyé sur terre pour célébrer ses noces mystiques avec l'humanité; qu'eux, les Juifs, ont été les premiers invités

au banquet, et que non seulement ils ont dédaigné l'invitation, mais qu'ils ont méprisé, battu, et même tué les serviteurs du prince, qui étaient les prophètes. C'est pourquoi le roi plein d'indignation commandera à ses soldats d'exterminer les meurtriers et de détruire leur ville ; et il enverra de nouveaux serviteurs parcourir les rues, et convier aux noces tous ceux qu'ils rencontreront, c'est-à-dire tous les peuples.

Dans une autre parabole, qui est éclatante de vérité historique, Jésus représente son Père comme un père de famille, propriétaire d'un beau vignoble, entouré de murailles, protégé par une tour et muni de tout ce qui est nécessaire à son exploitation. Il a loué à des vignerons qu'il a choisis cette vigne qui lui est chère, et il s'en est allé en pays lointain.

De temps en temps, quand vient la saison de la vendange, il envoie ses serviteurs réclamer le produit de sa vigne. Mais les vignerons les abreuvent successivement d'outrages, les battent, les maltraitent, lapidant les uns et tuant les autres.

Alors le Père de famille envoie son propre fils, et les vignerons en le voyant venir se disent : Voici l'héritier ; tuons-le. Et ils le mettent à mort.

— Alors, que fera le Père de famille à ces vignerons ? demande Jésus à la foule.

— Il perdra sans pitié ces misérables, répond-elle, et il louera sa vigne à d'autres.

— C'est cela, reprend Jésus.

Mais les Juifs ne comprennent pas que les vignerons homicides, ce sont eux-mêmes qui se préparent à mettre à mort le Fils du Père de famille.

Ces appels si pressants, qui font si bien connaître la miséricorde et la justice de Dieu, n'éveillent plus aucun écho dans ces cœurs corrompus.

Alors Jésus change de langage. Peut-être l'anathème produira-t-il plus d'effet sur ces âmes endurcies. Et se dressant devant eux comme un juge irrité, il s'écrie :

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui avez pris la clef de la science, et ne vous en servez que pour fermer aux hommes le royaume des cieux! Vous n'y entrez pas, et vous empêchez les autres d'y entrer.

« Malheur à vous, qui pillez les maisons des veuves...

« Malheur à vous qui payez la dîme pour une feuille de menthe, d'aneth et de cumin, et qui négligez la justice, la miséricorde, la bonne foi! Guides aveugles, qui filtrez votre eau pour ne pas avaler un moucheron, et qui engloutissez un chameau!

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous ressemblez à des sépulcres blanchis, qui au dehors paraissent beaux, mais qui au dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture!...

« Comblez la mesure de vos pères, serpents!

Race de vipères! Comment éviterez-vous la condamnation de la Géhenne?

« Et voici que moi-même je vous envoie des prophètes, des sages et des docteurs. Vous tuerez les uns, vous crucifierez les autres; vous les fouetterez dans vos synagogues, vous les persécuterez de ville en ville, afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang du juste Abel jusqu'à celui de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué ici entre le temple et l'autel. En vérité, je vous le déclare, tous ces crimes retomberont sur la génération présente.

« Jérusalem! Jérusalem! Toi qui tues les Prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule ramasse ses petits sous ses ailes! Et tu ne l'as pas voulu!

« Et voilà que votre maison sera déserte. Car, je vous le dis, vous ne me reverrez plus jusqu'à ce que vous disiez: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! »...

Ni cette plainte attendrie, ni ces véhémentes malédictions, les plus terribles que le temple eût entendues, ne touchèrent le cœur des Juifs.

C'était le dernier appel de Dieu, et le peuple de Dieu ne l'entendit pas.

III

LES ADIEUX AU TEMPLE

Dans cette touchante péroraison du dernier discours de Jésus au Temple, il annonçait trois grands événements : Sa mort, son second avènement, et la destruction du Temple.

Sa mort, elle était imminente ; car il n'avait plus que trois jours à vivre. Les scribes et les pharisiens qui la complotaient en étaient moins sûrs que lui. Mais ils durent comprendre qu'il était prêt à mourir quand il leur dit : vous ne me verrez plus.

Comprirent-ils aussi l'annonce de son second avènement ? Non, sans doute. En tout cas, ils n'y crurent pas.

Alors Jésus s'assit, et garda longtemps le silence. Il promena ses regards sur ce temple où il avait passé tant de jours de sa vie terrestre.

Il se souvint de sa première visite, alors qu'il avait douze ans, et qu'il avait adressé sa première prédication aux docteurs d'Israël. Plusieurs fois depuis lors, il était revenu dans cette maison de son Père, tantôt pour la fête de Pâques, tantôt pour celle des Tabernacles. Toutefois, jusqu'à l'âge de 30 ans, il y avait gardé le silence, et s'était contenté d'y prier, attendant le jour qu'il s'était fixé pour commencer son ministère public.

Mais pendant les trois années qui venaient de s'écouler, que de fois il s'était fait entendre dans cette maison qui était la sienne puisqu'elle était la «maison de Dieu!»

C'était là que les multitudes étaient venues si souvent des confins éloignés de la Galilée et de la Samarie pour le voir et pour l'entendre. C'était là qu'il avait tant de fois expliqué, commenté les Ecritures, en présence du peuple de Jérusalem et du sacerdoce Juif, dont il réfutait les sophismes et dévoilait les hypocrisies.

Ses triomphes oratoires n'avaient laissé en lui aucune impression (car il n'avait pas la vanité des orateurs), mais il se souvenait des âmes de bonne volonté qui s'étaient ouvertes à la lumière, et qui avaient alors cru à ses enseignements.

Oh! qu'il l'aimait ce temple que son ancêtre le roi Salomon avait bâti, et qui représentait la foi des générations passées!

C'est pour cela que deux fois il en avait chassé à coups de fouet les trafiquants juifs, qui avaient installé leurs comptoirs dans la cour des Gentils, et sous les portiques.

Jésus aimait surtout les beautés de la nature, et les plus puissantes imaginations des poètes ne pourraient pas reproduire ses colloques mystérieux avec cette Création qui était son œuvre, et qui n'avait pas failli, comme l'homme, à sa mission.

Mais il aimait aussi les œuvres du génie humain, cette étincelle jaillie de l'intelligence divine, quand

les efforts de ce génie tendaient à la glorification de son Père.

Il n'est donc pas douteux qu'à son attachement pour le temple se mêlait un sentiment d'admiration pour les beautés architecturales de l'édifice.

C'est pourquoi il promenait ses regards sur les longues colonnades qui entouraient les parvis, sur les grands arcs des portiques formés de blocs de marbre blanc et rouge, et sur les piliers enguirlandés de grappes de raisins d'or.

Il admirait les portes majestueuses, presque entièrement couvertes de riches reliefs en or et en argent. Ses yeux erraient du haut fronton des péristyles à la courbe des arcades, et aux larges architraves sur lesquelles couraient des broderies orientales sculptées dans le marbre. Et les parvis s'élevaient les uns au dessus des autres, à mesure qu'ils s'approchaient du Saint-des-Saints, reliés entre eux par des gradins de marbre ; et cette suite d'édifices superposés, avec leurs doubles ou triples rangées de colonnes latérales, montait comme un escalier de géants, et aboutissait au Saint-des-Saints, qui les couronnait comme un dôme d'ivoire couvert d'un toit doré.

Chaque parvis avait sa foule de visiteurs, et celle des parvis supérieurs dominait celle des parvis inférieurs ; en bas les Gentils, au-dessus les Juifs, plus haut les femmes, plus haut encore les prêtres, et enfin le Saint des-Saints réservé au seul grand-prêtre.

« Tout cet ensemble du temple extérieur, écrit M. de Champagny, du temple intérieur, et du sanctuaire, formant des enceintes rectangulaires, inscrites les unes dans les autres, était plein de splendeur et de dignité.

« Au lever du soleil, lorsque de loin sur la sainte montagne apparaissait le sanctuaire, dominant de cent coudées les deux rangées de portiques qui formaient sa double enceinte ; quand le jour versait ses premiers feux sur cette façade d'or et de marbre blanc ; quand scintillaient ses mille aiguilles dorées qui surmontaient le toit, il semblait que ce fut une montagne de neige, s'illuminant peu à peu, et s'embrasant aux feux rougeâtres du matin.

« L'œil était ébloui, l'âme surprise, la piété éveillée ; le païen même se prosternait. »

Jésus semblait absorbé dans la contemplation de ce chef-d'œuvre de l'art humain, et peu à peu une grande tristesse envahissait son âme.

Il regardait toutes les beautés et les richesses de ce monument, les bois odoriférants, les marbres de grand prix, le bronze, l'argent, l'or et les pierres précieuses. Mais dans la foule qu'il y voyait circuler, que de laideurs morales, que de souillures cachées, que de vices sous des apparences de vertu !

Et c'est pourquoi ce beau temple serait détruit. Toutes les prévarications des Juifs attiraient sur lui les foudres divines.

Le silence de Jésus se prolongeait, et sa tristesse grandissait. Car l'avenir était le présent pour lui,

et il voyait déjà s'accomplir toutes les horreurs du siège de Jérusalem par Titus, et toutes les désolations qui allaient accompagner la destruction du temple.

Ses disciples s'approchèrent de lui, et voulurent le distraire de ses sombres pensées, en lui faisant admirer les pierres colossales qui servaient d'assises à l'édifice, et qui lui assuraient de longs siècles d'existence.

— En vérité, répondit Jésus, de toute cette construction monumentale il ne restera pas pierre sur pierre.

Alors le Maître se leva, et tournant le dos au temple, il prit la route qui descendait vers le Cédron.

Ses disciples le suivirent en silence.

La prédication contenue dans ces paroles : «Voilà que votre maison sera déserte,» commençait déjà à s'accomplir. Le temple n'était plus habité, car Dieu en était sorti pour n'y plus rentrer. C'en était fait de sa gloire! On ne viendrait plus à ses solennités et quand il aurait été incendié, et renversé de fond en comble, on tenterait en vain de le rebâtir.

Toujours suivi par ses disciples, Jésus longea le mur du jardin de Gethsémani, en songeant que dans deux jours il y subirait toutes les tortures morales de la plus cruelle agonie.

Arrivé au sommet du mont des Oliviers, il se retourna vers Jérusalem, et s'assit sur une pierre au bord du chemin.

Toute la cité sainte était sous ses yeux, mais la vision de ses regards de prophète embrassa alors la terre entière, et toute l'humanité.

Ses disciples voulurent savoir quelle était cette vision formidable qui lui apparaissait, et qui dilatait étrangement ses yeux.

Et Jésus leva alors un coin du voile qui leur cachait l'avenir. Dans un tableau saisissant de grandeur et d'épouvante, encore enveloppé d'un certain mystère, il leur peignit deux formidables catastrophes: la première qui ferait périr Jérusalem et le peuple Juif; la seconde, plus épouvantable, dans laquelle le monde prendrait fin, et qui se terminerait par son dernier avènement.

Les disciples étaient dans la stupéfaction. Maïs Jésus les consterna davantage en ajoutant: Dans deux jours on célébrera la Pâque, et le fils de l'Homme sera livré pour être mis en croix!

IV

VISIONS D'AURORE

Ce fut le mardi, 4 avril de l'an 783, que Jésus fit ses adieux au temple.

Il ne retourna pas à Jérusalem le lendemain; mais nous aimons à nous le représenter, sortant de Béthanie dès l'aube du jeudi, 6 avril, et gravissant la pente qui conduit au sommet du mont des Oliviers. C'était son oratoire de prédilection. Les

montagnes sont les escabeaux de ses pieds. Elles sont aussi comme des autels que la nature élève vers le ciel, et il semble que la prière de l'homme y monte plus aisément vers Dieu. C'est pourquoi Jésus se retirait souvent sur les montagnes pour prier.

Ce matin-là, non seulement il allait prier, mais il voulait contempler une dernière fois, des hauteurs, les beautés de la grande ville qu'il aimait, et qui l'avait méconnu, les magnificences de la terre qu'il allait quitter, qui était l'œuvre de ses mains, et dont il était l'interprète auprès du Créateur.

De temps en temps il s'arrêtait, et se retournait du côté de l'Orient pour voir grandir l'aube naissante. Ce n'était pas encore l'aurore, messagère du soleil. Le bas du firmament ne faisait que blanchir à la cime des montagnes de Moab. Mais déjà ses lueurs pâles dessinaient les arêtes des monts et les profondeurs des ravins.

Ce pays pittoresque et tourmenté offrait à ses regards une image bien frappante de son peuple, qui avait connu tour à tour les sommets de la gloire, et les abaissements de la défaite. Et comme il symbolisait bien la ruine définitive, cet entassement de montagnes s'effondrant dans un tumulte gigantesque vers la mer Morte, pendant qu'au fond de la vallée profonde le Jourdain se déroulait comme un ruban d'argent pour aller se perdre dans le même abîme!

Mais bientôt les blancheurs de l'aube se teignirent de rose et se nuancèrent d'orange.

Le ciel déplia sa robe d'azur, et en trempa la frange dans le sang de Moab. Tout l'horizon rougit; puis il s'enflamma, et la terre réveillée par l'incendie entonna la joyeuse chanson de la vie, pendant que le ciel poursuivait son éternel hosanna en l'honneur de la Divinité.

L'Homme-Dieu reprit son ascension, et arriva bientôt au sommet de la montagne. A sa gauche, au loin, la clarté matinale lui montra les murs de sa ville natale, et les champs des bergers qui l'avaient adoré dans son berceau.

Devant lui, toute la Ville-Sainte, la ville des villes, déploya ses murailles crénelées, ses bastions formidables et ses hautes tours. Il n'en était séparé que par la tranchée profonde du Cédron, qui allait se joindre au sombre ravin de la Géhenne.

Au sommet du mont Sion, il apercevait dressant leurs têtes, comme des sœurs jumelles en deuil, les tours du palais de David, et la coupole de son tombeau. Plus près, au-dessus des murailles, les rayons de l'aurore caressaient les admirables portiques de Salomon, et donnaient des reflets roses aux blanches colonnades de marbre. Les frontons s'étageaient au-dessus des frontons dans les clartés du matin, et le dôme du Saint-des-Saints couvrait les vastes édifices du Temple comme une couronne d'or et de pierres précieuses.

Mais toutes ces beautés de la grande cité ne

réjouissaient pas ses yeux. C'était le champ stérile, où, semeur auguste, il avait vainement jeté la semence divine : elle était tombée sur la pierre et n'avait pas germé.

Autour de lui, la nature moins ingrate célébrait sa venue. Tout souriait dans la fête du printemps qu'illuminait l'aurore.

Dans les gazons verts, les violettes embaumaient, et les cyclamens élevaient leurs crêtes rouges com me des drapeaux de victoire.

Les graminées et les fleurettes tapissaient le sol et répandaient leurs parfums sur ses pieds, comme avait fait Madeleine.

De grandes tulipes jaunes lui présentaient leurs calices dorés, où scintillaient les pleurs de la nuit, comme pour lui faire oublier l'amer calice que les hommes méchants lui préparaient.

Les asphodèles, les iris, les anémones rivalisaient d'éclat et de beauté pour lui présenter leurs hommages.

Tout l'orient déployait ses magnificences pour l'honorer ; et les arbres, les plantes, les fleurs lui parlaient un langage que nul autre homme n'avait jamais si bien compris.

A la veille du plus grand deuil de la nature, tous les êtres qui la composent continuaient de sourire et de chanter, comme s'ils avaient compris que le jour de la grande douleur allait être celui du salut du monde.

Cette louange universelle de la création, Jésus

l'entendait et la comprenait, mieux que tous les poètes qui ont tenté de la traduire en langue humaine, mieux que le prophète-roi qui en fut pourtant le plus parfait interprète.

Car le Verbe de la Création, c'était Lui. Le grand compositeur des harmonies de la terre et du ciel, c'était Lui.

Les figures, les symboles, les analogies, qui créent des rapports entre le réel et le spirituel, entre la nature et le surnaturel, n'avaient pas de secrets pour Lui.

Et si les merveilles de notre univers forment une échelle lumineuse qui permet à l'esprit humain de s'élever vers Dieu, quelles ascensions prodigieuses devait donc y faire l'intelligence d'un homme qui était Dieu!

Pour les poètes, adorateurs du vrai Dieu, la nature est comme un voile qui tamise les rayons de la Divinité, dont nos yeux mortels ne pourraient supporter l'éclat. C'est le treillis du Cantique des Cantiques à travers lequel l'âme humaine aperçoit son bien-aimé.

Mais pour l'œil de Jésus le voile avait une transparence merveilleuse, et le treillis n'altérait pas les splendeurs de la vision béatifique.

Qu'elle était donc belle cette aurore de son dernier jour sur la terre! Mais l'ombre de la mort en éclipsait déjà les splendeurs. Le soir de ce beau jour allait être aussi le soir de sa vie.

Sans doute en ce moment la nature lui offrait

l'hommage de tout ce qu'elle produit de beau comme forme, comme coloris, comme dessin, comme parfum, comme mouvement, comme vie! Mais la terre ne se soulevait vers lui que pour l'attirer vers elle. C'est avant de l'ensevelir qu'elle lui faisait ce dernier triomphe.

Encore quelques heures, et nul ne le verrait plus. Comme le soleil qui est l'œuvre de ses mains, il allait disparaître à l'horizon terrestre.

Le lendemain, vers le milieu du jour, à l'heure où le ciel inonde ordinairement la terre de ses clartés, des ténèbres profondes envelopperaient Jérusalem; et lui-même, cloué sur une croix au sommet de cette colline, qu'il apercevait au delà de la porte de Justice, il entrerait dans la nuit que les hommes appellent éternelle.

Mais pour lui, cette nuit ne serait qu'une éclipse, et bientôt, elle ferait place à la véritable aurore, à l'aurore qui n'aurait jamais de fin.

Dans leurs visions passagères, les prophètes l'avaient annoncée. David l'avait décrite comme un fleuve de lumière qui envahirait le monde, *a solis ortu usque ad occasum.*

Mais Jésus de Nazareth la voyait déjà poindre à travers la nuit profonde dans laquelle il allait entrer. Il la voyait grandir, et inonder de ses clartés non seulement le séjour des vivants, mais aussi celui des morts.

Dans cette vallée de Josaphat qui s'étendait sous ses yeux, que nul ne labourait jamais que pour y

ensevelir ses morts, sa lumière allait pénétrer au sein des semailles humaines, et leur infiltrer une vie nouvelle.

Du séjour des morts, ses rayons allaient jaillir jusqu'aux confins des horizons célestes, et donner enfin la vision de Dieu aux Justes détenus dans la prison mystérieuse des Limbes.

Ce glorieux lendemain des jours ténébreux, ce triomphe prochain du grand vaincu, c'était déjà le présent pour le regard de Jésus, et il pouvait vraiment se dire : « Ce n'est pas moi qui vais mourir, c'est le monde antique, c'est Jérusalem, la patrie de mes pères, c'est Rome, la grande prostituée qui pervertit les nations.

« Là-bas, sur les bords du Tibre, je vois déjà se dresser un trône pour mon apôtre Pierre, devenu roi immortel. Et sur la plus haute colline de la grande cité où fleurissait le culte de Junon, fausse mère des faux dieux, je vois s'élever un temple somptueux en l'honneur de ma vénérée mère, la mère du vrai Dieu.

« Partout, sur toutes les plages, au milieu des ruines amoncelées des plus puissants empires, et jusque dans les déserts, je vois germer la semence que j'ai jetée en terre, et s'épanouir de merveilleuses floraisons.

« Partout, je vois s'élever d'innombrables autels consacrés à mon culte, et grandir une civilisation nouvelle qui portera mon nom. La voilà, la véritable aurore qui éclairera tous les siècles....

« O Juifs, hâtez-vous ; étendez-moi sur cette croix, qui est aujourd'hui un signe d'ignominie, et qui sera demain un étendard de victoire et de puissance. »

V

LA NUIT TERRIBLE

C'était le quinze centième anniversaire de la nuit sanglante, où le Seigneur descendant sur la terre d'Egypte fit mourir tous les premiers-nés des Egyptiens, et où la mer Rouge engloutit Pharaon et son armée.

Elle commença comme une fête, et finit comme une tragédie. La première scène fut un double banquet, et la dernière fut une condamnation à mort !

Au banquet eucharistique, miracle d'amour, vint s'asseoir le spectre de la trahison, plus horrible que celui de Banquo, et l'on peut dire de Judas ce que Shakespeare a dit de Macbeth, que cette nuit-là il tua le sommeil, pour lui-même comme pour son roi.

Dans toute l'histoire de l'humanité, il n'y a pas eu une autre nuit dans laquelle l'homme ait été plus digne de haine, et où Dieu lui ait donné une plus grande preuve de son amour.

Dieu s'était fait homme, il était descendu sur la terre pour lui enseigner toutes les vérités, pour expier tous ses crimes, pour lui donner l'exemple de toutes les vertus, pour l'arracher enfin au joug du démon, et assurer sa félicité éternelle. Il avait prouvé de mille manières sa divinité, et accompli des milliers de miracles qui étaient autant de bienfaits.

Mais tout cela n'avait touché que quelques âmes d'élite vivant dans l'obscurité. Les gouvernants, les classes dirigeantes, le sacerdoce, la masse humaine, non seulement n'avaient pas voulu reconnaître Dieu en Jésus, mais l'avaient pris en haine et se préparaient à le tuer.

Jésus le savait : il avait prédit sa mort, il l'attendait, et ne voulait rien faire pour l'éviter. Les princes des prêtres étaient réunis pour organiser l'exécution de leur complot déicide. Ils n'attendaient plus que Judas.

Il semble que pour sauver l'humanité Jésus ne pouvait plus faire autre chose que verser son sang jusqu'à la dernière goutte, et dans quelques heures il allait le faire. Tout était donc fini. L'homme allait rassasier sa haine, et l'amour de Dieu jusqu'à la mort de la croix allait être satisfait.

Eh! bien, non, tout n'était fini. Il restait encore à Jésus un miracle à accomplir, le plus grand de tous ses miracles d'amour, le plus merveilleux de tous ses miracles de puissance!

Il voulut que l'homme, après l'avoir tué, pût le

forcer en quelque sorte à rester à jamais auprès de lui. Il voulut plus encore, et poussant l'amour et la puissance d'un Dieu jusqu'à leurs plus extrêmes limites, il fit en sorte que l'homme pût, quand il le voudrait, et aussi longtemps que vivra l'humanité, se nourrir de sa chair et de son sang!

Et ce miracle des miracles, il le réalisa en instituant l'Eucharistie.

Le traître Judas eut l'audace de prendre sa part de ce banquet divin, mais de ce moment-là il cessa de s'appartenir, et le démon prit possession de lui.

Quand il fut sorti, sous un prétexte dont Jésus connaissait la fausseté, et en réalité pour achever d'organiser avec les princes des prêtres l'arrestation de son Maître, il y eut un moment de silence et de stupeur. Puis, Jésus reprit la parole, et il s'épancha pour la dernière fois dans le cœur de ses apôtres. Tous partageaient son émotion et sa tristesse.

Il leur annonça qu'il allait les quitter; qu'ils ne pouvaient le suivre maintenant où il s'en allait, pour leur préparer une place, mais qu'il reviendrait, et que plus tard, ils le suivraient.

Il leur donna ce commandement nouveau: «Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. C'est à cet amour qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples...»

Alors, il se leva de table et dit: sortons d'ici.

Le sacrilège de Judas avait profané le Cénacle, et l'on y respirait un air de traître.

Suivi des onze apôtres qui lui restaient, Jésus s'avança jusqu'à l'extrémité de la salle, et franchit une des portes qui s'ouvraient sur le toit du rez-de-chaussée, formant terrasse. Car c'était à l'étage supérieur qu'avait eu lieu la scène pascale.

En Orient, les grandes villas bâties en pierre, ont presque toujours un étage supérieur plus étroit que le rez-de-chaussée de manière à former deux terrasses, dont la première est le toit du rez de-chaussée.

C'est sur cette terrasse inférieure, spacieuse et entourée d'une balustrade, que Jésus alla s'asseoir avec ses disciples.

Un air frais et pur y circulait librement. Aucune autre habitation ne bornait l'horizon de ce côté du mont Sion, dont la pente abrupte conduisait à la jonction du ravin de la Géhenne, et de la vallée du Cédron.

La pleine lune, levée depuis deux heures, inondait tout le paysage de sa limpide clarté. Les bruits de la ville n'arrivaient que faiblement jusqu'à ce coin retiré, et Jésus, accoudé sur la balustrade de pierre, en savourait le calme et la solitude.

Une vigne opulente grimpait sur le mur de la villa, et ses pampres verdoyants se courbaient en berceaux sur le coin de la terrasse.

— Voyez donc cette vigne plantureuse, dit Pierre à son Maître silencieux, le sol n'est pourtant pas riche sur cette montagne aride.

Le regard de Jésus était levé vers la lune dont

l'éclat illuminait sa face auguste; il l'abaissa vers Pierre et dit:

— « Je suis la vraie Vigne, et vous êtes les sarments; mon Père est le vigneron. Tout sarment qui ne porte pas fruit, il le retranche... Demeurez en moi et moi en vous. Comme le sarment ne peut porter de fruit s'il ne demeure uni à la vigne, vous n'en porterez pas non plus si vous ne demeurez en moi... »

Longtemps Jésus causa avec ces amis vraiment sincères. Plusieurs fois il leur commanda de s'aimer les uns les autres. Il leur prédit qu'ils seraient persécutés et haïs, comme il l'avait été lui-même... « Vous pleurerez, mais votre affliction se changera en joie... » Il leur annonça l'Esprit consolateur. Il leur prêcha la fermeté dans la foi et la prière; et s'adressant lui-même à son Père il pria pour eux, et pour ceux qui dans la suite des siècles croiraient en lui...

La tristesse et le découragement gagnaient de plus en plus les disciples; car ils ne comprenaient pas comment ni pourquoi leur Maître, si jeune, si puissant, si extraordinaire, pour lequel ils avaient tout quitté, et qui les avait tant aimés, allait maintenant les abandonner, les laisser seuls sur la terre, sans avoir établi son royaume...

— Allons, dit Jésus, mon heure est venue. Il se dirigea vers l'escalier de la terrasse, et tous quittèrent le Cénacle pour se rendre au jardin de Gethsémani.

Il était dix heures, c'est-à-dire la quatrième heure de la nuit. Comme une lampe mystérieuse suspendue à la voûte céleste, la lune répandait sur la cité de David des flots de blanche lumière. Dans les rues teintées de demi-jour les tours et les coupoles dessinaient des ombres distinctes et précises. Rien n'est beau comme ces nuits calmes d'Orient, où tout semble dormir dans une sérénité immuable, sous les regards caressants de myriades d'étoiles.

Jésus marchait en tête, accompagné de Jean, et les autres disciples suivaient. Envahi lui-même par la tristesse que lui causait la lâche trahison de Judas, le Maître gardait le silence, et nul de ses compagnons n'osait élever la voix. Tous avaient le pressentiment qu'une nuit terrible commencait pour eux.

Après quelques minutes de marche, ils s'engagèrent dans la rue qui conduisait à la porte du Midi, et ils passèrent devant le palais des grands-prêtres Anne et Caïphe.

L'*atrium* était illuminé, et quelques hommes causaient à voix basse dans la cour autour d'un large brasero qui jetait des flammes rougeâtres.

C'était là que Judas s'était rendu en sortant du Cénacle, et il y faisait alors ses derniers préparatifs.

Jésus hâta le pas, en poussant un profond soupir, et bientôt ses compagnons et lui se trouvèrent en dehors des murailles, sur le versant oriental du mont Sion.

Ils longèrent l'enceinte, puis inclinèrent au nord vers la vallée d'Ophel.

Çà et là s'élevaient des tentes de feuillage, servant d'abri aux innombrables pèlerins venus de toutes les directions pour assister à la fête de Pâques. Mais tous ces visiteurs étrangers étaient déjà endormis sans doute, car les seuls cris que l'on entendait, étaient les bêlements des agneaux destinés aux sacrifices du lendemain.

Pauvres agneaux, eux aussi pressentaient le sort qui les attendait. Leur dernier jour était venu, et c'est en vain hélas! que leur sang serait versé.

Car les sacrifices de l'ancienne loi seraient désormais sans efficacité; et c'est le sang du véritable agneau qui serait répandu le lendemain pour le salut du peuple.

Les apôtres comprenaient-ils ce grand mystère qui allait s'accomplir, et l'ineffable sacrifice qui allait remplacer les anciens? C'est douteux.

De vagues rumeurs leur arrivaient maintenant de la vallée de Josaphat, vers laquelle ils descendaient; et les flancs du mont des Oliviers leur apparaissaient comme une ville de tentes. C'étaient d'autres campements de pèlerins étrangers.

La pensée de Jésus dut se reporter sur la grande fête du lendemain, et sur les merveilleux souvenirs qu'elle évoquait.

Et tout en cheminant, il rappela peut-être à ses

disciples les grands événements de la sortie d'Egypte.

Il y avait quinze siècles que ce grand fait historique s'était accompli; c'était une nuit comme celle-ci, à la même date de l'année, 14me jour de Nisan.

Les Israélites, leurs pères, dociles aux instructions de Moïse, avaient immolé l'agneau, et mangé sa chair avec du pain sans levain. Ils avaient marqué du sang des agneaux les portes de leurs ennemis égyptiens, et Moïse leur avait dit: C'est la « Pâque », c'est-à-dire le « passage du Seigneur ».

Et dans cette même nuit où le Seigneur passa, et fit mourir tous les premiers-nés de l'Egypte, les Israélites s'étaient mis en marche au nombre de 600,000; et le lendemain, 15 Nisan, ils avaient passé la mer Rouge. C'était en commémoration de ce double passage que l'on avait institué la fête de Pâques dont le nom hébreu « Phase » signifie passage. L'évocation de ces grands souvenirs, les plus mémorables de l'histoire du peuple Juif, remuait profondément les apôtres, et augmentait leur accablement.

Sans doute, c'était un glorieux anniversaire, qui rappelait le triomphe de leurs pères, et la perte de leurs ennemis; mais comme il s'annonçait tristement! N'allait-il pas être l'antithèse des jours de Moïse? Et n'allaient-ils pas être eux-mêmes engloutis dans une mer Rouge pendant que leurs ennemis triompheraient? Hélas! oui, c'était bien

ainsi que les choses allaient se passer, pour tous ceux qui ne peuvent juger que des apparences, et qui ne voient pas l'avenir.

Mais Jésus voyait la réalité des choses futures. Il les voyait comme présentes, et il essayait de les faire comprendre à ses apôtres.

Oui, le lendemain, 15 Nisan, il allait être plongé dans une autre mer Rouge, une mer de sang. Mais il la traverserait néanmoins, et il en sortirait vivant.

Et, quelques années après, la mer Rouge s'ouvrirait de nouveau devant ses ennemis, et se refermerait sur eux les ensevelissant avec leur Temple et leur Cité dans une ruine définitive et sans renaissance.

Tout en causant, Jésus regardait monter la lune, majestueuse comme une reine, et blanche comme une vierge. Elle dominait maintenant la crête du mont des Oliviers, et elle éclairait les tombeaux, qui bordaient le torrent du Cédron, et qui s'alignaient et s'étageaient au loin sur les deux versants de la vallée de Josaphat.

Là, sous des stèles de marbre, et dans des caveaux de pierre dormaient les pères d'Israël, des juges, des rois, des prophètes.

Là, gisaient pêle-mêle toutes les générations qui depuis des siècles avaient été le peuple de Dieu.

Hélas! Combien il était déchu ce peuple tant choyé par Jéhovah, et qui avait été à diverses époques si glorieux et si puissant!

L'effigie divine n'était plus guère visible sur ces fronts dégénérés, que Jésus comparait à des sépulcres blanchis!

Hélas! Hélas! l'heure du grand crime allait sonner, et ce peuple allait combler la mesure de ses iniquités. Il allait consommer sa séparation d'avec Dieu, et par là même, sa déchéance finale. Pour creuser plus profondément l'abîme où il sombrait, il allait mettre à mort Celui que le ciel lui envoyait pour le sauver, après vingt siècles d'attente et de promesses.

Cette vue assombrit le front de Jésus; mais tout à coup il s'éclaira d'un rayon fugitif; car il pensa que dans ce champ de mort qu'il avait sous les yeux, il y avait des Justes, dont les tombes allaient s'ouvrir le lendemain.

Oui, demain, plusieurs de ceux qui dorment dans ces sépulcres depuis des siècles entendront le cri qu'il poussera du haut de la croix, et ils se lèveront vivants!

Il était à peu près dix heures et demie, lorsque le Maître et ses disciples arrivèrent dans le jardin de Gethsémani, planté d'oliviers, et mal fermé par une clôture en pierres sèches, à demi écroulée, sur laquelle grimpaient des pampres de vigne.

Peut-être faisait-il partie de l'antique Eden. Où le péché avait commencé, devaient aussi commencer la grande expiation et la Rédemption. Où avait germé la mort devait germer la vie. Son nom signifiait pressoir, et il lui venait sans doute de

l'instrument qu'on y avait installé pour presser les olives et en extraire l'huile.

Mais dans cette nuit terrible le Fils de l'Homme allait remplacer le fruit de l'olivier, et sous le pressoir de la douleur il allait verser les premiers flots de son sang, pour laver cette terre souillée par le premier péché.

La lune poursuivait son ascension tranquille et sereine au-dessus du mont des Oliviers, et versait des blancheurs de marbre sur les grands pans du mur du Temple, qui couronnait le mont Moriah, en face de Gethsémani.

Jésus savait ce qui venait. Il le voyait déjà. Mais les apôtres, inquiets et tristes, entraient dans l'inconnu. Vainement leur Maître leur avait tout annoncé. Cela leur paraissait impossible, parce que cela était d'une profondeur douloureuse insondable.

De noirs pressentiments les envahissaient pourtant, et ils sentaient planer sur eux un mystère d'une ténébreuse horreur.

Mais leur Jésus n'était-il pas tout-puissant? Lui qui avait commandé à la mer, chassé les démons, ouvert les tombeaux, rendu la vie aux morts, n'était-il pas le Maître des événements?

Hélas! Dans cette nuit terrible, à côté de la

force d'un Dieu on sentait une autre force qui semblait supérieure. Mystère insondable! Dieu était devenu la Faiblesse! Comment les apôtres auraient-ils pu comprendre? Comment la Toute-Puissance pouvait-elle être l'impuissance?

Soudain Jésus lui-même fut pris de terreur.

Sur cet océan de la vie qu'il venait de traverser il avait fait naufrage, et les flots l'avaient jeté sur le rivage, nu et abandonné. Et voilà qu'une grande vague de sang s'avançait vers lui, et menaçait de l'engloutir. Il la voyait se gonfler, monter et jaillir. Il tomba sur ses genoux qui s'entrechoquèrent, et il poussa un grand cri vers le ciel.

Le ciel resta sourd à sa voix.

Quelles visions formidables passèrent alors devant ses yeux?

Quels tableaux effrayants lui représentèrent alors la multitude et l'horreur des iniquités humaines? Quelles furent les tortures morales qui triomphèrent de ses forces physiques, et le conduisirent jusqu'aux portes de la mort, dans une agonie qui aurait fait de lui un cadavre, s'il n'avait reçu l'assistance d'un ange?

Ces questions sont insolubles, et renferment autant de mystères, que la langue humaine est impuissante à décrire.

Cette mystérieuse heure d'agonie est la première des heures de la Passion, et elle en fut évidemment la plus terrible. Le lendemain, Jésus devait endurer les horribles supplices de la flagellation et du crucifiement, sans trahir aucune faiblesse. Du haut de la croix tout son sang ruissellera de toutes les parties de son corps ; il sera près d'expirer, et cependant, il restera calme, patient, conscient de tout ce qui se passe autour de lui. Il entendra blasphémer ses bourreaux, et il demandera pardon pour eux. Il écoutera le bon larron, et lui fera grâce. Il parlera à son Père, à sa Mère, au disciple bien-aimé.

Enfin, jusqu'à son dernier cri, il restera en pleine possession de lui-même, il gardera la plénitude de sa force. Mais il en est tout autrement durant la première heure de sa passion. Il est pourtant en pleine santé, il n'a pas encore perdu une goutte de son sang ; rien n'est venu diminuer ses forces physiques. Le supplice est encore à venir.

Et cependant, cet homme qui conmandait à la mer, à la maladie, à la mort, est tout à coup pris d'une faiblesse inexplicable. Dans la plénitude apparente de ses forces, il agonise, il tremble, il tombe la face contre terre, et de tous les pores de son épiderme coulent des flots de sang et d'eau !

Quel est ce mystère de souffrance qui dépasse les forces humaines ? Est-ce que le manteau d'iniquité que Jésus a revêtu comme victime produit sur lui le même effet que la robe de Nessus sur

Hercule? Est-ce que les crimes innombrables qu'il va expier s'enfoncent comme autant de flèches dans sa chair vénérable?

A toutes ces questions, les réponses de l'esprit humain ne sont pas satisfaisantes.

Mais il semble certain que le supplice de l'agonie fut plus terrible que ceux de la flagellation et du crucifiement. Pourquoi?

— Peut-être parce que la souffrance morale est plus grande que la souffrance physique, et qu'elle est proportionnée à la perfection de l'être qui souffre. Peut-être aussi parce que les bourreaux du Prétoire et du Calvaire étaient des hommes, tandis qu'à Gethsémani le bourreau invisible était Dieu lui-même, frappant au nom de son implacable justice! Et ce qu'il frappait, c'était la multitude des péchés de l'humanité se dressant menaçante contre Lui, comme une immense pyramide de haine dont la base était aussi large que la terre et dont le sommet touchait le ciel!

Une seule chose mit fin à l'agonie, et c'est celle qui aurait dû l'augmenter, — l'arrivée de Judas.

Jésus priait encore lorsqu'il entendit les pas d'une troupe qui s'approchait. Il les regarda venir avec des épées, des bâtons et des lanternes. Tout cet appareil était bien inutile. Car Celui qu'ils venaient arrêter n'avait nulle intention de se cacher ni de se défendre.

Il réveilla ses apôtres, et leur dit: « C'est l'heure; Celui qui me trahit est proche ». En quelques

instants, il fut arrêté, garrotté, et il suivit docilement la troupe, qui reprit la route qu'elle venait de parcourir, pendant que les apôtres effrayés se dispersaient.

Il était minuit. Les rayons de la pleine lune, arrivée au zénith, pénétraient jusqu'au fond du ravin, où le Cédron précipitait son maigre filet d'eau. Les portiques du Temple, éclatants de blancheur sous les reflets lunaires, allongeaient leurs colonnades harmonieuses au sommet du mont Moriah.

La cohorte romaine semblait faire escorte au prisonnier, qui avait recouvré ses forces, et gravissait d'un pas ferme les hauteurs de Sion qu'il venait de descendre avec ses disciples.

Désormais il était seul. Depuis trois ans, ses disciples l'avaient toujours accompagné. C'était fini. La famille était dispersée, et le chef se livrait lui-même à la malice de ses ennemis.

C'était bien à tort que ceux-ci redoutaient une lutte avec celui qui jusqu'alors avait sapé leur autorité et leur prestige.

La lutte n'avait plus aucune raison d'être. Le chef de la nouvelle religion n'était plus que l'agneau de Dieu, victime volontaire, résignée, décidée à n'opposer aucune résistance et attendant patiemment sa condamnation. Quand la troupe arriva avec sa capture au palais des grands-prêtres, la lune se cacha. De sombres nuages mon-

taient de la vallée du Jourdain, et voilaient sa face ronde et sereine.

Une brise froide, imprégnée d'une légère odeur de bitume, qu'elle avait prise à la mer Morte, contournait le mont du Scandale, et s'engouffrait dans la vallée de Josaphat en remontant le cours du Cédron. Jérusalem dormait.

VI

DEVANT LE SANHÉDRIN

Il pouvait être une heure du matin, lorsque Jésus comparut devant l'ancien pontife suprême, Anne, âgé de 70 ans.

Il y avait près d'un demi-siècle que le suprême pontificat appartenait à sa famille.

Nommé sous Hérode le Grand, dont il avait flatté la tyrannie sanguinaire, il avait été démis par Valérius Gratus, prédécesseur de Pontius Pilatus. Mais ses fils lui avaient succédé les uns après les autres, et c'était maintenant son gendre, Caïphe, qui était revêtu de la suprême dignité sacerdotale.

Au fond, c'était toujours le vieux chef de la famille qui était l'âme de la Synagogue, et qui

retenait le prestige de l'autorité, s'il n'en exerçait pas *de jure* les fonctions.

C'était un vieil ambitieux, autoritaire, méchant, et qui appartenait à la secte des sadducéens.

Le palais qu'il habitait avec son gendre s'élevait sur le mont Sion, à quelques pas du Cénacle.

Il formait trois corps de logis renfermant une vaste cour. Celui du fond était habité par Anne; celui de droite par son gendre, et celui de gauche abritait les serviteurs des deux familles.

La nuit était froide, et un grand feu flambait au milieu de la cour. Là se groupèrent la troupe de Judas, les soldats romains et les curieux, pendant que Jésus fut introduit dans l'appartement du vieux pontife, entouré de valets et de lévites.

De quel droit ce grand-prêtre, démis depuis 14 ans, prétendait-il commencer lui-même le procès du Galiléen? Et comment osait-il siéger en pleine nuit quand cela était défendu par la loi mosaïque?

C'est que le vieux fanatique, obéissant à sa haine, avait l'espoir qu'en faisant subir à l'accusé un interrogatoire préliminaire, il obtiendrait de sa bouche des aveux qui lui permettraient de préciser les accusations, encore mal définies, que son gendre et lui se proposaient de porter contre Jésus.

Quant aux motifs de sa haine, ils étaient multiples; mais ils se résumaient en ceci: que la nouvelle religion prêchée par le jeune novateur allait

non seulement ruiner l'autorité et le prestige de sa famille, mais supprimer ses revenus.

Le hardi novateur n'avait-il pas tout récemment chassé du Temple, comme s'il lui appartenait, les marchands qui y faisaient commerce?

Comme tout accusé devant le tribunal régulier, Jésus avait droit de s'attendre qu'on allait lui dire enfin pourquoi il avait été arrêté, et quelle était l'accusation portée contre lui.

Mais ce n'est pas ainsi que la justice d'Anne allait procéder; et sans faire connaître à Jésus de quoi on l'accusait, il voulut obtenir de lui un exposé de sa doctrine, et une esquisse biographique de ses disciples.

Devinant le but et l'objet de cet interrogatoire, Jésus déjoua l'habileté de l'astucieux vieillard, en refusant de lui faire d'autre réponse que celle-ci:

« J'ai prêché ouvertement au grand jour, interrogez ceux qui m'ont entendu. » Cela voulait dire: Il vous convient à vous d'agir la nuit, en secret; de comploter et de soudoyer la trahison dans l'ombre; mais moi, je parle et j'agis au grand jour, en présence de la foule.

En refusant de répondre, Jésus signifiait aussi à l'ex-pontife qu'il n'avait plus juridiction, puisqu'il n'exerçait plus le souverain pontificat.

Le vieux renard comprit toute la portée de la leçon, et il ne paraît pas avoir poursuivi plus loin son rôle de juge d'instruction.

Avec une complaisance coupable, il permit à un

de ses valets de répliquer à Jésus en le souffletant, et le fit conduire devant Caïphe.

Traîné par les gardes, Jésus traversa la cour et la foule qui s'y coudoyait.

En entrant, il vit le grand-prêtre assis sur une estrade, ayant à ses côtés plus de trente membres du Sanhédrin. Il en reconnut plusieurs qu'il avait souvent rencontrés au Temple.

Sans morgue et sans peur, avec une modestie pleine de dignité, et une démarche pleine d'assurance et de calme, il s'avança jusqu'à l'endroit qu'on lui marqua, et attendit.

Informés sans doute de ce qui s'était passé devant Anne, Caïphe et ses collègues parurent vouloir procéder plus régulièrement.

Mais le procès était mal engagé, contrairement à toutes les règles de la procédure. Dans leur haine aveugle et leur âpre désir d'en finir avant la fête avec cet homme qui troublait leur sommeil, les sectaires avaient négligé toutes les formalités ordinaires.

Il n'y avait devant le tribunal, ni dénonciation, ni acte d'accusation.

Il y avait simplement un prévenu, arrêté soudainement, comme dans un cas de flagrant délit; et malgré la loi qui prohibait de faire le procès pendant la nuit, ces juges iniques en commencèrent l'instruction, sans même préciser l'accusation portée contre le prisonnier, et sans l'en informer.

Mais au lieu de l'interroger lui-même comme avait fait Anne, ils appelèrent les témoins.

Et quels témoins, grand Dieu! C'était la lie des repris de justice, et qui ne faisaient que répéter des leçons mal apprises et sans suite. Malgré leur bonne volonté, et leur désir de plaire aux prêtres, ils ne pouvaient avancer rien de grave.

Enfin, il en vint deux qui accusèrent Jésus de vouloir détruire le Temple. L'un prétendait que Jésus avait dit: « Je détruirai le Temple »; mais l'autre affirmait qu'il avait seulement dit: « Je puis détruire le Temple. »

Il y avait là une variante importante qui embarrassa les membres du tribunal. Et comme aucun autre témoin ne venait confirmer l'une ou l'autre version, Caïphe essaya d'obtenir un aveu de l'accusé.

— N'entends-tu pas, lui dit-il, ce que l'on dit contre toi, et n'as-tu rien à répondre?

Jésus aurait pu répondre bien facilement:

— Ni l'un, ni l'autre des deux témoignages n'est exact. Je n'ai pas dit: « je détruirai, ni je puis détruire ». J'ai dit, parlant à mes ennemis: « détruisez ce Temple, et je le rebâtirai en trois jours. »

C'était une hypothèse, équivalant à dire: « si vous détruisez ce temple, je le rebâtirai en trois jours. »

« Par ce temple, aurait pu ajouter l'accusé, j'ai voulu désigner mon corps, que vous allez détruire en effet, et que je rebâtirai en trois jours. »

Mais à quoi bon faire une réponse qu'ils n'auraient pas voulu comprendre, à ces juges, dans la conscience desquels il lisait comme dans un livre?

Il jeta sur Caïphe un regard calme et résigné, mais il ne répondit rien.

Exaspéré et embarrassé, Caïphe ne savait plus que faire. Si son prisonnier persistait à garder le silence, il ne voyait plus quelle preuve il pourrait produire contre lui.

Soudain, une pensée de l'esprit malin illumina son esprit, et lui inspira un moyen décisif, qui serait en même temps un coup de théâtre d'un grand effet: Obtenir l'aveu de l'accusé lui-même, sur sa prétendue divinité.

Dans un mouvement spontané, il s'avança tout près de son prisonnier; et le regardant en face, la main droite levée vers le ciel, il lui dit: «Je t'adjure au nom du Dieu Vivant de nous dire si tu es le Christ, le fils de Dieu.»

Le coup était bien porté, et Jésus comprit que c'était son coup de mort.

Personne ne connaissait mieux que lui le texte de la loi de Moïse, qui déclarait digne de mort tout homme qui se proclamait Dieu.

Il savait donc qu'en répondant à Caïphe: «Je le suis,» il allait prononcer sa sentence de mort. Mais il ne pouvait, ni ne devait se taire. Cette question ne pouvait pas rester sans réponse.

C'était pour la dire, cette grande parole, qu'il était venu dans le monde. Et cette mort qu'elle

allait lui mériter, c'était pour la subir qu'il avait revêtu notre humanité.

Sans doute, il savait aussi que ni Caïphe ni ses autres juges ne croiraient à sa parole. Mais ce n'était pas à eux qu'il allait l'adresser; c'était à toutes les âmes de bonne foi; c'était aux siècles à venir, et à toutes les nations du monde.

Aussi n'eut-il pas un moment d'hésitation; et regardant ses juges en face, sans forfanterie ni terreur, sur le ton solennel et serein qui convient aux paroles divines, il répondit: «Je le suis».

Et pour mieux accentuer le sens de sa réponse, si claire par elle-même, il s'appropria les paroles que le prophète Daniel applique au Messie assis à la droite de Dieu le Père, descendant sur les nuées pour juger le monde».

Horrifié par cette réponse, Caïphe déchira ses vêtements, et s'écria: «Vous avez entendu son horrible blasphème! Il mérite la mort».

Ce fut l'avis de tous. Mais ce n'était pas assez de l'avoir déclaré coupable et digne de mort. Le pouvoir d'infliger la peine capitale n'appartenait qu'au Procurateur. Et puis, c'était encore la pleine nuit: pour donner à leur condamnation une apparence de légalité, il fallait la faire prononcer de nouveau dans une séance régulière du Sanhédrin, pendant le jour.

En attendant, et pendant qu'il s'applaudissait de son succès, Caïphe livra l'accusé aux dérisions et aux outrages de la foule.

Entre son iniquité et la parfaite innocence de Jésus, entre sa haine féroce et l'inaltérable douceur de son prisonnier, entre sa basse vilenie et la noblesse d'attitude de l'accusé, il y avait un tel contraste que lui-même aurait souffert d'un tête-à-tête plus prolongé avec sa victime.

Pour le punir et l'humilier de se dresser devant lui comme un remords vivant, il le livra comme un jouet à la foule des scélérats qui encombrait le corps de garde.

Jésus y subit jusqu'au matin des avanies et des insultes sans nom.

Cependant Caïphe ne dormit pas plus que sa victime pendant cette nuit terrible; car il voulait avoir une session plénière du Sanhédrin au lever du jour, afin de régulariser, si c'était possible, sa criminelle poursuite; et il passa le reste de la nuit à convoquer tous les membres du haut tribunal dispersés dans la ville.

Autrefois, ces sessions générales du Sanhédrin, surtout dans les causes capitales, avaient lieu dans la rotonde du Temple, mais depuis trois ans, ils avaient cessé de siéger en cet endroit parce qu'ils n'avaient plus le pouvoir de prononcer eux-mêmes la peine capitale.

Ce fut donc encore chez Caïphe que les sanhédrites se réunirent dès que l'aurore parut.

Nicodème, Joseph d'Arimathie et Gamaliel l'Ancien n'assistèrent pas à cette réunion, parce qu'ils ne voulaient avoir aucune part dans le grand crime qui allait être commis, et parce qu'ils savaient que leur présence et leurs protestations ne pouvaient pas l'empêcher.

Ils avaient déjà, dans les réunions antérieures, défendu Jésus, alors qu'il s'était agi des mesures à prendre pour mettre fin à ses prédications, et pour le traduire devant la justice. Mais ils n'avaient obtenu aucun succès.

Sans doute, il eût été plus généreux de venir encore protester contre l'iniquité par leurs paroles et par leurs votes. Mais leur foi était chancelante encore, et leur courage n'était pas à la hauteur des circonstances.

Caïphe avait eu le soin de faire connaître à tous ceux des sanhédrites qui n'avaient pas assisté à la séance de nuit, l'habile et solennelle question qu'il avait posée à Jésus, et la réponse blasphématoire (selon lui) qu'il en avait reçue. Il leur avait dit comment ses collègues et lui avaient alors déclaré Jésus digne de mort.

On recourut donc au même procédé: Caïphe interpella de nouveau Jésus, et l'adjura au nom du Dieu vivant de dire s'il était vraiment le Christ.

Quelques heures auparavant Jésus avait répondu: « Je le suis ». Et non seulement on ne l'avait

pas cru, mais on avait dit: c'est un blasphème, digne de mort. Et c'est ce même blasphème que Caïphe voulait lui faire proférer encore.

Plein de sérénité et de calme, Jésus répondit: « Si je vous le dis, vous ne me croirez pas, et si je vous interroge, vous ne me répondrez pas, ni me renverrez. Mais désormais (c'est-à-dire quand vous l'aurez fait mourir) le Fils de l'Homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu.

— Tu es donc le Fils de Dieu? » reprit Caïphe. Et Jésus répondit: « Vous le dites, je le suis ».

Le blasphème que les sanhédrites attendaient, et désiraient, était répété devant tous, et tous se hâtèrent de prononcer une nouvelle condamnation.

Jusque-là, tout allait bien, et vite, au gré des princes des prêtres; mais il fallait que ce verdict fût suivi de la sentence de mort, que seul le procurateur romain pouvait prononcer; et il y avait lieu de craindre que le représentant de César ne se montrât récalcitrant.

Les ennemis de Jésus prévoyaient bien que l'obstacle était là, et qu'ils auraient à déployer toutes leurs roueries astucieuses pour en triompher.

Etait-il probable d'abord que Pilatus, s'appuyant sur le Lévitique, condamnerait Jésus à mort parce qu'il se disait Fils de Dieu? Non, car le Lévitique n'avait pas d'autorité sur un païen, et selon toutes apparences, Pilatus n'hésiterait pas à ne tenir aucun compte de la loi mosaïque. Obligatoire pour

les Juifs, elle n'était pour les Romains qu'un document historique.

Il fallait donc devant Pilatus donner un autre fondement à la poursuite, et transporter l'accusation, s'il était possible, sur le terrain politique.

Pour obtenir un verdict devant le Sanhédrin, on avait dû rester sur le terrain religieux. Car si au lieu d'y accuser Jésus de blasphème, on l'avait dénoncé comme un rebelle rêvant de secouer le joug des Romains, bien des sanhédrites, sans doute, auraient pu dire : « tant mieux, laissons-le faire ».

Mais devant le tribunal du Procurateur, au contraire, cette accusation aurait toutes les chances d'être accueillie favorablement ; et en la poursuivant habilement et énergiquement, avec menaces et démonstrations populaires, elle devrait entraîner une sentence de mort. Jésus fut donc traîné devant le gouverneur.

VII

LA FIN DE JUDAS

La nuit du 7 avril 783 de Rome fut terrible, non seulement pour Jésus, mais aussi pour Judas, son disciple infidèle. Le châtiment du coupable, et le sacrifice de l'innocent s'accomplirent à la même date, presque à la même heure.

Judas a été le type du mauvais prêtre, et tous les apostats de tous les temps lui ont ressemblé plus ou moins.

Il avait les grandes passions qui perdent tant d'hommes : l'ambition, l'amour de l'argent, et la luxure peut-être, quoique les Evangiles n'en disent rien.

En suivant Jésus, il n'avait pas obéi à l'appel de sa conscience, mais aux suggestions de son ambition, et à sa soif de la richesse.

Comme la plupart des Juifs il se disait : « Si Jésus est le Messie, il va rétablir le royaume d'Israël, et il donnera à ses disciples des emplois lucratifs et honorables. »

C'est pour cela qu'il se lia avec les premiers disciples, qu'il se fit recommander par eux à leur Maître, et qu'il offrit ses services comme trésorier de la communauté, afin de percevoir lui-même les dons généreux que les amis de Jésus lui faisaient.

Il est le patron des comptables malhonnêtes, assez habiles pour détourner à leur profit l'argent de leurs maîtres.

Les autres disciples découvrirent sans doute quelques-unes de ses fraudes, puisque les Evangélistes ont écrit qu'il était un voleur.

Jésus savait tout, et souvent il dut reprocher à Judas sa mauvaise conduite ; mais il ne voulut pas le démettre de ses fonctions, pour ne pas nuire à sa réputation, et pour lui ôter tout prétexte d'abandon et de trahison.

Cependant l'apôtre infidèle finit par comprendre que ses rêves de fortune et de grandeur ne seraient jamais réalisés, si son Maître continuait de fuir lui-même les honneurs et la richesse.

Il n'y avait plus à s'y tromper. Le prophète avait parlé clairement : Son royaume ne promettait aux disciples que pauvreté, humiliation, souffrance et mort !

Dès lors, c'était aux yeux de Judas un faux royaume qu'il laisserait aux rêveurs. Dans le camp des ennemis, auprès du sacerdoce riche et puissant, son avenir serait meilleur.

Là, il y avait de l'or pour les transfuges et les traîtres ! Tel était Judas ; et ce n'était pas un monstre, un être exceptionnel. Il ne faisait que suivre les instincts pervers de la nature humaine, et les suggestions du démon. Un grand nombre d'hommes pensent et agissent comme lui, en matiè-

re moins grave, et parfois sans s'en rendre bien compte.

Peu à peu l'Esprit du mal entra plus profondément dans son âme, et lui représenta, comme un acte d'indépendance et d'affranchissement, la livraison de son Maître à ses ennemis.

Il y avait trois ans qu'il le servait, sans profit. Il en avait assez de cette vie misérable de nomade, et il lui semblait juste de songer à son avenir.

Les princes des prêtres récompenseraient mieux ses services, et pourraient sans doute lui donner plus tard une situation lucrative.

D'ailleurs, lui suggérait encore l'Esprit du mal Jésus, le grand faiseur de miracles, saurait bien se tirer des mains des prêtres ; et dès lors, sa livraison avait peu d'importance.

Mais, une fois consommé, le crime prit tout à coup aux yeux mêmes de Judas des proportions énormes. Le démon lui en montra toute la scélératesse et l'horreur, et il comprit qu'il était un monstre d'ingratitude et de perversité. Il l'avait trahi, ce Maître si bon, si doux, si miséricordieux, qui lui avait pardonné tant de fois ses vols et ses infidélités ! Il l'avait trahi et vendu pour trente deniers, cet homme merveilleux, chef-d'œuvre de la nature et de la grâce, miracle d'amour, de savoir et de puissance, dont les bienfaits étaient innombrables !

Quelle infamie et quelle honte !

Un désespoir violent s'empara de tout son être ;

et tous ses projets, tous ses rêves, tous ses raisonnements firent place dans son esprit à l'idée fixe du suicide.

Cet argent qu'il avait idolâtré, et qui était le prix de sa trahison, lui brûlait les mains. Il ployait sous le poids de ces trente deniers qui lui faisaient horreur.

Il courut chez Caïphe où le Sanhédrin venait de prononcer la sentence finale contre Jésus. Il entra dans la salle où les principaux Sanhédrites étaient encore réunis, et il leur dit: « J'ai livré le sang innocent, et je vous rapporte vos trente deniers. »

Ils repoussèrent avec mépris ce traître, dont l'utilité avait cessé, et il sortit de la salle en blasphémant.

Un peloton de soldats, et les lâches valets du grand-prêtre entraînaient Jésus vers le palais de Pilatus. Il les suivit, et voulut s'approcher de sa victime pour contempler encore une fois sa face auguste. La valetaille le repoussa durement.

Alors il courut au temple, et il jeta sur le pavé les trente deniers d'argent qui lui pesaient comme le boulet d'un forçat.

Sans s'arrêter, ni se retourner, il descendit à grands pas vers le Cédron.

Comme il passait auprès du jardin de Gethsémani, il rencontra Pierre qui en sortait, et qui fit un mouvement pour s'élancer sur lui. Mais il n'eut pas à se défendre, car Pierre se détourna, et s'engagea dans le petit sentier qui conduisait au Temple.

Arrivé au tombeau d'Absalon, tout haletant de fatigue, de douleur et de honte, Judas s'assit un instant sur les gradins de marbre, et il songea.

Comme lui, le fils de David avait trahi son père et son roi, et comploté sa mort. Mais Jéhovah l'avait châtié, et peu de temps après, on l'avait trouvé pendu aux branches d'un térébinthe sur le bord du Cédron.

Un rejeton du même arbre était encore là, et on l'appelait le térébinthe d'Absalon.

Judas frissonna de la tête aux pieds. L'air était froid, et le soleil, à peine levé, se cachait derrière le mont des Oliviers. Le Maître est en ce moment devant Pilatus, se dit Judas, et peut-être la sentence de mort est déjà prononcée contre lui. Il se leva et gravit lentement les hauteurs du mont Sion. Arrivé au bord de l'escarpement de la Géhenne, il s'arrêta et plongea ses regards dans l'abîme.

Au fond s'élevait jadis la statue d'airain de Moloch auquel on offrait des victimes sanglantes et même des sacrifices humains. La statue avait disparu; mais l'abîme était resté lugubre, et invitait au suicide.

Un moment le traître eut la tentation de s'y précipiter; mais non; il remonta le mont Sion, puis redescendit vers le midi. Il traversa l'Hinnom, et s'arrêta dans le champ d'un potier, jadis un jardin ombragé, qu'il avait rêvé d'acheter avec le prix de sa trahison pour s'y bâtir une demeure. Un grand sycomore y dressait vers le ciel ses lon-

gues branches. Judas s'assit au pied, prit sa tête dans ses mains, et s'efforça de rassembler ses idées.

Ses souvenirs d'enfance lui revinrent tumultueusement à l'esprit. Il revit Kérioth, le hameau natal si paisible, si verdoyant, auprès de Samarie.

Ne serait-il pas possible d'y retourner, de tout oublier, et d'y mener une vie cachée?

Hélas! non. Ni la paix, ni l'oubli n'étaient plus possibles pour lui. Satan, qui avait pris possession de son âme, lui fit voir de nouveau toute la monstruosité de son crime, qui serait publié par toute la terre, et qui ferait de son nom dans l'histoire le synonyme d'apostat et de traître.

Alors, il n'hésita plus, et se levant brusquement il prit sa ceinture et se pendit à l'une des branches du sycomore.

Au moment où Dieu le Fils était condamné devant le tribunal de Pilatus, Judas comparaissait devant le tribunal de Dieu le Père.

Alors son rêve maudit se réalisa: on acheta le champ du potier avec les trente deniers du traître, et il eut sa dernière demeure creusée dans le sol au pied du sycomore, qui lui avait servi de gibet.

VIII

DEVANT PILATUS

Pilatus était un chevalier romain. Il avait l'orgueil de sa caste, et la violence de sa race.

Il n'avait aucune antipathie contre Jésus; et la haine des Juifs contre le jeune prophète le lui rendait plutôt sympathique.

Car il détestait les Juifs, et s'il avait cru pouvoir obtenir l'approbation de Rome, il les aurait volontiers tyrannisés.

Mais à trois reprises il avait déjà tenté de leur rendre le joug plus lourd, et de les gouverner avec une verge de fer, et Rome l'avait désapprouvé.

Cela l'avait rendu non seulement plus prudent, mais faible et craintif. Les mouvements populaires des Juifs lui inspiraient une véritable terreur. Car il était de son devoir de les réprimer pour ne pas démériter de César; et en les réprimant, il faisait des mécontents qui se hâtaient de le dénoncer à Rome, et de demander son rappel.

Or les aspirants au poste qu'il occupait ne manquaient pas à Rome, et il connaissait, pour les avoir pratiquées lui-même, toutes les intrigues et les manœuvres mises au service de l'ambition.

Malgré son mépris pour les Juifs, il avait donc peur de les irriter, parce qu'il craignait leurs délations.

Une des vastes chambres de la tour Antonia servait de salle d'audience; et c'est dans cette salle que Jésus fut traduit devant Pilatus.

Les Juifs n'y pouvaient pénétrer; car ilsl considéraient comme une souillure le fait d'entrer dans la maison d'un païen.

Jésus parut donc seul, entre deux gardes du palais, devant le gouverneur assis sur une espèce de trône symbolisant l'autorité romaine.

Il y avait longtemps que Pilatus entendait parler de Jésus; mais il ne l'avait jamais vu. Il le considéra avec attention, et fut frappé de la noblesse, de la distiction et de la beauté de sa physionomie. Tout respirait en lui la dignité et le calme de la conscience.

Jésus jeta sur le gouverneur un long regard inquisiteur, mais serein. Puis il baissa les yeux et parut méditer.

Devant cet accusé déjà chargé de chaînes, et dont la noble contenance manifestait la supériorité, Pilatus se sentit pris de pitié.

Il se leva et s'avança sous le portique au pied duquel les Sanhédrites s'étaient groupés en avant de la foule.

— Quelle accusation portez-vous contre cet homme? demanda-t-il à haute voix.

Caïphe parlant au nom du Sanhédrin répondit avec hauteur:

— Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré.

Cela voulait dire : vous n'avez pas à vous enquérir de l'offense que cet homme a commise. Nous l'avons, nous, jugé coupable, et, tout ce que nous vous demandons, c'est de ratifier la sentence et de faire exécuter la peine capitale.

C'était rabaisser singulièrement l'autorité du gouverneur, et lui faire jouer le rôle d'un exécuteur des hautes œuvres, et non d'un juge.

Ce n'était pas ainsi que Pilatus, qui avait des connaissances de droit romain, entendait administrer la justice. Il prétendait bien ne condamner personne sans s'enquérir de l'offense, et sans entendre l'accusé.

Mais si les Juifs voulaient procéder autrement, il leur refuserait tout simplement son ministère.

Prenant à son tour un ton hautain, il leur dit donc :

— Eh ! bien, alors emmenez-le, jugez-le, et mettez à exécution vos propres lois.

Cette réplique par laquelle Pilatus se dessaisissait de la cause de Jésus était à la fois ironique et habile. Elle déjouait le complot homicide des Sanhédrites, et sauvait Jésus de la mort. Car tout ce que leurs lois leur permettaient depuis la conquête, c'était de faire fouetter Jésus pour son prétendu blasphème.

Or ce qu'ils avaient comploté, et ce qu'ils voulaient obtenir à tout prix, c'était sa mort, et le gouverneur seul pouvait ratifier et faire exécuter la sentence capitale.

Alors Caïphe paya d'audace, et dévoila sans plus de feinte le dessein de la Synagogue :

— Nos lois ? Mais, vous savez bien que nous n'avons plus le pouvoir de faire mourir personne, et nous voulons que celui-ci meure.

Caïphe avait déjà dit quelques jours auparavant, sans soupçonner toute la vérité de sa parole : « Il faut que cet homme meure pour le salut du peuple». Et tous les Sanhédrites savaient que le supplice de la croix était celui qu'infligeait la loi romaine.

Etrange aveuglement de ces hommes qui connaissaient les prophéties, qui refusaient d'en voir l'accomplissement en Jésus, et qui les accomplissaient eux-mêmes à la lettre, sans s'en apercevoir.

Pour obtenir l'exécution de la sentence de mort, les Sanhédrites comprirent alors qu'il fallait refaire au moins un simulacre de procès, devant le gouverneur romain, puisqu'il ne paraissait pas disposé à prononcer lui-même cette sentence, sans entendre et les accusateurs et l'accusé.

Mais quelle accusation avait quelque chance de succès ? C'était la question.

Accuser Jésus de s'être proclamé Fils de Dieu, laisserait probablement Pilatus assez indifférent, et il dirait peut-être : Que m'importe, et qu'importe à César ?

En vérité, cette offense était bien la seule qui touchât la Synagogue, parce qu'elle menaçait son autorité.

Mais les Sanhédrites étaient trop astucieux et trop habiles pour embarrasser le gouverneur romain avec des dissertations théologiques. C'eût été compliquer maladroitement le procès, et s'exposer à un échec.

Pour se rendre favorable le représentant de Rome il fallait placer le litige sur un autre terrain, et ils dirent à Pilatus :

— Cet homme soulève le peuple, il empêche de payer le tribut à César, et il se dit le Christ-Roi.

En portant cette accusation les Sanhédrites mentaient audacieusement, et ils affichaient une loyauté hypocrite.

Mais le gouverneur ne pouvait pas fermer les yeux sur une accusation de cette nature. Il était le défenseur obligé de la suprématie de Rome. Se proclamer roi, c'était se révolter contre César et commettre un crime de haute trahison.

Sans doute, l'accusation paraissait sans fondement. Car Jésus n'avait jamais manifesté aucune aspiration à la royauté politique d'Israël ; il n'avait jamais désobéi à aucune prescription de la loi romaine, jamais refusé de payer le tribut, jamais invité le peuple à secouer le joug ; il n'avait jamais organisé aucun soulèvement politique, ni tramé aucun complot contre l'autorité de César.

Mais enfin l'accusation directe et formelle était portée ; le gouverneur serait accusé lui-même de trahison s'il refusait d'en prendre connaissance.

Il rentra donc dans la salle du prétoire, et se retrouva seul en face de Jésus. Il se disait en le regardant : cet homme ne peut pas prétendre sérieusement à la royauté ; et si je l'interroge moi-même à ce sujet, il va me répondre que l'imputation est ridicule. Il est trop intelligent et trop honnête pour me faire une autre réponse, et alors je le mettrai en liberté. Je ne lui demanderai pas même s'il prétend devenir roi, mais s'il est roi ; et il ne pourra faire autrement que me répondre : Non.

Au dehors, la foule haineuse et turbulente, excitée par les princes des prêtres, poussait des clameurs forcenées. Le bruit arrivait jusque dans la salle d'audience, et pour se faire entendre de Jésus, Pilatus le fit venir plus près de lui. Il l'interpella alors et lui demanda : « Es-tu vraiment roi des Juifs » ?

La réponse négative que le juge attendait ne vint pas ; car Jésus est vraiment roi, et il ne pouvait pas répondre simplement : Non. Dans l'ordre temporel, il n'était pas le roi des Juifs. Mais dans l'ordre spirituel, il est roi de toutes les nations.

Voilà ce que Jésus voudrait faire comprendre à son juge, et c'est pourquoi il commence par lui expliquer la nature de sa royauté : « Mon royaume n'est pas de ce monde. S'il était de ce monde mes serviteurs combattraient pour que je ne sois pas livré aux Juifs ; mais mon royaume n'est pas de ce monde. »

Le gouverneur comprit-il le sens de cette parole, et le vrai caractère du royaume dont Jésus lui parlait ?

Probablement non. En tout cas, il voulut avoir une réponse plus précise, peut-être dans l'espoir d'obtenir cette dénégation qui lui aurait permis de renvoyer l'accusé.

— Vous êtes donc roi ? lui dit-il.

Et Jésus qui avait expliqué en quoi consistait son royaume, fit à Pilatus cette réponse qui allait servir de motif à la sentence de mort :

« Vous l'avez dit, je suis Roi. »

Et pour mieux affirmer la vérité de cette réponse, et la réalité de cette royauté d'un genre nouveau, dont Pilatus paraissait douter, Jésus lui expliqua qu'il ne pouvait pas mentir :

« Je suis né, et je suis venu dans le monde afin de rendre témoignage à la vérité ». Puis, il ajouta : « Quiconque est de la vérité entend mes paroles et les comprend ». Ce qui voulait dire : Si vous ne me comprenez pas, gouverneur, c'est que vous n'êtes pas de la vérité.

Cela surpassait l'entendement de Pilatus. La vérité ? Qui la connaissait dans le monde ? Lui-même l'avait cherchée aux jours de sa jeunesse et de ses croyances naïves. Il l'avait étudiée dans les ouvrages des philosophes de la Grèce et de Rome. De savants professeurs avaient prétendu

la lui enseigner; mais ses études, et l'expérience de la vie l'avaient conduit au scepticisme.

Aussi, leva-t-il les épaules, en entendant les dernières paroles de Jésus; et avec un sourire amer, il dit: « Qu'est-ce que la Vérité? »

Ce n'était pas une question qu'il posait à l'accusé parce qu'il était convaincu, que ni lui ni d'autres ne pouvaient lui dire en quoi consistait la Vérité. C'était son doute universel qu'il exprimait sous cette forme interrogative; et ce que son attitude et sa phrase disaient à Jésus signifiaient ceci: vous êtes un naïf, et si la Vérité existe, personne ne la connaît.

Le gouverneur se leva, et marcha pendant quelques minutes, les mains derrière le dos. Il ne savait que faire. Il aurait bien voulu sauver Jésus. Mais il ne voulait pas se créer d'embarras, en irritant les Juifs. S'il avait eu des notions exactes de droit et de justice, il aurait libéré son prisonnier, sans se préoccuper des conséquences. Mais il avait surtout le souci de son intérêt et de ses rêves ambitieux; et pour aucune considération il ne voulait risquer de perdre sa position et compromettre son avenir. Il chercha divers expédients, et voulut tenter d'apaiser la foule. Il sortit donc, et dit aux Juifs: « Quant à moi, je ne trouve aucun crime en lui. »

Cette déclaration fut accueillie par des cris de rage; et les Sanhédrites rangés au pied du portique, protestèrent et renouvelèrent leurs accusations.

Alors Pilatus fit sortir Jésus, et sa présence sur les gradins du portique souleva une nouvelle explosion de fureur.

De tous côtés se faisaient entendre des accusations de toute espèce, accompagnées d'injures et d'outrages :

« C'est un possédé du démon, un malfaiteur, un transgresseur de la loi, un contempteur des prescriptions mosaïques et du sabbat, un profanateur du Temple, un révolté contre l'autorité religieuse et la domination romaine... »

Mais rien ne troublait la sérénité de Jésus. Calme et digne, il regardait cette foule houleuse, du même œil qu'il regardait naguère la mer courroucée de Tibériade. D'un seul mot, il aurait pu la calmer. Mais il se taisait et la laissait mugir.

— N'entends-tu pas, lui dit Pilatus, de combien de choses ils t'accusent ?

Jésus gardait le silence.

Le gouverneur pensait : Singulier personnage, en vérité, et qui ne m'aide guère à le sauver ! Quand il devrait se taire, il parle, et il dit précisément les choses qui peuvent le faire condamner. Quand il devrait parler et se défendre, il garde le silence.

L'embarras de Pilatus était grand. Tout à coup, un des accusateurs dénonça Jésus pour avoir soulevé le peuple en Galilée.

Ce nom seul suggéra à Pilatus un nouvel expédient. Jésus étant Galiléen, et l'offense qu'on lui

imputait ayant été commise en Galilée, il pouvait être renvoyé devant Hérode, tétrarque de Galilée.

Ce prince habitait alors l'ancienne demeure des Machabées, sur le mont Sion. Jésus y fut conduit par les légionnaires sur l'ordre du gouverneur.

En suivant le portique du Temple, du côté ouest, et en traversant le pont qui reliait le mont Moriah au mont Sion par-dessus la vallée du Tyropéon, le cortège se rendit en quelques minutes au palais du roi Hérode.

C'était la première fois que Jésus se trouvait en présence d'un roi de la terre, lui, Roi des rois. Mais les souverains d'alors n'inspiraient guère le respect de la royauté. Ceux d'Orient n'étaient que des roitelets, et ils étaient les serviles vassaux de ce maître avili du monde qui se nommait Tibérius.

Le royal fantoche de Galilée n'inspirait donc à Jésus qu'un sentiment de profond mépris ; car il connaissait toute sa vie criminelle.

De son côté, Hérode était curieux de connaître enfin ce prophète dont on parlait tant, et il était fort reconnaissant à Pilatus de le lui avoir envoyé.

La première fois que le bruit des merveilles opérées par Jésus était parvenu à ses oreilles, il avait été pris de terreur. C'était dans la Pérée, peu après le meurtre de Jean-Baptiste, et sa conscience était encore accessible à quelques remords. Il s'était donc imaginé que le nouveau prophète était Jean ressuscité.

Il avait communiqué cette crainte à ses courtisans. Les uns lui dirent : Non, c'est Elie, redescendu sur la terre. Les autres : Non, c'est un des anciens prophètes qui revit.

— C'est Jean que j'ai décapité, insistait le roi. Il est ressuscité d'entre les morts.

Mais il se rassura quand plusieurs lui affirmèrent que Jésus avait commencé à prêcher quelques mois avant la mort de Jean.

Cependant, il désirait toujours le voir, et comme Jésus déclinait ses invitations, il le menaça de le chasser de la Pérée. Le prophète y faisait alors sa première mission, et le roi habitait Machérous. Il envoya donc quelques Pharisiens dire à Jésus :

— Fuyez d'ici ! Car le roi Hérode veut vous mettre à mort. Mais Jésus leur avait répondu avec une fermeté marquée au coin du mépris : « Allez dire à ce renard que je chasserai les démons, et guérirai les malades aujourd'hui et demain, et que j'achèverai le troisième jour ».

Et pour affirmer en même temps sa prescience de l'avenir, et sa ferme détermination de finir son œuvre envers et contre tous, il avait ajouté : « Il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem. »

C'était comme un défi à la puissance d'Hérode, et cela voulait dire : « Vous n'avez nul pouvoir sur moi, et je continuerai à répandre mes bienfaits parmi vos sujets, sans me soucier de vos menaces. Quoi que vous fassiez, je remplirai ma mission ;

et ce n'est pas dans votre royaume qu'il sera permis aux hommes de me faire mourir, mais à Jérusalem ». Car c'est « Jérusalem qui tue les prophètes ».

Lors donc que Jésus parut devant Hérode à Jérusalem, il n'avait plus rien à dire à ce renard, instrument de la cruauté d'une louve. Sa mission était achevée; son heure de mourir était venue, et il était volontairement soumis à la puissance des ténèbres.

Aussi son attitude devant le roi de Galilée fut-elle celle d'une victime, gardant sa noblesse et sa dignité, mais résignée à subir toutes les humiliations, et toutes les avanies, sans ouvrir la bouche.

Le prince était flatté de la marque de déférence que lui donnait le gouverneur romain; et en même temps il comptait bien que le prophète accomplirait devant lui quelque miracle, ne fût-ce que pour mériter ses faveurs, ou pour échapper à sa justice.

Il se montra donc tout d'abord plein d'égards pour le prisonnier; et après lui avoir posé plusieurs questions que Jésus laissa sans réponse, il réclama comme une faveur l'accomplissement de quelque manifestation surnaturelle.

Jésus parut ne pas entendre. Hérode le pressa, le supplia, le menaça. Silence absolu de Jésus. Mais son regard profond, qui pénétrait dans la conscience d'Hérode, semblait dire: « O roi, si j'ouvrais la bouche, ce serait pour t'exprimer tout le mépris que tu m'inspires. Ce serait pour te

reprocher, comme Jean-Baptiste, ton adultère incestueux et tes orgies.

« Ce serait pour te maudire au nom de toutes les victimes que tu as assassinées, au nom de mon Précurseur que tu as honteusement mis à mort pour plaire à une danseuse. Ce serait pour te prédire que bientôt la main de Jéhovah s'appesantira sur toi, que tu perdras ta couronne, et ton trône, et tes palais, que tu seras exilé dans les Gaules, et que l'adultère Hérodiade y sera décapitée par des glaces flottantes, qui lui rappelleront le vase d'albâtre qui a contenu la tête de mon Précurseur. Si je n'étais qu'un homme, je ne pourrais pas me contenir à ta vue. Mais je suis le Verbe, et le Verbe doit savoir se taire, pour apprendre la patience aux hommes. »

Les Sanhédrites profitèrent de ce silence obstiné de Jésus pour renouveler contre lui toutes leurs accusations. Ils espéraient que devant Hérode, qui était Juif de naissance, ils obtiendraient plus facilement une condamnation contre Jésus, pour ce qu'ils appelaient ses blasphèmes et ses mépris de la loi de Moïse.

Mais Hérode ne croyait plus guère aux prescriptions mosaïques, et il ne se gênait pas lui-même de les fouler aux pieds. Les accusations le laissèrent donc indifférent.

Seul le silence persistant de Jésus l'offensa.

Humilié et blessé, il imagina de se venger par le ridicule, et pour se moquer de la prétendue

royauté de Jésus, il le fit revêtir d'une pourpre dérisoire, et le renvoya à Pilatus.

Pendant ce temps-là, Pilatus réfléchissait, et ses appréhensions augmentaient. Il épiait la foule, il recueillait tous les rapports que ses agents secrets lui faisaient.

L'irritation du peuple prenait des proportions alarmantes, et il ne voyait pas comment il apaiserait ce mouvement populaire créé par les Sanhédrites, s'il ne cédait pas à leurs instances.

Dans sa frayeur, il entendait déjà gronder l'émeute. Il voyait déjà ses légionnaires massacrant les émeutiers, le sang coulant à flots sur les parvis du temple. Il se sentait dénoncé à Rome, accusé, blâmé, démis, exilé.

Son épouse, Claudia, avait eu une nuit d'insomnie. Vers le matin seulement elle s'était endormie, mais alors un rêve terrible avait troublé ses esprits.

Jésus lui était apparu tout ensanglanté debout devant le tribunal où siégeait son mari; le sang qui ruisselait de ses veines, jaillissait jusque sur Pilatus, et teignait ses vêtements. Le gouverneur avait fait apporter un vase plein d'eau, et se lavait les mains. Mais l'eau devenait alors du sang, et teignait même ses bras et tout son corps.

Ce spectacle l'avait réveillée en sursaut, et elle n'avait pu se rendormir. Elle avait raconté son rêve à sa sœur, et toutes deux avaient décidé de

le raconter au Gouverneur. Mais lorsque Claudia pénétra dans les appartements de son mari, il s'était déjà transporté au tribunal.

La foule encombrait la cour et les escaliers du Prétoire, et comme il lui était impossible d'arriver elle-même jusqu'à Pilatus, elle lui fit parvenir ce message : « Ne condamnez pas ce juste, car la nuit dernière j'ai été fort tourmentée par un songe à cause de lui ».

Quand ce message fut remis à Pilatus, il cherchait des expédients pour délivrer Jésus.

Déjà, quelques minutes auparavant, il avait tenté de convaincre les princes des prêtres et les Anciens qu'il ne trouvait pas de crime en Jésus, et qu'Hérode était sans doute du même avis, puisqu'il lui avait renvoyé l'accusé sans prononcer contre lui aucune condamnation.

Mais ses paroles avaient soulevé de telles protestations parmi les Sanhédrites, qu'il crut devoir infliger la flagellation au prisonnier pour leur donner satisfaction et les attendrir peut-être. Il leur déclara donc qu'il allait le faire châtier et le renvoyer ensuite. Et pendant que Jésus était conduit dans une cour intérieure du palais pour être flagellé, Pilatus imagina un autre expédient.

C'était la coutume, et c'était son droit, au jour de la Pâque, de délivrer un criminel désigné par les Juifs. Or, pour exercer ce droit de grâce, il leur donna à choisir entre Jésus, que ni Hérode ni lui-même n'avaient trouvé coupable, et un insigne

voleur et assassin, nommé Barabbas, détenu en prison.

Bien convaincu que le choix de Jésus s'imposait, et que les Juifs n'oseraient jamais choisir Barabbas, Pilatus leur demanda : lequel des deux voulez-vous que je délivre ?

O stupeur ! Le cri unanime des Juifs répondit : « Barabbas ».

Pilatus en croyait à peine ses oreilles, et il reprit : Que ferai-je donc de celui que vous appelez le roi des Juifs ?

— Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! vociféra la foule.

— Mais quel mal a-t-il fait ? objecta le juge plaidant pour l'accusé. Je ne trouve en lui aucune cause de mort.

— Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! continua de crier la multitude.

Au lieu de rendre la justice, le juge avait voulu faire de la politique, et il avait eu recours aux expédients que la politique suggère. Le suffrage universel lui répondait en lui imposant l'injustice.

Par sa faiblesse coupable, Pilatus n'était plus un gouverneur, ni un magistrat. Il ne représentait plus la majesté des lois et de la justice. Il était devenu un instrument entre les mains de la multitude.

Pour déguiser sa faiblesse aux yeux du peuple, il fit un acte qui, d'après une coutume d'Israël, pouvait être considéré comme une protestation contre le verdict populaire. Il se fit apporter de

l'eau, et se lava les mains en présence de la foule, en disant :

— Je suis innocent du sang de ce juste ; c'est à vous d'en répondre.

Tout le peuple répondit :

— Que son sang soit sur nous et nos enfants. Barabbas fut mis en liberté. La flagellation étant terminée, Jésus fut ramené devant Pilatus dont la conscience n'était pas tranquille, et qui cherchait toujours quelque moyen d'apaiser les Juifs.

Les bourreaux avaient horriblement défiguré leur victime, et elle faisait pitié. Tout couvert de sang, de crachats, et de souillures, la tête échevelée, ensanglantée, couronnée d'épines, la figure souillée du sang qui coulait à travers ses cheveux, les épaules couvertes d'un manteau rouge en lambeaux, les mains croisées et enchaînées, tel apparut ce Fils de l'Homme que l'humanité n'avait pu enfanter qu'après quarante siècles, et ce Fils de Dieu en qui le Père avait mis toutes ses complaisances !

Pilatus se sentit profondément ému, et croyant que le peuple le serait aussi en le voyant dans cet état, il fit avancer Jésus sur le plus haut gradin du portique, et le montrant aux Juifs il leur dit :

— Voilà l'Homme. Je vous l'amène afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime.

Mais les cris de haine recommencèrent.

— Crucifiez-le ! Crucifiez-le !

— Alors, répliqua Pilatus, prenez-le vous-mêmes, et le crucifiez; car pour moi, je ne trouve aucun crime en lui.

Mais les Sanhédrites savaient bien qu'ils n'avaient aucun droit de crucifier Jésus sans une sentence du gouverneur. Et quand ils virent qu'il persistait à la refuser, malgré leur dénonciation formelle que l'accusé s'était déclaré roi des Juifs, et se révoltait ainsi contre Rome, ils en revinrent à leur première accusation de blasphème. — Nous avons une loi, lui dirent-ils, et d'après notre loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu.

Cette évocation de la loi juive augmenta les frayeurs de Pilatus. Car il se rappela les instructions qu'il avait souvent reçues de Rome. Plusieurs fois déjà, il avait méprisé cette loi, et fait exécuter des ordres qui la contredisaient. Mais il avait alors été blâmé à Rome, et réprimandé. C'était même avec beaucoup de peine qu'il avait réussi à empêcher son rappel.

Et voilà qu'on le menaçait encore d'un conflit avec la loi juive.

Si vraiment Jésus se disait Fils de Dieu, pouvait-il, lui, empêcher la loi juive d'avoir son cours, et s'exposer à être encore dénoncé à Rome?

Pilatus fit de nouveau rentrer Jésus, et lui dit: « D'où es-tu? » Il espérait sans doute que Jésus lui révélerait une origine purement humaine, et répudierait toute prétention à une filiation divine.

Mais Jésus ne pouvait pas mentir; et comme Pilatus n'avait aucune juridiction dans la question religieuse, comme il n'était pas compétent à juger si, d'après les prophéties et les événements accomplis, Jésus devait être accepté et reconnu pour le Messie, il ne crut pas devoir répondre à la question de Pilatus.

Il avait bien voulu, chez Caïphe, devant le Sanhédrin, engager le débat sur sa divine origine, parce que ce tribunal était compétent à prononcer sur cette question. Non seulement il était compétent, mais c'était son devoir d'examiner les titres du Messie, et de les faire connaître au peuple.

C'est pourquoi Jésus n'avait pas hésité à proclamer énergiquement devant Caïphe et le Sanhédrin qu'il était le Fils de Dieu.

Mais il ne pouvait pas soumettre ses prétentions à la divinité au tribunal de Pilatus, parce que c'eût été reconnaître une juridiction dont ce tribunal n'était pas revêtu.

Il ne répondit donc rien à la question du gouverneur.

— C'est à moi, dit Pilatus sur un ton vexé, que tu ne parles pas? Ignores-tu que j'ai le pouvoir de te crucifier, et le pouvoir de te délivrer?

— Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, lui répondit Jésus, s'il ne t'avait pas été donné d'en haut.

C'était lui dire: Ce pouvoir dont tu te vantes, et que tu crois tenir de Rome, et que tu crains tant de perdre, ne te vient pas de Rome; il te vient

de mon Père, et c'est à lui que tu auras à en rendre compte.

Pilatus comprit-il cette parole? Peut-être. Mais la peur des Juifs, dont les clameurs redoublaient, le troublait profondément. Il ne voyait plus d'issue à la situation périlleuse dans laquelle il se trouvait engagé.

Il sortit de nouveau avec son prisonnier. Mais à ce moment les Sanhédrites lui crièrent: «Si tu le délivres, tu n'es point « ami de César ».

«Ami de César», c'était une très haute dignité impériale, à laquelle il aspirait comme tous les ambitieux de Rome.

Il fut terrifié par cette nouvelle menace de délation. Il essaya cependant encore de se faire entendre, et dit aux Juifs: — Voici votre roi!

— Qu'il meure! Qu'il meure! Crucifiez-le! hurla la foule.

— Crucifierai-je votre roi? dit-il encore.

Les Sanhédrites répondirent tous ensemble:

— Nous n'avons pas d'autre roi que César.

Ce nom terrible le fit frémir. Il délibéra encore quelques instants, et il se dit: Nicodème avait raison. Cet homme étrange est las de vivre. Il veut mourir! Eh! bien, qu'il meure. Et il prononça la sentence de mort contre Jésus, en donnant pour motif qu'il s'était proclamé «roi des Juifs».

IX

CLAUDIA ET CAMILLA

En rentrant dans son appartement après avoir livré Jésus aux bourreaux, Pilatus se trouva en face de Claudia et de Camilla, dont les physionomies trahissaient l'anxiété et l'angoisse.

— Eh! bien? lui demanda Claudia.

— C'est fini, dit-il, en poussant un long soupir.

— Et vous l'avez condamné?

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, pour le sauver; mais il a voulu mourir.

— Comment? Expliquez-vous?

— Voici: les Sanhédrites l'ont accusé de haute trahison, en disant qu'il se proclamait roi des Juifs. Alors je l'ai interrogé lui-même, et il m'a répondu avec une candeur inconcevable, qu'il était en effet «roi des Juifs».

Que pouvais-je faire alors? Rejeter l'accusation après cet aveu, c'était m'exposer à être accusé moi-même de trahir César. Malgré cela, j'ai encore cherché des échappatoires pour le sauver, au moins de la mort. Je l'ai mis en comparaison avec le brigand Barabbas, afin de le délivrer. Les Juifs m'ont forcé à délivrer Barabbas, un vrai scélérat! Je l'ai fait flageller dans l'espoir de les adoucir; mais les Sanhédrites sont restés implacables, insensibles au spectacle horrible de la flagellation,

et tout le peuple a demandé sa mort à grands cris. J'ai dû céder aux violences et aux menaces; mais c'est la faute des Juifs, et aussi celle de l'accusé. Qu'avait-il besoin d'avouer ses prétentions au royaume de Judée, qui sont d'ailleurs absurdes?

— C'est bien étrange. Mais, n'a-t-il pas expliqué ce qu'il appelle son royaume?

— Oui, il a prétendu que son royaume n'est pas de ce monde.

— Eh! bien, alors, en quoi ses prétentions peuvent-elles vous inquiéter, et inquiéter César, si ce n'est pas dans ce monde que ce doux prophète prétend régner?

— Ma chère Claudia, je ne connais pas d'autre monde que celui-ci. Et si Jésus n'est qu'un rêveur, tant pis pour lui s'il fait des rêves dangereux.

— Et vous l'avez livré aux Juifs! Ah! Pontius..

— Il le fallait pour en finir. Et maintenant, laissez-moi en paix. Le regard étrange de cet homme m'a troublé plus profondément que tous vos discours ne pourraient le faire. J'ai besoin de l'oublier, et je ne veux plus qu'on m'en parle. Dans quelques heures, il sera mort; tout sera vraiment fini; et je fuirai cette ville maudite, que j'abhorre, pour aller à Césarée chercher un peu de calme et de repos.

Caïus entra.

— Gouverneur, dit-il, les Sanhédrites réclament l'exécution immédiate de la sentence, parce que demain est le jour du sabbat. Que faut-il faire?

— C'est bien, le plus tôt sera le mieux.

— Mon cher ami, reprit Claudia, ajournez à plus tard l'exécution. Le temps vous fournira peut-être quelques moyens d'empêcher la mort de ce juste.

— Non, la lutte recommencerait, et cette lutte m'accable. La seule solution définitive est la mort. Elle seule donne la paix à celui qui est mort, comme à ceux qui l'ont tué.

— Allez, Caïus, *expedi crucem*, et voyez à ce que la chose se fasse promptement. Vous inscrirez sur la croix le nom du condamné, et le titre qui a motivé sa condamnation « roi des Juifs » dans les trois langues, latine, grecque, hébraïque.

Les deux femmes sortirent en pleurant, suivies de Caïus. Pilatus se jeta sur un divan, et essaya de se reposer. Mais il ferma vainement les yeux; il y avait dans l'ombre un regard qui les fixait; c'était celui de Jésus.

Depuis longtemps il s'agitait sur sa couche, lorsque quelques chefs du Sanhédrin le mandèrent sous le portique.

Il se leva en sursaut, et leur dit sur un ton furieux :

— Que me voulez-vous encore ?

— Le centurion a fait écrire sur la croix « Jésus de Nazareth roi des Juifs », et nous venons vous demander de faire remplacer cette inscription par les mots : « qui s'est dit roi des Juifs ».

— Laissez-moi la paix. Ce qui est écrit est écrit, répondit Pilatus ; et il leur tourna le dos.

X

LES DEUX JUGEMENTS AU POINT DE VUE JURIDIQUE

Il est humiliant pour la justice humaine de constater que la plus grande erreur dont les annales judiciaires fassent mention ait été commise à la fois par le tribunal ecclésiastique, et par le tribunal civil, par les représentants de l'autorité et par le peuple, par les juges et par les jurés.

Il y a tant d'incertitude et «d'alea» dans les arrêts de la justice humaine, que tomber entre ses mains est une des plus grandes épreuves de la vie de l'homme.

C'est pourquoi Jésus a voulu subir celle-là comme toutes les autres. Mais qu'elle fut lamentable l'erreur de la justice humaine!....

Nous avons vu comment elle s'est emparée de Jésus en soudoyant la trahison d'un de ses disciples, comment elle l'a traduit la nuit devant un grand-prêtre qui n'avait plus de juridiction, sans dénonciation préalable, et comment il a été sommairement condamné par le Sanhédrin et par Pilatus.

Voyons un peu quelle était la valeur de ces deux arrêts, au point de vue juridique.

Nous n'insisterons pas sur les vices de forme, et sur les irrégularités de la procédure.

La séance de nuit chez Caïphe était une illégalité grave. La loi voulait que les tribunaux siégeassent

le jour, afin que le public pût y assister, et même y prendre une certaine part. Car dans les assises criminelles juives le peuple jouait un rôle. Il n'était pas une assistance muette, il exprimait son opinion hautement, hardiment, et plus tumultueusement qu'un jury.

La loi voulait encore qu'un jour s'écoulât entre l'instruction de la cause et la sentence. Le Sanhédrin foula aux pieds cette prescription de la loi, comme il foula aux pieds la plus élémentaire justice en permettant au peuple d'outrager, et de maltraiter l'accusé avant qu'il ne fût condamné.

Il était encore illégal de siéger, et de juger la veille du sabbat et le jour de Pâques. Le Sanhédrin a méprisé cette prohibition en siégeant le jour même de la grande fête.

Enfin, la plupart des membres du Sanhédrin avaient ouvertement donné leur avis contre Jésus dès longtemps avant le procès, et implicitement décrété sa mort.

Dès lors ils n'étaient plus des juges impartiaux, et leur devoir était de se récuser.

En septembre précédent, pendant la fête des Tabernacles, au mois de février, après la résurrection de Lazare, et enfin la veille de l'arrestation de Jésus, ils s'étaient réunis, et rangés à cet avis décisif de Caïphe : « Il faut que cet homme meure pour le peuple, et pour que la nation ne périsse point ».

Cette condamnation prononcée d'avance par ceux qui jugèrent plus tard Jésus est une des monstruosités de ce procès.

Mais c'est le fond même du litige qui nous intéresse davantage, et que nous voulons surtout apprécier.

—

Il n'est pas nécessaire d'être avocat ou magistrat pour savoir que la légalité et la justice sont loin d'êtres synonymes.

Une condamnation peut être strictement légale, et consacrer une injustice.

Jésus étant Dieu, il est bien évident qu'il était au-dessus des lois humaines, et que la sentence de mort prononcée contre lui était nécessairement injuste, puisqu'il ne pouvait avoir commis aucun crime.

Mais peut-on soutenir que cette sentence a été légale? En d'autres termes, le Sanhédrin et Pilatus, en la prononçant, n'ont-ils fait qu'appliquer les lois alors existantes?

Si la réponse à cette question doit être affirmative, c'est un terrible soufflet à la légalité.

Mais nous croyons que les juges de Jésus ont fait une application erronée des lois existantes à l'auguste prisonnier traduit devant eux, et que la prétendue légalité de leurs arrêts n'a été qu'un masque à leur injustice.

Etudions d'abord le jugement du Sanhédrin.

Le crime pour lequel il a condamné Jésus, est d'avoir déclaré lui-même qu'il était le Messie, le Fils de Dieu. Mais cette affirmation solennelle de l'accusé n'était un blasphème que si elle était fausse.

Or, c'était là précisément la question à décider, et le Sanhédrin ne l'a pas même examinée. Tout le litige était là. Jésus s'est proclamé Fils de Dieu; s'il ne l'était pas, il a certainement blasphémé, et mérité la mort, d'après la loi juive.

Mais s'il l'était, le Sanhédrin devait tomber à genoux devant lui, et l'adorer. Or, c'était le devoir de ce haut tribunal, composé de pontifes, de prêtres, de scribes, et de docteurs en Israël, qui attendaient la venue du Messie, d'examiner et d'étudier les titres que prétendait avoir Jésus à la filiation divine. En ne le faisant pas, ils commettaient un déni de justice.

Si quelqu'un est accusé de parjure devant un tribunal compétent, et s'il répond à l'accusation, en disant: « J'ai en effet affirmé sous serment le fait allégué dans l'accusation, et je l'affirme encore, parce que ce fait est vrai », quel sera le devoir du tribunal? Evidemment, il devra dire aux accusateurs: « prouvez maintenant que le fait est faux ».

C'est la seule question qu'il s'agit d'examiner et d'instruire. Car, si le fait affirmé est vrai, il n'y a pas de parjure; et c'est à vous, accusateurs à prouver qu'il est faux.

Si le tribunal, au lieu d'agir ainsi, disait à l'accusé : « Vous admettez avoir juré tel fait ; donc vous êtes un parjure, et je vous condamne », ce serait un déni de justice et un crime.

C'était donc incontestablement le devoir du Sanhédrin de dire à Jésus : « Vous prétendez être le Messie, Fils de Dieu ? Eh ! bien, examinons vos titres et vos preuves. Quelle est votre origine ? Quels points de ressemblance y a-t-il entre le Messie qui nous est promis et vous ? Montrez-nous que les prophéties sont accomplies, que le temps fixé pour la venue du Messie est arrivé, que vous avez réalisé dans votre vie et dans vos œuvres les caractères et les signes auxquels nous devons reconnaître le Messie. »

Rien n'eût été plus facile pour Jésus que de répondre à cette mise en demeure.

Tous ces juges étaient plus ou moins versés dans les Ecritures. Tous connaissaient particulièrement les prophéties qui se rapportaient au Messie. Car c'était le principal objet de leurs études, leur suprême espérance, le dogme fondamental de leurs croyances depuis des siècles.

Tous étaient donc en état de comprendre et d'apprécier la démonstration triomphante que Jésus pouvait faire de son titre messianique et de sa divine origine. Ils étaient eux-mêmes les dépositaires de la promesse d'un Messie ; ils y croyaient, ils l'attendaient. Ils connaissaient l'histoire des personnages qui l'avaient figuré dans le passé, les

traits caractéristiques sous lesquels les prophètes l'avaient dépeint, les événements politiques qui devaient précéder sa venue.

En un mot, ils possédaient son signalement, comme a dit un historien.

Si donc ils avaient voulu instruire la cause portée devant eux, comme c'était leur devoir, ils étaient les juges les plus compétents en Israël pour juger cette question de savoir si Jésus était le Messie, ou s'il fallait en attendre un autre. Et s'ils l'avaient interrogé de bonne foi, rien n'eût été plus facile à Jésus que de les éclairer, de leur prouver l'accomplissement des prophéties, la réunion des traits messianiques dans sa personne, et le caractère divin de sa vie et de ses miracles.

Mais ce n'est pas ainsi que le Sanhédrin a procédé.

A peine Jésus, solennellement interpellé par Caïphe, eut-il prononcé cette parole : Je suis le Messie, Fils de Dieu ! que le Sanhédrin déclare ne pas vouloir en entendre davantage. C'est un blasphémateur, et il mérite la mort.

Aucun des sanhédrites n'osa même interroger sa propre conscience qui devait pourtant lui crier : « Mais si la parole de Jésus est vraie, il n'y a pas de blasphème, et dès lors nous ne devons le condamner qu'après une preuve certaine que sa parole est fausse.

« Enquérons-nous exactement de sa généalogie, de sa naissance, des circonstances de sa vie, de

ses œuvres, et voyons s'il n'a pas au moins quelques-uns des traits du Messie, prédits par les prophètes ».

Et si les sanhédrites étaient d'avis que c'était à Jésus de faire cette preuve, tout au moins devaient-ils la lui demander, et lui permettre de la faire.

En un mot, quand il affirmait solennellement au nom du Dieu vivant, qu'il était le Messie, ils étaient au moins tenus, avant de le déclarer digne de mort, de le mettre en demeure de prouver ses titres.

Lorsque Jean-Baptiste voulut savoir plus sûrement si Jésus était le Messie, du fond de sa prison il lui envoya des messagers qui lui posèrent cette question : « Etes-vous Celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? »

Et Jésus répondit : « Allez, rapportez à Jean ce que vous avez entendu et vu ; les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés ».

Jean fut convaincu. Il ne demanda pas d'autres preuves. Ces mêmes preuves, et bien d'autres, pouvaient être aisément produites devant le Sanhédrin.

Et si ces juges, supposés de bonne foi, n'avaient pas été convaincus par ses œuvres, ils n'avaient qu'à interroger Jésus sur sa divine filiation, et il aurait pu la démontrer dans un langage capable de les transporter d'admiration.

Mais ce n'était pas la vérité que le Sanhédrin cherchait. Ce n'était pas la justice qui le préoccupait.

Jésus, pour ces prêtres et ces scribes haineux et jaloux, c'était l'ennemi, l'ennemi de leur autorité, de leur prestige, de leur fortune, de leur avenir!

Et il fallait à tout prix le faire disparaître. Voilà pourquoi le verdict fut si vite rendu, après un simulacre de procès, et sans enquête sur la vérité de la parole de Jésus.

Le Sanhédrin « présuma » la fausseté; et sans s'enquérir, il jugea que la parole de Jésus « ne pouvait pas être vraie », et qu'en conséquence elle était blasphématoire. C'était un déni de justice, ou un parti-pris d'injustice.

Pour bien juger l'arrêt du Sanhédrin il ne faut pas perdre de vue que le messianisme était le dogme fondamental du judaïsme; que le peuple juif attendait le Messie depuis bien des siècles, et que c'était le grand *desideratum* de sa vie nationale. Aucun autre peuple, ni ancien, ni moderne, ne se trouva jamais dans une telle situation, et dès lors un procès comme celui de Jésus devant le Sanhédrin n'était possible dans aucun autre pays.

Supposons qu'on traduise aujourd'hui devant nos tribunaux modernes un homme accusé de se dire le Messie, Fils de Dieu, qu'en feront les juges? Ils diront: c'est un pauvre halluciné, un insensé. S'il est inoffensif, ils le mettront en liberté. S'il cause des désordres, ils le feront interner dans

un asile d'aliénés. Aucun juge ne songera à le mettre à mort. Et aucun juge non plus ne se croira tenu de s'enquérir, pour savoir si cet homme est vraiment un Messie, fils de Dieu, ou non, parce qu'aucune nation n'attend aujourd'hui un Messie, et ne croit à un Homme-Dieu futur.

Mais il en était tout autrement chez le peuple juif, à l'époque messianique. Les sanhédrites avaient devant eux un homme extraordinaire, qui depuis trois ans avait accompli toutes sortes de miracles, et qui avait dit aux foules : « Le Messie que vous attendez, c'est moi ! Dieu est mon Père, et c'est lui qui m'envoie. Et si vous ne croyez pas à ma parole, croyez à mes œuvres ».

Que devaient-ils faire pour juger cet homme, accusé de blasphème, eux qui croyaient à un Messie et qui l'attendaient, eux qui étaient constitués en autorité pour se prononcer sur la question messianique ?

Evidemment leur devoir était d'examiner à fond la vie de cet homme, et d'expliquer comment il avait pu opérer tant de merveilles, s'il n'était qu'un imposteur. Comme juges ecclésiastiques, docteurs en Israël et versés dans les Ecritures, c'était leur mission d'instruire le peuple sur le Messie, et de le lui montrer quand il apparaîtrait. Ce n'était pas seulement un devoir d'état, et un devoir de religion ; c'était aussi un devoir de patriotisme. Car si la nation allait méconnaître le Messie, c'était

le plus grand des malheurs, et le plus grand des crimes.

Eh! bien, le Sanhédrin, a foulé aux pieds ce triple devoir, et il en portera à jamais devant l'histoire la terrible responsabilité.

Examinons maintenant le jugement de Pilatus, procurateur romain, et gouverneur de la Judée

Elevé à l'école du scepticisme, Pilatus ne croyait à rien. Doutant de la vérité, il devait douter aussi de la justice, de cette justice qui domine les intérêts, les préjugés et les passions.

Mais Jésus avait toutes ses sympathies, et il l'aurait volontiers défendu contre le sacerdoce juif, s'il n'avait pas craint les dénonciations de celui-ci auprès de Tibérius.

Malgré la brièveté du récit évangélique, on y peut facilement lire entre les lignes toutes les péripéties de la lutte intérieure qui s'est poursuivie dans tout le cours du procès, entre la conscience de Pilatus et le souci de son intérêt et de son avenir.

A deux reprises, il a tenté de se récuser, la première fois en disant aux sanhédrites: jugez-le vous-mêmes selon votre loi, la deuxième fois, en le renvoyant devant Hérode, comme Galiléen.

Ni l'un ni l'autre de ces moyens déclinatoires n'ayant réussi, il commença l'instruction de la cause, et de suite, après un court interrogatoire de Jésus, il dit carrément aux sanhédrites: «Je ne trouve aucun crime en cet homme».

Mais il ne put les convaincre, et alors il tenta de les attendrir en faisant châtier l'accusé. Puis il mit les accusateurs en demeure de choisir entre le scélérat Barabbas et Jésus. Mais ces accusateurs haineux n'hésitent pas. Ils choisissent Barabbas. C'est leur élu de prédilection, et si Pilatus le leur demandait, ils répondraient peut-être que Barabbas est leur Messie.

Après avoir épuisé les expédients, Pilatus est bien forcé de prononcer sur le fond du litige. Mais de tous les griefs accumulés sur la tête de Jésus un seul relève de sa juridiction, et paraît de nature à lui causer des embarras auprès de César :

— C'est que Jésus serait un prétendant à la royauté d'Israël. Représentant de César, Pilatus ne peut pas laisser impuni ce crime de haute trahison qu'on impute au jeune prophète.

Si Jésus voulait vraiment secouer le joug de Rome, reconquérir l'indépendance de son pays, et se faire proclamer roi, il mériterait la mort.

Mais rien ne paraissait moins vraisemblable à Pilatus.

Il est vrai qu'en réponse à la question que le gouverneur lui avait posée, Jésus avait répondu qu'il était le roi des Juifs ; mais il lui avait expliqué que son royaume n'était pas de ce monde. Et depuis trois ans qu'il prêchait, jamais il n'avait dénoncé la domination romaine, jamais il n'avait conseillé la désobéissance ou la rébellion, jamais il n'avait prononcé une parole qui pût faire

soupçonner quelque velléité d'affranchir son pays du joug étranger.

Un jour même, dans la Pérée, une grande foule avait voulu le proclamer roi. Mais il s'était dérobé à la dignité que le suffrage populaire voulait lui imposer, et il s'était enfui comme devant un outrage.

Un autre jour, les pharisiens lui avaient tendu un piège à ce sujet, et tenté de le compromettre vis-à-vis l'autorité romaine. Mais Jésus avait fait cette réponse d'une sagesse profonde, et qui résumait toute sa doctrine politico-religieuse : Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu.

Il est vrai encore que, quelques jours auparavant, Jésus était rentré à Jérusalem comme un triomphateur au milieu des acclamations de la multitude. Mais dans cette multitude il n'y avait ni séditieux, ni ambitieux, ni personnages influents. C'étaient les humbles, les pauvres, les déshérités, les impuissants. C'étaient les cœurs simples que les affaires d'Etat ne préoccupent guère, et qui ne rêvaient pas de renverser les pouvoirs établis.

Pilatus devait savoir tout cela, et il en avait assez appris sur le compte de Jésus pour être convaincu que cet homme ne pouvait pas être un danger pour la puissance romaine.

Sans doute, il comprenait, ou tout au moins soupçonnait qu'il y avait en Jésus un réformateur

formidable de la religion juive, un adversaire invincible du sacerdoce pharisien ou sadducéen.

Il comprenait que le nouveau prophète était de taille à renverser la synagogue, et il s'expliquait très bien pourquoi tout le Sanhédrin demandait sa mort.

Mais que lui importaient la synagogue et la loi mosaïque? Si le prestige sacerdotal, et l'influence du gouvernement théocratique des Juifs étaient menacés de ruine, tant pis pour les princes des prêtres. Ni lui ni les Romains n'avaient raison de s'en inquiéter.

Le gouverneur entendait bien les sanhédrites, quand ils lui disaient que Jésus méritait la mort parce qu'il s'était proclamé Fils de Dieu. Mais il lui eût semblé ridicule, à lui magistrat romain, appartenant au polythéisme, de prononcer sur cette partie du litige. Se proclamer Dieu était à ses yeux une manie inoffensive, et non un crime.

Tous les sceptiques de Rome se seraient moqués de lui, s'il avait fait crucifier Jésus pour une telle offense.

Aussi répondait-il aux sanhédrites par son attitude: « Pour qui me prenez-vous? Est-ce que je suis Juif, moi? Est-ce que j'attends un Messie? Et vous imaginez-vous que je vais étudier tous vos prophètes pour savoir si les traits caractéristiques qu'ils ont donnés au Messie se rencontrent dans Jésus?

« C'est vous qui auriez dû faire ce travail avant

de déclarer Jésus digne de mort, puisque vous croyez aux prophéties et à la venue d'un Messie. Mais ce travail que vous n'avez pas fait vous-mêmes, croyez-vous que je vais le faire ? Non certes. »

Et Pilatus, poursuivant son monologue intérieur, se disait : « D'autre part, puis-je envoyer cet homme à la mort parce qu'il s'est déclaré roi des Juifs ?

« Mais cette prétendue royauté n'est-elle pas encore une manie inoffensive ? Lui-même m'a dit qu'elle n'était pas de ce monde ; et si elle n'est pas de ce monde, en quoi nous intéresse-t-elle ? Et pourquoi Rome en prendrait-elle ombrage ?

« Quel mal y a-t-il à ce que ce doux prophète, qui depuis trois ans multiplie ses bienfaits parmi son peuple, rêve un royaume dans un autre monde ? C'est une douce folie, une illusion, un mirage, je ne sais quoi, mais non une trahison... »

Et Pilatus revenant vers les Juifs, déclarait de nouveau qu'il ne trouvait aucun crime en Jésus.

Mais des cris de rage répondaient à ces jugements. Et ce juge, qui parlait pourtant au nom de Rome, et qui avait sous sa main toute une cohorte de légionnaires, qui sur un signe aurait pu faire sabrer toute cette canaille, ce juge tremblait devant l'émeute populaire.

Et quand il vit qu'il ne pouvait convaincre les Juifs de l'innocence de Jésus, il se mit à parlementer avec sa conscience, pour la convaincre de la culpabilité de son prisonnier.

— « Qu'est-ce que la Vérité ? se demanda-t-il en hochant la tête. Je n'en sais rien, et personne n'en sait rien. Qui sait si ce Jésus, qui me paraît innocent, n'est pas coupable ? Et puis, il ne se donne pas la peine de répondre à tout ce que l'on dit contre lui.

« Pourquoi prendrais-je sur moi de le défendre contre les chefs de sa nation, qui me dénonceront à Rome et qui demanderont mon rappel ?

« Les sanhédrites l'ont condamné ; ils affirment qu'il est coupable, et qu'il mérite la mort. Je suis donc seul à le croire innocent. Or les instructions que j'ai reçues de l'empereur me recommandent d'éviter tout conflit avec les chefs du peuple Juif.

« Je prendrai donc leur avis, et puisqu'ils veulent absolument sa mort, je la décréterai.

« Il n'est pas citoyen romain. Il est Juif, et puisque sa nation ne veut pas de lui, puisqu'elle veut le supprimer, je serais bien sot de me mettre en travers de la volonté du peuple, au risque d'être moi-même...

« Et cependant, cet homme n'a commis aucun crime, et ce serait une noble action de le prendre sous ma protection, et de répondre à cette tourbe hurlante : « Je ne puis pas vous permettre de verser un sang innocent. Vous m'avez vous-mêmes amené cet homme ; il est sous la garde et la protection de Rome, et tant que vous ne m'aurez pas convaincu qu'il a commis un crime, je ne vous le livrerai pas.

« Oui, mais ce grand nom de Rome, dont j'aurai couvert mon prisonnier, me couvrira-t-il moi-même quand les princes des prêtres m'accuseront devant Tibérius d'avoir libéré un homme qui s'est lui-même, en ma présence, proclamé roi des Juifs ?

« Crime de lèse-majesté ! diront-ils, crime avoué, confessé par l'accusé en plein tribunal ! Et laissé impuni par la complaisance du gouverneur !

« Sans doute, je pourrai répondre que le royaume de cet étrange roi n'est pas de ce monde. Mais Tibérius ne comprendra pas cette parole. Moi-même je ne la comprends pas ; et il dira que tout prétendant au trône de David doit être mis à mort.

« Pour trouver grâce devant Tibérius, il ne suffit pas d'être innocent, il faut le paraître.

« Or, d'après les apparences, ce malheureux semblera coupable, et les pontifes et les scribes, et les anciens, et toute cette foule vocifèrent qu'il l'est.

« Est-ce ma faute, à moi, s'il veut réformer la religion de son pays, et s'il s'est imprudemment engagé dans une lutte à mort contre des adversaires plus puissants que lui ? Est-ce ma faute s'il a prononcé devant le Sanhédrin, et devant moi, des paroles compromettantes pour sa cause ?

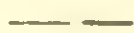
« Je ne suis pas tenu de me sacrifier moi-même pour le sauver, mais je dois veiller à maintenir la paix publique, et ces cris furieux qui demandent sa mort me disent assez que cette paix est troublée,

et qu'elle ne sera rétablie que par la mort du nouveau prophète.

« En tout cas, il faut en finir. Je vais faire de nouveaux efforts pour apaiser ses ennemis, et s'ils persistent à demander sa mort, je m'en laverai les mains, et je le livrerai... »

Telles furent vraisemblablement les phases successives de la lutte intérieure de Pilatus contre sa conscience ; et nous croyons qu'elles démontrent que sa sentence fut un acte de faiblesse indigne, appuyé sur une ombre de légalité.

Le motif apparent fut écrit sur la croix même : « Roi des Juifs ». Mais le motif réel fut la peur de Tibérius.



XI

LUGUBRE CORTÈGE.

Un peu après onze heures de la matinée, les préparatifs de l'horrible exécution étaient complétés. Le plus grand des crimes allait être consommé. L'homme allait tuer Dieu.

Quels étaient les coupables ? En premier lieu, le sacerdoce juif, et surtout Caïphe et Anne qui avaient tout tramé, tout organisé, tout ordonné. En second lieu, le peuple Juif qui avait soutenu et encouragé le sacerdoce, et organisé l'émeute pour

effrayer Pilatus. En troisième lieu Pilatus, moins coupable que les autres peut-être, puisqu'il fit vraiment des efforts pour sauver l'accusé.

Caïus était désolé. Mais il avait reçu l'ordre du gouverneur: *Expedi crucem ;* et il avait dû obéir. Car il ne croyait pas encore à la divinité de Jésus.

Le cœur gonflé de douleur, il était allé dire à Claudia et Camilla que tout était prêt, et il avait organisé le lugubre cortège.

Les deux femmes montèrent alors sur la plus haute terrasse de la tour Antonia, et toutes deux penchées dans les embrasures des créneaux purent voir à travers leurs larmes défiler la funèbre procession.

Caïus à cheval ouvrait la marche, suivi d'une compagnie de légionnaires.

Derrière eux venait Jésus portant sa croix, suivi des deux larrons chargés aussi des instruments de leur supplice.

Le reste de la cohorte romaine à cheval, avançait au petit pas sur les côtés et en arrière des condamnés, pour protéger le cortège contre l'irruption de la foule qui était immense.

Amis et ennemis de Jésus, étrangers venus à Jérusalem pour la fête, et qui s'étaient pris d'intérêt pour le jeune prophète, indifférents attirés par la curiosité du spectacle, composaient une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants, portant les costumes les plus variés de formes et de couleurs, et parlant des langues différentes.

Leur chiffre dépassait vingt mille spectateurs, sans y comprendre ceux qui regardaient passer le cortège du haut des murailles et des terrasses.

Cette foule était tumultueuse et bruyante. Elle discutait, gesticulait et criait. Le grand nombre accusaient Jésus, et blasphémaient. Quelques-uns seulement osaient prendre sa défense :

— J'étais un malheureux lépreux, disait l'un, et Il m'a guéri !

— J'étais sourd et muet, disait un autre, et Il m'a rendu l'ouïe et la parole !

— J'étais paralytique gisant sur un grabat, et c'est à sa parole que mon corps est redevenu frais et dispos !

— J'étais aveugle, et maintenant, je vois !

— Taisez-vous, vociféraient les autres, c'est un imposteur, et vous lui ressemblez.

Au premier détour du chemin, que l'on a appelé la « voie douloureuse », quelques femmes voulurent pénétrer dans les rangs des soldats pour s'approcher de Jésus, et les soldats allaient les écarter brutalement lorsque Caïus les aperçut.

C'était la mère de Jésus, Myriam et deux ou trois autres.

— Ne molestez pas ces femmes, commanda Caïus, et laissez-les suivre. Vous voyez bien leur douleur, ce sont des parentes du condamné.

Un peu plus loin, Jésus tomba épuisé sous le poids de la croix ; et Caïus avisant un passant qui était entré par la « porte judiciaire, » le con-

traignit à porter la croix jusqu'en dehors des murs.

La foule grossissait toujours. C'était comme une marée montante, et maintenant que l'enceinte des fortifications était franchie, ses flots comblaient les ravins et couvraient les rochers.

Claudia et Camilla suivaient des yeux l'affligeant spectacle, et en observaient tous les incidents. La cohorte romaine entourant toujours Jésus, s'avançait d'un mouvement régulier et cadencé. Cavaliers et chevaux, bardés de fer et d'acier poli, étincelaient au loin comme une large tortue montant à l'assaut du Calvaire.

Des tourbillons de poussière blanche enveloppaient le cortège par intervalles, et le dérobaient aux regards, pendant que d'épais nuages couvraient le firmament. Mais, de temps en temps, un rayon de soleil glissait dans une déchirure de la nuée ténébreuse, et jetait sur le sombre tableau des lueurs fantastiques.

Le temps était lourd, morne, comme endormi dans une immobilité de mort.

Enfin, Claudia et Camilla virent le triste cortège arriver au sommet du Golgotha. C'était une colline rocheuse, peu élevée, en dehors des murs, séparée du mont Moriah par la vallée du Tyropéon. La tour Antonia, qui dominait tout cet horizon, était donc le meilleur observatoire pour voir de haut la scène du calvaire.

Une double ceinture de soldats entourait le ro-

cher pour en écarter la foule. Soudain l'épaisse tenture de nuages qui voilait le ciel se déchira, et s'ouvrit comme une fournaise, au fond de laquelle le soleil flamboya. Un grand jet de lumière rouge en jaillit, et inonda l'horrible scène de la crucifixion.

Claudia et Camilla aperçurent alors distinctement au milieu du cercle de soldats, Jésus dépouillé de ses vêtements, hissé, attaché et cloué sur la croix que les bourreaux avaient plantée dans un trou du rocher.

Leurs yeux se fermèrent d'horreur; et quand elles les rouvrirent, elles ne virent plus rien.

La nue s'était refermée, et elle était devenue plus sombre. Des ténèbres épaisses enveloppaient le Golgotha, et Jérusalem était plongée dans une nuit profonde et mystérieuse.

Il était midi; et les deux femmes épouvantées descendirent dans leurs appartements, en se demandant si le soleil n'allait pas s'éteindre.

XII

AU CALVAIRE

L'obscurité qui enveloppait Jérusalem grandissait, et devenait effrayante. Ce ne pouvait être une éclipse de soleil, puisqu'on était au temps de la pleine lune. Qu'était-ce donc que ce phénomène qui du milieu du jour avait fait une nuit sombre?

O vous qui demandiez un signe du ciel pour croire en Jésus, le voyez-vous ce signe? Mais non, c'est pour ne pas voir que vous avez des yeux

Cependant les spectateurs indifférents furent bientôt terrifiés, et rentrèrent silencieusement dans leurs demeures.

D'autres, non moins effrayés, se mirent à causer à voix basse, et à se demander si c'était la fin des temps que le jeune prophète avait annoncée?

Plusieurs des saintes femmes le croyaient. Car il n'y avait pas une heure que Jésus leur avait renouvelé cette prédiction, quand elles s'étaient approchées de lui. Sur la route du Calvaire, il avait entendu leurs sanglots, et il leur avait dit: « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants. Car ils vont venir les jours où l'on dira: Heureuses les stériles, et les entrailles qui n'ont pas engendré, et les mamelles qui n'ont pas allaité; alors vous

direz aux montagnes: Tombez sur nous, et aux collines: Couvrez-nous; car si on traite ainsi le bois vert, que sera-ce du bois sec?»

Quand ces terribles prophéties allaient-elles s'accomplir? Elles n'en savaient rien; mais peut être était-ce le commencement.

Elles avaient suivi Jésus jusqu'à la fin, en continuant de pleurer. Car c'est l'éternel honneur des femmes, que les Evangiles, écrits par des hommes, n'en mentionnent aucune qui ait abandonné Jésus, aux jours de deuil et de trahison.

Et maintenant, elles étaient groupées au pied de la croix. Caïus leur avait permis d'approcher après l'exécution terminée.

La mère de Jésus, les yeux secs mais rougis par les larmes versées depuis le matin, les joues pâles et creusées par la douleur, se tenait debout tout près du corps de son fils. Tantôt elle inclinait la tête et embrassait ses genoux. Tantôt elle la relevait, et regardant le ciel courroucé, elle disait à voix basse: O Jéhovah, ayez pitié! Votre fils est aussi mon fils, et je vous le sacrifie pour le salut du monde!

Myriam, à genoux, la tête couverte d'un voile noir d'où s'échappaient les ondulations de son abondante chevelure, étreignait le bas de la croix dans ses bras, et couvrait de larmes et de baisers les pieds du Crucifié.

Les autres femmes, assises par terre, drapées dans des écharpes de couleurs sombres, la tête

enveloppée de longs voiles de deuil, poussaient des soupirs et des lamentations, en regardant le corps ensanglanté de leur Maître bien-aimé, qui se détachait de la nuit sombre comme un grand fantôme.

Debout, mais la tête penchée sur la poitrine, le disciple que Jésus aimait, se tenait auprès de Marie, absorbé dans une douleur muette. Il associait toutes les puissances de son être au grand sacrifice qui s'accomplissait.

Son Maître bien-aimé en était à la fois le prêtre et la victime, et lui, debout près de l'autel de la loi nouvelle, offrait comme Marie l'auguste victime à Jéhovah.

Il était aussi au Calvaire celui que Jésus avait choisi, et institué chef des apôtres, et qui l'avait honteusement renié. Pendant les douze heures qui venaient de s'écouler il avait erré, fou de douleur, d'abord parmi les tombeaux de la vallée de Josaphat, puis sous les portiques du Temple et aux environs du Prétoire.

Pendant la nuit, il avait rencontré Judas au tombeau d'Absalon, et sa première pensée avait été de s'élancer sur le traître, et de l'égorger. Mais il s'était dit aussitôt : je suis aussi coupable que lui. Et plein d'horreur pour lui-même, comme pour Judas, il s'était enfui vers Gethsémani. Il y était resté jusqu'au jour, prosterné dans la grotte de l'agonie, et sur le sol encore trempé de la sueur de sang de son Maître il avait versé des flots de larmes.

Au lever du jour, il n'avait pas osé retourner au palais du grand-prêtre, où s'instruisait le procès final de Jésus devant le Sanhédrin au complet. Ce théâtre de son crime lui faisait horreur.

Mais, perdu dans la foule qui encombrait la cour du Prétoire, il avait suivi avec une douleur toujours croissante toutes les péripéties du grand drame judiciaire; et toujours mêlé à la multitude il avait fait partie du lugubre cortège.

Quand il aperçut Jésus en croix, il tomba la face contre terre, il crut qu'il allait mourir avec lui. Mais un flot de larmes le soulagea, et se relevant bientôt il se faufila entre les soldats pour voir son Maître de plus près.

Alors le divin crucifié releva la tête, et jeta sur lui un long regard. Ce n'était plus ce regard accusateur qui avait transpercé sa conscience dans la cour du grand-prêtre, ni le regard courroucé du juge qui fixe obstinément la figure fuyante d'un traître.

C'était un regard de douleur et de sympathie, de miséricorde et de pardon. C'était le regard ému du Père au retour de «l'enfant prodigue».

Jésus semblait dire: Pauvre Pierre! je connais toute l'étendue de ta douleur, et je te pardonne. Ton reniement est oublié, et je ne me souviens plus que de tes protestations d'amour et de foi, si spontanées, si sincères, si ardentes.

En dehors du cercle formé par les soldats, s'agitait une foule qui semblait entièrement composée

d'ennemis de Jésus. Il comptait pourtant bien des amis dans cette multitude ; un grand nombre avaient pris part à son triomphe et l'avaient acclamé cinq jours auparavant. Ils étaient là pourtant ceux qu'il avait comblés de ses bienfaits, qu'il avait miraculeusement nourris dans le désert, dont il avait guéri les maladies et les infirmités.

Mais parmi ces milliers d'amis de la première heure, que d'ingrats, que d'oublieux, que de faibles, que de lâches !

Ils étaient le nombre peut-être ; mais ils n'avaient pas même le courage de se compter. Par intérêt, par crainte, par faiblesse ils se taisaient, et laissaient faire.

Il en est ainsi dans tous les mouvements révolutionnaires. C'est la minorité haineuse et violente, qui terrorise la majorité, et qui gouverne.

Au calvaire, elle était d'ailleurs commandée par des chefs puissants, les princes des prêtres, les scribes et les anciens, et rien n'est terrible comme la guerre religieuse dans une foule surexcitée par la haine du divin.

C'était comme une mer houleuse dont les flots venaient battre les flancs du Calvaire, et d'où montaient des clameurs, des imprécations et des blasphèmes :

— Toi qui détruis le Temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi donc maintenant !

— Si tu es le Fils de Dieu, descends donc de la croix. Et ces miracles que les blasphémateurs

croyaient bien impossibles, et qu'ils le mettaient au défi de faire, Jésus, sans leur répondre, était en voie de les accomplir. La destruction de ce beau temple de Dieu qui était son corps s'achevait, et il allait le rebâtir en moins de trois jours! Et l'autre temple, que Jéhovah avait habité pendant des siècles allait rester vide.

Encore quelques heures, et il allait descendre de la croix, dormir moins de trois jours dans un sépulcre, et en sortir vivant!

Les princes des prêtres, fiers de leur victoire, mêlaient aux imprécations populaires des sarcasmes qu'ils croyaient bien spirituels.

— Il a sauvé les autres, criaient-ils, et il ne peut se sauver lui-même!...

Comment, c'est vous qui admettez maintenant que Jésus a sauvé les autres? Mais pourquoi donc l'avez-vous nié jusqu'à ce jour? Et pourquoi niez-vous encore qu'il puisse se sauver lui-même? Laissez-le seulement consommer son œuvre. Il a encore quelques gouttes de sang à répandre pour vous sauver, et quand il les aura versées il se sauvera lui-même!

Mais aux sarcasmes, aux injures, aux défis, aux vociférations de la multitude, aux cris de triomphe des sanhédrites, Jésus ne répond rien.

— Cette fois, se disaient les chefs en se frottant les mains, nous en avons bien fini avec Luï. La victoire complète est à nous. Il n'est pas seulement vaincu, il est anéanti, celui qui osait se dire Fils de Dieu!

« Après tous ses travaux, ses prédications, ses courses, ses prétendus miracles, que lui reste-t-il ? Rien. Qu'a-t-il fondé ? Rien. Son dénûment est complet. Sa ruine est totale, définitive, et il va rentrer dans le néant d'où il est sorti.

« Il n'a pas un coin de terre lui appartenant, pas un meuble, pas un denier, pas le moindre souvenir qu'il puisse léguer à ses amis.

— « Ses amis ! Il n'en a plus. Ceux qui le suivaient l'ont abandonné ou trahi... »

Tout cela était vrai, et ce n'était pas tout.

Jésus avait au moins des vêtements. Il n'en a plus, on l'en a dépouillé ; les soldats les ont partagés entre eux, et comme sa tunique ne pouvait pas être divisée, ils l'ont tirée au sort !

Jésus avait la réputation d'être un sage, et un savant ! On le regarde maintenant comme un insensé. Il semble avoir perdu l'usage de la parole, et il a été incapable de se défendre devant les tribunaux. Son renom de sainteté même est perdu, puisqu'il vient d'être condamné par la justice comme un scélérat.

Jésus était un thaumaturge, comme le monde n'en avait jamais connu. Il est maintenant réduit à l'impuissance la plus complète. Il a perdu le sentiment de sa propre conservation.

Il était le plus beau des enfants des hommes. Et maintenant, regardez-le : couvert de plaies, défiguré, il est hideux à voir.

Il avait un disciple qu'il aimait tendrement, il avait une mère qu'il adorait: Ces affections lui restent au moins?

— Oui, mais il va s'en dépouiller, et les léguer l'un à l'autre.

Ecoutez! Ecoutez! Il a recouvré la parole:

— Femme, voilà votre fils! Jean, voici votre mère!

Lui reste-t-il encore quelque chose? Son corps nu, peut-être? Non, il appartient à la justice humaine!...

Ah! Satan! Que tu devais rire ce jour-là de celui que tu transportais sur une montagne trois ans auparavant, à qui tu offrais tous les royaumes de la terre et qui les avait refusés!

Ah! pharisiens, sadducéens, hérodiens, chantez victoire et triomphez. Car la suprême agonie de Jésus s'achève. La vision effrayante qui l'a terrassé au jardin de Gethsémani repasse en ce moment devant ses yeux. La grande vague de sang monte, se soulève et vient battre le pied de la croix. Dans un instant elle va tout submerger. Sa tête sanglante est tombée inerte sur sa poitrine. Ses cheveux sont descendus sur sa face auguste, et voilent ses regards. Sa voix plaintive a fait entendre ce pénible aveu de son impuissance: « Mon Dieu! Mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? »

— Ennemis de Jésus, triomphez tous ; mais hâtez-vous, car l'heure de votre défaite est proche ! Et tout ce que vous croyez perdu est sauvé ! Et tout ce qui vous semble fini va recommencer !

Jésus rend le dernier soupir. Mais à ce moment suprême il relève la tête, et il pousse un cri si puissant qu'il retentit jusqu'au fond des tombeaux, comme le clairon du jugement dernier. Le Temple de Salomon l'a entendu, ses lourdes portes de bronze s'ouvrent d'elles-mêmes, et le voile du Saint-des-Saints se déchire ; le feu sacré s'est éteint au grand chandelier d'or, la terre tremble, les rochers se fendent, les tombeaux s'ouvrent et les morts ressuscitent.

Singulier vaincu en vérité, que Celui qui annonce ainsi sa défaite à l'univers !

Le soleil était déjà en grand deuil ; voici la terre qui souffre à son tour, et qui tremble. Et pour remplacer les vivants qui ne veulent pas reconnaître le vrai triomphateur, les morts se lèvent pour signaler sa victoire.

Aberration monstrueuse de la liberté humaine ! La créature raisonnable est restée sourde à la voix de son Créateur, mais la nature physique l'a entendue !

Le cri désespéré d'un Dieu n'a pas remué les cœurs des hommes, mais il a ébranlé les entrailles de la terre et les profondeurs des cieux !

Et cependant, après le dernier cri que Jésus ait fait entendre à la terre, et dans le silence solennel

qui suivit, il y eut une voix humaine qui s'éleva, et qui eut le courage de jeter le premier à la face des persécuteurs, cette grande parole de foi: « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu! »

Vous avez reconnu le Centurion.

CINQUIÈME PARTIE

TRIOMPHE DU FILS DE DIEU

I

L'AMOUR PLUS FORT QUE LA MORT

La victoire de la mort était bien complète, et semblait bien définitive.

Le pouvoir politique et le pouvoir sacerdotal s'étaient unis pour en finir avec l'homme qui troublait leur repos, et le peuple avait été leur complice. Leur victime innocente dormait son dernier sommeil sous une colline de roches, dans un sépulcre fermé et scellé.

Dans l'opinion des hommes, tout était bien fini. Il ne restait plus rien du grand prophète, du grand docteur, du grand thaumaturge, et son souvenir mourrait bientôt dans la mémoire de ses faibles disciples.

Seule, au sommet du Calvaire, la croix était restée debout. Mais qui croyait alors qu'elle pût jamais devenir un signe de victoire? Qui aurait pu s'imaginer qu'elle deviendrait un jour l'arbre de vie par excellence de toute l'humanité?

Et cependant, il y avait encore des âmes restées fidèles à Jésus de Nazareth, et qui gardaient au plus intime de leur être les trois grands sentiments qui constituent la vie surnaturelle: la foi, l'espérance et l'amour.

La mort tue les hommes, mais non les sentiments, les idées et les doctrines qui contiennent des germes de vie.

Sur le mont Sion, dans une humble demeure, Pierre et Jean pleuraient et priaient. Ils pleuraient celui qu'ils avaient aimé, et qu'ils aimaient encore de toute leur âme, leur Maître, leur Père, leur ami. Qui priaient-ils? Ils priaient celui qui leur avait dit qu'il était le Fils de Dieu.

Et si quelqu'un était venu leur dire: Il n'est plus celui que vous priez, il ne peut plus vous entendre, et vous ne le reverrez jamais, ils auraient répondu: Nous le reverrons dans son royaume, puisqu'il est allé nous y préparer une place.

Car c'était hier, du haut de la croix, qu'il avait encore parlé de son royaume avec le bon larron, et qu'il lui avait promis qu'il serait avec lui le jour même en Paradis.

Au Cénacle, les autres disciples et plusieurs des saintes femmes avaient passé la nuit dans la prière

et dans les larmes. C'est maintenant qu'ils comprenaient à quel point ils l'aimaient, ce Maître qu'ils avaient suivi pendant trois ans, et quel vide sa mort allait faire dans leur vie.

Et là-bas, en Galilée, les premiers courriers qui avaient porté la nouvelle de la crucifixion, n'avaient rencontré que des incrédules. Non, cela n'était pas possible, le Maître de la Vie et de la Mort ne pouvait pas avoir été tué comme un homme ordinaire. Et que deviendrait la Galilée sans lui ? Comment se consoleraient-ils de ne plus le voir, et de ne plus l'entendre ?

L'affliction était universelle et profonde, parce qu'elle était proportionnée à l'amour.

Tous ces croyants sincères avaient-ils oublié la prophétie du Maître : qu'il ressusciterait le troisième jour ?

Non, mais elle était encore pour eux pleine de mystère. C'est lui, pensaient-ils, qui a ressuscité Lazare, et il nous avait donné auparavant tant de preuves de sa puissance que ce grand miracle ne nous étonna pas.

Mais à présent qu'il est mort lui-même, qui le ressuscitera ? Et quelle sera vraiment cette résurrection ? Reprendra-t-il avec nous sa vie d'autrefois ?... Et les trois jours annoncés, faut-il les prendre à la lettre, ou au figuré ?...

Ces questions traversaient leur esprit, mais sans s'y arrêter. Ils les repoussaient même, et ils ne s'interrogeaient pas à ce sujet.

La douleur les absorbait. C'est dans leur amour qu'ils souffraient; et sans se préoccuper des futurs mystères, ils persistaient à croire que tout n'était pas fini; et ils attendaient ce qui allait venir, et qui était encore l'inconnu pour eux.

La victoire de la mort n'était donc pas complète. Elle avait tué l'être aimé, mais l'amour qu'il avait inspiré était resté vivace dans le cœur des hommes. Il y avait même grandi; et plusieurs, comme Gamaliel, Nicodème, Claudia et Camilla, n'avaient compris qu'après sa mort combien leur cœur appartenait au divin crucifié.

Les princes des prêtres eux-mêmes commençaient à douter de leur victoire. Ils s'étaient imaginé que le lendemain de la mort de leur victime serait un jour de réjouissance publique; mais jamais jour de sabbat n'avait été aussi morne et lugubre.

La désolation semblait régner partout, et le Temple lui-même était désert, à cause des phénomènes effrayants qui s'y étaient accomplis la veille et que personne ne pouvait expliquer.

La foule des curieux qui était montée au Calvaire la veille en était revenue épouvantée en se frappant la poitrine, et plusieurs se proclamaient les disciples de Jésus, maintenant qu'il était mort.

Sur la route de Césarée, le Procurateur fuyait, profondément troublé de s'être trouvé en face de l'Homme-Dieu: et près de lui chevauchait Caïus, accablé de douleur dans son double amour, mais

inébranlable dans sa foi au Crucifié, et décidé à lui sacrifier tout, jusqu'à ses plus brillantes espérances d'avenir et les plus tendres sentiments de son cœur.

Mais pour connaître son état d'âme, il est nécessaire de raconter ce qui s'était passé la veille au soir, entre le nouveau disciple du Fils de Dieu, et sa bien-aimée Camilla.

II

LA FOI PLUS FORTE QUE L'AMOUR

La nuit tombait quand le Centurion, revenu du Calvaire, rentra au palais du Procurateur, et trouva Camilla et Claudia pleurant ensemble.

Il leur raconta avec une émotion profonde les derniers moments du Crucifié.

— Et que va-t-on faire de son corps ? demandèrent-elles avec anxiété.

— Rassurez-vous, il repose en ce moment dans le beau sépulcre de Joseph d'Arimathie.

— Déjà ! Mais racontez-nous comment cela s'est fait si vite.

— Voici : Joseph d'Arimathie possède une villa au nord-ouest du Calvaire. Un coin du rocher est même renfermé dans son jardin. Or, il y a quelques mois, notre ami a fait creuser un sépulcre

pour lui-même et sa famille dans le flanc de ce rocher.

Il semble que ce fût une inspiration. Car à peine Jésus de Nazareth était-il en croix que Joseph d'Arimathie s'est dit : mon sépulcre sera pour Lui ! Pour Lui, qui est le maître du monde, et qui n'y possède pas une parcelle de terre pour se faire enterrer.

Alors, il a obtenu facilement du Procurateur la permission de s'emparer du cadavre, et de lui donner une sépulture convenable.

De son côté, Nicodème est rentré en ville pour acheter le suaire, le linceul, les bandelettes et les parfums nécessaires. Aussitôt que j'ai pu constater la mort du Crucifié, j'ai permis qu'on le détache de la croix, et nos deux amis, aidés des disciples et des saintes femmes, ont procédé à l'embaumement, à l'ensevelissement et à la sépulture.

Un sentier qui n'a guère plus de deux cents pieds de longueur conduit de la croix à la porte du sépulcre, par une pente sinueuse, et Joseph d'Arimathie a présidé lui-même à l'accomplissement des devoirs funèbres.

A cause du repos sabbatal qui vient de commencer, on s'est hâté, et dès avant le coucher du soleil la triste cérémonie était terminée.

— O Caïus ! Quel deuil ! Et comme ces lugubres événements ont été précipités ! Hier encore il était plein de vie. Il y a trois jours le temple retentis-

sait encore des anathèmes qu'il lançait contre les Pharisiens!

Et maintenant il n'est plus!

Avez-vous vu le Procurateur?

— Oui. Il est lui-même tout bouleversé, et il veut partir sans retard pour Césarée, où il m'ordonne de le suivre.

— Et vous allez partir?

— Hélas! Oui, Camilla, et ce n'est pas une séparation de quelques jours. J'ai la mort dans l'âme, et je viens vous faire mes adieux.

— Vos adieux? Que voulez-vous dire?

— Ecoutez-moi bien, chère amie.

Il y a cinq jours eut lieu, vous vous en souvenez, l'entrée triomphale de Jésus de Nazareth à Jérusalem. Ce triomphe fut un sujet de réjouissance pour nous, et il nous fit espérer que le prophète allait vaincre ses ennemis; mais votre père en fut courroucé; et le soir même il me fit venir dans ses appartements, pour me faire connaître ses volontés au sujet de notre amour.

« Vos sentiments pour ma fille, m'a-t-il dit, n'ont rencontré tout d'abord chez moi aucune opposition; et votre union eût peut-être été la consolation de mes vieux jours. Mais vos sympathies ouvertes et compromettantes pour Jésus de Nazareth ont tout à fait changé mes dispositions à votre égard. Et maintenant retenez bien ce que je vais vous dire:

— Je ne consentirai jamais à ce que Camilla

épouse un disciple de cet imposteur. C'est un ennemi de ma race et de ma religion. Si vous entrez définitivement dans cette secte détestable, toute relation entre nous sera rompue, et je vous en avertis, vous perdrez votre position sociale, votre grade et votre avenir.»

Je me suis incliné, sans rien répondre, devant cet arrêt immuable de votre père, Camilla. Et maintenant je viens vous dire que l'événement qu'il avait prévu est accompli: Je suis devenu disciple de Jésus. Aujourd'hui même au sommet du Calvaire, quand il a rendu le dernier soupir, j'ai proclamé hautement qu'il était le Fils de Dieu. Ma foi nouvelle, inébranlable, creuse un abîme entre votre famille et moi. Toute relation ultérieure doit en conséquence être rompue, et je vous dis «adieu».

— O mon cher Caïus, n'avons-nous pas eu pour Jésus de Nazareth les mêmes sympathies? Et sa fin ne m'afflige-t-elle pas comme vous? Pleurons-le ensemble, et gardons son souvenir. Mais à présent qu'il est mort, que pouvons-nous faire pour lui? Et que peut-il faire pour nous? Il semble bien que la mort, cette niveleuse terrible, a réduit aux proportions humaines ce personnage extraordinaire dont la puissance nous paraissait surnaturelle; et j'ai peine à comprendre que votre foi en lui grandisse quand son rôle est fini.

— Il n'est pas fini, Camilla. La divinité ne peut

pas mourir; et c'est lorsque son œuvre paraît vaincue qu'elle a besoin de défenseurs.

— Vous êtes un noble cœur, Caïus, et j'admire votre courage; mais, au nom de notre amour, réfléchissez encore, et dans l'entraînement d'aujourd'hui ne perdez pas de vue demain...

Si vous ne craignez pas de briser mon cœur, craignez de briser votre carrière, et de rompre tant d'autres liens qui vous sont chers. Songez à votre famille dont vous êtes l'honneur et l'espoir, à vos amis de Rome, à votre patrie elle-même qui a des troits sur vous.

— J'ai songé à tout; et je suis au désespoir de penser que la première immolation que ma foi m'impose est mon amour pour vous. Non seulement votre père ne consentira jamais à votre union avec un disciple du Crucifié; mais je m'y refuserais moi-même s'il y consentait. Il répugnerait à ma conscience d'associer ma vie à celle d'une femme qui ne partagerait pas mes croyances.

Adieu, Camilla.

— O Caïus! vous déchirez mon cœur.

— Je comprends votre douleur, et je souffre plus que vous peut-être. Je vous aime de toutes les forces de mon âme; mais je crois en Jésus de Nazareth; il est mon Dieu, et ma vie lui appartient désormais. Un jour peut-être vous comprendrez que la foi est plus forte que l'amour, ou que l'amour est sans droit contre la foi.

Adieu, pour toujours, si mon Dieu ne devient jamais votre Dieu.

III

DOUBLE DEUIL

Le lendemain, Camilla écrivait à sa mère dans son journal : Un double deuil enveloppe mon âme. C'est maintenant que je comprends ce que m'expliquait l'autre jour Myriam de Magdala, que le cœur humain est assez grand pour contenir à la fois deux amours : un amour naturel et légitime, et un amour surnaturel.

Ces deux sentiments remplissaient mon cœur tout entier, et tous les deux me sont ravis en même temps ! O doux prophète de Nazareth, combien il m'était cher !

Je l'aimais d'un amour idéal, comme on aime le Bien, le Vrai et le Beau. Je l'aimais comme j'aimerais Dieu, si je le connaissais.

Depuis longtemps je ne croyais plus à Jupiter, et je me sentais attirée vers Jéhovah ; mais comment croire en lui, quand j'ai vu ses prêtres criminels conduire à la mort le meilleur, le plus innocent et le plus parfait des hommes ?

O mère ! Si Dieu a jamais existé sur terre, c'est Jésus qui l'était ! Mais Dieu ne meurt pas, et Lui .. il est mort.

O deuil! Inénarrable malheur! Le grand consolateur de toutes les infortunes, le grand guérisseur de toutes les infirmités, l'incomparable orateur dont la parole éclipsait tout ce que l'esprit humain a jamais produit de beau, le vainqueur de la mort, est mort!

Comprenez-vous cela, mère? Il est mort, celui qui avait ressuscité Lazare! Il est mort, celui qui commandait aux vents, aux tempêtes, à la mer, aux démons!

Et quand je pense, ô ma mère, que c'est Pilatus, le mari de ma chère sœur Claudia, qui a ratifié la sentence du sacerdoce, et qui l'a fait exécuter! Quelle faiblesse indigne! Il proclamait Jésus innocent, et il l'a fait mourir!

Ah! je comprends son trouble. Il n'osait plus nous regarder en face, et il est parti pour Césarée en pleine nuit, furieux contre les princes des prêtres qui lui ont arraché l'inique sentence, et maudissant avec toutes sortes d'imprécations ce peuple infâme et stupide qui lui criait: « Crucifiez-le ». Il est parti à cheval, accompagné d'une escorte sans vouloir attendre que le jour renaisse. Il ne pouvait plus supporter la vue de Jérusalem et de son horrible peuple!

Et mon noble Caïus l'accompagne, il commande l'escorte. Lui aussi, je le pleure, car il est perdu pour moi!

Mon bien-aimé, mon unique, est pour moi comme s'il était mort. Car il s'est déclaré disciple de

Jésus, et mon père lui a interdit toute relation avec moi.

O mère, qu'elle sera heureuse la femme qui pourra devenir à la fois disciple de Jésus et épouse de Caïus!

Vous savez quelle admiration il avait pour moi, et quel amour il m'avait voué. Mais il y avait un homme qu'il admirait plus que moi, et qui méritait bien mieux son amour; c'était le prophète de Nazareth. De loin, et sans le lui avoir jamais dit, il se sentait attiré vers lui, et il l'aimait!

Or, savez-vous à quel moment mon noble Caïus a proclamé sa foi? C'est quand il a vu le prophète trahi et abandonné par ceux mêmes qu'il avait choisis, honni, méprisé, bafoué par la foule, accusé et condamné par le Sanhédrin et par le gouverneur! C'est alors que son noble cœur s'est révolté contre tant d'injustice! C'est quand il a vu son héros, si puissant la veille, réduit à l'impuissance, et rendant le dernier soupir! C'est quand il a vu mourir en même temps toutes les espérances et tous les dévouements des amis de la veille, qu'il a affirmé sa croyance.

Debout devant la croix, en face des insulteurs et des lâches, il a salué de son épée le grand vaincu et il s'est écrié: Cet homme était vraiment le Fils de Dieu.

O ma mère, si Caïus est dans l'erreur, cette erreur est plus belle que la vérité.

Que vais-je devenir! Et cette pauvre Claudia

ne souffre pas moins que moi. Car elle aussi elle aimait le merveilleux prophète, et elle a fait tout ce qu'elle a pu pour empêcher son mari de le condamner. Mais Pilatus avait peur d'entrer en lutte avec les sanhédrites, qui l'auraient dénoncé à Rome, et qui auraient demandé son rappel.

Nous errons comme des âmes en peine dans les vastes salles de la tour Antonia. Nous sommes montées ce matin sur le parapet supérieur, et nous avons jeté un coup d'œil sur le Calvaire.

En apercevant la croix restée debout, qui nous tendait les bras, nous sommes tombées à genoux, et nous avons fondu en larmes.

Nous sommes ensuite allées au Temple. Il était désert. Elle ne s'y fera plus entendre la voix sympathique et touchante du prophète.

Le grand voile du Saint-des-Saints est horriblement déchiré depuis la voûte jusqu'au parvis, et il laisse voir à tous les regards les profondeurs mystérieuses que le grand-prêtre seul connaissait.

On dit que depuis hier des voix étranges s'y font entendre, et crient: sortons d'ici!

Le tremblement de terre a fendu le mur oriental du sanctuaire; l'autel des holocaustes a été lézardé par la secousse, et les grandes portes de bronze se sont ouvertes d'elles-mêmes et disloquées.

Toute la ville semble plongée dans la stupeur, comme si elle avait le remords de son crime. On ne voit personne dans les chemins, où plusieurs

ressuscités ont été rencontrés, couverts encore du linceul des tombeaux d'où ils sont sortis. Un vent de mort et de crime semble souffler dans les ruelles étroites, tortueuses et sombres qui montent du Tyropéon au Gareb.

Claudia m'a lu quelques lignes du prophète Jérémie, il nous a semblé qu'il décrivait la Jérusalem d'aujourd'hui :

« Comment est-elle assise solitaire, la cité populeuse !

« Elle est devenue comme une veuve, celle qui était grande parmi les nations.

« Elle pleure amèrement durant la nuit....

« Les rues de Sion sont dans le deuil,

« Parce que nul ne vient plus à ses fêtes....

« Jérusalem a multiplié ses iniquités.

« C'est pourquoi elle est devenue une chose souillée.

. . . .

Enfin ne sachant plus que faire de nous, il nous est venu une inspiration. Notre douleur est bien grande, nous sommes-nous dit, mais il en est une plus grande. C'est celle de la mère du prophète. Allons la voir. Rien ne console, comme de consoler de plus affligés que soi.

Nous avons fait venir Joseph d'Arimathie, et il nous a conduites à la résidence du disciple de Jésus qui se nomme Jean, et qui est située sur le mont Sion.

Après une courte entrevue avec Jean, qui est plongé dans la plus profonde douleur, nous avons été admises en présence de cette femme, dont le fils était pour nous le plus grand des humains.

Voilà la Mère des douleurs! avons-nous pensé en la regardant. Elle n'a pas encore 50 ans, et, quoique brisée par la catastrophe qui l'a frappée, elle est encore très belle...

Nous lui avons dit toute notre admiration pour son incomparable fils, et toute notre douleur de l'avoir vu mourir. Elle a paru touchée; mais elle a été quelque temps sans nous parler.

Cette douleur muette nous a tellement émues que nous nous sommes mises à pleurer, et c'est elle qui nous a consolées, nous qui venions lui offrir des consolations.

— Consolez-vous, nous a-t-elle dit. Tout n'est pas fini. Mon fils a prédit qu'il ressusciterait le troisième jour. Or, mon fils n'a jamais trompé personne.

— Vous croyez donc qu'il va revivre?

— J'en suis sûre, puisqu'il l'a dit.

Cette foi absolue dans la résurrection de son fils, qu'elle proclame aussi son Dieu, nous a donné un peu de courage et d'espoir; et nous sommes revenues au palais un peu consolées. Mais comment croire à l'incroyable, ô mère? Comment l'impossible serait-il possible?

IV

LE TOMBEAU VIDE

(Extraits du journal de Camilla)

Lundi matin, 3me heure (9 a. m.)

10 avril. An. de Rome 783.

Oui, mère, il est vide, ce tombeau sombre que des soldats gardaient, et dont la porte avait été scellée ! La pierre énorme, qui en fermait l'entrée, paraît avoir été mystérieusement renversée hier matin, dès avant l'aurore ; et sur la table de marbre où Jésus de Nazareth dormait son dernier sommeil, on n'a trouvé que le linceul, le suaire qui couvrait sa tête, et les bandelettes qui enveloppaient son corps embaumé.

Qu'est-il devenu ? Et quel est ce nouveau mystère ? La prédiction de sa vénérable mère est-elle réalisée, et son glorieux fils est-il vraiment ressuscité ? C'est la question qui agite maintenant le peuple, et qu'on discute fiévreusement sous les portiques du Temple.

Les prêtres racontent que les soldats qui gardaient le tombeau se sont endormis, et que pendant ce sommeil les apôtres sont allés au sépulcre, et ont enlevé le corps de leur Maître.

Mais les apôtres nient énergiquement cette histoire, et affirment par serment que Jésus de Nazareth est ressuscité, qu'il s'est montré vivant à plusieurs d'entre eux, et aux saintes femmes.

L'émotion publique est intense ; et l'on a dépêché un courrier à Pilatus pour l'informer de cet événement qui pourrait causer de nouveaux troubles. On croit que le gouverneur devra faire une enquête pour découvrir de quel côté est la vérité. Car si la version des prêtres est vraie, les soldats doivent être punis pour avoir manqué à la discipline, et les disciples emprisonnés pour violation de sépulture et vol de cadavre.

Claudia et moi croyons que Pilatus et Caïus reviendront de Césarée dès demain soir, ou mercredi. En attendant, j'ai voulu recueillir moi-même des renseignements.

Je me suis rendue d'abord chez notre décurion, Joseph d'Arimathie, et nous sommes allés ensemble au sépulcre, que cet excellent homme avait fait construire pour lui-même, et qu'il a donné pour la sépulture du Prophète. On y arrive à travers son jardin par une allée bordée d'aloès, de tiges d'hysope, et d'anémones écarlates.

Il est creusé dans un rocher qui forme l'extrémité nord-ouest du Golgotha, et qui est inclus dans le jardin du décurion, notre vieil ami. Le lieu du crucifiement est à 150 ou 200 pieds au sud-est.

Nous avons trouvé les lieux tels qu'on nous les avait décrits : la pierre renversée, mais intacte,

sans aucune trace de violence, et le tombeau vide.

Joseph d'Arimathie est entré dans le tombeau, et quand il en est sorti il m'a dit : « Je ferai creuser sous le même rocher un autre sépulcre pour mes restes mortels. Celui-ci est désormais sacré : il sera le temple de la religion nouvelle, du nouveau royaume d'Israël, et de l'Homme-Dieu ressuscité. »

Est-ce une prophétie ? Je l'ignore. Mais d'Arimathie n'a pas l'ombre d'un doute que Jésus est ressuscité.

Et maintenant, je vais à Béthanie interroger Myriam ; car on dit que Jésus lui est apparu.

Même jour, 6me heure.

A peine avais-je franchi le seuil de la maison de Lazare, que Myriam est venue se jeter dans mes bras, tout palpitante de bonheur, et m'a dit :

— O Camilla ! Que d'événements et que d'émotions, depuis que je vous ai vue ! Celui qui était mort est vivant ! Je l'ai revu plein de vie, comme je vous vois, et il m'a parlé !

— Calmez-vous, Myriam, lui ai-je dit, et racontez-moi tout.

Alors nous nous sommes assises sur un divan, et Myriam m'a fait le récit suivant :

— Hier matin, dès l'aube, après deux jours de larmes et deux nuits sans sommeil, Marie, mère de Jacques, Salomé et moi, sommes parties d'ici pour nous rendre au sépulcre, où reposait notre

Maître, à Jérusalem. Nous emportions des aromates que nous avions achetés samedi soir, après le sabbat, et nous allions embaumer son corps.

« Nous ne savions pas alors que le sépulcre était gardé depuis la veille par des soldats ; et nous n'avions à l'esprit qu'une seule inquiétude : Qui nous ôterait la pierre qui fermait le tombeau ? Mais nous allions toujours, tout spontanément, où nos cœurs et notre amour nous conduisaient.

« A mesure que nous approchions, mon âme tressaillait d'impatience, et comme je trouvais mes compagnes trop lentes, je pris les devants.

« Je contournais la colline du Golgotha lorsque tout à coup la terre trembla violemment sous mes pieds. Je m'arrêtai un instant, épouvantée, et je vis des soldats effrayés passer en courant auprès de moi. Mais je repris ma course vers le sépulcre, et, quand j'y arrivai, je vis que la pierre qui en fermait l'entrée avait été renversée, et qu'il était vide.

« Jugez de ma douleur, Camilla, et de celle de mes compagnes qui arrivèrent après moi, et qui tout attristées pénétrèrent dans le sépulcre. Je les laissai là, et je courus aussi vite que possible à la demeure de Jean, sur le mont Sion. Pierre était là, et je leur dis qu'on avait enlevé le corps du divin Maître. Tous deux partirent alors en courant pour se rendre au sépulcre, et je les suivis d'assez près.

Mais dès qu'ils eurent constaté que le tombeau était vide, ils s'en retournèrent tout affligés et

préoccupés, pour raconter la chose aux autres disciples.

Je restai seule à pleurer, et je m'agenouillai dans la porte du sépulcre, les yeux fixés sur l'intérieur sombre où mon Maître avait dormi son dernier sommeil. Soudainement j'y aperçus deux anges vêtus de blanc et assis.

— Femme, pourquoi pleures-tu ? me dirent-ils.

— Ils ont enlevé mon Seigneur, répondis-je, et je ne sais où ils l'ont mis.

Mais voilà qu'en me retournant je vis un homme qui se tenait debout, près de moi. Je crus que c'était le jardinier de Joseph d'Arimathie, et je lui dis : « Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. »

Alors l'inconnu changea de visage, et de sa voix douce qui m'était familière il me dit : Myriam !

— O Rabbi ! m'écriai-je en me précipitant à ses pieds. Car c'était Lui, mon Jésus bien-aimé, qui était là, vivant, près de moi ! Je voulus baiser ses pieds, mais il me dit : Ne me touche pas, je ne suis pas encore retourné vers mon Père.

— Va porter à mes frères ce message : Je monte vers mon Père, et votre Père, vers mon Dieu, et votre Dieu. »

Et il disparut.

Jugez de mon émotion, Camilla. Je fondais en larmes de joie et d'amour, et je me sentais défaillir. Je ne pouvais m'arracher de ce lieu béni où je venais de revoir mon Bien-aimé vivant. Mais je

me rappelai tout à coup son message, et, pour le remplir, je repris ma course vers le Cénacle, où je présumais que les disciples étaient réunis. Pierre et Jean n'y étaient pas encore, mais les autres s'y trouvaient. Je leur racontai tout, et leur délivrai le message du Maître. Ils ne me crurent pas.

J'en étais désolée, et j'allais me retirer, lorsque Joanna, femme de Chusa, et quelques autres femmes arrivèrent, et racontèrent que Jésus leur était apparu, et les avait chargées de cet autre message : « Allez dire à mes frères qu'ils se rendent en Galilée ; c'est là qu'ils me verront. »

Les disciples sont restés incrédules ; mais ils ne le seront plus, quand ils l'auront vu comme je l'ai vu, Camilla, plein de vie, me regardant, me parlant comme autrefois, avant le jour terrible de sa mort. »

Myriam se remit à pleurer.

— Mais pourquoi pleurez-vous ? lui dis-je.

— C'est la joie et le bonheur ! Mon cœur en est gonflé à mourir, et mes larmes le soulagent. »

O ma mère, je suis sûre que Myriam a dit vrai, et qu'elle ne s'est pas illusionnée. Jésus de Nazareth est vraiment ressuscité, comme il l'avait promis.

Même jour, 9me heure.

Nicodème sort du Palais. Il m'a confirmé la nouvelle incroyable, mais vraie, de la résurrection de ce Jésus auquel je ne sais plus quel titre donner..

Il n'est plus possible d'en douter. Car dans la journée d'hier, il s'est montré vivant à Myriam, à Joanna et à d'autres femmes, à Simon, à deux disciples, qui ont causé longtemps et soupé avec lui à Emmaüs, et enfin dans la soirée aux apôtres réunis.

Il leur a parlé, il leur a montré ses mains et ses pieds percés, qu'ils ont touchés. Il a mangé avec eux. Et, après leur avoir conféré des pouvoirs extraordinaires, et une mission que Nicodème n'a pu m'expliquer bien clairement, il leur a dit : « Pax vobis », et il a disparu.

Quels événements ! chère mère, quels événements ! Notre poète s'est bien trompé quand il a écrit : *Nil novum sub sole !* Voilà, certes, des merveilles que le soleil n'a jamais vues auparavant. Et quelles autres verrons-nous encore ?...

V

DERNIER ACTE DE PILATUS

On se souvient de cette opinion du gouverneur romain : que la question messianique recevrait dans la mort de Jésus de Nazareth sa solution brutale et définitive. Il était bien sûr alors que toute l'agitation soulevée par le prophète de Galilée cesserait absolument, dès qu'il serait mort.

Cependant les regards que Jésus avait jetés sur lui pendant le procès, son attitude souverainement noble et digne, ses rares paroles et sa sérénité en face de la haine sacerdotale et de l'émeute populaire, l'avaient profondément troublé; et c'était pour trouver un peu de calme qu'il était allé à Césarée.

Or, à peine y était-il arrivé que des messagers accouraient de Jérusalem lui apporter cette étrange nouvelle: que Jésus était sorti de son tombeau, et qu'une nouvelle lutte était imminente entre les princes des prêtres et les disciples du crucifié, ou le crucifié lui-même qu'on disait ressuscité!

La mort n'avait donc pas résolu définitivement la question messianique? Depuis quand la mort se laissait-elle vaincre ainsi? Et si Jésus était vraiment ressuscité, que s'ensuivrait-il? Ce serait bien une solution de la question messianique, mais toute différente de celle que lui, Pilatus, avait prédite. Ce serait le triomphe définitif de Jésus de Nazareth.

Mais un renversement de toutes les lois de la nature et de l'histoire n'était pas possible. Non. Et donc, parmi les divers messages apportés de Jérusalem, celui des prêtres était le seul vraisemblable: c'étaient les disciples qui avaient enlevé le corps de leur Maître, pendant que les gardes dormaient.

Il était bien étrange pourtant que ces soldats, qui étaient nombreux, se fussent tous endormis au

mépris de la discipline, et que pas un d'eux n'eût été réveillé par le bruit qu'avaient dû faire les disciples pour ouvrir le sépulcre et transporter le corps ailleurs. Et ce corps ? Qu'en avaient-ils fait ? Ne pourrait-on pas le trouver ?

Evidemment, si les soldats dormaient, ils n'ont pas vu enlever le corps ; et leur témoignage ne prouvera que leur sommeil. Mais, disent les prêtres, il y a présomption que ce sont les disciples qui ont enlevé le cadavre, parce qu'ils avaient seuls intérêt à le faire, pour répandre le bruit que leur Maître était ressuscité.

C'est vrai. Et cependant, ce serait un mensonge bien stupide, et auquel personne n'ajouterait foi. Une résurrection ne peut se prouver qu'en montrant le ressuscité vivant ; et tous ceux à qui les disciples diront que leur Maître est ressuscité, leur répondront : Montrez-le-nous. S'il est vivant, vous avez dû le voir. Où ? Quand ? Et à combien de personnes s'est-il montré ? Que fait-il ? Et que prétend-il faire de cette vie qu'il a reconquise sur la mort ?

Et ce mensonge absurde, à quoi servirait-il aux disciples ? Pourquoi s'exposeraient-ils à la persécution et à la mort que leur Maître a subies ? Quelle victoire pourraient-ils attendre dans une lutte où leur Maître si puissant a été vaincu ? Seraient-ils prêts d'ailleurs à mourir pour affirmer leur mensonge ? Evidemment non, à moins qu'ils ne soient des hallucinés.

La perplexité de Pilatus était donc grande. Mais, en tout cas, sa présence à Jérusalem était rigoureusement nécessaire, non seulement pour empêcher tout désordre, mais pour s'enquérir exactement de ce qui s'était passé.

Il y avait eu manquement à la discipline, violation de sépulture et enlèvement de cadavre : ces offenses ne devaient pas rester impunies.

Il appela Caïus, et lui dit : Préparez une escorte ; nous repartons pour Jérusalem.

— Mais, nous en arrivons, gouverneur ; et je croyais que vous vouliez prendre au moins quelques jours de repos ?

— J'en aurais vraiment besoin. Mais il se passe à Jérusalem des choses fort étranges. Il paraît que nous n'en avons pas fini avec Jésus de Nazareth. Son sépulcre a été violé, et son corps enlevé par ses disciples : c'est du moins ce que prétendent les princes des prêtres. Mais les disciples soutiennent que leur Maître est ressuscité.

— Vous savez, gouverneur, qu'il l'avait prédit ?

— Non, je l'ignore. Mais il importe peu. Vous ne croyez pas à cette résurrection, je présume.

— J'y crois.

— C'est inouï ! dit Pilatus, sur un ton irrité. S'il est permis aux morts de sortir de leurs tombeaux, la terre va devenir inhabitable.

— Ce danger n'est pas grand. Car les morts n'abuseraient pas de la permission, si vous la leur

donniez. Mais Jésus de Nazareth avait l'habitude de faire beaucoup de choses sans permission.

Caïus n'attendit pas la réplique de Pilatus, et s'en alla préparer l'escorte.

A peine Pilatus était-il rentré dans son palais de la tour Antonia, que Caïphe et son beau-frère, Eléazar, fils aîné d'Anne, sollicitèrent une audience. Il les reçut sous un portique.

Après les salutations d'usage, Pilatus leur dit: Votre message m'est arrivé à Césarée, et vous voyez que je n'ai pas tardé à revenir. Car je comprends que les violateurs de sépulture et les voleurs de cadavre doivent être sévèrement punis, de même que les sentinelles qui dorment au lieu de veiller.

— Permettez-moi, gouverneur, dit Caïphe d'un ton doucereux, de vous faire remarquer que les soldats qui gardaient le tombeau ne sont pas romains mais juifs : ce sont nos gardes du Temple.

— Et alors ?

— Alors, c'est à nous de les punir, si nous le jugeons à propos.

— Les délinquants juifs sont soumis à mon autorité comme les romains. Car je représente César, et ils sont des sujets de César.

— Je ne conteste pas, gouverneur, votre autorité sur les juifs, ni votre droit de les punir pour tous les crimes et délits de droit commun ; mais il s'agit ici d'une légère offense contre la discipline par des gardes qui sont nôtres, qui relèvent de notre auto-

rité. C'est par notre ordre qu'ils sont allés garder le tombeau, et c'est à nous qu'ils doivent rendre compte de l'accomplissement de leur devoir.

Pilatus n'était pas convaincu; mais il prit peur devant ce nouveau conflit avec le sacerdoce, et il dit :

— Vous voulez donc que je recherche et punisse les offenses commises par les disciples du Nazaréen seulement?

— Non, gouverneur; malgré la gravité de leur offense, nous ne réclamons contre eux ni condamnation, ni châtiment. Ce sont de pauvres ignorants que leur Maître a fanatisés, et qui méritent la pitié.

— Mais alors, reprit Pilatus tout étonné, que venez-vous me demander?

— Nous venons vous demander de ne rien faire qui puisse renouveler ou prolonger cette agitation messianique dont nous avons tous souffert. Laissons faire le silence et l'oubli sur ces événements qui ont trop profondément troublé le peuple. Il était nécessaire que Jésus de Nazareth mourût; mais il n'est pas du tout nécessaire que nous sachions ce que son cadavre est devenu.

Un long silence suivit. Pilatus ne reconnaissait plus les sanhédrites haineux et vindicatifs des jours précédents; et il se demandait quelle pouvait bien être la raison de cette nouvelle orientation de la politique sacerdotale.

Enfin il déclara à ses visiteurs qu'il tiendrait compte de leur avis dans la décision qu'il allait prendre; et tous deux se retirèrent.

Dès le lendemain, il recueillit bien des renseignements sur le grand événement. Camilla lui raconta tout ce qu'elle avait appris de Myriam, de Nicodème, et d'autres sources. De son côté, Caïus, très désireux de tout connaître, avait vu les disciples ; il avait cru à leurs récits, et il les avait rapportés à Pilatus. Enfin, Nicodème avait interrogé les gardes qui avaient mis en circulation la fable de leur sommeil auprès du tombeau, et plusieurs lui avaient confidentiellement raconté comment les prêtres les avaient soudoyés. Deux d'entre eux furent secrètement amenés par Caïus et Nicodème devant le gouverneur, et ils déclarèrent, sur sa promesse formelle de les protéger contre les prêtres, qu'ils ne s'étaient pas endormis, mais qu'ils avaient été renversés par un tremblement de terre, et frappés d'épouvante à la vue d'un personnage dont le vêtement resplendissait comme la neige, et dont le visage brillait comme l'éclair.

— Qui était-ce ? demanda Pilatus.

— Nous n'en savons rien, dirent les deux gardes ; mais nous le vîmes renverser la pierre du sépulcre, et s'asseoir dessus. Alors nous prîmes la fuite, et nous allâmes raconter aux prêtres du Temple ce qui s'était passé.

— Que vous ont-ils dit ?

Ils nous ont donné une forte somme d'argent, et fait promettre de déclarer que nous nous étions endormis, et que les disciples du prophète avaient enlevé son corps.

— Mais ne saviez-vous pas que vous confessiez par là-même avoir commis une grave infraction à la discipline ?

— Oui, mais ils ont ajouté : « Si le gouverneur vient à savoir quelque chose, nous le gagnerons, et nous vous mettrons à l'abri de toute peine.

— Les misérables ! murmura le gouverneur. Et quand il se retrouva seul, Pilatus se dit à lui-même : Je comprends maintenant leur faux calme, et leur feinte bienveillance. Ils sont de vils suborneurs de témoins, et c'est contre eux que je devrais sévir. Ils ont peur maintenant que leur fraude ne soit divulguée. Ah ! si je ne redoutais pas la délation et la dénonciation à Rome ! Si mes pouvoirs étaient plus étendus, et me couvraient d'une immunité plus large...

Mais à quoi bon me créer de nouveaux embarras ? Tout considéré, il vaut mieux fermer les yeux et laisser faire.

Seulement, j'adresserai à César Tibérius un rapport circonstancié de tout ce qui s'est passé au sujet de Jésus de Nazareth, et de tout ce que j'ai fait pour empêcher l'agitation et les troubles populaires dans cette colonie. C'est mon devoir de rendre compte à l'empereur non seulement de mon administration, mais de tous les événements qui ont quelque importance.

Effectivement, Pilatus fit ce rapport à Tibérius ; et, quoiqu'il ne crût pas à la divinité de Jésus, il fit connaître à son empereur ce qu'on lui avait

raconté des merveilles accomplies par lui. Il résuma le procès du Prophète, et il justifia de son mieux la condamnation qu'il avait prononcée contre lui, dans l'intérêt de la paix, pour concilier le sacerdoce, et pour éviter toute cause de rébellion contre l'autorité de Rome. Enfin il relata les derniers événements accomplis à Jérusalem, et il constata que Jésus de Nazareth avait laissé de nombreux disciples, qui étaient fermement convaincus que leur Maître était ressuscité d'entre les morts.

Ce rapport produisit sur Tibérius un tel effet qu'il eut quelque velléité de placer Jésus de Nazareth au rang des autres dieux de l'empire.

IV

LES PREMIERS NÉOPHYTES

Tout différent des hommes, dont l'influence et l'action finissent à la mort, Jésus de Nazareth avait dit : Quand je serai élevé de terre — c'est-à-dire crucifié — j'attirerai tout à moi.

Cette prophétie allait maintenant commencer à s'accomplir, lentement d'abord, et bientôt avec une rapidité qui ferait l'étonnement des siècles.

L'attraction divine du Crucifié s'était manifestée même sur la croix.

Aux côtés de Jésus mourant, deux voleurs allaient aussi mourir. L'un d'eux employait le reste de ses forces à blasphémer, et joignait ses imprécations à celles des ennemis du Messie. L'autre souffrait en silence, et s'efforçait d'imiter, lui coupable, la résignation de l'innocent.

Et, jetant sur Jésus un regard suppliant, le bon larron lui dit : « Seigneur, Seigneur, souvenez vous de moi quand vous serez dans votre Royaume. »

Jésus récompense immédiatement sa foi, en lui adressant ces consolantes paroles : « En vérité, je te le déclare : aujourd'hui même tu seras avec moi dans le Paradis. »

Un moment plus tard, c'était le Centurion que Jésus attirait à lui, et dont l'acte de foi solennel était imité par un grand nombre.

Mais c'était à présent surtout qu'il allait attirer tout à lui, à présent que sa résurrection était venue prouver sa divinité d'une manière si éclatante.

Déjà la nouvelle du grand événement se propageait dans la Judée. Vainement les princes des prêtres s'employaient à faire la conspiration du silence : ils n'avaient réussi à faire taire que Pilatus.

Au palais même du gouverneur, Caïus avait fait des prosélytes. Tous les soldats romains qui avaient assisté avec lui au crucifiement, avaient confessé comme lui la divinité de Jésus, et la nouvelle de sa résurrection les avait confirmés dans leur foi.

Claudia et Camilla ne doutaient plus, et elles s'efforçaient d'inculquer leur croyance dans l'esprit de leur père. Mais le vieux patricien résistait:

— A mon âge, disait-il, on n'abandonne pas les croyances de toute sa vie...

A chaque nouvelle apparition de Jésus, Camilla venait lui faire part des renseignements qu'elle avait recueillis, et des témoignages de plus en plus nombreux qui attestaient la résurrection.

— Non seulement les apôtres et les disciples croyaient, lui disait-elle; mais un grand nombre de Juifs pieux et sans préjugés avaient pris rang parmi les néophytes. Il y avait même des croyants parmi les scribes et les anciens; et elle lui nommait Gamaliel, Nicodème et Joseph d'Arimathie.

— Il y avait longtemps que ceux-ci étaient enclins à croire, objectait Claudius.

— C'est vrai, répliquait Camilla. Mais, vous vous en souvenez, ils ne voulaient pas reconnaître la divinité dans Jésus.

— Et comment en ont-ils été convaincus?

— Ecoutez leurs récits, mon père. Au moment où Jésus expirait, Nicodème et Joseph d'Arimathie étaient au Calvaire, mais Gamaliel était dans le Temple. Les deux premiers entendirent donc le grand cri que le Crucifié fit entendre à la terre, en rendant le dernier soupir. Ils sentirent la montagne trembler violemment sous leurs pieds, ils virent les rochers se fendre, les sépulcres s'ouvrir, et les morts se lever vivants. Ils accoururent au

Temple, et y trouvèrent Gamaliel dans une agitation extraordinaire. Il avait vu les portes de bronze s'ouvrir d'elles-mêmes, le voile du Temple se déchirer, et des fantômes, ou plutôt des morts ressuscités, passer sous les portiques.

Tous les trois en se retrouvant, avaient prononcé la même parole : Il était vraiment le Fils de Dieu !

Deux jours après, ils ont été confirmés dans leur foi, quand ils ont vu le tombeau vide, et quand ils ont interrogé ceux auxquels Jésus de Nazareth avait daigné se montrer vivant.

Le vieux sénateur se taisait.

Alors Camilla lui parlait de son amour pour Caïus. Elle lui disait combien il avait été noble et généreux, comment sa foi avait été plus forte que son amour, qui était pourtant bien grand.

— Ah ! si vous saviez, mon père, de quel glaive vous avez transpercé son cœur quand vous lui avez déclaré que vous ne consentiriez jamais à notre mariage, s'il devenait un disciple du prophète. Mais cela ne l'a pas empêché de manifester sa foi au grand jour.

Alors, il est venu me faire ses adieux ; et pour me montrer toute l'énergie de ses convictions il m'a dit : Vous savez, Camilla, toute la force de mon amour pour vous ? Eh ! bien, je ne voudrais pas moi-même associer mon sort au vôtre, si vous restez fidèle au culte de Jupiter.

— Est-ce pour cela, interrompit le père, que vous croyez maintenant à la divinité du Prophète ?

— O mon père, je vous en prie, jugez mieux votre fille, et n'attribuez pas à sa foi un motif aussi indigne. Je n'épouserai jamais Caïus sans votre consentement. Mais laissez-moi croire en la divinité de Jésus de Nazareth.

Si vous l'aviez connu comme moi !

Si vous aviez entendu sa merveilleuse parole...

Si vous aviez assisté à la résurrection de Lazare...

Si vous interrogiez seulement ceux qui l'ont vu ressuscité ! Vous aussi vous croiriez.

— Où sont maintenant ses apôtres ?

— Ils sont partis pour la Galilée, où leur Maître leur a donné rendez-vous.

— La Galilée... c'est un pays très intéressant à visiter, m'a dit Caïus qui y a passé deux ans, je crois. Je voudrais y aller, avant de repartir pour Rome. C'est la belle saison, pourquoi n'irions-nous pas ensemble ?

— Oh ! oui, mon père. Claudia et moi en avons déjà parlé.

— C'est bien. Je vais organiser la chose avec Pilatus. Caïus pourrait nous servir de guide, et nous escorter avec quelques légionnaires.

Quelques jours après, la joyeuse caravane descendait au petit galop des chevaux la pente sinueuse qui conduit de Jérusalem aux bords du Jourdain.

VII

EN GALILÉE. — LA PRIMAUTÉ DE PIERRE

En obéissance aux messages reçus de leur Maître ressuscité, les apôtres étaient revenus en Galilée. Qu'elle leur avait paru longue la route de Jérusalem à Capharnaüm ! Et quels douloureux souvenirs ils rapportaient de leur dernière Pâque dans la Cité Sainte !

Il n'y avait pas encore trois semaines qu'ils étaient montés à Jérusalem à la suite de leur Maître bien-aimé, alors dans tout l'épanouissement de son humanité sainte, dans toute sa force virile, et dans toute la puissance de sa Divinité. Et voilà qu'ils en revenaient seuls, seuls pour toujours peut-être. Car il n'était plus, le grand Prophète qu'ils avaient suivi depuis trois ans ! Sans doute, il les avait avertis longtemps auparavant qu'il allait mourir. Mais ils n'avaient jamais compris pourquoi cette mort était nécessaire. Sans doute il était maintenant ressuscité, comme il leur avait prédit, et nul d'entre eux n'en doutait plus. Mais quelle serait la vie nouvelle de leur Jésus ressuscité ? Allait-il reprendre avec eux la vie d'autrefois, parcourant les villes et les villages, guérissant toutes les infirmités et les douleurs humaines, annonçant au peuple l'établissement du royaume de Dieu ? Ils l'ignoraient.

Elle avait eu bien des charmes cette vie commune, un peu nomade, autour de leur beau lac, et le long du Jourdain, au milieu des populations émerveillées des nombreux prodiges que leur Maître accomplissait. Oh! qu'il faisait bon d'entendre tous les jours sa parole si douce et si éloquente, de le voir toujours au milieu d'eux, de voyager avec lui, de camper avec lui sous la tente de feuillage, d'aller faire avec lui des pêches miraculeuses, de le voir entouré par des foules transportées d'admiration qui voulaient le proclamer roi!

Est-ce que tout cela était vraiment fini? A plusieurs reprises déjà ils l'avaient revu, leur apparaissant tout à coup, et les quittant de même, après leur avoir adressé quelques paroles pour calmer leur effroi et pour les consoler. Et après ces visions trop courtes, la solitude s'était refaite autour d'eux, et quand ils avaient dit aux curieux qui les interrogeaient que leur Maître était ressuscité, la plupart avaient refusé de les croire.

Qu'allaient-ils devenir maintenant, et que pouvaient-ils faire sans Lui?

C'est à présent surtout, à présent qu'ils étaient revenus au pays natal, que la grandeur de leur perte et l'incertitude de leur avenir les accablaient. Ils se sentaient orphelins; leur foyer était désert, et leur demeure était vide.

Comme leurs ancêtres exilés aux bords des fleuves de Babylone, ils étaient assis sur la grève de

leur lac tant aimé, et quelques-uns pleuraient en silence.

La nuit venait, et la faim se faisait sentir. C'était Judas de Kérioth qui leur fournissait des provisions, aux jours heureux qui ne reviendraient plus.

Mais le malheureux, dont ils ne voulaient pas rappeler le nom, et qu'ils maudissaient en eux-mêmes, était à jamais disparu, comme une meule de moulin jetée au fond de la mer.

Pierre était immobile et silencieux comme les autres ; et cependant, n'était-il pas désormais le chef de la petite communauté désorganisée ? N'était-ce pas à lui de ranimer leur énergie et leur courage, et de leur indiquer la seule chose à faire, en attendant qu'ils fussent devenus des pêcheurs d'hommes ?

Alors, il se leva, et faisant un pas vers sa barque, il dit : « Je m'en vais pêcher ».

— Et nous aussi, repartirent les six autres apôtres qui étaient avec lui ; nous allons avec toi.

Toute la nuit ils parcoururent le lac en tous sens, s'arrêtant à toutes les bonnes places de pêche qu'ils connaissaient, et y jetant patiemment leurs filets. Mais le lac semblait aussi vide que leur demeure solitaire ; et quand l'aube parut, ils tentaient encore une dernière chance non loin de la rive, qu'ils distinguaient à peine dans la buée matinale.

Soudain un cri s'éleva du rivage : « Enfants, n'avez-vous rien à manger ? — Non, répondirent-

ils. — Jetez le filet à la droite de la barque, continua la voix inconnue, et vous trouverez ».

Jean se pencha vers Pierre et dit : « C'est le Seigneur ! » Toujours impulsif sous l'aiguillon de sa foi ardente, Pierre s'élança dans la mer et nagea vers le rivage, pendant que les autres jetaient le filet à la droite de la barque.

En un instant, le filet fut rempli de poissons, et c'est avec peine qu'on put le traîner jusqu'à la rive.

Oh ! le grand et beau jour ! Il était revenu vers eux le Maître adoré, et les merveilles et la douce vie commune d'autrefois allaient recommencer. L'admiration, l'amour et toutes les saintes allégresses de l'amitié remplissaient les cœurs des convives dans ce frugal déjeuner qu'une douce aurore d'avril caressait de ses roses clartés.

Pierre seul redevint soucieux quand le repas fut terminé. Il n'avait pas perdu le souvenir de ses fautes, et le remords n'avait pas cessé de le tourmenter.

Comment se ferait-il pardonner ses trois reniements dans la cour du Grand-Prêtre ? Quels témoignages d'amour pourraient les faire oublier à son Maître ? Voilà ce qu'il se demandait en le regardant tristement, sans parler.

Ce fut Jésus qui rompit le silence :

— Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ?

Pierre sursauta, et baissa les yeux. C'est à moi, pensa-t-il, qu'il pose cette question, et non pas aux

autres. C'est qu'il est sûr de l'amour des autres, et qu'il doute du mien. Et comment oserai-je répondre que je l'aime plus que les autres, qui sont restés fidèles, quand moi je l'ai renié?

Et cependant, son cœur débordait d'amour, et il ne pouvait lui imposer silence. « Oui, Seigneur, répondit-il, vous savez que je vous aime ».

Et il regarda son Maître avec tendresse.

Jésus répéta sa question, comme s'il n'acceptait pas la réponse de son disciple.

— Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci?

L'apôtre consterné baissa la tête. — Il ne m'appelle plus Pierre, pensa-t-il. Il me donne le nom que je portais autrefois, quand j'étais un étranger pour Lui.

Et pourtant, ma foi et mon amour sont plus grands aujourd'hui qu'au jour où il me donna le nom de Pierre. Et Lui-même, il sait bien mieux que moi combien je l'aime.

— Seigneur, répondit-il de nouveau en relevant la tête, et en fixant ses yeux éplorés dans ceux de son Maître, vous savez que je vous aime!

Et pour la troisième fois Jésus lui posa la même question. Pierre comprit qu'il fallait trois protestations d'amour, jaillies du fond de son cœur, pour effacer ses trois reniements déjà tant de fois lavés dans ses larmes; et se prosternant, accablé de douleur, aux pieds de Jésus, il lui cria du fond

de son âme: Seigneur, vous savez toutes choses, vous savez donc que je vous aime!

Aux deux premières réponses de son disciple, Jésus lui avait dit: « Pais mes agneaux »! Mais à la troisième affirmation de son amour et de son dévouement, Pierre entendit son Maître ajouter: « Pais mes brebis ».

Ainsi se trouvait établie la primauté de Pierre.

Tout le troupeau lui était donc désormais confié! C'est lui qui serait le pasteur universel, le chef suprême du nouveau royaume fondé par Jésus-Christ. Quelle dignité! Mais que de sacrifices, que de douleurs, que de persécutions cette dignité lui imposerait!

— « En vérité, en vérité, je te le dis, ô Pierre: Quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais. Mais quand tu seras vieux, tu étendras les mains, et un autre te ceindra, et te conduira où tu ne voudras pas aller. »

Ils étaient passés et ne reviendraient plus les jours de liberté et d'indépendance. Il serait dorénavant le serviteur des serviteurs, l'esclave des esclaves, enchaîné aux fonctions les plus lourdes et les plus douloureuses, portant sa croix comme son Maître, jusqu'à ce qu'il y fût crucifié comme Lui!

Tels seraient les attributs de sa nouvelle et très haute dignité: l'esclavage, la lutte, la persécution et le martyre.

Longtemps encore Jésus conversa avec ses apôtres, et après leur avoir donné rendez-vous sur la montagne, connue depuis sous le nom « des Béatitudes », il disparut à leurs regards.

VIII

L'AVÈNEMENT DE JÉSUS AU TRONE DES NATIONS

A quelques jours de là, sur la montagne qu'il leur avait indiquée, apôtres et disciples au nombre de plus de cinq cents se trouvaient réunis pour entendre encore une fois la parole du divin Maître. C'était là que deux ans auparavant il leur avait adressé son merveilleux sermon, sur les bonheurs qui attendent ceux qui souffrent, et sur les malheurs futurs de ceux qui jouissent.

Que d'événements s'étaient accomplis pendant ces deux années ! l'humanité était régénérée, et elle n'en savait rien ! Le monde était racheté, et il l'ignorait ! Le royaume de Dieu était définitivement établi sur la terre, et les rois de la terre n'en avaient pas eu connaissance !

Pour accomplir ce grand œuvre, il avait pourtant fallu la mort d'un Dieu, et la chose n'était connue que par quelques âmes pures et droites.

Et maintenant l'auguste victime était ressuscitée ; elle ne serait plus soumise à la puissance des

Ténèbres et à la mort. Du modeste trône de Judas, le Fils de David allait monter sur le trône des nations.

Le jour de son royal avènement était arrivé. Ses disciples fidèles, les regards fixés sur le sommet d'où il leur avait parlé si éloquemment jadis, attendaient son apparition.

Soudain, dans la pleine lumière du jour, la sainte humanité du Fils de Dieu se montra, telle que la foule l'avait vue tant de fois sur tous les chemins de la Galilée. Et quand il parla, elle reconnut bien sa voix qui lui était familière. C'était bien Jésus de Nazareth, dont tous les échos avaient répété le nom pendant trois années. C'était bien Lui que les princes des prêtres et Pilatus avaient mis à mort, et qui était maintenant plein de vie parlant et gesticulant devant la foule.

Mais qu'elles étaient grandes et souveraines les paroles qu'il prononçait!

Ce n'était plus seulement le Docteur enseignant aux hommes la Vérité, interprétant les Ecritures, confondant les pharisiens par sa science merveilleuse. C'était le Triomphateur annonçant à tous les peuples sa victoire définitive sur la mort et sur ses ennemis. C'était le Roi des rois prenant possession de l'univers, et proclamant sa domination universelle sur le monde et dans le ciel!

— « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre », disait sa voix puissante.

« Allez donc ! Parcourez le monde entier ! Prêchez l'Evangile à toute créature ; enseignez toutes les nations ; baptisez-les au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, et apprenez-leur à observer absolument tout ce que je vous ai commandé... »

« Et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ».

Quelle proclamation surhumaine ! O princes des prêtres, ô Pilatus, ô Tibérius, que sont vos lambeaux de puissance, à côté de cette souveraineté universelle dont l'empire embrasse tous les mondes, et la terre et le ciel ?

La voix s'était tue ; la divine apparition avait disparu ; et les disciples restaient immobiles, agenouillés, les mains tendues vers le ciel, dans la contemplation idéale du Maître, qui n'était plus visible à leurs yeux de chair, mais qui leur avait promis d'être toujours avec eux.

IX

LES PREMIERS DISCIPLES PARMI LES GENTILS

Cette grande manifestation de la suprême et universelle royauté du Fils de David avait eu d'autres témoins, qui n'étaient pas Juifs, mais qui avaient partagé la profonde émotion des disciples.

Dans les derniers rangs de la foule, au bas de la colline, se tenaient à l'écart dans le silence et

la stupéfaction plusieurs personnages à cheval. C'étaient le Centurion, Camilla, Claudia, et le vieux sénateur Claudius, avec leur escorte.

Sur la route qui les conduisait à Tibériade ils avaient rencontré la foule des disciples, se rendant à la montagne où Jésus devait se montrer à eux, et ils les avaient suivis, dans l'espoir d'assister peut-être à quelque nouveau prodige.

Or, non seulement ils avaient contemplé de leurs yeux la divine apparition, et entendu de leurs oreilles sa merveilleuse parole ; mais un autre miracle s'était accompli dans l'âme du vieux Claudius.

Il avait senti dans tout son être la plus grande émotion de sa vie, et il avait dit à Camilla avant qu'elle eût prononcé elle-même une seule parole : « J'ai vu, j'ai entendu et je crois ! » Des larmes abondantes coulaient de ses yeux ; de grands soupirs soulevaient sa poitrine ; et ne trouvant pas de paroles pour exprimer ce qu'il sentait il poussait des cris d'admiration : O merveille ! O mystère ! O maître souverain de la terre et du ciel !

Lentement la foule redescendit vers les bords du lac de Galilée, et la petite caravane du Centurion la suivit. Camilla et Claudia étaient aussi émerveillées, et leurs cœurs débordaient de joie, en écoutant les professions de foi de leur père.

Bientôt ils arrivèrent aux bords du lac dont ils avaient vu scintiller les vagues de loin, et après avoir visité Tibériade, ils chevauchèrent vers Magdala, en longeant le rivage.

Qu'elle était belle la Galilée dans les splendeurs de la renaissance printanière, avec son lac étincelant qui reflétait ses beautés! Mais ce n'était pas seulement la fête de la nature; c'était la fête de la foi nouvelle unissant toutes les âmes de bonne volonté; c'était la fête de deux cœurs dont un amour désormais indissoluble allait sceller les destinées.

Le vieux Claudius était dans le ravissement, et quand ils eurent pris le repas du soir sous une tonnelle, au bord du lac, il prit la main de Camilla et la mettant dans celle de Caïus, il leur dit: Soyez unis, mes enfants. Et gloire au fils de David, Fils de Dieu!

A partir de Magdala, le voyage devint un vrai pèlerinage aux lieux sanctifiés par la vie terrestre de l'Homme-Dieu. Les quatre pèlerins, qui ne formaient plus qu'une seule famille, allèrent visiter l'humble ville où Jésus avait passé trente années de sa vie.

Nazareth — dont le nom signifie fleur et rejeton — était en pleine efflorescence. Les arbres étaient déjà couverts de feuilles, l'air était embaumé de parfums; et dans les cœurs des deux fiancés, la fleur d'amour s'épanouissait sous le regard charmé du vieux patricien.

Jamais voyage n'avait été plus beau, et n'avait si bien répondu aux aspirations de tous.

Ces nouveaux disciples de Jésus ne se lassaient pas d'interroger les Nazaréens, sur les années d'enfance et d'adolescence du regretté Prophète, et tout ce qu'on leur racontait les émerveillait.

Ils voulurent voir aussi Naïm, et connaître la veuve dont le fils unique était ressuscité. Quelle ne fut pas leur émotion en écoutant cette mère et son fils raconter le grand miracle opéré par Jésus en leur faveur!

A petites journées, le cœur débordant d'idéal et de bonheur, ils revinrent à Jérusalem, en passant par la Samarie, pour voir Sichar et le puits de Jacob, et pour entendre la touchante histoire de Photina, la Samaritaine.

Ils retrouvèrent à Jérusalem le scepticisme, l'incrédulité, et la haine des prêtres et des scribes. Mais rien ne pouvait plus ébranler leur foi dans la résurrection et la divinité de Jésus.

Les événements merveilleux qui suivirent les confirmèrent davantage dans leur foi.

Du Cénacle au sommet du mont des Oliviers, ils accompagnèrent le Christ ressuscité, suivi de ses nombreux disciples, et ils le virent s'élever majestueusement vers le ciel.

Témoins de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, ils entendirent les premières prédications de Pierre, qui convertirent des milliers de Juifs.

Enfin, ils furent les premiers, parmi les Gentils, qui reçurent le baptême. Plus tard, dans le Céna-

cle, devenu la première église chrétienne, le chef des apôtres célébra le mariage des deux fiancés de Magdala.

FIN.

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

LETTRES

DEUXIÈME PARTIE

LE JOURNAL DE VOYAGE DE CAMILLA

TROISIÈME PARTIE

AUTOUR DU MOUVEMENT MESSIANIQUE

QUATRIÈME PARTIE

LUTTE FINALE ET DÉFAITE DU FILS DE L'HOMME

CINQUIÈME PARTIE

TRIOMPHE DU FILS DE DIEU

Imprimerie Société Saint-Augustin, [redacted]-BRUGES

Belgique.

NOTES HISTORIQUES.

(Première page.)

Quel était le nom véritable du Centurion? Où était-il né? Quelles furent sa vie et sa mort? — L'histoire ne nous en dit rien. Il n'y a de vraiment historique sur son compte, que sa noble parole au Calvaire: « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu. » Cependant des traditions respectables, très anciennes, donnent lieu de croire qu'il se nommait Caïus Oppius.

(Page 77.)

Le fait que Hérodiade s'amusa à percer la langue de Jean-Baptiste, est rapporté par S. Jérôme, « *Contra Rufinum* ».

(Page 78.)

Camilla est un personnage de fiction. Mais Claudia, femme de Pilatus, appartient à l'histoire, et Cornelius à Lapide dit que l'Eglise orientale l'a placée au nombre des saintes.

(Page 111.)

Onkelos est un personnage historique. Grec de naissance, il vint étudier à Jérusalem et fut disciple de Gamaliel, l'ancien. Il y embrassa le judaïsme, devint docteur en Israël, et membre du Sanhédrin.

Son commentaire du Pentateuque en langue chaldaïque est très estimé par les Juifs.

(Page 112.)

Les lignes de l'hymne cité dans cette page sont tirées d'un chant plus étendu publié par M. de Rougé, et reproduit par G. Maspero dans son Histoire Ancienne. Les rameurs Egyptiens d'autrefois chantaient-ils ces hymnes religieux dans

leurs courses nautiques? — Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que dans mes courses sur le Nil, dans la Haute Egypte, mes rameurs chantaient toujours les « Litanies des Prophètes ».

(Page 142.)

Il n'est pas douteux que Pontius Pilatus était romain.

Pontius était un nom de famille, et non pas un prénom, et il y avait alors à Rome une *gens Pontia.*

On pense que Pilatus vient du mot *pilum*, lance, et que Pontius fut lancier.

(Pages 403 & 404.)

L'Evangile raconte que Pierre, après son reniement, sortit et pleura amèrement. C'est tout.

Où alla-t-il? — Que fit-il pendant le reste de la nuit terrible? — Assista-t-il le lendemain au crucifiement?

Le récit évangélique est muet sur tout cela, qu'il serait pourtant intéressant de savoir.

Les pages 403 & 404 ont pour objet de satisfaire la curiosité bien naturelle de mes lecteurs à ce sujet. C'est de la fiction, mais une fiction vraisemblable, et qui ne déforme pas l'histoire.

(Page 439.)

Pontius Pilatus adressa-t-il vraiment à Tibérius César un rapport sur la condamnation qu'il avait prononcée contre Jésus de Nazareth?

C'était son devoir de le faire, et de nombreux témoignages confirment qu'il le fit. Saint Justin, Tertullien, Saint Epiphane, Eusèbe citent là-dessus les « Actes de Pilate » auxquels ils ont ajouté foi.

(Page 442.)

Gamaliel et Nicodème crurent-ils en Jésus, après sa mort? — Ce fut la croyance des premiers chrétiens, et la découverte de leur tombeau commun avec Saint Etienne, faite au Ve siècle, et accompagnée de miracles, ainsi que les visions de Saint Lucien, prouvent la sainteté des deux témoins de Jésus.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 03 01 12 001 9